

À LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

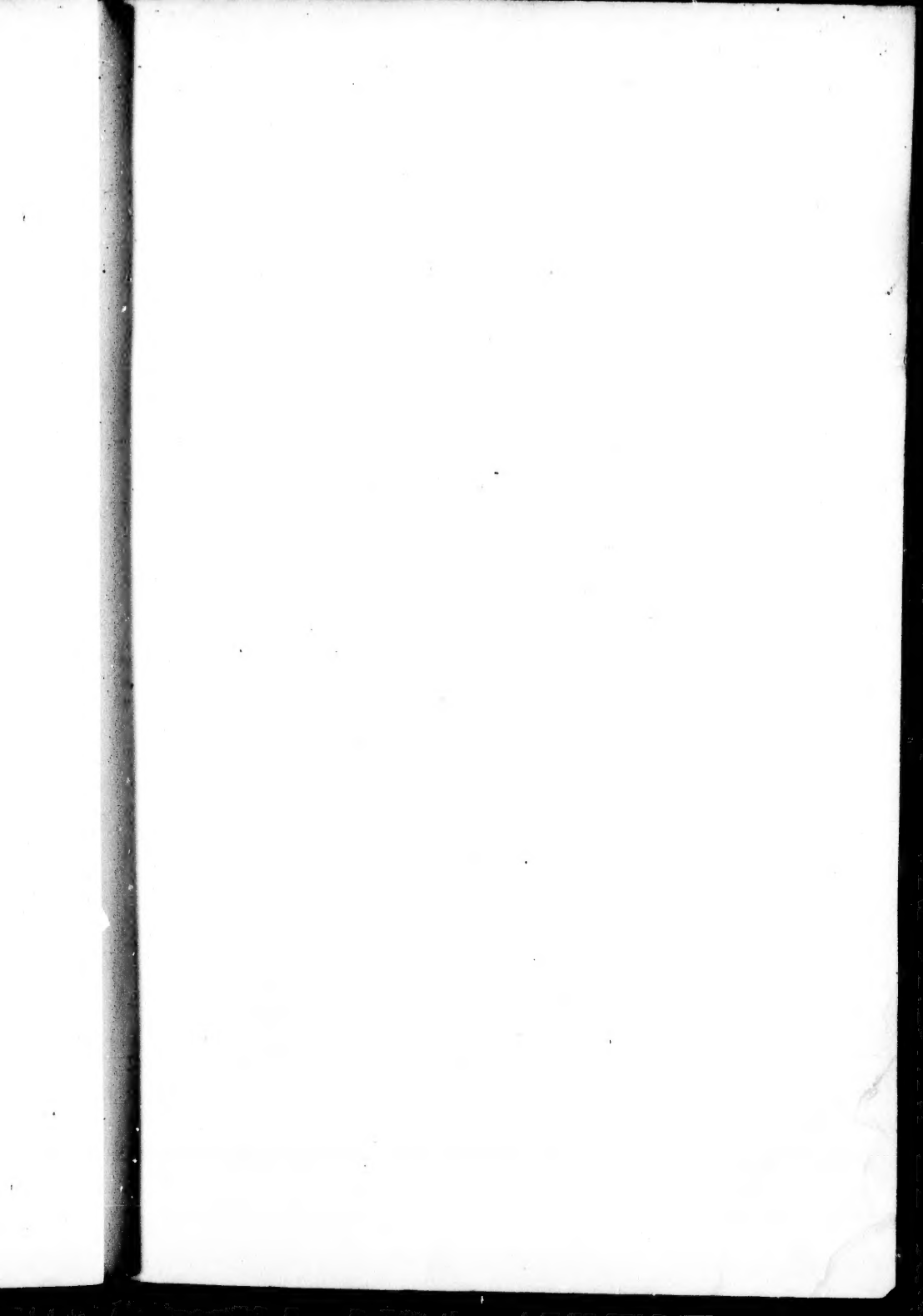
LES GRANDES CITÉS DE L'OUEST AMÉRICAIN. Tableaux de mœurs américaines. — 1 vol.
format anglais, orné de gravures. — Prix, broché. 2 fr.
(Ouvrage adopté par la Commission des Bibliothèques scolaires.)

CURIOSITÉS ZOOLOGIQUES ET BOTANIQUES. — 1 vol. format anglais, orné de gravures. —
Prix, broché. 2 fr.
(Ouvrage adopté par la Commission des Bibliothèques scolaires.)

LA
SIBÉRIE ORIENTALE
ET L'AMÉRIQUE Russe

LE POLE NORD ET SES HABITANTS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ENFERTY, 1.





TROUPEAU DE RENNES

OCTAVE SACHOT

LA

SIBÉRIE ORIENTALE

ET L'AMÉRIQUE RUSSE

LE POLE NORD ET SES HABITANTS

RÉCITS DE VOYAGES

OUVRAGE ORNÉ DE 62 GRAVURES

ET D'UNE CARTE



PARIS

PAUL DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1875

Nlw
95-7
S121

AVANT-PROPOS

Depuis les merveilleuses expéditions organisées par l'Amirauté anglaise pour la recherche de sir John Franklin, et les découvertes géographiques qui en ont été la conséquence, l'intérêt qui, dans le public, s'est attaché aux régions polaires n'a certes pas diminué. Une noble émulation s'est emparée des nations maritimes. Des explorations plus ou moins heureuses se sont succédé, d'autres en plus grand nombre encore ont été projetées pour arriver au Pôle, ce but suprême de l'ambition de tous les navigateurs aventureux, cette grande chimère peut-être que nul n'avait caressée avec plus de persistance et d'espoir que notre brave et regretté compatriote Gustave Lambert.

Empressé a toujours été l'accueil fait aux livres

Pacific N. W. History Dept.
PROVINCIAL LIBRARY
VICTORIA, B. C.

qui de près ou de loin sont venus nous entretenir non pas seulement des mornes solitudes de l'Océan Glacial, des terres dénudées et des îlots déserts qu'il baigne, mais des pays moins absolument inhabitables de l'extrême nord avec les étranges peuplades fixes ou nomades qu'on y rencontre.

Le succès que tour à tour ont obtenu en Angleterre et en Amérique à une époque récente les « Voyages » de MM. Hooper, Hall, Bush et autres explorateurs, nous a engagé à publier à diverses reprises dans la *Revue Britannique* des comptes rendus analytiques de ces curieuses relations, les uns faits directement sur les ouvrages originaux, les autres empruntés à divers périodiques anglais et américains et adaptés au cadre et aux exigences du recueil français. Plus tard la pensée nous est venue de remanier ces articles pour les réunir en un seul faisceau. Ce sont eux qui ainsi révisés, coordonnés et augmentés de documents nouveaux composent le présent volume.

O. S.

PREMIÈRE PARTIE

LA

SIBÉRIE ORIENTALE

ET

L'AMÉRIQUE RUSSE

En 1864, alors que la réussite de la télégraphie transatlantique était encore à l'état de problème, une compagnie s'était fondée aux États-Unis pour l'établissement d'une ligne télégraphique entre le vieux monde et le nouveau par le détroit de Behring. Grâce à l'infatigable persévérance de M. P. Mc. D. Collins, ex-agent commercial des États-Unis sur l'Amour, les autorisations nécessaires avaient été obtenues des gouvernements russe et anglais pour le passage de la ligne sur leurs territoires. Le gouvernement de Washington n'avait pas épargné non plus ses démarches en faveur du projet. M. Collins, plus tard, transféra ses droits à la « Western Union Telegraph Com-

pany », laquelle se mit immédiatement en mesure de mener à fin l'entreprise.

Il s'agissait d'abord d'étudier la route qui devait relier Victoria, à l'embouchure de la rivière Fraser, dans la Colombie anglaise, avec la ville russe de Nicolayefsk, à l'embouchure du fleuve Amour en Asie, à travers le détroit de Behring, et pour cela explorer plusieurs milliers de kilomètres de territoires inconnus sur les deux rives du détroit, se concilier des tribus sauvages et braver durant de longs mois, durant des années peut-être, les rigueurs extrêmes de température de ces climats septentrionaux.

Une expédition fut rapidement organisée. A sa tête fut placé le colonel Charles Bulkley. Le travail fut ainsi réparti : le major Robert Kennicott, directeur de l'Académie des sciences naturelles de Chicago, voyageur expérimenté, que nous retrouverons plus loin, fut choisi comme commandant de la fraction destinée à être déposée sur la côte américaine du détroit de Behring pour se lancer à l'est à travers l'Amérique russe et rejoindre une autre troupe d'explorateurs mise sous les ordres du major Frank Pope et qui, après avoir été déposée à la rivière Fraser, devait pousser vers le nord à travers la Colombie anglaise.

Le lieutenant Macrae, avec un petit nombre d'hommes, devait être laissé à l'embouchure de l'Anadyr, sur la côte sibérienne du détroit de Behring, pour remonter ce fleuve jusqu'à un ancien petit poste russe nommé Anadyrsk, et de là, si c'était possible, gagner par le sud un campement indigène nommé Kamenoi, à l'extrémité nord de la mer d'Okhotsk. Là, il y avait à présumer qu'il serait rejoint par quelque autre groupe de l'expédition.

Le reste des explorations sibériennes, plus de 3,000 kilomètres, était confié au major Abasa et à quatre autres personnes : un ingénieur russe avec la direction supérieure de toute la division asiatique de la ligne, les capitaines J. Mahood et G. Kennan, et M. Richard Bush.

La relation que ce dernier a écrite de son voyage forme un compacte in-8° : c'est le journal d'un séjour de près de trois années dans des régions désolées, mais non dépourvues d'intérêt, que personne avant lui n'avait encore décrites, et dont la plus grande étendue n'avait encore été jusque-là visitée par aucun homme blanc. Nous nous proposons, dans la première partie de notre travail, d'emprunter à ce curieux volume quelques-unes de ses informations les plus intéressantes. Nous nous attacherons ensuite aux pas de Kennicot et de ses compagnons à travers l'Amérique russe et nous en profiterons pour relier aux données de l'exploration américaine les renseignements fournis par les diverses expéditions russes antérieures sur la géographie, l'ethnographie, l'histoire naturelle, etc., de ce coin nord-ouest extrême, de cette espèce d'« Ultima Thule, » du continent américain.

¹ *Reindeer, Dogs and Snow-Shoes : A journal of Siberian travels and explorations.* By Richard J. Bush, late of the Russo-American, telegraph expedition.

l
p
f
l
tr
q
tr
re
bi
ce
da
ti
lu
se
po
au
de

LA SIBÉRIE ORIENTALE

I

C'est le 5 juillet 1865, que le brick *Olga*, remorqué par le vapeur *George Wright*, quitta le port de San Francisco pour le Kamtchatka, avec M. Bush et ses compagnons, faisant route tout droit sur la baie d'Avatcha, au fond de laquelle est bâtie la petite ville de Pétropaulovski ou Pétropaulausk. En entrant dans le port, le premier objet qui frappa nos Américains, ce furent les restes de divers travaux de terre qui, pendant la guerre de Crimée, aidèrent à la défense de la place contre la flotte alliée. Car, bien que située sur l'extrême frontière de la civilisation, cette petite colonie kamtchadale, dont la capture cependant ne devait pas influencer beaucoup sur le succès définitif de la campagne, dut, elle aussi, prendre part à la lutte ; disons qu'elle s'en acquitta noblement en forçant ses adversaires, grâce aux avantages naturels de sa position, à se contenter d'un assez vif bombardement, auquel elle riposta de ses batteries de côte et des canons de deux bâtiments de guerre à l'ancre dans le petit port.

Pétropaulovski ne compte pas aujourd'hui plus de trois cents habitants, indigènes compris ; mais alors la ville avait bien plus d'importance, étant le principal établissement russe sur le Pacifique. A l'époque de l'engagement en question, la population pouvait s'élever à un millier d'âmes ; malheureusement pour elle, l'année suivante, le port de Nicolayefsk ayant été fondé, Pétropaulovski, par ordre venu de Saint-Petersbourg, fut abandonné et la garnison, les approvisionnements et une grande partie des habitants transférés à Nicolayefsk. Cette mesure fut exécutée juste à temps pour faire échapper tout ce monde à une nouvelle attaque ; l'escadre alliée ne tarda pas, en effet, à reparaitre pour reprendre sa revanche. Les canons anglo-français rasèrent cette fois toutes les batteries et brûlèrent la plupart des édifices. Depuis lors la pauvre petite colonie ne s'est pas relevée beaucoup.

L'histoire de Pétropaulovski date de l'année 1740, époque à laquelle des magasins furent établis sur son site par un certain Felagin, que Behring avait envoyé visiter la baie d'Avatcha préalablement à ses explorations sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Son nom lui vient de deux navires, *le Saint-Pierre* et *le Saint-Paul*, construits dans les chantiers de la ville d'Okhotsk, sur la mer d'Okhotsk, en 1739, et dont Behring se servit pour ses voyages. A partir de cette date, Pétropaulovski grandit petit à petit en population et en importance jusqu'à l'ouverture de hostilités mentionnées plus haut.

On aurait tort de croire que l'existence est absolument dépourvue de confort dans ce petit coin perdu de l'Asie septentrionale. La petite société qui vit là se réunit, danse, joue et festoie de son mieux. Un caractère com-

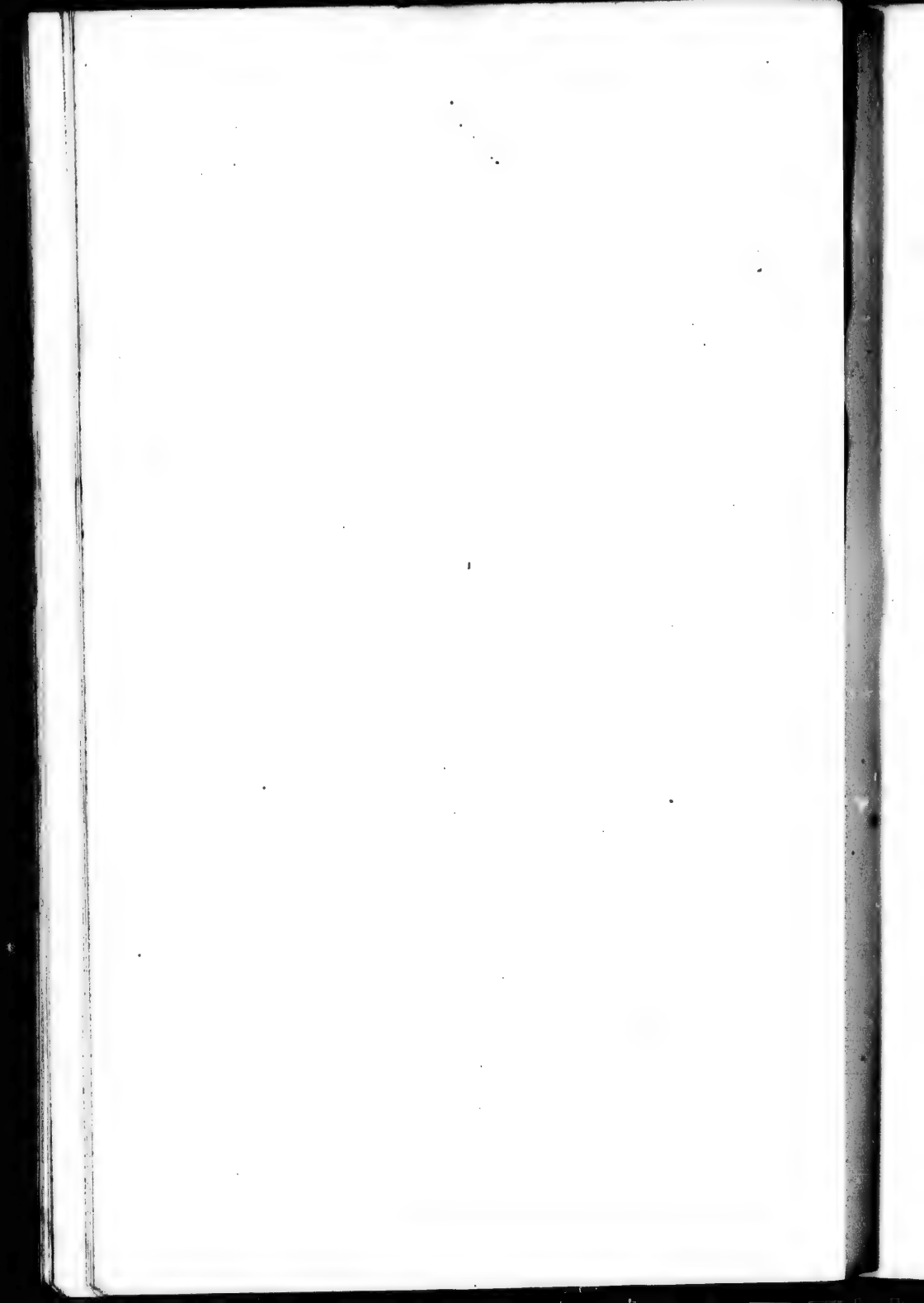
lus de
alors
incipal
e l'en-
lever à
l'année
Péto-
t aban-
et une
ayefsk.
e échap-
adre al-
prendre
nt cette
des édi-
st pas re-

740, épo-
son site
vé visiter
ns sur la
t de deux
uits dans
Okhotsk,
oyages. A
it à petit
rture de

solument
de l'Asie
e réunit,
tère com-



Pétropaulovski.



mun à toutes les maisons, c'est le « peachka » ou grand poêle de briques, destiné à chauffer les différents appartements; il est d'ordinaire construit au centre de la maison. Cet appareil ressemble fort à un four de boulanger, mais avant que la chaleur et la fumée s'échappent par la cheminée; elles passent par d'innombrables tuyaux qui circulent dans toute l'épaisseur de la maçonnerie. Une fois le feu éteint, la cheminée est fermée et toute la chaleur demeure en bas.



Monument du navigateur Behring.

Sur une des promenades de la ville est le monument — colonne de fer — élevé à Behring. Non loin de là, près des batteries rasées, on en voit un autre consacré à la mémoire de La Pérouse.

Le point le plus proche de la direction à donner à la ligne télégraphique projetée était distant de 1,500 à 1,600 kilomètres de Pétropaulovski, et pour l'atteindre il fallait

traverser toute la Péninsule du Kamtchatka, entreprise difficile qui demandait des mois. Si l'on avait été moins avancé dans la saison, on aurait pu gagner Ghijigha par mer; mais à cette époque de l'année il fallait renoncer à s'aventurer si loin dans la partie septentrionale de la mer d'Okhotsk. Il n'y avait donc d'autre alternative que d'effectuer le voyage par terre avec des chevaux en été, avec des chiens et des rennes au commencement de l'hiver. On n'avait d'ailleurs rien à redouter des indigènes jusqu'à ce qu'on eût atteint le pays des Koraks, tribu à moitié sauvage habitant le nord de la péninsule.

Une fois à Ghijigha, point de départ d'un autre trajet de 2,000 kilomètres à l'ouest, le long de la côte de la mer d'Okhotsk jusqu'à la ville du même nom, le pays, quoique d'une traversée difficile, est bien connu des Russes. Il n'en est pas de même de celui qui s'étend au nord, de Ghijigha jusqu'à l'ancien poste russe d'Anadyrsk; celui-là n'est guère pratiqué que par les chasseurs de fourrures. On se rappelle que le lieutenant Macrae devait remonter l'Anadyr jusqu'au poste en question, pour essayer d'y effectuer sa jonction avec une autre partie de l'expédition.

Si le groupe débarqué à Pétropaulovski avait dû gagner Ghijigha par le Kamtchatka, ce trajet aurait pris tout l'hiver, c'est-à-dire à peu près l'année entière. Or il restait 2,000 kilomètres de pays presque absolument inconnu et inexploré, par lequel aurait à passer la ligne télégraphique : c'était toute la côte de la mer d'Okhotsk, du fleuve Amour au sud, jusqu'à Okhotsk au nord. Cette section était si sauvage, si montagneuse, si inaccessible, que personne jusque-là n'y avait pénétré, et qu'on n'avait pu

obtenir par conséquent aucun renseignement la concernant. Le major Abasa se décida à diviser son monde. Il expédia le capitaine Mahood et M. Bush par mer à Nicolayefsk, sur l'Amour, pour explorer de là le pays jusqu'à Okhotsk, chargeant en même temps le capitaine Kennan du reste. *L'Olga*, partant justement avec une cargaison pour Nicolayefsk, prit à son bord MM. Mahood et Bush. C'était le 26 août; la traversée dura quinze jours.

Ici commence pour nos voyageurs la partie ardue de la tâche. Les suivre pas à pas nous est, on le comprend, impossible. Le lecteur nous pardonnera nos lacunes forcées.

L'Amour a été visité par les Russes pour la première fois en 1843. Une douzaine d'années plus tard, ceux-ci s'en faisaient céder par les Chinois la rive septentrionale, et en 1860, ils obtenaient le vaste territoire compris entre ce fleuve et l'embouchure du Tu-mên, embrassant une dizaine de degrés de latitude du nord au sud et s'étendant de la côte du Pacifique, à l'est, aux rives de l'Usuri, l'un des principaux affluents de l'Amour. L'Amour, l'un des plus grands fleuves de l'Asie, a près de 5,500 kilomètres de cours, dont 2,500 navigables par steamer. Avec ses tributaires, il arrose un immense territoire qui présente presque toutes les variétés de climat et de sol. C'est, dit-on, le seul cours d'eau sur les bords duquel se rencontrent les animaux indigènes à la zone arctique et à la zone torride. Si étrange, en effet, que cela puisse paraître, le renne y devient la proie du tigre de Bengale, et le sanglier et le blaireau y vivent côte à côte avec le lièvre du pôle et le glouton.

Des postes clair-semés de Cosaques sont chargés de maintenir l'autorité du gouvernement russe dans ces régions. Ces soldats ne sont guère autre chose que des la-

boureaux envoyés là pour coloniser le pays. Ils doivent un service de quinze ans, pour lequel ils reçoivent un salaire annuel de 5 roubles (soit une douzaine de francs), le gouvernement leur fournissant d'ailleurs des rations de pain noir et, à l'occasion, un peu de thé. Leur principale nourriture est le poisson, qu'ils sont requis de pêcher eux



Lotka et village Ghiliak.

mêmes ; mais à la baie de Castries, ils ont aussi des huitres, qui sont larges et très-bonnes, paraît-il.

Les habitants primitifs du bas Amour sont représentés par les Ghiliaks, tribu de huit milles âmes environ, appartenant à la race tongouse ; cette population se livre surtout à l'industrie de la pêche, pour laquelle elle emploie de longs canots à proue élevée nommés « lotkas », presque invariablement manœuvrés par des femmes, à l'aide de courtes rames en forme de pelles, qu'on fait

mouvoir alternativement. Les poissons sont très-abondants dans le fleuve, particulièrement le saumon; on en fait des provisions pour les longs mois d'hiver, comme au Kamchatka, pour l'alimentation des gens et des chiens. Le poisson, avec différentes baies, et l'écorce et les racines de divers arbres, constituent presque toute l'alimentation des habitants, quoiqu'avec un peu de travail il leur serait aisé de faire pousser nombre de légumes d'une nature plus nourrissante.

Les Ghiliaks sont très-superstitieux et adonnés à l'idolâtrie, bien que beaucoup d'entre eux aient été baptisés suivant le rite grec et portent de petites croix de métal suspendues au cou. Ils ont leurs prêtres particuliers ou « shamans », espèces de sorciers tenus en grand respect, qui dirigent toutes leurs cérémonies et sont leurs conseillers intimes. Leurs rites funéraires sont parfois assez imposants. Le cadavre est d'abord brûlé, et ensuite sur les cendres on élève une petite maison de bois ou tombeau. Quand un individu meurt, son âme est supposée se réfugier dans le corps de son chien favori, où elle reste jusqu'à la mort de l'animal. Pour faciliter sa délivrance, l'habitude est venue de sacrifier le chien sur la tombe du maître; mais préalablement on a soin d'engraisser la bête.

Entre autres idées superstitieuses, les Ghiliaks ne permettent pas qu'on enlève de leur maison la moindre parcelle de feu, même dans une pipe. La violation de cette coutume, croient-ils, entraînerait pour eux de grands malheurs; elle ferait manquer complètement la pêche ou la chasse, ou déterminerait la mort d'un proche parent ou d'un ami précieux. Toutes leurs superstitions cependant ne sont pas aussi inoffensives. Quelques unes sont

absolument cruelles. Ainsi pendant la parturition, soit en été, soit en hiver, la malheureuse mère est littéralement mise à la porte de son habitation, exposée à l'inclemence du temps, pour se tirer d'affaire comme elle peut, solitaire et ignorée, jusqu'à ce qu'un certain laps se soit écoulé. Durant cette période, toute espèce d'assistance lui est refusée ; on considère presque comme un crime de lui prêter la moindre attention. Il en résulte le plus souvent pour l'infortunée une mort certaine. Les chiens sont infiniment mieux traités ; ils ont au moins un abri.

Les Ghiliaks ne connaissent d'autres lois que celles que leur dictent leurs superstitions, et ces superstitions diffèrent suivant les diverses localités. Le meurtre est chez eux de fréquente occurrence, et il se commet souvent sur les provocations les plus futiles. Il est puni d'ordinaire par les amis du défunt, lesquels sont tenus de venger la mort de celui-ci d'une façon ou de l'autre, — généralement par le meurtre du coupable. Leur notion de la justice est la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent.

Autrefois la lance et l'arc étaient leurs uniques armes, mais maintenant ils ont des fusils à pierre de petit calibre qu'ils achètent des Russes. Leurs habitations ne se ressemblent pas toutes. Beaucoup sont élevées sur des espèces de pilotis, à un mètre et plus du sol, et sont entourées d'une plate-forme sur laquelle ils emmagasinent leurs traîneaux, leurs filets, leurs armes, etc. On monte à ces plates-formes par des marches grossières taillées dans un tronc d'arbre. Bon nombre de maisons sont chauffées par un feu placé au centre de la pièce, la toiture ayant un trou carré par lequel s'échappe la fumée ; les espèces de couches sur lesquelles on dort sont rangées

le long des parois. D'autres ont pour cheminée une sorte de four placé dans un coin, et dont la fumée et la chaleur sont conduites sous les lits avant leur sortie de la pièce. Suspendus aux solives sont la plupart du temps des centaines de saumons qui se façonnent dans l'épaisse fumée du lieu. Ce saumon fumé est ce que les Russes appellent « oukale »; quand il est convenablement préparé, ce mets n'est pas mauvais.

Nicolayefsk, qui doit son nom au czar Nicolas, a été fondée en 1851, par le capitaine Nevilskoi, comme port de commerce pour la compagnie russo-américaine; mais ce n'est qu'en 1854, alors que les troupes et les approvisionnements de guerre y furent transportés du Kamtchatka, que la ville prit de l'importance. Elle est installée sur un plateau de la rive gauche ou septentrionale de l'Amour, à 40 kilomètres environ au-dessus du Liman ou golfe. Le fleuve, en cet endroit, a 2 kilomètres de largeur avec un courant de 4 à 5 nœuds, mais il manque de profondeur du côté habité, à ce point que les navires ne peuvent approcher du débarcadère. En face de la ville, sur une île, est un fort armé de pièces de 24 et de mortiers, appelé « le fort Constantin ». Il commande les approches de la place en amont, tandis que trois autres forts la défendent en aval. L'aspect de la ville n'est pas très-imposant; elle présente du fleuve une rangée de maisons de bois à un étage, disséminées sur le bord de l'eau et s'appuyant à une forêt de sapins de petite taille, sur le fond sombre de laquelle se profile une petite église surmontée d'un dôme; une bonne route conduit de la rivière au centre de la place, sur le sommet du plateau.

Nicolayefsk renferme une population de cinq mille âmes environ, composée principalement de militaires et

de déportés. Les dames y sont en nombre comparative-
ment très-restreint. Beaucoup de maisons de commerce
étrangères, plusieurs maisons américaines, entre autres,
ont là des représentants qui vivent dans un luxe relatif
qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans cette por-
tion du globe. Comme dans la Russie propre, la popu-
lation mercantile est divisée en grades ou « guilds »,
chaque grade étant réglé par le montant du capital em-
ployé. Les étrangers représentent la majeure partie du
capital de la place; ils ont largement contribué à tous les
embellissements publics.

Le « vodka » ou alcool, avec les autres liqueurs spiri-
tueuses, les cigares, le thé, le sucre, la farine et le sel
sont les principaux articles de commerce, surtout le pre-
mier, dont il se fait une immense consommation. On ne
compte pas moins de soixante-dix « laskas » ou débits
de spiritueux dans la ville, et l'ivresse se voit à chaque
instant par les rues. Les maisons sont grandes et conforta-
bles; toutes sont construites en bois, et les plus belles
d'entre elles sont élégamment meublées et pourvues de
tentures et de tapis. Outre les hôpitaux, les casernes, etc.,
la ville possède un club pour les officiers avec salles de
bal, de billard, de jeux, etc. Une malle semi-mensuelle
de Saint-Petersbourg renouvelle la provision de journaux
et autres publications. Un petit journal hebdomadaire se
publie dans la ville. Deux florissantes écoles ont été fon-
dées, l'une pour les jeunes demoiselles, l'autre pour les
enfants des soldats et des marins.

Sur la rue principale descendant à la rivière, quelques
arpents de terrains ont été réservés pour l'établissement
d'un parc; c'est là que le public se promène, particuliè-
rement le dimanche dans l'après-midi, alors que joue la

musique militaire, et cette musique n'est pas mauvaise, eu égard à son peu de pratique et à la manière dont elle a été recrutée. On raconte que, pour se procurer les différents exécutants qui composent l'orchestre, le commandant fit mettre en rang une longue file de soldats. Le chef de musique alors passa devant ce front de bandière, examinant la bouche et percutant la poitrine de chacun. Les hommes, qui sur cet examen lui convenaient, furent mis à part jusqu'à ce que le nombre voulu eût été obtenu. A chacun de ces futurs artistes fut dévolu un instrument particulier, bien que la plupart n'eussent jamais vu d'instrument d'aucune sorte, et eussent été fort embarrassés de savoir à quel bout de l'objet appliquer leur bouche. C'est d'ailleurs de la même manière que se recrutent les différents métiers, tel individu recevant l'ordre de se mettre à tel travail.

Le séjour de la petite expédition américaine à Nicolayefsk fut rempli par de courtoises réceptions, des diners et des bals. Les autorités russes se piquèrent d'honneur pour fournir aux voyageurs tous les moyens en leur pouvoir capables de faciliter leurs explorations. Toutefois les renseignements sur la première portion de territoire assignée à MM. Bush et Mahood étaient à peu près nuls. De la vaste étendue de pays que ces messieurs avaient à franchir pour gagner Okhotsk, — 2,000 kilomètres environ, — il n'y avait de connue qu'une très-petite portion touchant à l'Amour, sur laquelle une demi-douzaine de personnes avaient passé. Deux de celles-ci, un Suédois, M. Lindholm, et un Polonais, M. Swartz, se trouvaient à Nicolayefsk, et purent donner de bons avis aux deux Américains ; M. Swartz, même, se joignit à eux en qualité d'interprète.

Le premier point à gagner en quittant Nicolayefsk devait être Tougoursk, station de balciniers au fond de la baie de ce nom. Par les ordres de l'amiral Furruhelm, le gouverneur russe, les voyageurs, dûment pourvus de rennes pour eux et leurs bagages, et accompagnés d'un Cosaque et de deux guides tongouses, se mirent en marche, le 24 octobre, pour leur première étape, au lac Orell.

Ce ne fut pas sans un certain serrement de cœur qu'ils se séparèrent de leurs nouveaux amis. Le souvenir des fatigues et des privations endurées par Kane, Hall et autres voyageurs arctiques, leur donnait un avant-goût de ce qui les attendait. A ces souvenirs se joignaient les avis décourageants des habitants du pays, relativement à l'inévitable sort qui les menaçait dans les gorges profondes et inconnues de la chaîne des monts Djoukiour (ou Tjouggour), aux effroyables tempêtes ou « pourgas » qu'ils auraient à affronter sans secours possible d'aucune part. Il y avait bien, il est vrai, deux ou trois postes russes le long de la côte ; mais ces établissements n'étaient accessibles que par mer, et les vastes solitudes qui les séparaient les uns des autres n'étaient connues que de rares chasseurs tongouses qui y avaient pénétré à la poursuite de l'élan, de la chèvre sauvage et de la martre.

Le premier troupeau de rennes qu'ils rencontrèrent leur enleva beaucoup d'illusions sur cet animal. La plupart étaient blanches et eussent pu à distance être pris pour de vulgaires vaches. Ces animaux gagnaient cependant à être vus de plus près. Quelques-uns avaient des bois magnifiques ; mais c'était le plus petit nombre ; les autres formaient sous ce rapport la collection la plus disparate qu'on pût voir. Tel n'avait que la corne droite, tel autre que la corne gauche ; celui-ci en manquait complètement,

celui-là les avait sciées à 20 centimètres du crâne pour la commodité de l'individu qui le montait. C'était d'ailleurs la saison où ils se dépouillent de la peau velue qui garnit leurs bois, et de longs lambeaux sanglants pendaient aux andouillers. Les deux sexes sont pourvus de bois élégants, mais ceux des mâles sont beaucoup plus forts et plus lourds et mesurent quelquefois 2 mètres. La taille de l'animal n'est pas très-élevée cependant; elle n'atteint guère que 1^m,50 au garrot. La tête sans les cornes ressemble beaucoup à celle de la vache, mais le corps est beaucoup plus étroit et les jambes beaucoup plus fines, avec un pied large qui facilite la marche sur la neige.

Sur le dos du renne tenant la tête de la troupe était assis un homme enveloppé de fourures qui doublaient ses dimensions naturelles. Chaque animal portait sur le dos, ou plutôt sur les épaules, un très-petit bât. Un autre individu, affublé comme le premier, avait charge de l'arrière-garde. Ces deux conducteurs appartenaient à la race tongouse. Baptisés suivant le rite grec, comme de coutume, ils avaient reçu respectivement les noms russes de Michaeloff et de Constantin.

Les Tongouses ont la peau bronzée, des pommettes très-saillantes et les petits yeux noirs vifs des Tartares en général, bien qu'on en rencontre quelques-uns avec des yeux gris. Sous le rapport de la propreté, des mœurs, de la langue et de la manière de vivre, ils diffèrent beaucoup de leurs voisins les Ghiliaks. Leur costume aussi est autre, bien qu'il fait des mêmes matériaux, c'est-à-dire de peau de renne plus ou moins épaisse, selon qu'il s'agit de l'hiver ou de l'été. Le vêtement principal est une espèce de large houppelande de fourrure ouverte par devant et dépourvue du capuchon des Kamtchadales. Une sorte

de culotte collante de peau avec le poil en dedans leur couvre les cuisses ; les pieds et les jambes, jusqu'au-dessus du genou, sont enfermés dans des bottes de peau de renne, à semelle de peau d'ours ou de phoque.

Lorsqu'ils ne sont point au repos, ils ont généralement la tête nue, bien qu'ils aient toujours suspendu au cou, pour s'en servir au besoin, un « malachi », ou capuchon



Campement Tongouse.

fourré détaché. Beaucoup de ces capuchons sont de simples ornements ; on y emploie de préférence les peaux de renards rouges, noirs et gris, en ayant soin de disposer les couleurs en bandes alternées. La bordure est de martre, de blaireau ou de loutre marine.

Les Tongouses ne laissent pas croître leurs cheveux longs comme les Ghiliaks et les autres tribus plus méridionales ; ils les portent assez courts, à l'exception d'une longue mèche de chaque côté de la figure, à la hauteur de l'oreille. Leurs mœurs sont purement nomades. Ils habi-

tent de petites tentes de peau, de forme conique, qui se dressent en quelques minutes. Ces tentes, avec quelques rares ustensiles de ménage, ils les chargent sur leurs rennes quand le gibier est épuisé ou que la peur l'a fait déguerpir d'une localité, et le lendemain les trouve installés tout aussi tranquillement dans une région toute différente. Ils vivent de leur chasse et de quelques articles d'alimentation qu'ils reçoivent en échange de fourrures, de trafiquants russes qu'ils rencontrent annuellement sur un point convenu. Leur territoire s'étend des rives de l'Amour à la ville d'Okhotsk, vers le nord, et jusqu'au Léna à l'ouest, quoiqu'en somme ils ne composent pas une bien nombreuse tribu.

L'équitation sur un renne n'est pas, paraît-il, chose absolument réjouissante pour le cavalier. L'équilibre est difficile à maintenir, à moins d'une longue habitude. La selle ressemble beaucoup au bât qui se place sur les épaules de l'animal destiné au métier de bête de somme ; elle se compose de deux coussinets de peau bourrés de mousse ou de poils, et réunis aux extrémités par deux arcs faits de morceaux de bois de renne choisis à cet effet avec leur courbe naturelle. L'intervalle est vide pour admettre le libre jeu des épaules de la bête. Une simple sangle, passée sous le ventre, est chargée de maintenir l'objet en place. D'étriers d'aucune sorte, pas l'ombre. Lorsqu'on charge le renne ou qu'on le monte, il faut avoir grand soin que rien du poids ne porte sur son dos, qui est très-faible. La moindre pression sur ce point est capable de mettre l'animal hors de service. La bride, ou licou, est exactement comme le nôtre ; il est fait de peau de phoque flexible ou de lanières tressées de peau de renne.

ns leur
au-des-
peau de

nement
au cou,
puchon



t de sim-
peaux de
disposer
de mar-

cheveux
us méri-
on d'une
auteur de
Ils habi-

Trois semaines environ après leur départ de Nicolayefsk, les Américains arrivaient en vue de Tougoursk. Cette ville, située à l'embouchure de la rivière du même nom, est une station de pêche de baleiniers appartenant à une compagnie, dont le capitaine Lindholm était un des principaux membres. La compagnie envoie en été des canots chasser la baleine au large, et c'est à terre que la capture est dépecée ; elle occupe habituellement une soixantaine d'hommes, dont la plupart sont des Yakoutes. La rivière de Tougour fut une des premières connues des Russes dans la Sibérie orientale. Ils avaient là un fortin de bois d'où ils dirigeaient des opérations contre les Chinois du bas Amour. Un certain Khabarof, chef de Cosaques très-entreprenant, était à Tougoursk dès 1650. Vers cette époque, le fort fut détruit par des tribus hostiles. Il fut rebâti trois ans plus tard par d'autres Cosaques, poussés vers ces parages par l'espoir de s'enrichir dans le commerce des fourrures, qu'ils savaient y être en abondance et de rare qualité. Les relations des premières expéditions et des découvertes des Cosaques dans cette section sont remplies des aventures audacieuses et des souffrances sans nom des premiers explorateurs. Il était de fréquente occurrence alors que des troupes entières de ces hommes périssent de faim ou fussent massacrés par les indigènes. Le démon du lucre poussa même plus d'une fois ces intrépides pionniers à se faire la guerre entre eux en face de l'ennemi commun.

Après avoir cheminé quelques kilomètres à travers une région nue semée de petits lacs, M. Bush et ses amis arrivèrent tout à coup sur un campement de Tongouses, dont ils suivaient les traces depuis la veille. La petite caravane se composait de deux hommes et de deux

femmes, avec douze rennes. Ces indigènes s'apprêtaient à partir pour Tongoursk. Les hommes étaient jeunes, d'un bien meilleur aspect que les guides de nos voyageurs, et, chose rare, les femmes, avec leur teint olivâtre, leurs joues roses, leur visages pleins et leurs doux yeux noirs, étaient presque jolies et absolument attrayantes comparées aux femmes si sales des Ghiliaks du lac Orell. Un grand charme de leurs personnes, c'est qu'elles venaient de se laver la figure. Toutefois les Américains ne purent



Le guide Constantin.

pas même obtenir d'elles un sourire, tandis que la plus jolie des deux, complètement indifférente aux prévenances des Yankees, se mit immédiatement à lier connaissance avec le guide Constantin, un affreux type tongouse, dont M. Bush donne le portrait dans son livre, en ajoutant au récit de cet épisode cette réflexion peu consolante, qu'il ne faut décidément dans aucun pays disputer des couleurs et des goûts.

Les deux beautés tongouses, proprement habillées dans leur invariable costume national de peau de renne, por-

taient leurs longs cheveux noirs soigneusement partagés, et pendants sur les épaules, en deux nattes épaisses. Elles avaient aux mains de très-petites mitaines de peau de renne et aux oreilles de grands anneaux d'argent. A califourchon sur leurs rennes, elles maniaient leurs montures avec beaucoup de dextérité et de grâce.



Manga.

Une déception attendait les voyageurs à Tougoursk : la localité avait été abandonnée. Faute de ravitaillement suffisant, les hommes de la compagnie étaient à Manga, autre station russo-américaine, située à une centaine de kilomètres plus loin sur la côte. Une vieille femme aveugle était seule restée avec son fils dans une petite hutte voisine du groupe principal. Elle informa les nouveaux

venus que, sur l'autre rive du Tongour, ils trouveraient un employé de la compagnie ayant charge des vaches de celle-ci. Ces messieurs se rendirent aussitôt au point indiqué, et là, ayant su qu'il existait un peu plus loin un village yakoute, où demeurerait le « starasta » tongouse, ou chef du district, ils se remirent en marche un peu moins inquiets sur l'avenir.

Ils atteignirent assez rapidement le point indiqué; c'était la première fois que leurs montures avaient bien voulu prendre une allure un peu plus leste que le pas. Arrivés au village, ils virent aussitôt venir à eux une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfants, tous se précipitant à l'envi hors de leurs huttes de troncs d'arbres, curieux de contempler les étrangers. Presque tous étaient des Yakoutes, et bien qu'ils portassent le costume des Tongouses, il était aisé de les distinguer de ceux-ci à la régularité de leurs traits et à leur physionomie plus intelligente. Tous ont les pommettes saillantes des Tartares.

Les Yakoutes habitent le vaste territoire qui s'étend à l'ouest de la ville d'Okhotsk jusqu'au delà de la rivière Léna, sur laquelle est située la ville d'Yakoutsk, d'une population de quinze mille habitants environ, la plupart Yakoutes. Cette ville, fondée en 1652 par les Russes, a toujours été, depuis lors, l'une des plus importantes de la Sibérie orientale. Elle renferme un certain nombre d'édifices intéressants et est le centre d'un grand commerce de fourrures, produit qui se paye en articles d'usage domestique; c'est le principal marché de toute cette section; elle est reliée par des routes postales avec Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale, Colema, Aian et Okhotsk, et par cette dernière ville avec le Kamtchatka.

La plupart des Yakoutes, par suite de leurs fréquents rapports avec les Russes, ont adopté les mœurs, les coutumes, la religion et la langue de leurs conquérants. Leur costume leur est propre ; c'est un mélange du costume des basses classes russes et des vêtements de peau des tribus moins civilisés. Ils portent une longue pelisse de drap gris à la mode russe, des culottes de peau de renne bien tannée et des « torbassas », ou bottes, aussi de peau de renne épaisse, sans fourrures, et ornementées avec goût. Ces chaussures sont faites pour que le pied y joue



Femme Yakoute.

à l'aise ; le bout de la semelle est retroussé comme le fer d'un patin. Elles montent jusqu'au genou et sont bordées d'une large bande de drap noir ou diversement colorié. Toutes les coutures des vêtements sont également recouvertes d'une bande de ce drap. A la hauteur de la cheville sont cousues deux lanières destinées à contourner la jambe pour y maintenir plus solidement la tige de la botte. Cet appendice donne à celle-ci un singulier aspect. Les Yakoutes ont de petits pieds et mettent une certaine coquetterie à être bien chaussés.

Ce sont des gens très-tranquilles, doux, laborieux et doués d'un grand tact naturel des affaires. On pourrait dire d'eux qu'ils sont les Yankees de la Sibérie. Il n'est pas rare de les rencontrer dans les régions les plus isolées avec leurs longues files de rennes chargés d'articles de toute espèce qu'ils vont échanger chez les tribus nomades contre des pelleteries.

Ils sont assez propres sur leurs personnes et dans leurs habitations, plus dans tous les cas qu'aucune autre des tribus orientales de la Sibérie ; ils sont très-enclins à la vie d'intérieur. Les chevaux et les vaches sont leurs constants compagnons. Les Yakoutes que virent nos voyageurs auprès de Tougoursk avaient été autrefois employés par la compagnie russo-américaine des fourrures à Aian. M. Swart en reconnut plusieurs. La réception fut des plus cordiales. Parmi eux se trouvait une charmante petite fille blonde, dont le teint et les cheveux contrastaient singulièrement avec ceux de ses brunes petites compagnes. Cette enfant, née d'un père et d'une mère russes, morts l'un et l'autre, avait été adoptée par les bons Yakoutes.

Le starasta tongouse, stimulé par les lettres de l'autorité russe, à lui présentées, aida de son mieux les Américains à se pourvoir de nouveaux rennes, de nouveaux approvisionnements et de nouveaux guides pour leur trajet de Tougoursk à Algasee.

Vassilli et Eoff, les nouveaux guides, étaient plus jeunes et plus actifs que Michaeloff et Constantin, mais ils ne parlaient pas le russe. Le premier, Vassilli, se montra d'autant plus empressé à accompagner les étrangers qu'il avait récemment acheté une fiancée du côté d'Algasee, et que le voyage lui allait à merveille pour activer ses af-

faïres d'amour. Sa prétendue était la fille d'un des « golo-vas », ou grands chefs de la tribu, beauté rare, tarifée au prix exorbitant de quatre-vingts rennes. Or quatre-vingts rennes sont une fortune dans ce pays, où dix ou douze constituent une honnête aisance. La rareté de ces animaux fait qu'un renne dressé à être monté vaut dans cette région de 45 à 60 roubles, soit de 180 à 200 francs ; le renne de somme vaut 55 roubles ou 140 francs.

Cette coutume tongouse d'acheter et de vendre les femmes est une meilleure institution qu'il ne le semblerait tout d'abord. Elle a pour but d'empêcher les jeunes gens de se marier avant d'être en état d'entretenir leurs femmes sur le pied que les parents de celles-ci le jugent convenable. En outre, si le futur déplaît, on l'éconduit très-facilement en lui demandant un prix au-dessus de ses moyens.

Le jour du mariage, les parents donnent d'ordinaire à l'épousée un nombre de rennes égal à celui qui a été payé pour elle, plus une bonne tente de peau de renne et tous les ustensiles de ménage nécessaires à un bon début dans la vie. De la sorte, rien en réalité n'est perdu pour le mari ; c'est un simple transfert à sa femme de ce que lui-même a donné. Les filles sont évaluées suivant la fortune et la position des parents. Le prix dans la localité dont il est question allait de un à quatre-vingts rennes ; il est vrai qu'on citait des beautés d'ordre inférieur achetées moyennant une pipe de tabac. La cérémonie se fait d'ordinaire suivant le rite russe, sous la présidence d'un prêtre de l'Église grecque, et il n'est pas rare que, pour son accomplissement, les parties intéressées fassent 1,100 ou 1,200 kilomètres à travers le désert.

On était au 15 novembre ; le thermomètre marquait

10 degrés Farenheit (— 12° centigr.) au moment du départ du campement. A cinq kilomètres environ de ce point, la petite caravane suivit la côte de la mer dans la direction ouest. Le surlendemain, malgré la neige et le vent, elle était au pied des monts Arla. La marche devenait très-difficile, la couche de neige qui recouvrait le sol ayant 75 centimètres d'épaisseur. Tout le pays était très-boisé de petites mélèzes et de sapins, et sur les bords du Malmazine se montraient bon nombre de saules et de peupliers, dont les branches étaient tellement chargées de neige, qu'en certains endroits il fallait les secouer pour se frayer la route. C'est là que le premier besoin des



Soulier à neige.

souliers à neige se fit sentir, et comme on ne s'en était pas pourvu d'avance, il fallut se contenter de ceux que le guide Eoff fabriqua sur place. Les chaussures à neige tongouses diffèrent absolument de celles dont on se sert au Canada. Ce sont, à vrai dire, des sabots fort minces, longs de 1^m,50, larges de 0^m,25 et recourbés à la poulaine par le bout. On y ajoute une semelle de peau de phoque, ou de jambe de renne, ou de cheval, avec le poil à l'extérieur, qui les fait glisser facilement en avant et empêche le recul aux montées.

Yakov, le Cosaque qui depuis Nicolayefsk accompagnait la petite expédition américaine, était fort précieux dans les campements par son habitude de la vie de bivouac et

son intelligence du besoin des étrangers. Nul ne savait plus vite ni mieux que lui allumer un feu, dresser une tente, faire le thé, préparer le repas, etc. Il s'était fait d'ailleurs très-rapidement aux mets civilisés qu'il voyait extraire de temps à autre des boîtes de conserve, et il les acceptait de confiance sans jamais faire de questions préalables. Afin d'opposer au froid une réaction intérieure salubre, les voyageurs se décidèrent un soir à préparer un peu de moutarde pour la manger avec leur bœuf bouilli. Le Cosaque, qui n'avait jamais vu ce condiment, manifesta une grande curiosité à son endroit. Il attendait évidemment avec impatience que son tour de manger fût venu pour tâter du nouveau mets. Cette heure n'arriva, hélas ! que trop tôt pour lui. Les Américains dégustaient tranquillement leurs pipes lorsque des hurlements précipités et un grand émoi parmi les Tongouses vinrent les tirer soudain de leurs réflexions. Yakov, étendu sur le sol, la figure dans la neige, se fourrait les doigts dans la bouche et soufflait comme un phoque, tandis que les indigènes poussaient des cris et gambadaient comme des fous. L'explication de cette scène étrange ne fut pas longue à trouver. Chacun, pour avoir sa part de la nouvelle friandise, avait avalé gloutonnement, et sans y goûter d'abord, une large cuillerée de moutarde. Cette dure expérience rendit désormais les pauvres diables fort circonspects sur tous les mets qu'ils ne connaissaient pas.

La neige était devenue si épaisse que les chaussures *ad hoc* ne servaient plus à grand'chose. Quant à enfourcher les rennes, il n'y avait pas à y songer. Le plus simple était d'essayer de suivre derrière eux le sentier battu par leurs pieds. Mais cette tâche est plus difficile qu'elle ne le

semblerait. Ces animaux font de très-longues enjambées, et lorsqu'ils ont à franchir une couche de neige épaisse, ils emboîtent invariablement le pas de l'animal qui marche en tête. Là où il en est passé une troupe, leur route est indiquée par une série continue de trous profonds distants de 75 centimètres environ les uns des autres et n'ayant pas plus de 15 centimètres de diamètre. Il faut alors essayer de passer d'un trou à l'autre, mais l'inter valle de neige qui les sépare nécessite de grandes enjambées, et d'ailleurs le pied s'accommode peu à la forme du trou.

Quoi qu'il en soit des difficultés du chemin, les voyageurs atteignirent, sans autre encombre que quelques chutes, le sommet de la montagne. Les deux étapes suivantes se firent dans une gorge profonde, au fond de laquelle coule, dans la direction nord, la rivière Arla, large d'une centaine de mètres.

Cette vallée est séparée par une autre chaîne de montagnes, de la rivière Téla. « Du point culminant de cette chaîne, dit M. Bush, la vue est superbe, bien que désolée à l'extrême. A notre droite s'étendait la vallée de l'Arla, semée de grands plateaux dénudés, à travers lesquels cette rivière et celle du Toroum se frayent un chemin à la mer; à notre gauche était la vallée du Téla, s'allongeant jusqu'à la rivière Ouda, bien loin à l'ouest. Du côté de la mer, par-dessus la vallée de l'Arla, apparaissaient l'île du Coude, des Baleiniers, et le groupe de Shantarski, tandis qu'au nord-ouest s'étalait la baie d'Oudskoi, limitée à l'horizon lointain par les hauts pics dénudés et neigeux des grands monts Stanovoi. L'œil pouvait suivre cette chaîne sur une longueur de plus de 100 milles (160 kilomètres) le long de la côte occidentale de la mer

d'Okhotsk. C'était là ces terribles montagnes que nous allions explorer et d'où nos amis de Nicolayefsk nous avaient prédit que nous ne sortirions pas si nous nous aventurions dans leurs sombres et inextricables labyrinthes. A vrai dire, leur premier aspect ne paraissait pas fort séduisant. »

Algasee est une insignifiante petite station qui eût fort désappointé nos voyageurs, s'ils n'y eussent appris qu'à 80 kilomètres plus loin, en remontant la rivière Ouda, ils rencontreraient la ville d'Oudskoi de deux cents habitants, résidence de l'ispravnik (espèce de magistrat russe), pour lequel ils avaient des lettres. Il y a plusieurs années, cette partie de la mer d'Okhotsk était très-fréquentée par les baleiniers américains. Tous les étés, les indigènes et les métis russes de ces parages se réunissaient dans un village nommé Tchimikan, à l'embouchure de l'Ouda, pour y échanger des fourrures, de la viande fraîche, des poissons, etc., avec les navires, contre des spiritueux, du calicot, du tabac.

A propos de cette localité, M. Swartz raconta à ses compagnons une aventure assez émouvante qu'il avait eue trois ans auparavant, alors qu'il était au service de la compagnie russo-américaine. Il faisait à cette époque un petit trajet le long de la côte avec quelques Tongou et des rennes. Arrivés à une profonde échancrure du rivage, ils se décidèrent, pour abréger leur chemin, à traverser la baie sur la glace, laquelle, de la plage, s'avancait à plus de 3 kilomètres en mer. Ils avaient déjà parcouru la plus grande partie de la distance et touchaient presque au but, quand ils se trouvèrent arrêtés par une étroite bande d'eau libre entre eux et la côte. Espérant trouver un point où aborder, ils revinrent sur leurs pas

en suivant le bord de la glace. Mais, plus ils allaient, plus la brèche s'élargissait, et ils finirent, à un moment donné, par comprendre l'horrible vérité. Le champ de glace s'était détaché de la côte et les entraînait avec lui vers la pleine mer. Pour ajouter à leur effroi, une forte brise de terre, qui se leva tout à coup, vint accroître la rapidité du mouvement et couvrir les vagues de crêtes blanches. La situation était d'autant plus alarmante que la glace salée qui les emportait était si désagrégée et si mince, qu'il suffit à Swartz de deux coups de couteau à gaine pour la traverser d'outre en outre. A mesure qu'ils s'éloignaient de terre, la mer devenait plus rude et leur frêle radeau ondulait à chaque gonflement du flot, menaçant à chaque instant de se briser en pièces. Pour augmenter autant que possible leurs chances de salut, ils distribuèrent les rennes sur la surface afin que leur poids en un seul point n'accélérait pas la catastrophe redoutée.

Désormais plus de 5 kilomètres d'eau libre les séparaient de terre et le vide allait s'élargissant. Toutefois ils n'avaient pas encore abandonné tout espoir; le vent n'augmentait pas de violence, bien qu'il fût extrêmement froid. Soudain un immense craquement frappa leurs oreilles : une large fissure venait de s'ouvrir sur la glace à quelques pas d'eux ; c'était le commencement de la démolition. Les mêmes bruits se succédèrent, annonçant d'autres ruptures, jusqu'à ce que toute la partie avoisinante de la mer se trouvât couverte de glaçons grands et petits qui se heurtaient les uns contre les autres et venaient s'accrocher au glaçon principal qui portait encore les voyageurs. A ce moment, ceux-ci crurent leur destruction presque inévitable ; la seule chance qui leur restât, c'était que le vent changeât de direction et les

poussât vers la terre ou sur quelque île avant que la glace achevât de se rompre sous leur poids.

Mais d'autres périls commencèrent à les menacer : la faim et la soif d'une part, le froid de l'autre. De viande fraîche, ils n'en manquaient pas, mais ils n'avaient aucune espèce de combustible pour la faire cuire ou pour se chauffer. Le froid devenait intense et un vent glacial les pénétrait à travers leurs épais vêtements. Impossible également d'avoir de l'eau pour étancher leur soif. Les rennes étaient encore en pire état qu'eux-mêmes. Rien ne pouvait diminuer l'horreur de cette situation, et les malheureux, pressés les uns contre les autres derrière un fragment de glaçon, qui les abritait un peu de la rafale, attendaient silencieusement leur sort. Quand la nuit finit par se faire autour des naufragés, ils étaient déjà à plusieurs milles de la côte et couraient vers le large.

Étendus à plat sur la glace, les infortunés appelaient en vain le sommeil pour se dissimuler la réalité de leur position, mais leur anxiété était trop vive pour que ce secours temporaire leur vint. Les rennes se trouvaient gelés et adhérents à la glace dès qu'ils essayaient de se coucher, et ces pauvres bêtes épuisées finirent par venir se jeter, pour dormir, sur les corps de leurs maîtres, sans qu'il fût possible à ceux-ci de les éloigner.

Après le second jour passé à la mer, quelques-uns de ces animaux éprouvèrent de telles tortures de la faim et de la soif, qu'ils essayèrent de manger la barbe engivrée de Swartz, tandis que celui-ci dormait, et ils lui en tranchèrent en effet une portion.

Le vent toutefois était tombé, mais c'était à peine si l'on distinguait la terre dans la distance. Ce qu'il y avait à craindre, c'était qu'une tempête d'hiver ne s'élevât et

ne vint achever la destruction de leur radeau déjà si entamé. Cette sinistre appréhension resta suspendue sur les voyageurs quatre jours et quatre nuits, durant lesquels ils vécurent de poisson sec, denrée dont ils avaient par bonheur une petite provision, mais ils durent se passer de boire.

Le matin du cinquième jour, providentiellement aidé par un vent et un courant propices, le champ de glace vint atterrir sur un point situé à 100 kilomètres environ au-dessous de l'embouchure de l'Ouda, et les naufragés, complètement épuisés de fatigue et de faim, n'eurent que le temps de quitter avec leurs rennes leur fragile esquif avant que celui-ci fût de nouveau emporté à la mer ; quatre rennes tombèrent morts en touchant terre. Avec ceux qui leur restaient, les voyageurs mirent quatre jours à regagner le point où ils avaient eu la malheureuse idée de s'embarquer sur la glace.

11

La petite expédition américaine changea à Algasce de moyen de locomotion et prit des traîneaux et des chiens pour gagner Oudskoi.

Les chiens sont les mêmes que ceux employés au Kamtchatka, à cela près qu'ils sont plus sauvages, qu'ils se rapprochent plus du loup et qu'ils sont plus voraces — ce qui ne surprendra pas quand on saura qu'on ne leur donne quotidiennement qu'une unique et maigre ration de poisson gelé. Les traîneaux ou « nartas » ont de 2^m40 à 5 mètres de long, 60 centimètres de large et 50 centi-

mètres de haut, c'est-à-dire que leur plate-forme est à peu près à 50 centimètres au-dessus de la neige. Tout autour court une petite balustrade de quelques centimètres de hauteur, qui empêche la charge de glisser. Les patins sont plats, larges de 10 centimètres et faits de bouleau, le bois le plus dur qu'on puisse se procurer pour cela. De fait, toute la structure est de bois, excepté les lanières de cuir crû qui rattachent tous les joints et qui cèdent à l'occasion, au lieu de se rompre, comme le ferait le fer ou autres attaches sous l'effet du froid. L'ensemble est léger, flexible et très-fort néanmoins. En avant de chaque traîneau est un arc solide, auquel est fixée la longue courroie de peau de phoque à laquelle les chiens sont attelés par paires successives, au lieu d'être tous disposés de front, comme chez les Groënlandais.

Deux des chiens les plus vifs et les mieux dressés sont mis en tête de l'attelage pour guider les autres. Ces chiens sont dirigés entièrement à la voix, comme on fait des bœufs, les mots « tak ! » « tak ! » ou « pott ! » « pott ! » signifiant la droite et « volhk ! » « volhk ! » la gauche. Chaque conducteur encourage ses chiens par des sons et des sifflements à lui particuliers, auxquels les chiens s'accoutument bien vite, ce qui fait qu'un étranger peut rarement leur donner une allure rapide. Pour faire arrêter le véhicule ou ralentir la vitesse, on emploie un son nasal spécial qui ressemble au « m-ê-h-h » de la chèvre, moins le préfixe « m ».

Les conducteurs sibériens de chiens ne se servent jamais de fouet ; ils le remplacent par ce qu'ils appellent l'« ostle ». Cet ostle est une solide perche de 4 pieds de long, ferrée à son extrémité inférieure, avec laquelle surtout on enraye pour diminuer la rapidité de la course et

qu'on emploie aussi à maintenir le traîneau en équilibre sur la glace lisse ou en plan incliné. Comme substitut du fouet, les conducteurs lancent l'ostle au chien paresseux ou désobéissant et le ramassent très-adroitement au passage. Ils manquent rarement leur but.

Chaque chien a un petit harnais complet dont la pièce principale est une large ceinture devant la poitrine, au moyen de laquelle il tire. Cette ceinture est maintenue en place par une courroie qui y est fixée et qui passe autour du corps de l'animal. L'ensemble de l'appareil est attaché à la courroie principale de l'attelage par un trait court. Les indigènes apportent parfois beaucoup de goût dans la confection de ces harnais, surtout si les chiens sont grands, beaux et bien appareillés.

Oudskoi, où nos voyageurs arrivèrent le soir, ne se compose guère, bien que datant du milieu du dix-septième siècle, que d'une dizaine de maisons de bois, outre l'église. Ces maisons sont partagées à peu près également en deux groupes, situés tous les deux sur la rive nord de la rivière Ouda et distants l'un de l'autre d'un kilomètre.

Les joyeux aboiements des chiens éveillèrent les habitants qui se groupèrent aussitôt sur les portes de leurs huttes pour savoir quels voyageurs osaient ainsi venir troubler si peu cérémonieusement leur tranquillité. Plus grand encore fut leur étonnement quand ils virent les traîneaux s'arrêter à la porte de l'ispravnik, ce qui leur dénonçait tout d'abord des étrangers.

Ce petit avant-poste russe est si isolé et d'un accès si difficile pendant l'hiver, que personne ne songe même à s'en approcher. La seule communication qu'aient ses habitants avec le monde civilisé, c'est quand le steamer

russe de ravitaillement touche à l'embouchure de l'Ouda chaque été, avec une année ou deux de provisions destinées à l'ispravnik et à ses douze ou quinze Cosaques, pour remporter en même temps à l'Amour l'« yassak », ou impôt annuel en fourrures recueilli des indigènes résidant dans le district par ces agents de l'autorité. Sous



Église d'Oudskoi.

l'empire de telles circonstances, on conçoit que l'arrivée de traîneaux, même d'Algasee, soit considérée comme un événement, à plus forte raison quand ces traîneaux amènent des gens absolument étrangers au pays.

La réception de l'ispravnik fut très-cordiale. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années dont le seul passe-temps était de jouer et de boire de l'eau-de-vie avec le

de l'Ouda
ons desti-
Cosaques,
yassak »,
igènes ré-
rité. Sous

poppe du lieu, son seul compagnon. L'un et l'autre exercent leur autorité comme ils l'entendent, le gouvernement russe, vu l'éloignement, s'inquiétant peu de vérifier comment les affaires sont conduites dans ce pays perdu. Les voyageurs furent logés chez le poppe, et dès le lendemain de leur arrivée, l'ispravnik leur donna une « vetchourka » ou soirée dansante, à laquelle fut convoquée la fine fleur de l'endroit. Quatre braves paysannes, femmes de Cosaques, y représentaient le beau sexe; le sexe laid était représenté par l'ispravnik, son médecin, le prêtre et quatre ou cinq Cosaques. La solennité se passa dans la maison d'un des Cosaques.

Dès leur arrivée, les Américains avaient notifié à l'ispravnik leur désir de poursuivre leur voyage aussitôt que possible, et comme ils étaient pourvus d'instructions écrites de Nicolayefsk à tous les fonctionnaires et sujets russes de leur route d'avoir à leur fournir tous les renseignements et toute l'assistance possibles, ils espéraient pouvoir se remettre en marche dans un bref délai. Mais, soit désir de jouir plus longtemps de leur société, soit simple indifférence, l'ispravnik les prévint qu'il leur faudrait attendre au moins deux mois avant qu'on pût se procurer des guides et des rennes. Toutefois le voisinage d'un campement de chasseurs tongouses qui leur promirent un nombre suffisant de montures abrégées ce délai. Ainsi rassurés, ils s'arrangèrent pour attendre au moins de la façon la plus confortable possible, fêtés d'ailleurs à souhait par la petite société du lieu. Pendant ce temps, ils virent arriver à Oudskoi des marchands yakoutes, venant d'Yakoutsck avec des troupeaux de rennes chargés de thé, de tabac et de bijouterie, pour échanger contre des fourrures avec les Tongouses. Les



que l'ar-
considérée
nd ces trai-
s au pays.
C'était un
seul passe-
vie avec le

intrépides marchands avaient déjà parcouru plus de 2,000 kilomètres, et ils n'étaient qu'à la moitié de leur voyage. Ils font ces tournées chaque hiver, s'arrêtant à Oudskoi pour se procurer des passe-ports.

Le point à atteindre maintenant pour nos voyageurs était Aïan. La seule route que suivent les indigènes pour s'y rendre du district d'Oudskoi est très-longue et très-sinueuse, puisqu'ils passent par Yakoutsck ou par la rivière Maimikan, bien avant dans l'intérieur des terres. Or ils voulaient, eux, trouver une route plus directe entre les monts Tjougour et la mer et où puissent être établis des dépôts accessibles aux chaloupes baleinières ou canots qui remontent un certain nombre de petites rivières ayant leur source dans cette chaîne et leur embouchure dans la mer d'Okhostsk. Mais des chasseurs tongouses qui leur avaient procuré des rennes, aucun ne connaissait le pays à l'est des monts Tjougour, qu'il s'agissait d'explorer. Deux indigènes, toutefois, s'engagèrent à les accompagner. Un nouveau Cosaque, nommé Ivan, remplaça Yakov avec mission de ne les quitter qu'à Okhotsk. Les provisions furent renouvelées, telles que thé, bœuf, sucre et « sukarie », ou pain noir séché en petits gâteaux, et aussi du beurre yakoute fait sans sel, et quelques kilogrammes de lait. Le lecteur s'étonnera peut-être d'entendre parler de lait au kilogramme. C'est qu'à cette saison le lait n'est plus un liquide; une fois gelé, on peut le transporter dans un sac tout le reste de l'hiver; on en détache des fragments à la hachette quand on veut s'en servir. On prit aussi de l'oukale, poisson séché, puis des chaussures et des bottes fourrées et plusieurs bonnes paires de souliers à neige. Ce ne fut pas toutefois sans de nombreux avertissements plus ou moins sinistres

sur les tempêtes de neige et autres dangers de la route qu'ils partirent. Eux-mêmes n'étaient pas sans une certaine appréhension sur leurs chances de succès.

Le 24 décembre les surprit loin déjà et campant dans la neige par — 22 degrés Fahrenheit, (— 50° cent.), température rigoureuse qui devait bientôt tomber à — 55 degrés (— 57° cent.). M. Bush trace en ces termes la physionomie de leur bivouac :

« Après tout, notre position n'est pas si mauvaise, quelque éloignés que nous soyons de nos amis et entièrement coupés de toute communication avec la civilisation. Un rempart de peaux de renne étendues en demi-cercle nous abrite du vent, et devant nous brille et pétille un immense feu, dont les flammes vont lécher les branches des sapins sous lesquels nous sommes installés. Mahood et Swartz, confortablement allongés, roulés dans leurs fourrures, causent et fument tranquillement, tandis qu'Ivan apporte toute son attention à la confection d'un beefsteak aux oignons sauvages qu'il prépare pour notre réveillon de Noël.

« Nos Tongouses vont et viennent autour de nous, têtes nues, leur épaisse chevelure noire devenue parfaitement blanche du givre produit par leur haleine. L'un d'eux met une brassée de bois sur le feu, tandis que l'autre est très-occupé à couper un énorme morceau de glace qu'il vient de rapporter de la rivière Gorain pour le faire fondre et servir à notre thé. Nos selles et nos bagages sont éparpillés sur la neige, et, au delà, les troncs d'arbres qui réfléchissent la lumière de notre feu de bivouac ont l'air d'autant de spectres qui nous contemplent. Ça et là apparaît un de nos rennes quand la flamme s'élève plus éclatante, et l'animal suspend son souper et nous regarde cu-

rieuseraient comme pour se rendre compte de ce que nous faisons.

« Pour compléter la scène, représentez-vous l'auteur de ces lignes enveloppé de fourrures de la tête aux pieds, assis les jambes croisées près du feu, ayant à côté de lui son petit coffre à papiers sur lequel brûle un bout de bougie. Son épais encrier de verre est placé sur la cendre chaude pour empêcher l'encre de geler. Il y trempe sa plume et se met en devoir d'enregistrer dans son journal quelque idée lumineuse ou quelque incident nouveau ; mais au milieu de la phrase, l'encre s'épaissit au bout de sa plume et refuse de marquer ; alors il approche le bec de celle-ci de la flamme de la bougie et fait dégeler le liquide pour achever la phrase commencée. Voilà comme on écrit en plein air en Sibérie. Mon journal porte encore aujourd'hui la trace des lourdes lignes épaisses faites par l'encre à mesure qu'elle s'épaissit au commencement des mots et celle des lignes fines qui suivent immédiatement le résultat du dégel. Au début de mon journal, je mesuis servi de crayon ; mais les caractères s'effaçaient si vite, que j'avais peine ensuite à les déchiffrer ; je vis que j'aurais plus de bénéfice à prendre un peu plus de peine et à employer de l'encre. »

Quelques jours plus tard, nous l'avons dit, le thermomètre marquait — 35 degrés Fahrenheit, c'est-à-dire — 57° centigrade. Barbes, moustaches, sourcils, cils et fourrures se solidifiaient sous l'effet de la glace. Nous ne parlerons pas des nez qu'il fallait à chaque instant faire dégeler en les frottant vigoureusement avec de la neige. C'est par cette température cependant, et avec toutes les fatigues et tous les dangers qu'elle entraînait, que les voyageurs parvinrent au sommet de la plus haute chaîne

de la Sibérie orientale. Cette crête formait la principale séparation des eaux, dont les unes se déversent à l'est dans la mer d'Okhotsh et les autres vont se jeter à l'ouest dans le Léna qui se vide dans l'océan Arctique, à 5,200 kilomètres de distance. Tout signe de végétation avait cessé depuis longtemps.

De ce point culminant le paysage avait une grandeur sinistre. En face, les montagnes offraient une descente à pic avec une autre chaîne au delà qu'il fallait encore franchir si l'on ne réussissait à la tourner. Derrière, la gorge suivie depuis six ou huit jours se déroulait en un long ruban au milieu de pics dénudés, et les sombres forêts qu'on avait autour de soi à plusieurs milliers de pieds au-dessous se fondaient dans un vertigineux lointain. De tous côtés se dressaient encore d'autres pics revêtus d'une solennelle majesté dans le silence de mort qui enveloppait l'ensemble de ce tableau.

Le 1^{er} janvier, nos Américains rencontrèrent, vers les sources du Maimikan, un petit campement de chasseurs tongouses qui les remirent dans la voie la plus directe pour atteindre Aian. Ils jouirent le même jour d'un beau phénomène, dont il est souvent question dans les voyages polaires. L'atmosphère paraissait remplie de molécules gelées en suspension comme du brouillard, bien qu'au-dessus de cette couche le ciel fût parfaitement clair. L'éclat du soleil était tellement adouci par ce voile cristallisé, qu'on pouvait le regarder à son aise à l'œil nu. Autour était un large cercle lumineux faiblement teinté des couleurs du prisme et sur lequel brillaient trois parhélies ou faux soleils, l'un perpendiculairement au-dessus de l'astre véritable, et les deux autres de chaque côté, à égale distance au-dessus de l'horizon. De chacune de ces images

solaires partait une brillante traînée de lumière dans des directions opposées à celle du vrai soleil, et l'on apercevait les arcs de trois autres cercles semblables au premier, l'un directement au-dessus de ce premier cercle et les deux autres de chaque côté et le touchant aux points occupés par les parhélies. Le météore était splendide ; il dura plus de deux heures. Le soir, pareil phénomène se reproduisit avec la lune, beaucoup moins brillant il est vrai.

L'appétit des hommes du Nord est proverbial et leur faculté d'absorption vraiment merveilleuse. M. Bush en cite plusieurs exemples qui se sont passés sous ses yeux et dont les héros étaient des Tongouses. Mais M. Swartz avait vu, paraît-il, exploiter plus étonnant encore chez les Yakoutes. Deux années auparavant, la compagnie russo-américaine avait envoyé d'Aian chercher à Yakoutsk un certain nombre de chevaux qui furent confiés aux soins de six indigènes du pays. En chemin, un des chevaux s'étant cassé une jambe dut être abattu. Le soir, les six Yakoutes s'établirent autour de l'animal tué, et le matin il ne restait plus de celui-ci que la peau et les os.

Soit dit en passant, les Yakoutes, malgré leurs dispositions douces et pacifiques, sont généralement très-cruels envers les animaux. Leur mode favori de tuer un cheval pour le manger, est de le jeter par terre, de le lier solidement avec des cordes, puis dans cette position de lui ouvrir la poitrine et d'y plonger le bras pour aller comprimer le cœur avec la main jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils prétendent que la viande est alors bien meilleure.

Nourrir les rennes dans de pareils voyages n'est pas toujours chose aisée ; l'animal heureusement a un odorat

très-subtil ; il sent l'herbe ou la mousse à travers 6 pieds de neige et creuse avec acharnement jusqu'à ce qu'il ait atteint le sol. Dans tout le massif des montagnes des environs d'Aïan pousse une espèce de pin nain appelé par les Russes « kedrovnik », qui n'atteint pas plus d'un mètre et dont les branches noueuses et épaisses s'étendent horizontalement sous la neige. Là où pousse cet arbrisseau pousse aussi la mousse des rennes. Ce fait, qui jusqu'ici ne paraît avoir été signalé nulle part, peut ne pas être sans utilité pour les futurs explorateurs de ces régions, s'il s'en trouve.

En approchant de la rivière Nimor, la caravane américaine fut informée par l'un des guides, qu'un vieux chasseur tongouse, nommé Ephraïm Caramsin, habitait d'ordinaire sur le cours d'eau et qu'à son campement on pourrait renouveler la provision de viande fraîche. Or trouver cette habitation n'était pas chose facile, ces chasseurs ne restant guère plus de trois jours dans la même localité ; mais Ephraïm était un tueur d'ours renommé, et il n'abattait ou ne capturait pas moins d'une vingtaine de ces animaux par saison, sans parler d'une quantité considérable de renards et autres animaux à fourrure. Ce gibier particulier étant abondant dans l'endroit, il y avait néanmoins chance de se heurter un beau matin à la tente du brave homme. C'est ce qui arriva bientôt en effet.

Le chasseur toutefois était absent, les voyageurs ne trouvèrent au logis qu'une jeune fille de seize à dix-huit ans et un petit garçon, ses enfants. La jeune fille, que, Dieu sait pourquoi, ils baptisèrent Sapho, ne se montra point déconcertée le moins du monde par la présence des étrangers ; elle pria ceux-ci d'attendre son père, et continua à faire jouer son jeune frère avec des animaux dé-

coupés dans de l'écorce de bouleau et représentant des rennes, des ours, des chiens. Ces jouets intriguèrent M. Bush ; il en ramassa un et fut fort étonné de l'exactitude des proportions et du dessin. Son étonnement redoubla quand il apprit que ces découpures étaient l'œuvre de la jeune Tongouse : « La ressemblance, dit-il, était bien meilleure que ce que j'avais vu faire à certains artistes de profession... Je priai Sapho de me faire deux ou trois



Piège à renard des Tongouses.

animaux par curiosité. Elle prit aussitôt un morceau d'écorce et sans tracer préalablement aucun dessin, comme moi-même je l'eusse fait, elle se mit à découper en quelques instants des figures d'une correction parfaite. Je n'ai certainement jamais vu plus de goût naturel pour le dessin que n'en manifestait cette jeune sauvage. Les Chinois sont vantés pour leur talent d'imitation ; je suppose que ces peuples, qui descendent probablement de la même souche, ont en eux un peu de cette faculté. »

Ephraïm revint avant la nuit, rapportant comme produit de sa chasse de la journée, trois écureuils sibériens. Ces écureuils, dont la fourrure est bien connue de toutes les dames, sont de charmants petits animaux à tête et à queue noires, à dos gris sombre et à ventre blanc. On les tue d'ordinaire avec une petite carabine dont la balle a la grosseur d'un pois. Il n'est pas de Tongouse qui n'ait un de ces fusils. Dès qu'ils se sont procurés cette arme, ils s'empressent invariablement d'en réduire la crosse à un tiers de sa grosseur originaire, puis ils fixent au fût, par une espèce de charnière, deux légers supports sur lesquels ils appuyent le canon pour tirer. Le vieux système à pierre est toujours préféré. La poudre et le plomb sont si rares, que les chasseurs ont à les économiser à l'extrême; ils ne tirent jamais qu'au repos et de la plus courte distance possible. Quand ils le peuvent, il suivent de l'œil la balle et fouillent la neige pour la retrouver et s'en servir de nouveau.

Des morceaux de viande d'ours séchée étaient suspendus dans la tente d'Ephraïm. Les Américains ayant manifesté le désir d'y goûter, le vieux chasseur leur en envoya porter quatre ou cinq kilogrammes par sa fille. Le mets, par parenthèse, était détestable; cependant, pour reconnaître la politesse, ces messieurs crurent devoir passer au cou de la jeune Tongouse un collier de verroterie. Mais loin de lui faire plaisir, ce collier parut la gêner considérablement. On le lui ôta alors pour lui en faire un bracelet; sous cette nouvelle forme, le cadeau ne lui fut pas plus sensible. La reconnaissance est un sentiment complètement ignoré de ces peuples, là où ils n'ont point été en contact avec les Russes. Ils n'ont même pas de mots dans leur langue pour exprimer un remerciement;

ils reçoivent un don comme une chose qui leur aurait appartenu antérieurement, et ils n'ont aucune hésitation à vous demander davantage.

Après s'être muni chez Ephraïm de quelques vivres frais, la caravane se remit en route et arriva dans le voisinage d'Aïan sans autre incident qu'un renne égaré et mangé par les loups. Un autre désappointement les attendait toutefois. La neige, dans l'étroit sentier qu'ils suivaient à travers bois, était parfaitement lisse et vierge depuis longtemps de toute trace de traîneau et de signe de voyage d'aucune espèce, ce qui pouvait faire craindre que la ville d'Aïan, qui avait été bâtie par la compagnie russo-américaine, n'eût été abandonnée, et par suite aussi la route postale qui conduisait de cette localité à Yakoutsk dans l'intérieur. Cette perspective était assez alarmante. Les provisions étaient épuisées, les guides ne voulaient pas s'aventurer plus loin avec leurs rennes, et la route ayant disparu il n'y avait pas moyen de communiquer avec les indigènes et de se procurer de nouveaux animaux.

Sur ces entrefaites, le guide Alexaï se souvint qu'il y avait eu autrefois dans le voisinage une station de poste. On arriva en effet, au bout d'une heure de marche, à une yourte à moitié ensevelie sous la neige et où des aboiements de chiens proclamèrent au moins la présence d'êtres humains. Bientôt les habitants furent sur leur porte croyant avoir affaire aux postillons qu'ils attendaient d'Aïan avec la malle, cette nuit-là même. La route frayée se laissait voir en même temps à peu de distance.

Hommes, femmes et enfants demi-nus escortèrent les étrangers à la hutte, où un feu brillant venait d'être al-

lumé dans le tchual. Les craintes relatives à l'abandon d'Aian n'étaient pas absolument sans fondement. Le gardien de la station, questionné sur ce point, apprit aux voyageurs qu'Aian était bel et bien abandonné. Mais ceux-ci étaient trop épuisés pour s'appesantir longuement sur ce contre-temps, et après avoir bu leur thé, ils ne songèrent plus qu'à s'étendre sur le coin du sol qui leur fut départi et à appeler le sommeil à leur aide.

Les postillons d'Aian n'arrivèrent pas pendant la nuit.



La malle-poste d'Aian à Yakoutsk.

Le lendemain, en conséquence, M. Bush et ses compagnons quittèrent l'yourte dès le matin dans l'espoir d'atteindre Aian avant le départ des courriers. La route de poste, que naturellement ils prirent, est un simple chemin étroit coulé à travers la forêt, et allant d'Aian par les monts Tjonggour à Yakoust, trajet de 1,500 verstes, ou près de 1,400 kilomètres. Elle a été construite par la compagnie russo-américaine vers l'époque où fut fondée Aian, en 1848; elle servit au gouvernement à transporter des armes et des munitions de guerre de l'intérieur à

la côte pendant la campagne de Crimée. A des intervalles de 50 ou 40 kilomètres, le long de la route, sont des stations de poste, où l'on entretient des rennes pour la malle ou les voyageurs, quoiqu'il n'y ait guère que les employés de la compagnie russo-américaine qui songent à passer par là. La malle qui part d'Aïan tous les mois, emporte d'ordinaire huit ou dix lettres confiées à un courrier, qui met habituellement dix jours pour atteindre Yakoustk en voyageant jour et nuit. En hiver, le parcours se fait avec des rennes attelés par paire à un traîneau, semblable au traîneau à chiens ordinaire. En été, les rennes sont remplacés par des chevaux.

A onze heures du matin, nos Américains se trouvèrent à l'embouchure de l'Ouey, à 8 kilomètres au-dessous d'Aïan. Bientôt ils furent sur la baie même d'Aïan, petite échancrure de la côte abritée de tous les vents, sauf au sud et au nord-est. Bien que ce port ne soit pas parfaitement sûr, c'est encore le meilleur de ce rivage de la mer d'Okhotsk ; c'est aussi ce qui l'a fait choisir par la compagnie russo-américaine comme station balnéaire.

Au détour d'un promontoire de rochers, la ville s'offrit aux yeux des étrangers. En avant était une grande maison de bois, ou magasin, pourvue d'une longue galerie soutenue par de lourdes colonnes de troncs d'arbres. Autour de cet édifice gisaient des ancrs, des chaînes, etc., tout ce qu'il faut enfin à un dépôt maritime. Tout à côté, sur un grossier rempart de terre, une douzaine de petits canons de fonte montraient leurs bouches inoffensives pleines de boue et de sable. Cinq ou six bons canots baleiniers étaient tirés sur la plage, et un peu plus loin se voyait un petit schooner, également à sec, pour être à l'abri des énormes glaces flottantes

qui frôlent la côte, à chaque marée, vers la fin de la saison. La ville elle-même ne s'aperçoit pas de la baie, placée qu'elle est au fond d'une vallée boisée. Elle se compose d'une douzaine de maisons en troncs d'arbres d'une bonne construction. A l'époque de la visite des Américains, ce petit groupe d'habitations et son site étaient encore très-agréables à voir ; mais au temps de la compagnie russo-américaine, c'était, paraît-il, un lieu charmant, où l'on menait même joyeuse vie. Les navires baleiniers s'y comptaient par centaines ; d'autres y venaient de Sitka chargés de fourrures précieuses. Mais les baleines pourchassées avaient fini par quitter ces parages de la mer d'Okhotsk et la prospérité avait disparu.

Les habitants s'assemblèrent pour voir entrer les Américains, et l'accueil qu'ils leur firent fut des plus sympathiques. Les excursions, les diners, les danses se succédaient à leur intention. Malheureusement, les indigènes de la station postale n'avaient rien exagéré quant à la rareté des vivres à Aïan, et sans le chef de la police commandant de la place, M. Popoff, il eût été très-difficile à la petite expédition de renouveler là ses approvisionnements et de s'y procurer des rennes. Déjà même M. Bush songeait à gagner avec des traîneaux et des chiens, en suivant le rivage couvert de glace, la ville d'Okhotsk, où devaient l'attendre avec ses compagnons le major Abasa et sa petite troupe. L'entreprise eût été folle ; on l'en détourna fort à propos. Enfin, après un séjour de plusieurs semaines à Aïan, on put se mettre en route dans de bons traîneaux appartenant au starasta tongouse pour aller à une trentaine de kilomètres de là prendre au campement de celui-ci les rennes avec lesquels on devait poursuivre le chemin vers la ville d'Okhotsk.

III

Le 10 février, les voyageurs, remontant l'Oulinkan jusqu'à sa source, eurent à traverser une haute chaîne, d'où sort une des branches de la rivière Cachee, qui se déverse dans l'Oldan, lequel à son tour va se jeter dans la mer d'Okhotsk, en suivant la direction est. A un kilomètre au-dessous du sommet de la montagne, ils rencontrèrent les restes d'une vieille hutte. Près de là une corde tendue entre deux arbres supportait de petits lambeaux de drap et de peau de renne, dont quelques-uns devaient y avoir été accrochés depuis bien longtemps. Les guides leur expliquèrent que c'étaient des offrandes faites par les chasseurs à l'Esprit de la montagne qu'on venait de traverser.

Les chasseurs yakoutes prennent d'ordinaire l'ours au piège. Leurs pièges sont de deux sortes : l'un est une espèce de trappe, l'autre est simplement une solide arbalète attachée à un arbre ou à une fourche plantée sur le passage de la bête. Une corde qui traverse le sentier est fixée à la détente de l'arbalète, de telle façon que celle-ci part lorsque l'ours pose la patte sur la corde. Le pauvre Martin reçoit alors la flèche dans le flanc, et comme il ne meurt jamais sur le coup, il l'emporte souvent dans sa blessure plusieurs kilomètres avant de tomber. Le même engin sert aussi aux moutons de montagne et aux rennes sauvages, bien que pour ces derniers il suffise d'un nœud coulant suspendu sur leur piste et où leurs bois s'embarrassent aisément.

A propos du renne, une particularité remarquable à noter, c'est son goût étonnamment prononcé pour l'urine humaine. L'odeur de ce liquide rend ces animaux absolument fous, et abandonnant nourriture et repos, ils se précipitent à l'envi vers le point où il se trouve. Il s'ensuit généralement un combat accompagné de grands choes d'andouillers, et les gardiens sont souvent obligés



Piège-arbalète à ours.

de s'armer d'un solide bâton pour se protéger contre ces furieux. Les Tongouses savent profiter de cette particularité pour rattraper l'animal qui s'est écarté de la troupe ou qui s'est échappé des mains de son conducteur. Un simple simulacre suffit ; le renne comprend le mouvement, et pour satisfaire sa curiosité, il s'approche assez près pour se laisser reprendre.

La matinée du 18 février était très-froide ; le thermo-

mètre marquait — 55 degrés Fahrenheit — (— 56° centigrades). Suivant une voie qui paraissait avoir été battue récemment, la caravane, remontant le Néotl à un trot assez vif, arriva sur une couple de tentes d'où les aboiements des chiens firent sortir un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants curieux de savoir quelles espèces de créatures étaient les étrangers. Six jours auparavant, un Cosaque était passé là avec un indigène, porteur de dépêches pour M. Bush et consorts, du major Abasa, qui était arrivé à Okhotsk quelque temps auparavant. Les voyageurs continuèrent leur route, désireux d'arriver promptement aux tentes du vieux starasta, à quatre journées plus loin. Ils durent toutefois faire étape auparavant aux tentes de ses fils et y passer la nuit.

Les Tongouses de cette région se servent d'une tente un peu différente de ceux d'au-dessous d'Aian. Elle est conique et faite de peaux comme les autres, mais elle est élevée sur des poteaux légers d'un peu plus d'un mètre au-dessus du sol. D'autres peaux tendues autour forment une espèce de muraille. Cette tente est beaucoup plus confortable, mais elle se dresse moins facilement et moins vite. Les riches Tongouses, quoique de nature grossière et peu engageante, sont des modèles d'hospitalité. Personne ne quitte leur tente sans avoir l'estomac plein et personne n'y entre sans qu'on le force d'accepter à manger. Les Américains n'avaient pas encore déchargé leurs rennes que leur hôte, un certain Égory, avait déjà tué et mis sur le feu la bête la plus grasse de son troupeau.

Les femmes tongouses sont loin d'être belles. « Impossible, dit M. Bush, de concevoir des visages humains plus hideux. Chez beaucoup d'entre elles, les pommettes

usurpent la plus grande partie de la figure, et leurs yeux ne sont que des fentes longues et très-étroites à travers lesquelles se laissent voir deux petits globes noirs froids et sans expression. D'intelligence, c'est à peine si elles en ont ; les hommes d'ailleurs, à peu d'exceptions près, ne sont pas mieux doués, ainsi que l'indiquent leurs fronts bas, étroits et fuyants. Mais les Tongouses sont très-affectueux et leur grand cœur compense pour beaucoup les lacunes de leur cerveau. » Toutefois, par une chance bien rare, il se trouvait sous la tente d'Égory deux jeunes femmes relativement si acceptables, que M. Bush, en enregistrant ce fait inouï, les appelle « des oasis dans un désert de laideur. »

Sous les tentes du vieux starasta, l'accueil ne fut pas moins empressé que sous celles de ses fils. Les Américains résolurent d'y attendre l'arrivée du Cosaque envoyé d'Okhostk par le major Abasa. Le vieux chef était causeur ; il ne tarissait pas de questions sur l'Amérique et les Américains. Les voyageurs y répondaient de leur mieux, et ce n'était pas toujours facile, questions et réponses ayant à passer par quatre langues différentes avant d'arriver à destination. M. Swartz les traduisait d'anglais en russe, Yvan de russe en yakoute, et Égory d'yakoute en tongouse. « Dans une de ces conversations, raconte M. Bush, le digne homme, choqué de nous avoir vu prendre notre repas sans nous signer d'abord à la mode russe, nous demanda si les Américains avaient un Dieu.

« Assurément, » répondîmes-nous.

« Cette réponse parut l'étonner ; il resta un instant silencieux, puis relevant la tête, il reprit :

« Et les Français, ont-ils un Dieu ?

« — Oui, sans doute », répondîmes-nous de même.

« Cette réponse l'étonna plus encore.

« Nous apprîmes plus tard, ajoute le voyageur américain, que presque tous ces indigènes ont une très-mauvaise opinion des Français, fondée sur des récits exagérés de la barbarie de ce peuple pendant ses guerres avec la Russie. Comment ces récits sont-ils parvenus dans ces régions lointaines? Il serait difficile de le dire ; mais il est positif qu'on y a une mauvaise opinion des Français. Toutefois le vieillard, réflexion faite, parut penser que si les Américains, qui se montraient si peu religieux, avaient un Dieu, il se pouvait bien, après tout, que les Français en eussent aussi un. »

Les Tongouses conservent une foi très-vive dans les incantations de leurs shamans ou prêtres indigènes ; mais ils ne laissent pas voir facilement leurs pratiques, contraires qu'elles sont à leur religion de nouvelle date. Leur croyance originaire (à laquelle la grande majorité adhère encore strictement) repose sur l'existence d'un grand nombre d'esprits bons et mauvais, chacun de ceux-ci étant associé à une espèce différente de maladie. Ils ont quelque idée d'un Être suprême ; mais, cet être, ils le supposent toujours bienveillant ; par conséquent, ils ne considèrent pas utile de lui rendre d'hommage particulier. Le principal objet de leur culte est d'apaiser et de se rendre favorables d'autres esprits bons et mauvais, sur lesquels ils croient leurs shamans doués d'une grande influence. Mais depuis l'introduction de la religion grecque parmi eux beaucoup ne savent absolument plus à quoi croire.

Le Cosaque du major Abasa n'arriva qu'au bout de trois jours au campement du vieux starasta tongouse, le 25 février. Les dépêches dont il était porteur annonçaient que

le major Abasa était seul à Okhotsk, MM. Kennan et Dodd, qui avaient rejoint l'expédition à Pétropaulovski, après le départ de M. Bush, ayant quitté le major à Ghijigha, ville située à l'extrémité nord-est de la mer d'Okhotsk, et s'étant dirigés par le nord vers le détroit de Behring à la recherche de M. Macrae, qu'on supposait avoir abordé à l'embouchure de l'Anadyr. Tout le monde se portait à merveille et les explorations avaient été couronnées du plus grand succès.

Là où les troupeaux de rennes sont nombreux, ces animaux paissent toujours ensemble comme les moutons et reconnaissent certains d'entre eux pour chefs; ils les suivent partout, mais ils les précèdent très-difficilement. Les Tongouses mettent un grand soin à dresser ces chefs qui servent alors de guides à tout le troupeau et l'empêchent de s'écarter. Ces animaux de choix n'empêchent pas qu'il ne faille faire bonne garde pour éloigner les loups, qui rôdent constamment autour des troupeaux. A cet effet, deux hommes montent la garde toute la nuit: une rude tâche par les tempêtes et les froids extrêmes de ces régions.

Les rennes destinés aux voyageurs, dûment équipés et chargés, on prit la direction nord-est pour gagner enfin Okhotsk. Pendant les premiers jours du trajet, la température atteignit des proportions extrêmes de froid: un matin elle était à — 46 degrés Fahrenheit, c'est-à-dire à 45 degrés centigrades au-dessous du point de congélation de l'eau! Au pays plat ou légèrement ondulé des premières semaines succédait une contrée montagneuse coupée de gorges profondes. Après avoir descendu le cours de l'Oulïa, la petite caravane rencontra Coulomkan, groupe de deux ou trois yourtes bâties dans un bois de peupliers.

C'est là qu'ils devaient changer leur mode de locomotion et laisser leurs rennes pour prendre des chiens. Quatre attelages de ces animaux furent organisés, et avec eux on partit pour Ourak, village yakoute, situé à une centaine de kilomètres plus loin.

Ce petit centre de population, installé dans un bois de sapin, comptait huit ou dix yourtes mieux construites et plus confortables que celles qu'avaient précédemment rencontrées nos voyageurs; seulement bêtes et gens, hommes, chevaux et vaches y vivaient sous le même toit, à peine séparés par une cloison basse.

Les Yakoutes constituent la tribu la plus nombreuse et de beaucoup la plus intelligente de toute la Sibérie orientale. Ils habitent des demeures fixes et sont par goût très-casaniers. Les chevaux et les vaches sont leurs compagnons constants, très-estimés les uns et les autres pour leur viande. Les Yakoutes fabriquent, en faisant bouillir leur lait, une espèce de beurre qui est en grand usage parmi les Russes dans tout le pays pour remplacer le lard. Ils ont surtout une remarquable aptitude pour le commerce, et sont très-habiles dans la fabrication des bijoux et objets de métal de toute espèce ainsi que dans la sculpture de l'ivoire à la manière des Chinois et des Japonais.

La ville d'Yakoutsik, distante de 1,000 à 1,100 kilomètres, date de trois cents ans environ; elle renferme 6,000 habitants, la plupart Yakoutes. Les Russes ont mis beaucoup de temps à les soumettre, mais depuis la conquête les vaincus ont adopté la langue, les mœurs et la religion des conquérants, et sont même très-dévots, bien que bon nombre conservent encore une foi vague dans le shamanisme.

Ils sont de belle taille et ont les traits plus réguliers que les autres indigènes ; ils ont aussi le teint plus clair. Le nom d'Yakoutes leur a été donné par les Russes. Ils s'appelaient autrefois Zinzatcha ou Zinzogetocks, du nom d'un de leur prince, et se subdivisaient en dix tribus différentes comptant ensemble plus de trente mille âmes. Dans l'origine, ils étaient unis aux Bratti, grande tribu des bords du lac Baïkal, mais ils s'en sont séparés dans la suite pour aller s'établir sur les rives du Léna. Leur religion avait beaucoup d'analogie avec celle des autres tribus sibériennes, quoiqu'ils n'adorassent pas, comme les Tongouses, d'idoles sculptées. Ils offraient des sacrifices à un Être invisible, dont chaque tribu avait une image formée d'un sac représentant le corps et d'une tête hideuse énorme surmontant le sac. Tous les arbres à leurs yeux étaient des objets sacrés et ils décoraient les plus beaux de divers bijoux. A la mort d'un prince, ils enterraient avec lui, vivants, ses plus vieux serviteurs et ses favoris. Mais les autres morts, ils les laissaient parfois dans les rues d'Yakoutsk pour être dévorés par les chiens. Dans les festins, ils se dépouillaient de leurs vêtements pour permettre à leur estomac de se dilater à l'aise, et il était de fréquente occurrence de voir des convives mourir sur place d'excès de nourriture engloutie.

« Jamais musulman fanatique à son approche de la Mecque, écrit M. Bush, ne fut plus heureux de voir accompli le grand but de sa vie et se terminer son pèlerinage, que je ne le fus en me voyant à 25 verstes seulement de ma destination. Cinq mois s'étaient écoulés depuis notre départ de Nicolayefsk, et le terme allait enfin être atteint malgré les prédictions de nos amis de l'Amour, qui sans doute nous croyaient morts depuis longtemps. La dis-

tance parcourue n'était pas de plus de 1,200 milles (plus de 1,900 kilomètres), mais le temps employé et les obstacles surmontés paraissaient l'avoir rendue trois fois plus considérable. »

Une heure et demie après avoir quitté les yourtes yakoutes, M. Bush apercevait à l'horizon, tranchant sur la plaine de neige, un point noir : « Okhotsk ! » s'écria le guide qui avait remarqué son anxiété. En approchant, les objets se firent plus nets, et à la fin apparut le petit groupe de maisons en troncs bruts, basses et sales qui constituent la ville, avec la petite église de mêmes matériaux surmontée d'un dôme qui domine le tout. Aux alentours pas un arbre, pas un buisson, rien qui abritât de la furie du vent.

« Jamais, continue le voyageur, je n'avais rien vu de plus désolé comme aspect. Nous entrâmes dans la ville par le nord, et peu d'instants après en avoir dépassé l'enceinte, mon conducteur s'arrêta à une maisonnette devant laquelle étaient deux ou trois traîneaux et vingt ou trente beaux chiens. Je sautai à terre, mon voyage était fini. Le major Abasa, et Mahood parti en avant, ne m'attendaient que le lendemain. »

Okhotsk a eu autrefois une importance comparative assez grande qu'elle a presque perdue depuis la fondation de Nicolayefsk. C'est de là que Behring partit avec ses vaisseaux pour son voyage de découvertes. La ville se compose d'une trentaine de maisons groupées sans ordre ; au centre, sur une place, s'élève une misérable église de bois. La plupart des maisons primitives ont été abattues et dépecées pour servir de bois de chauffage.

Okhotsk renferme environ trois cents habitants, Russes,

Cosaques et Yakoutes. Un ispravnik y réside. Il compose, avec deux ou trois marchands de fourrure, toute l'aristocratie du lieu.

En été, paraît-il, l'aspect est beaucoup plus gai. Le gibier de toute espèce abonde, depuis l'ours jusqu'au grouse. Dans le mois d'août, la rivière Okhota regorge de poissons. On en fait des provisions d'hiver pour les gens et les chiens. On peut faire pousser aussi de petites pommes de terre et quelques légumes. Les chiens sont là d'une belle espèce. En été, ils vont eux-mêmes à la rivière pêcher pour leur propre compte.

Par les soins pressés de l'ispravnik, les Américains furent bien vite confortablement installés pour attendre l'arrivée des navires au printemps. Toutefois l'intention du major Abasa était de repartir immédiatement pour Ghijigha, au-devant de M. Kennan, et de prendre les dispositions nécessaires à l'établissement de la ligne télégraphique, qu'on devait commencer dès l'arrivée des navires chargés d'amener sur ce point les ouvriers et le matériel.

IV

A peine reposé depuis quelques jours, M. Bush commençait à se faire à l'idée de passer dans l'ennuyeuse et misérable petite ville d'Okhotsk les quatre mois qui allaient suivre, quand un matin Vouchine, le Cosaque du major Abasa, vint le trouver avec une lettre de celui-ci l'informant qu'il partait le lendemain pour Ghijigha et lui demandant de l'accompagner.

M. Bush ne se fit pas prier ; non-seulement il trouvait dans cette nouvelle expédition à satisfaire sa curiosité concernant le pays et les indigènes de l'extrême Nord-Est, mais les sept jours qu'il venait de passer à Okhotsk lui faisaient préférer toute espèce d'entreprise à une résidence plus prolongée dans cette ville. En outre, le voyage à Ghijigha devait être une partie de plaisir comparé à celui qu'il venait d'exécuter ; désormais, en effet, on allait abandonner le mode de locomotion à dos de renne pour les traîneaux à chiens, infiniment plus commodes et plus rapides, des Yakoutes et des Cosaques, par la route postale.

Les préparatifs furent bientôt faits. Le 15 mars, à neuf heures du matin, on traversait au galop la rivière gelée de l'Okhota, et bientôt on perdait de vue la tache noire qui représentait Okhotsk.

Les « pavochkas » ou traîneaux qui emportaient les voyageurs étaient bien préférables aux nartas dont ils s'étaient servis sur l'Ouda. Ces véhicules sont longs, bas et étroits, comme les nartas ordinaires, mais ils ont des parois de planches minces sur lesquelles sont cousues des peaux de phoque qui les rendent en quelque sorte imperméables au froid et à l'humidité ; en outre, tout l'intérieur est garni d'une épaisse fourrure d'ours ou de loup, dans laquelle le voyageur est pour ainsi dire enseveli. On se glisse les pieds les premiers dans cette boîte, où l'on peut se tenir à volonté assis ou étendu ; le couvercle sert de siège au conducteur. En cas de mauvais temps, une espèce de capote de peau abrite complètement la personne placée à l'intérieur ; le conducteur, lui, n'est protégé par rien. La pavočka n'est d'ailleurs en usage que parmi les gens riches qui peuvent se permettre le luxe

d'un conducteur, attendu qu'il est impossible de conduire l'attelage dans la position où l'on se trouve forcément. Presque tous les habitants préfèrent conduire eux-mêmes, et pour cela ils montent le traîneau simple, beaucoup plus léger et plus facile à diriger dans les pays montagneux.

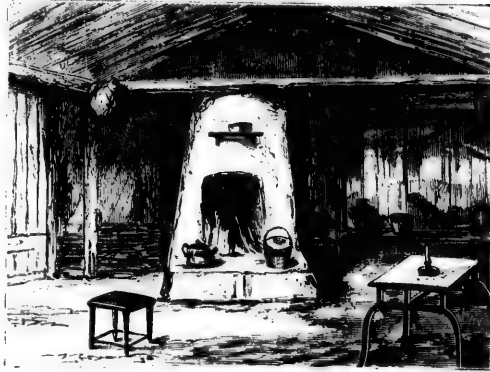
Chaque voyageur avait à son traîneau quinze ou vingt beaux chiens parfaitement frais et dispos, auxquels le moindre objet étranger sur la neige, la moindre feuille sèche emportée par le vent, faisaient prendre une allure furibonde.

La première portion du trajet de la journée se fit sur le rivage immédiat de la mer, couverte à perte de vue de glaçons énormes empilés dans la plus étrange confusion. A midi, on fit halte un moment à une petite yourte de poste. Ces yourtes sont de bonnes huttes de troncs d'arbres, bâties aux frais de l'État le long des routes fréquentées, pour servir d'abri aux voyageurs pendant les dangereuses tempêtes d'hiver. Elles rappellent ces refuges qu'on rencontre dans certaines parties des Alpes, notamment sur la route de Saint-Bernard. Chacune se compose d'une seule pièce, le long d'un des côtés de laquelle est une plate-forme basse où le voyageur étend son lit. Dans un coin est le « tchual » ou poêle. Ces utiles maisonnettes sont généralement entretenues en bon état de réparation et ne sont occupées que par les voyageurs.

En quittant l'yourte en question, nos Américains s'enfoncèrent dans les terres dans la direction des contreforts des monts Tjouggour, en marchant à l'est, parallèlement à la côte, jusqu'au village moitié russe, moitié yakoute, d'Éna, répétition de tous ceux de même impor-

tance qu'ils avaient vus déjà. Ils y passèrent la nuit chez le médecin russe et en repartirent le lendemain matin pour Tausk avec des attelages frais de dix à vingt chiens par traîneau.

Le temps sombre, nuageux, et l'atmosphère moins rigoureuse, étaient un indice de pourga menaçante ; aussi ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance que les



Vourte de poste.

guides consentirent à se mettre en route. La tempête vint en effet et se déchaina avec une extrême furie. La neige tombait si épaisse, que du traîneau on ne distinguait pas la tête de l'attelage. A chaque instant on se heurtait violemment contre un arbre, ou l'on manquait d'être renversé par quelque obstacle dissimulé sous la couche de neige fraîche. Au bout de deux heures, les conducteurs s'arrêtèrent, déclarant qu'ils avaient perdu leur chemin. Deux traîneaux en outre s'étaient égarés en arrière. On allait, en désespoir de cause, camper sur place, quand le vent baissa un peu. On en profita pour gagner le

sommet de la montagne où, par bonheur, on retrouva les deux traîneaux égarés.

Ce sommet atteint, il n'y avait plus qu'à descendre en droite ligne pour gagner l'yourte-refuge la plus proche. « La descente était très-roide, écrit M. Bush, et les chiens avaient pris une allure si rapide, qu'on aurait pu se croire tombant d'un ballon. En vain les conducteurs, ne sachant ce qu'il avaient devant eux, essayaient avec leurs ostles et leurs jambes tendues en arcs-boutants d'enrayer un peu. La précaution n'était pas inutile : l'instant d'après, nous arrivions sur le bord d'un précipice de neige de 15 mètres de profondeur. » On ne l'évita que pour tomber dans un autre, moins profond, il est vrai, où un traîneau fut brisé et un chien blessé. La route descendait une gorge étroite où la neige, par places, s'était accumulée, sous l'effort du vent, de manière à former une épaisseur de plus de 50 mètres, et dans cette masse solidifiée par le froid la rafale avait creusé des fissures énormes, à parois presque perpendiculaires.

On comprend avec quel sentiment de satisfaction la caravane atteignit enfin l'yourte tant désirée ; elle y passa la nuit. Le lendemain matin, avant le départ chaque conducteur, suivant la coutume, déposa dans des cachettes *ad hoc* une petite quantité de poisson séché destinée aux chiens pour le retour. Cette précaution est d'autant plus sage que souvent, par suite de quelque accident, ils perdent ou sont obligés d'abandonner en route une partie de leurs provisions, et que, sans ces dépôts tenus en réserve, ils ne pourraient regagner leur logis. Ils risqueraient, dans tous les cas, de perdre beaucoup de leurs chiens, perte très-sensible pour eux.

Bien que ces animaux abondent dans chaque village, la

plupart ne sont bons à rien. Aussi les plus beaux et les plus intelligents, dressés à prendre à droite ou à gauche au simple commandement, valent jusqu'à 80 roubles, c'est-à-dire plus de 500 francs, somme qui constitue une fortune pour ces pauvres gens dont les besoins sont si simples. Le prix d'un chien ordinaire varie de 5 à 15 roubles (20 à 60 francs). Tous les trois ou quatre ans sévit dans ces régions une maladie particulière qui en tue un grand nombre. Il en meurt parfois des centaines dans une seule semaine. De distance en distance, dans un parcours prolongé, il arrive qu'on rencontre des cadavres de chiens qui dans quelque précédent voyage d'hiver sont morts de faim ou qui, épuisés de fatigue, ont été abandonnés à leur sort. Cependant quand les traîneaux ne sont pas pesamment chargés, le conducteur, plutôt que de perdre un animal qui ne peut plus marcher, le met sur sa narta jusqu'à ce que les forces lui soient revenues.

Tausk, qui est situé sur la baie de ce nom, contient une vingtaine d'habitations, depuis la respectable maison de troncs d'arbres jusqu'à la simple hutte. La population est un mélange de Russes, d'Yakoutes, de Cosaques et de Lamoutes, tous gens difficiles à distinguer les uns des autres. Tous parlent le russe et ont adopté les coutumes et la religion russes. La baie de Tausk a été autrefois visitée souvent par les baleiniers américains, lesquels allaient aussi à terre trafiquer de fourrures et de bijoux de différentes espèces. Les Américains ne sont donc pas inconnus là, et l'on y entend même quelques mots anglais. Toutefois les habitants furent pris d'une grande curiosité quand ils surent qu'ils avaient des Américains dans leur localité, et de longues rangées d'yeux noirs venaient à

chaque instant se braquer sur les fissures des cloisons de la demeure de nos voyageurs.

Le jour même de l'arrivée de M. Bush à Tausk, le postillon du gouvernement y entra aussi, apportant des lettres du Kamtchatka et de Ghijgha, et dans le nombre une de M. Kennan, écrite d'Anadyrsk, bien loin au nord-est. M. Kennan se rendait vers l'embouchure de l'Anadyr, où avaient dû débarquer M. Macrae et ses compagnons.



Tausk.

L'étape suivante était Arman, situé aussi sur la baie de Tausk. Les deux villages se ressemblent singulièrement. « Imaginez, dit M. Bush, dix ou douze maisons de troncs d'arbres entassées dans un grand cornet à dés, jetez-les sur le sol et laissez-les là où elles seront tombées, sans égard à la symétrie, vous aurez une image exacte d'un de ces villages. Mais pour contempler le tableau tel que nous l'avons trouvé, les maisons doivent être à moitié

enterrées dans d'immenses amoncellements de neige et les espaces qui les entourent encombrés de chiens faméliques, de corbeaux et de pies. Ces oiseaux ne sont jamais inquiétés, et ils deviennent si privés, que je les ai vu partager la pitance quotidienne des chiens à la même gamelle. »

Lors de son premier passage à Arman, le major Abasa avait donné rendez-vous pour son retour à quelques riches Lamoutes du voisinage, afin de leur acheter des rennes pour la construction de la ligne télégraphique. Les Lamoutes avaient été ponctuels. L'un d'eux, un bon vieillard, portait au cou une énorme médaille d'argent que lui avait envoyée le czar en récompense de la libéralité avec laquelle il avait assisté un certain nombre de ses compatriotes pendant une de leurs famines périodiques.

Les Lamoutes vivent surtout de poisson ; or souvent le poisson est devenu rare et ils n'en ont plus assez pour passer, eux et leurs chiens, les derniers mois de l'hiver. Alors ils vont de tribu en tribu en quête d'aliments, et ils vivent de la charité de quelques Lamoutes plus fortunés, ou d'écorces, de racines, de baies. Ces famines, qui se reproduisent tous les trois ou quatre ans, produisent d'intolérables misères ; mais, chose étrange, l'expérience n'instruit en rien ces malheureux. Ils oublient leurs souffrances dès qu'elles sont passées, et ne font rien pour en prévenir le retour. D'ordinaire, le poisson est si abondant, qu'avec un peu de travail ils en pourraient recueillir pour deux ou trois ans d'avance ; mais, dès que leur provision d'hiver est faite et séchée, ils abandonnent leurs filets et ne songent plus qu'à vivre au jour le jour, festoyant et dansant.

Les chefs en question écoutèrent gravement les propositions du major Abasa. Ils avaient beaucoup de rennes et ne demandaient pas mieux que d'en vendre, pourvu que ce ne fût pas pour la construction de la ligne télégraphique. Croyant qu'ils n'avaient pas bien compris le but et la nature de cette ligne, on leur expliqua qu'elle consisterait uniquement dans une série de poteaux traversant le pays et au sommet desquels serait attaché un petit fil métallique. On leur dit aussi longuement les avantages qui en résulteraient pour eux. Mais rien de ces explications ne parut les satisfaire. L'un d'eux finit par demander dans quelle direction serait la ligne, et, en l'apprenant, leur répugnance à tous devint manifestement plus grande. Enfin, un autre, comme frappé d'une idée subite, demanda à quelle intervalle les poteaux seraient les uns des autres. La réponse donnée, les figures des braves indigènes s'illuminèrent toutes à la fois, et c'était à qui proposerait alors ses rennes. Sachant que la ligne traversait leurs routes habituelles, ces pauvres gens avaient cru que les poteaux seraient tellement serrés qu'ils opposeraient à eux et à leurs rennes une barrière infranchissable.

Le trajet d'Arman à Yamsk n'offrit d'autre intérêt que l'attaque par toute la bande des chiens (une centaine) d'un malheureux renne que conduisait un Lamoute. Les conducteurs des traîneaux ne purent empêcher leurs voraces attelages de mettre en pièce le pauvre animal pour le dévorer.

Pendant la nuit, à défaut d'yourte à portée, on campait dans les bois en s'installant à la korake dans un « polog » que le major américain avait apporté avec lui de Ghijgha. Le polog est une espèce de petite chambre carrée faite

de grosses peaux de renne tannées avec le poil, et qu'on suspend par les quatre coins à l'intérieur des yourtes korrakes. Il a environ 2 mètres carrés sur 1^m,20 de hauteur, et est autant que possible imperméable à l'air. Chaque polog sert d'appartement distinct aux différentes familles qui habitent la même yourte. En allant se coucher, la famille emporte dans son polog une petite lampe, simple écuelle de bois remplie d'huile de phoque dans laquelle brûle une mèche de mousse. Cette lampe non-seulement donne de la lumière, mais elle procure au compartiment, hermétiquement défendu de l'air extérieur, une chaleur qui devient bientôt suffocante et qui, en outre, développe des exhalaisons intolérables pour des êtres civilisés.

Les lits des ruisseaux, dans ces régions, sont émaillés d'agates. Les indigènes s'en font d'excellentes pierres à briquet. Pour amadou ils prennent certains champignons du bouleau préalablement bouillis. Ils ont aussi du soufre, et tous en connaissent la valeur ; ils en portent toujours sur eux une petite provision dans une boîte d'os ou de bois, où ils plongent leur amadou allumé afin d'obtenir instantanément une flamme pour faire prendre leur feu.

Pendant ces longs et fastidieux parcours, les occasions ne manquèrent pas à notre explorateur d'étudier les traits caractéristiques de la race canine de ces régions, et il avoue que plus d'une fois les manœuvres de ces intelligents animaux l'ont frappé non-seulement d'étonnement, mais d'admiration. Leurs caractères sont aussi divers que ceux de la race humaine, et fréquemment ils montrent infiniment plus d'intelligence et de finesse que leurs maîtres.

« Certains sont réservés et dignes, ayant parfaitement

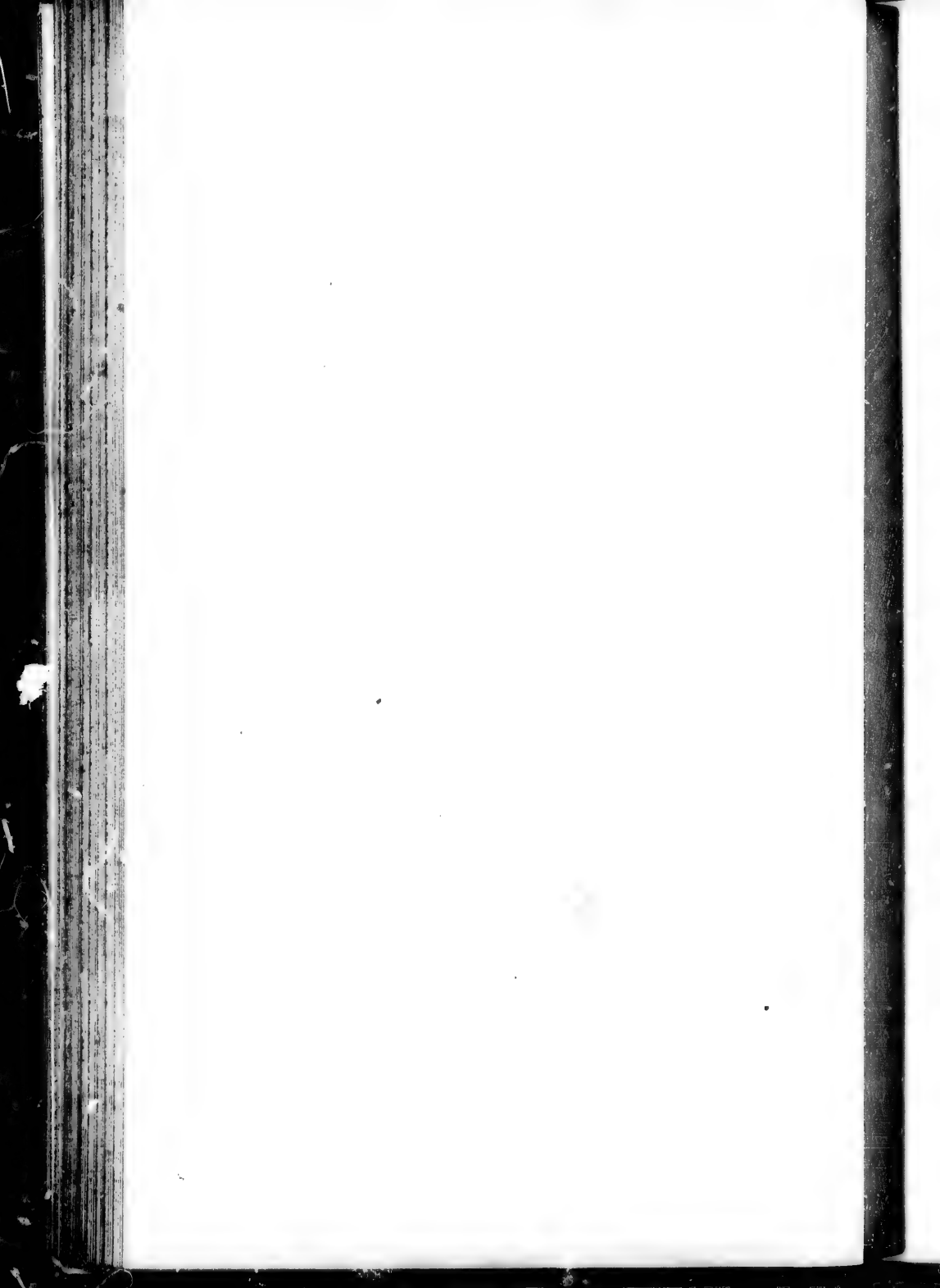
t qu'on
rtes ko-
de hau-
ir. Cha-
érentes
se cou-
lampe,
ue dans
pe non-
eure au
ir exté-
ante et
lérables

émaillés
pierres à
pignons
a soufre,
toujours
os ou de
l'obtenir
leur feu.
occasions
adier les
egions, et
s intelli-
nement,
si divers
ils mon-
que leurs

atement



Attaque d'un rempe par les clients.



conscience des devoirs qui leur sont dévolus, et ils remplissent ces devoirs avec zèle. Ces importants personnages sont placés en tête de l'attelage pour donner le bon exemple aux jeunes écervelés de bonne intention qui les suivent, mais qui, n'ayant point un jugement bien solide, ont besoin d'un mentor pour les diriger. Derrière ceux-ci viennent les fainéants, gaillards pleins de ruse, au nez pointu, au regard oblique, guettant du coin de l'œil, par dessus l'épaule, le conducteur de l'équipage, tirant comme des possédés quand il veille, ralentissant le pas quand son attention est distraite ; mais ces maraudeurs sont souvent pris sur le fait, et ils sont si bien habitués à voir tomber l'ostle au milieu d'eux, que dès qu'ils voient le conducteur lever seulement son bâton ils crient comme des écorchés et se précipitent sous le ventre des bons chiens pour se garer des coups. Leur bonheur est d'entamer la bataille avec les autres attelages qui passent à côté d'eux, et, aussitôt que l'engagement est devenu général, de se retirer de la lutte, témoins impassibles. Ou bien encore le soir, lors de la distribution de la nourriture, ils avalent d'une bouchée leur poisson et volent ensuite le souper d'un voisin plus faible. Toujours prêts à faire ripaille, ils bondissent après chaque grouse qui s'envole et ils essaient d'entraîner leurs compagnons à leur donner la chasse. Ils ne travaillent que quand il n'y a pas moyen pour eux de faire autrement.

« Au dernier rang de l'attelage, là où le conducteur peut aisément frapper, sont les chiens à la fois paresseux et stupides. Ils ont l'air de croire que, quand on descend une colline, leur rôle est de retenir et de laisser les autres chiens tirer le train par dessus leur corps et les renverser dans la neige. Ils sont toujours contents de voir

arriver la nuit ; ils profitent des plus petites haltes pour s'accroupir et faire un somme, et le matin, avant le départ, il faut les extraire de leur nid de neige et leur distribuer une demi-douzaine de coups de pied pour les éveiller.

« Mais les plus beaux de tous, ce sont les chiens de tête d'attelage. Intelligents, actifs et discrets, ils obéissent à la voix et servent efficacement à mettre l'ordre parmi les autres et à les retenir. Je me rappelle qu'un jour un renard se leva tout près de la route suivie et partit à fond de train sous les yeux de l'attelage. Tous les chiens devinrent fous, à l'exception du chien de tête, et s'élançèrent à la poursuite du gibier, entraînant avec eux leur malheureux chef de file. Celui-ci luttait de tout son pouvoir contre le courant, mais sans succès. Alors dressant tout à coup les oreilles et regardant dans une direction opposée, il donna plusieurs coups de voix précipités et fit un bond désespéré, comme pour s'élancer sur les traces d'un autre gibier. A cet appel, tous les autres firent chorus et le suivirent sans hésiter, ce que comprenant, l'honnête animal fit un crochet et les ramena bon train sur la route. »

On n'a pas toujours l'abri d'une yourte dans ces pays désolés ; il faut, en pareil cas, passer la nuit de son mieux à la belle étoile. Survienne alors une neige un peu abondante, hommes et bêtes sont bientôt recouverts d'un épais manteau blanc, qui les dissimule tous à la vue quand vient l'heure du départ. Parfois la croûte supérieure se durcit par l'effet de la gelée, au point qu'il faut aller dégager les chiens, ce que les conducteurs font en général d'une façon assez brutale. Ces hommes passeraient même chez nous pour cruels envers leurs animaux,

mais c'est, paraît-il, le seul moyen de dompter la nature sauvage de ceux-ci. L'affection est l'exception de la part du chien sibérien, il n'apprécie que fort peu les bonstai-tements, et il y a souvent danger sérieux pour un étranger à approcher de certains attelages.

Yamsk, où nos voyageurs arrivèrent le 24 mars, est une petite ville de cent cinquante âmes, située sur la baie du même nom, un peu plus propre d'aspect que les autres. Les habitants sont presque tous de la tribu des Koraks ; ils ont adopté les coutumes et la langue russes et sont relativement assez industriels.

A 160 kilomètres plus loin est Toumane, petite bourgade alors beaucoup moins prospère que sa voisine. Les premiers objets que rencontrèrent les Américains, en en approchant, furent des cadavres de chiens épars sur la neige et que d'autres chiens dévoraient à belles dents. Un indigène vint qui raconta que le postillon du gouvernement, en venant de Ghijigha, avait été surpris par une pourga au pied des monts Villiga, et avait été forcé de séjourner dix jours dans une des yourtes sans pouvoir traverser la montagne. Ses chiens avaient consommé presque toutes ses provisions, et en arrivant à Toumane, ne pouvant se procurer de poisson, il avait été forcé d'abandonner quarante de ces animaux ; il y avait seize jours que les malheureuses bêtes n'avaient eu à manger.

En franchissant le seuil d'une yourte, les voyageurs se trouvèrent en présence d'un tableau de misère aussi triste que ce qu'ils venaient de voir au dehors. « Deux hommes, l'air hagard, la démarche lente, nous guidèrent à l'intérieur, écrit M. Bush. Là se trouvaient, réduits par la faim à l'état d'ombres, deux ou trois femmes et plusieurs jeunes enfants. Ces infortunés avaient épuisé toute

leur provision de poisson de l'hiver. Depuis plusieurs jours ils vivaient de racines et d'écorces, luttant de leur mieux pour soutenir leur misérable existence jusqu'au printemps, époque à laquelle, oubliant leurs souffrances passées, ils se gorgeraient du produit de leurs rivières, absolument insoucieux du lendemain. La condition des femmes et des enfants était lamentable, tout cela par suite de l'indolence des hommes, et si, après avoir entendu leur histoire, il avait été en mon pouvoir de décupler la misère de ceux-ci, je l'eusse fait sans le moindre scrupule de conscience. »

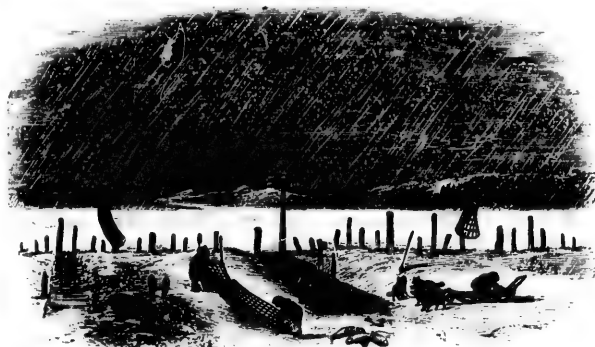
M. Bush cependant fit mieux, il partagea à tous ces pauvres affamés ce dont il était possible de se passer des vivres que portaient les traîneaux.

A Toumane les famines reviennent annuellement, et la misère d'un hiver n'est que la répétition de celle de l'hiver précédent. Le poisson cependant abonde dans la bonne saison. Le gouvernement russe fournit la ficelle aux habitants pour qu'ils se fabriquent des filets de pêche et fassent leur pêche eux-mêmes; mais ces insouciantes brutes donnent invariablement la ficelle aux Lamoutes, sous la condition que ceux-ci les approvisionneront de poisson en suffisante quantité pour le long hiver, et l'hiver n'est pas plutôt commencé, qu'ils se gavent à qui mieux mieux, et consomment tout pendant les premiers mois, comptant pour le reste sur la générosité des tribus de l'intérieur et sur le hasard.

Les monts Villiga, au pied desquels le postillon impérial fut assailli par la tempête, sont des contre-forts de la grande chaîne du Tjouggour, qui descendent jusqu'à la mer. Ils sont toujours très-redoutés des voyageurs, non pas tant à cause de l'inaccessibilité de leurs flancs à pic,

qu'à cause des vents terribles qui en balayant constamment les gorges. Les Américains, toutefois, favorisés par un beau temps, en effectuèrent sans trop de peine la traversée.

Le 1^{er} avril, après avoir dépassé des sources sulfureuses chaudes, situées près de la rivière Tovatoma, ils arrivèrent à Niakhana, très-petit village, distant seulement



Appareil de pêche des lamoules à Tomane.

d'une centaine de kilomètres de Ghijgha, lieu de leur destination. L'eau des sources en question, qui, au sortir même de terre, marquait $+ 150$ degrés Fahrenheit, ($+ 54$ degrés centigrades), était cent pas plus loin convertie en glace épaisse.

Dans ce dernier trajet, ils rencontrèrent un convoi de traîneaux venant de Ghijgha. Un des indigènes leur remit des lettres de M. Kennan, datées d'Anadyrsk comme les précédentes. Seulement, dans l'intervalle, M. Kennan avait réussi à se rendre à l'embouchure de l'Anadyr, où il avait retrouvé MM. Robinson, Smith et Harder. Quant à MM. Macrae et Arnold, ils étaient partis depuis un mois

avec quelques Tchouetchis pour la ville d'Anadyrsk, mais ils n'y étaient point encore arrivés au retour de M. Kennan, et il y avait lieu d'en être inquiet, attendu la réputation de barbarie des Tchouetchis, la plus guerrière des tribus de la Sibérie orientale, dont ils avaient à traverser le territoire.

Ces nouvelles furent les bienvenues, on le pense, malgré l'incertitude qu'elles laissaient planer sur le sort de deux membres de l'expédition. Quelques heures après les avoir reçues, les voyageurs arrivaient en vue de Ghijgha, bâtie sur la rive orientale de la rivière de ce nom. « Des maisons, écrit M. Bush, faisaient face à la rivière et s'échelonnaient pendant une certaine distance sur le bord. Au milieu d'elles s'élevait l'église de troncs d'arbres avec une tour surmontée d'un dôme. Enfin, notre voyage était fini, et ce fut sans regret que je descendis de ma pavoehka pour goûter une fois de plus de la vie d'intérieur. Nous avions fait avec des chiens les 1,200 milles (environ 2,000 kilomètres) qui nous séparaient maintenant d'Okhotsk en dix-neuf jours, arrêts compris. Pareil trajet à dos de renne nous aurait demandé quatre mois et demi. »

V

Ghijgha est situé sur la limite d'une « toundra » ou plaine nue, qui de la rivière s'étend aussi loin que l'œil peut atteindre. La ville est ouverte à tous les vents, n'ayant à des lieues à la ronde ni une colline, ni un arbre, ni un buisson pour l'abriter. Aussi, à l'arrivée de

, mais
. Ken-
répu-
re des
traver-

e, mal-
sort de
après
e Ghi-
e nom.
rivière
e sur le
l'arbres
voyage
de ma
d'inté-
milles
mainte-
. Pareil
mois et

ra » ou
ue l'œil
vents,
ni un
rivée de



Giugghia.

M
so
la
le
na
sa
ha

qu
un
pu
a
du
s'e
de
pa
tr
re
pu
d'
av
à
m
he
qu
et
Al
tr
da

ce
le

M. Bush, chaque maison du côté le plus exposé était absolument ensevelie sous une montagne de neige, dans laquelle on avait taillé des passages en face les portes ou les fenêtres. Toutefois, malgré l'aspect désolé qu'il donnait à l'ensemble du tableau, ce blanc suaire n'était pas sans avoir ses avantages; il garantissait l'intérieur des habitations du froid et du vent.

La ville compte à peu près cinq cents habitants, Cosaques et métis pour la plupart. Les premiers étaient alors une cinquantaine, y compris leurs sous-officiers, un ispravnik, un médecin et deux ou trois prêtres. Ghijigha a une importance considérable en sa qualité de chef-lieu du district composé du vaste territoire sibérien qui s'étend au nord et à l'est. C'est aussi le quartier général de tous les marchands de fourrures russo-indigènes qui parcourent annuellement tout le pays avoisinant pour trafiquer avec les indigènes. Placée sur la seule route directe de terre allant du Kamtchateka méridional aux principaux centres sibériens, cette ville a le privilège d'une malle-poste annuelle, qui part de Petropaulovski avec un postillon au commencement de l'hiver et arrive à Yakoutsk au printemps. C'est d'ailleurs un des premiers établissements russes installés sur la mer d'Okhotsk. On y voit un fort de palissade bâti dès 1728, alors qu'une expédition de cent cinquante hommes, Cosaques et Tongouses, commandée par un jeune officier nommé Affanassa Tchestakova, fut envoyée contre les Koraks, tribu guerrière voisine, qui tailla en pièces le petit corps dans une surprise de nuit, où Tchestakova fut tué.

Malgré son isolement, la ville et ses habitants ont un certain air de civilisation supérieur à ce qu'on voit ailleurs sur la mer d'Okhotsk. Les maisons sont mieux

construites et plus commodes ; une ou deux ont des tapis et du papier. La population est intelligente et laborieuse. Les hommes, en général, passent la plus grande partie de l'hiver en voyage avec les marchands de fourrures, portant les marchandises à échanger et rapportant les fourrures données en échange. Les femmes, elles, tannent les peaux et façonnent les vêtements, dont quelques-uns sont ornés de belles broderies de soie de diverses couleurs. Tout ce monde est très-amateur de parties de plaisir, et les « vetchourkas » ou danses se renouvellent presque chaque soir.

Cette province de la Sibérie, en raison de ses vastes étendues de terres nues, n'est pas aussi productive de fourrures que beaucoup d'autres, et les peaux s'y payent cher. Le Kamtchatka et quelques bandes étroites boisées bordant les rivières, sur la toundra septentrionale, fournissent la martre et la loutre. Le castor est apporté par les Tchouetchis, qui l'obtiennent des indigènes de la côte orientale du détroit de Behring en échange de peaux de renne. Les différentes espèces de renards et d'écureuils sont très-abondantes, surtout les premières. Les approvisionnements de chaque hiver sont immédiatement expédiés par Okhotsk à Yakoutsk, d'où ils se répandent sur les divers marchés de l'Europe et de la Chine.

M. Bush était logé dans une grande et confortable maison de troncs d'arbres, occupée en partie par la famille d'un marchand de fourrure. Il venait de se mettre au lit quand sa porte s'ouvrit tout à coup, livrant passage à trois personnages emmaillotés d'épaisses fourrures et la barbe chargée de givre ainsi que leurs capuchons. C'étaient, surprise bien agréable, MM. Kennan, Macrae et Arnold. Quelques jours après la lettre écrite par M. Kennan, ces

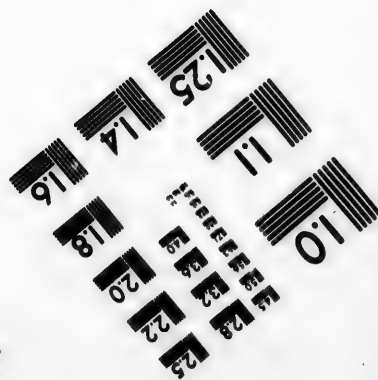
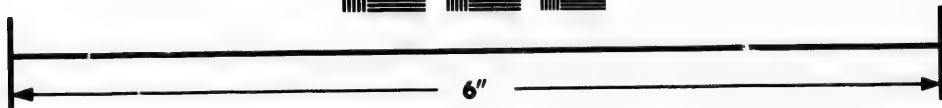
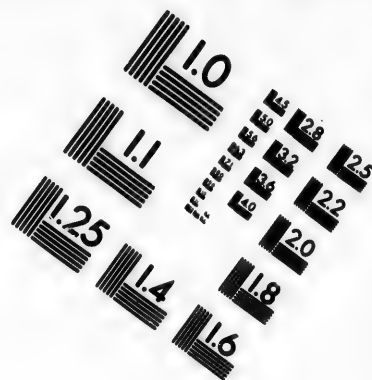
deux derniers étaient arrivés à Anadyrsk, après avoir voyagé soixante-quatre jours depuis leur hutte de l'embouchure de l'Anadyr. Immédiatement, les trois amis étaient repartis pour Ghijigha, qu'ils avaient atteint en une quinzaine de jours.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici les épreuves de MM. Macrae et consorts ; le caractère de ces régions s'y peint mieux que dans une description géographique.

La petite expédition, on se le rappelle, avait été débarquée à l'embouchure de l'Anadyr, aussi haut qu'il avait été possible de remonter ce fleuve ; mais la saison était déjà si avancée, qu'on eut tout juste le temps d'organiser une installation sommaire pour l'hiver. Quelques planches tirées du navire composaient tout l'abri des Américains, si bien qu'au bout de peu de temps ils furent obligés de creuser dans le sol un trou de 1^m,50 de profondeur, long de 5^m,50 et large de 2^m,70, sur lequel ils établirent une espèce de charpente avec les débris d'arbres entraînés par le courant. La toundra voisine leur fournit en abondance les broussailles nécessaires pour boucher les interstices. Le tout fut recouvert de terre délayée. Enfin une sorte de poêle fut bâti au milieu de la pièce, et la cabane achevée, tout le monde se mit à l'œuvre pour récolter et emmagasiner le plus possible de combustible. On prit aussi la précaution de construire, à la manière des Esquimaux, un long tunnel de mottes de terre gazonnée conduisant à la porte et protégeant l'accès de l'habitation.

Bientôt l'hiver arriva avec toutes ses rigueurs de froid, de neige et de glace. Qu'on se figure cinq individus déposés ainsi sur une côte étrangère, inconnue, se trouvant pour la première fois en face d'un hiver arctique et





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 472-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
01

entourés d'une peuplade réputée guerrière et barbare, dont ils ignoraient complètement la langue et les mœurs. Ils savaient qu'il y avait eu autrefois un petit poste russe près des sources de l'Anadyr; mais ce poste existait-il encore? Il leur était absolument impossible de le savoir. Ils avaient pour instructions de remonter la rivière jusqu'à sa source, et de là, si faire se pouvait, descendre à la mer d'Okhotsk pour y rejoindre l'autre groupe de l'expédition, dont M. Bush faisait partie. Mais dépourvus de tout moyen de transport, ils n'avaient d'autre alternative que d'attendre l'arrivée des Tchoutchis et de s'arranger de leur mieux avec ces nomades.

Une petite bande de ces derniers, conduite par un certain Okakrae, vint enfin visiter leur hutte. Ces demi-sauvages montrèrent des dispositions amicales. Les Américains leur firent comprendre qu'ils désiraient remonter la rivière, et obtinrent du chef de leur amener des rennes et de les accompagner au retour de la visite qu'il allait faire à un campement indigène situé à une assez longue distance. C'est ainsi, en effet, que les choses se passèrent; seulement quand Okakrae vint retrouver les voyageurs, il n'avait de moyen de transport que pour deux d'entre eux. Le chef tchoutchi ne connaissait pas même de nom Anadyrsk; il laissa entendre toutefois qu'à dix jours de marche en amont de la rivière se trouvait un village appelé Wewoki, où résidait un prêtre, et à l'appui de son dire il exhiba un document en langue russe et un petit crucifix. MM. Macrae et Arnold se décidèrent à l'accompagner, se promettant d'envoyer chercher leurs trois compagnons, aussitôt arrivés au village en question.

Le voyage fut infiniment plus long cependant qu'ils ne

l'avaient prévu. Complètement à la merci des Tchoutchis, les deux Américains durent se plier à toutes leurs exigences, et les dix jours expirés, ils se trouvèrent avec leurs provisions épuisées et le trajet à peine commencé.

Dès le début, ils avaient occupé un polog dans la tente d'Okakrae ; et comme leur hôte faisait largement brèche sur leurs vivres, ils s'étaient vus bientôt dans la nécessité d'adopter le genre de vie des indigènes. La viande de renne à moitié cuite et la soupe faite avec le contenu de l'estomac de l'animal durent remplacer leurs provisions de bouche épuisées. Ils arrivèrent ainsi au grand rendez-vous des Tchoutchis, bien loin au sud et où résidait le grand chef de la tribu. Ils furent retenus là de longs jours durant lesquels nombre d'indigènes essayèrent de dissuader Okakrae de les conduire à Newoki.

Ne connaissant pas l'objet de l'expédition, et M. Macrae n'ayant aucun moyen de le leur expliquer, ces gens craignaient que les étrangers ne fussent des espions et ils avaient peur d'encourir le déplaisir des Russes en les conduisant. En exhibant de temps en temps leurs uniformes et les documents adressés aux fonctionnaires Russes, les explorateurs laissaient bien entrevoir aux Tchoutchis qu'ils avaient une mission importante, mais cela cependant ne réussissait pas toujours à les protéger de certaines vexations. En plusieurs occasions même, ils crurent qu'ils seraient obligés de faire usage de leurs armes, bien qu'une lutte n'eût pu manquer de leur être fatale ; toutefois, ils se virent dans la nécessité de payer d'audace.

Après avoir subi toute sorte de petites persécutions et d'innombrables délais, après avoir été obligés, cinquante jours durant, de se plier au mode d'existence des Tchoutchis avec tous ses dégoûtants détails, ils finirent

enfin par atteindre, le soixante-quatrième jour de leur départ, le village après lequel ils aspiraient depuis si longtemps. On juge quelle fut leur joie d'y rencontrer non-seulement MM. Kennan et Dodd, mais leurs trois autres amis qu'ils avaient laissés dans la hutte souterraine de l'embouchure de l'Anadyr.

L'un des membres du groupe dont faisaient parti MM. Kennan, Ford et Dodd, a publié dans le « *Broadway* » quelques épisodes de leurs aventures communes pendant leur trajet de l'Anadyr à Ghijigha. Ces pages pleines de verve humoristique et auxquelles on peut regretter que l'auteur se soit abstenu d'ajouter son nom, ne seront pas déplacées, ce nous semble, au milieu de notre récit. Ce sont elles qu'on va lire dans le chapitre suivant.

VI

« La matinée était claire et le froid intense sur la côte du golfe de Penjinsk. Bien qu'il fût près de dix heures, le soleil n'était pas encore levé ; mais l'unique étoile blanche de l'Est scintillait de plus en plus faiblement dans le jaune orangé de l'aube, et les montagnes neigeuses de Kamenoi profilaient à l'horizon leurs contours de plus en plus nets. Un profond silence régnait autour de notre yourte solitaire dressée dans les bois qui bordent le cours d'eau. A part les traîneaux chargés qui étaient groupés sous les arbres et les chiens roulés sur la neige comme autant de boules noires, personne n'eût imaginé que le gros tas de neige qu'on avait devant soi était une habitation humaine.

« Cette habitation, yourte délabrée longtemps déserte et qu'un hiver sibérien enveloppait en ce moment, tout entière, d'un épais manteau de neige, était temporairement occupée par un groupe d'individus appartenant à l'expédition d'exploration de la Compagnie du télégraphe russo-américain, et qui cheminaient vers l'établissement russe de Ghijigha, à travers les steppes immenses dont est bordée cette partie de la mer d'Okhotsk. Abandonnée depuis longtemps par ses constructeurs indigènes, la hutte n'était pas une résidence absolument attrayante, mais trois mois d'existence active et en plein air avaient singulièrement modifié nos opinions quant au plus ou moins de confort et d'élégance architecturale indispensables à une habitation. Nous acceptions volontiers pour maison, quel que fût son nom générique, tout ce qui répondait à l'idée primitive d'abri, quelque lacune que cet abri présentât d'ailleurs dans d'autres détails de moindre importance. Dans le fait, c'était moins le confort qui importait que le besoin de nous abstraire un moment de notre barbare existence quotidienne, pour nous replacer en imagination au milieu de ce monde civilisé que la maison rappelle.

« Aussitôt que l'astre du jour eut fini par secouer sa torpeur, les hurlements de nos chiens-loups nous tirèrent de ce sommeil profond que connaissent seuls les hommes fatigués; nous sortîmes alors à tâtons du noir souterrain de la hutte pour présenter nos visages à l'air vif et piquant d'une des plus charmantes matinées d'hiver qui aient jamais étincelé sur la terre. Le spectacle qui frappa nos yeux était nettement sibérien dans tous ses détails : l'atmosphère merveilleusement claire et transparente, l'épaisse brume grise suspendue immobile sur

le golfe, le steppe neigeux immense, s'allongeant de la lisière du bois aux montagnes de l'horizon, spectres blancs aux formes fantastiques ; puis les chiens et les traîneaux groupés à l'aventure parmi les arbres du premier plan ; tout cet ensemble composait un tableau qui n'a rien d'analogue en dehors de l'Asie nord-orientale.

« Quand le soleil montra entre les pics lointains de Kamenoi un petit segment de son disque d'or, le paysage se revêtit d'une beauté enchanteresse. Les rayons de lumière horizontale, colorés par quelque subtile influence atmosphérique, semblaient non pas seulement s'accrocher extérieurement aux objets qu'ils touchaient, mais bien les pénétrer jusqu'à leur centre de la brillante teinte rosée qui les enveloppait. Autour de l'yourte, les bouleaux fléchissant sous le poids du givre resplendissaient comme les cristaux de lustres géants. Non-seulement chaque branche, chaque ramille étincelaient de mille feux, mais la lumière rouge du soleil levant les avait comme imbibés toutes d'une nuance générale de quartz rose. Le bouleau qui surplombait l'yourte, était un inextricable réseau de lignes rosées qu'animaient de brillants scintillements de lumière prismatique, chaque fois que la brise matinale venait agiter sa chevelure. On eût dit l'apothéose d'un arbre. Je songeai aux Parsis, adorateurs du feu, et je ne m'étonnai plus qu'ils eussent déifié le grand lumineux qui produit de si merveilleux effets.

« J'étais immobile en contemplation à la porte de la hutte quand une voix à côté de moi s'écria : « Le mirage ! » Tournant alors la tête vers l'occident, je vis la réalisation tangible des rêves fantastiques du fumeur d'opium. Le vieil enchanteur du Nord avait touché de sa baguette les montagnes lointaines, et d'un lac bleu perdu

dans la distance s'élevaient les murailles et les dômes d'une cité merveilleuse, immense ville d'Orient, dont les contours tremblottaient indécis comme si on les eût mis à travers des couches d'air chaud. Au bord du lac, des masses de feuillage vert sombre surplombaient l'eau et se réfléchissaient dans son clair miroir, tandis qu'au-dessus les blanches coupoles se frangeaient d'or sous les premiers rayons du soleil levant.

« Jamais l'illusion de l'été dans l'hiver, de la vie dans la mort ne fut plus complète, plus palpable. Instinctivement on se retournait et l'on regardait autour de soi pour bien s'assurer, par la vue des objets familiers, que tout cela n'était point un rêve. Mais dès qu'on reportait ses regards vers l'ouest, le splendide lac bleu et les lignes grandioses du mirage venaient confondre l'imagination par leur beauté surnaturelle, et les grands minarets des mosquées, les hautes tours des palais semblaient par leur mystérieuse solennité repousser l'idée d'un rêve. Qu'était-ce donc autre chose cependant qu'un songe des *Mille et une Nuits*, avec son cortège de visions séduisantes et vaines, renouvelant pour nous le supplice de Tantale, en nous montrant au milieu de nos steppes désolés du Nord les inimitables splendeurs des tropiques !

« Peu à peu la magique apparition s'affaiblit de tons, resplendit de nouveau, puis disparut enfin dans une masse confuse, et de ses ruines sortirent deux immenses colonnes de marbre rose qui graduellement et imperceptiblement soudèrent l'une à l'autre leurs chapiteaux fouillés et formèrent un gigantesque portique, vraie porte du ciel, sous laquelle on s'attendait presque à voir défiler le brillant cortège des lumineux habitants d'un monde merveilleux. Ce portique à son tour se resserra en un

chateau fort aux massifs bastions, aux larges embrasures, aux hautes tours crénelées, aux angles saillants et rentrants, inexpugnable retraite dont les ombres et la perspective étaient aussi naturelles que la réalité elle-même. Ou'on se figure ce magnifique mirage saupoudré de couleur écarlate par les rayons du soleil levant, et l'on se formera peut-être quelque idée de l'un des plus beaux phénomènes de la nature septentrionale.

« Des nombreuses et étranges illusions d'optique dues à la réfraction, et qui sont si communes dans les régions du nord, aucune ne se peut comparer à celle-ci en beauté et en effet pittoresque.

« Tandis que j'étais encore en extase devant les dernières lueurs du mirage, ma poétique rêverie fut soudain interrompue par le bruit assourdissant d'un manche de couteau battant le rappel dans l'yourte, sur une marmite de métal, bruit bientôt suivi par la remarque de mon ami Ford, que l'homme assez dépourvu de sens musical pour ne pas se sentir l'âme émue aux accords de l'instrument en question, n'était pas digne de vivre, et risquait fort de n'avoir pas à déjeuner, insinuation délicate qui signifiait clairement que le couvert était mis. L'apostrophe produisit l'effet désiré. L'esthétique s'envola pour faire place aux instincts matériels, et je m'empressai d'aller m'asseoir au buffet mon assiette d'étain à la main.

« Au déjeuner succéda la prosaïque besogne quotidienne d'atteler les chiens, de charger les traîneaux, et, au milieu de la confusion générale, de se préparer pour le départ. Les chiens poussaient des aboiements d'impatience et tiraient sur leurs entraves. Des cris et des questions de toute sorte en russe et en anglais joints à des

jurons en korak inintelligible, mais sur lesquels il n'y avait pas à se méprendre, éveillaient les échos dans le silence des bois, et troublaient le sommeil léthargique des dryades sibériennes. Les notes graves et sonores du russe se mêlaient aux sifflements de l'anglais et aux accents gutturaux du korak. Comme le remarquait Ford, on se fût cru dans une Babel. Notre Irlandais Tom, persuadé que pour être compris des indigènes il lui suffisait de parler comme un Chinois ivre de la Californie, se mit à crier d'une voix de stentor :

« Eh ! John, toi pas savoir où être les bottes de moi ? »

« A quoi l'indigène répondit avec une imperturbable gravité :

« Comment vous portez-vous, Goddam ? Pas savoir. »

« Ce qui formait tout le fond de langage européen qu'il possédât, mais qui n'éclairait en aucune façon notre pauvre Tom sur le sort de ses bottes. Tom toutefois ne se déconcerta pas pour si peu ; il renouvela plus énergiquement sa question, en y mêlant un peu plus de chinois et un peu moins d'anglais et de russe. L'indigène n'en fut pas plus démonté, mais, en tacticien habile, il déclina la responsabilité des bottes en se retranchant dans sa propre langue. Tom évidemment méditait l'introduction dans sa nouvelle interpellation de plusieurs mots chinois explicatifs destinés à ouvrir l'intelligence obtuse du Korak, quand Ford, qui prenait un malin plaisir au colloque, crut devoir l'avertir que l'indigène ne comprenait pas un mot de ce qu'il lui disait.

« Qui diable aurait pensé, murmura alors le pauvre
« Tom déconfit, et tout en cherchant ses bottes, qui diable
« aurait pensé que cet animal-là n'entendait pas sa propre
« langue ? »

« Tom parlait de ce principe, que tous les peuples chrétiens devaient parler le même langage; or les Koraks et les Chinois étant les uns et les autres des païens, la conclusion était toute simple. Les prémisses de l'Irlandais étaient fausses peut-être, mais sa logique était du moins irréfutable.

« Nos énergiques Cosaques finirent peu à peu par faire sortir l'ordre de la confusion, et un à un les traîneaux se mirent en marche, traçant à travers le steppe une longue ligne sinueuse.

« J'étudiais attentivement depuis plusieurs semaines l'art ou la science, comme on voudra l'entendre, de conduire un attelage de chiens, avec la noble ambition de me signaler dans l'avenir parmi les indigènes en qualité de « kiour. » L'expérience m'avait appris que ces Koraks illettrés estimaient un homme non pas tant aux connaissances qu'il avait et qu'eux-mêmes n'avaient pas, qu'à ce qu'il savait des choses qu'eux-mêmes possédaient à fond. Je voulais faire comprendre à leur épais intellect que le savoir de la civilisation était universel dans ses applications, et que l'homme blanc, malgré son infériorité au point de vue de la couleur, pouvait, par le seul effort de sa volonté, conduire un attelage de chiens mieux qu'eux-mêmes, tout Koraks qu'ils étaient, ne le pouvaient faire avec la supériorité que leur donnaient des siècles de pratique; qu'en fait l'homme blanc pouvait au besoin « émettre sur l'art en question des principes tirés des « profondeurs de ses connaissances innées. »

« J'assure cependant que je n'étais pas parfaitement converti à mes propres idées. Je ne dédaignai donc pas de profiter des résultats de l'expérience indigène, autant que ces résultats concordaient avec mes propres convictions.

sur la nature du Vrai et du Beau dans l'art de conduire les chiens. J'avais étudié tous les mouvements de mon conducteur korak, j'avais appris théoriquement la manière d'allonger le bâton pointu entre les coursiers pour agir comme bridon, j'avais logé dans ma mémoire et prononcé assidûment les monosyllabes gutturaux qui, en langue canine, signifient « droite » et « gauche », et une foule d'autres mots qui ne voulaient pas dire cela, mais que



Chiens Sibériens.

j'avais entendu adresser aux chiens; et sûr de moi-même, je croyais dans ma présomption que j'allais pouvoir conduire aussi bien qu'un Korak, sinon mieux.

Ce même jour donc, comme la route était bonne et le temps propice, je me décidai à mettre à l'épreuve de la pratique mes idées, originales aussi bien qu'acquises. En conséquence, j'ordonnai à mon conducteur korak de me céder sa place et de me remettre l'insigne de ses fonctions. Je remarquai sur les lèvres du drôle, au moment où il me

présentait le bâton pointu, une sorte de sourire sardonique contenu qui dénotait une très-faible estime pour mes talents de conducteur de chiens. Mais je traitai ce sourire comme le Savoir doit toujours traiter les ricanelements moqueurs de l'Ignorance, c'est-à-dire avec un silencieux mépris, et prenant solidement ma position sur le siège, je criai à mes chiens :

« Nou! Pachol ! »

« Ma voix ne produisit pas du tout l'effet prodigieux sur lequel j'avais compté. Le chien de tête, un affreux chien, le Nestor de la bande, regarda négligemment par-dessus son épaule, et très-visiblement ralentit le pas. Ce dédain ostensible et soudain de mon autorité, de la part des chiens, fit plus que tous les ricanements des Koraks pour ébranler ma confiance en mon habileté. Mais je n'avais pas encore épuisé mes ressources. Je lançai à la tête des impertinentes bêtes monosyllabes, dissyllabes, polysyllabes; je criai à pleins poumons : « Atch! te chelma ! » « proclataya takaya! smatri ya tibi dam! » Mais tout cela en vain; les chiens évidemment étaient insensibles aux feux d'artifice de cette rhétorique, et manifestaient leur indifférence par une allure plus lente encore.

« Comme je déversais sur eux mon dernier déluge de paroles encourageantes, Dodd, qui comprenait le langage dont je me servais d'une façon si désespérée, s'approcha doucement et me dit :

« Savez-vous bien que pour un débutant vous jurez « d'une assez jolie façon ? »

« La terre se fût entr'ouverte sous mes pieds que je n'aurais pas été moins étonné. »

« Comment ? je jure ? Vous n'allez pas prétendre, j'imagine, que je viens de jurer ?

« — Je prétends et je soutiens que vous venez de jurer
« comme un forban. »

« Mon bâton pointu me tomba des mains. Étaient-ce
donc là les beaux principes de l'art du conducteur de
chiens que j'avais puisés dans les profondeurs de la con-
viction morale de mon savoir et de mon aptitude d'homme
civilisé ?

« Comment, malheureux ! m'écriai-je, n'est-ce pas
« vous-même qui m'avez appris ces mots là ?

« — Certainement, c'est moi, répondit l'effronté co-
« quin, mais vous ne m'avez pas demandé ce qu'ils si-
« gnifiaient. Vous m'avez simplement dit de vous les
« prononcer correctement, c'est ce que j'ai fait. J'ai cru
« que vous faisiez de la philologie comparée, que vous
« poursuiviez votre idée de prouver l'unité de la race
« humaine par l'identité des jurons ou par des rappro-
« chements de choses profanes tendant à démontrer que
« les chercheurs d'or indiens descendaient légitimement
« des Chinois. Vous savez bien que vous avez toujours un
« tas de systèmes comme cela dans la tête.

« — Dodd, » remarquai-je d'un ton solennel au moyen
duquel je voulais éveiller quelque repentir dans son
âme endurcie, « Dodd, j'ai été entraîné sans le savoir à
« commettre un péché, et comme pécher un peu plus un
« peu moins ne changera pas grand'chose à ma faute, j'ai
« grande envie de vous faire « sentir » jusqu'où peut
« aller l'instruction profane que j'ai reçue de vous. »

« Dodd se mit à rire et poursuivit son chemin.

« Ce petit détail tempéra considérablement mon en-
thousiasme, et me rendit très-prudent dans l'emploi de
mon bagage de mots étrangers. Je redoutais la présence
d'imprécations horribles dans les phrases les plus com-

munes à l'usage des chiens, et je soupçonnais des monstruosités même dans les monosyllabes « khta » et « houff », qu'on m'avait donnés pour « droite » et « gauche ».

« Les chiens, prompts à profiter de toute trêve de la part de leur conducteur, s'encourageaient maintenant de mon silence et montraient un irrésistible penchant à s'arrêter et à se reposer — contradiction directe à toute discipline et qu'ils n'auraient point osé se permettre avec un conducteur expérimenté. — Résolu à revendiquer mon autorité par l'emploi des moyens violents, je dardai mon bâton pointu sur la bête de tête, comme j'eusse fait d'un harpon, me promettant de le ramasser au passage. Le chien toutefois esquiva très-habilement le coup, et le bâton alla rouler à dix pieds de la route. Au même moment, trois ou quatre rennes sauvages apparurent au détour d'une petite éminence située à 5 ou 400 mètres de là, et traversèrent le steppe au galop dans la direction d'un ravin profond au bas duquel coulait un bras de la rivière Mukina. Les chiens, fidèles à leur instinct de race, s'élancèrent à leur poursuite avec des aboiements furieux. Je fis un effort désespéré pour ressaisir mon bâton, mais je le manquai, et nous partîmes en droite ligne vers le ravin, dans une course folle qui, à chaque instant, menaçait le traineau de dislocation immédiate.

« Avec plus de discernement que je ne lui en supposais, le Korak s'était laissé rouler du véhicule quelques secondes auparavant, et un regard jeté en arrière me le montra se démenant des jambes et des bras sur la neige dans mon sillage. Avec la mort en face de moi, je n'avais pas le temps de plaindre sa mésaventure. Toutes mes forces étaient employées à ralentir de mon mieux l'effrayante rapidité de mon attelage. Dépourvu de mon bâton

pointu, mon cas était parfaitement désespéré, et au bout d'un instant nous fûmes sur le bord du ravin. Je fermai les yeux, je me cramponnai au traîneau et me préparai au plongeon. A moitié chemin de la descente, la pente devint tout à coup plus roide, et le chien de tête se jetant de côté imprima au traîneau un soubresaut qui me fit voltiger en l'air comme une balle et retomber au fond du ravin sur une couche de neige, heureusement moelleuse. La chute dut être au moins de vingt-cinq à trente pieds, car je fus enterré debout, la tête la première, mes jambes seules ressortant et faisant des signaux de détresse. Embarrassé que j'étais dans mes épaisses fourrures, j'eus mille peines à me tirer de là. La première chose que j'aperçus en sortant de mon trou, ce fut la face ronde de mon ex-conducteur qui du haut du ravin me contemplait d'un œil curieux.

« Ooma, cria-t-il.

« — Eh bien, répliquai-je, nyett dobra kiour (pas bon conducteur), hein ?

« — Nyett sofsem dobra, » répliqua-t-il mélancoliquement.

« Le traîneau gisait non loin de moi, empêtré dans les broussailles, et les chiens hurlaient en chœur, furieux de se voir arrêtés à moitié chemin d'une si belle course.

« Cette expérience m'avait si complètement édifié, que, peu tenté pour le moment de recommencer, je laissai le Korak reprendre tranquillement son siège. La logique des circonstances me convainquit pleinement que l'art de conduire un attelage de chiens demandait des études plus profondes que celles auxquelles je m'étais livré jusque-là, et je résolus d'en reprendre les principes élé-

mentaires sous la direction de professeurs koraks, avant d'essayer de mettre là-dessus mes propres idées en pratique.

« Une fois hors du ravin, j'aperçus à 1 mille de distance le reste de mes compagnons qui s'avançaient rapidement vers le village korak de Koeil.

« J'ai peut-être à m'excuser d'employer le mot « vil-lage » pour désigner la colonie korak de Koeil. Ma raison pour le faire, c'est que, comme cette agglomération de huttes n'a rien d'analogue au monde, ce doit être un village. Tout d'abord le voyageur se croit en présence d'une collection de sabliers gigantesques grossièrement construits en bois, et qui, à une époque éloignée, auraient pris une expansion latérale sous l'effort d'une pression d'en haut, opération qui les avait réduits à l'état de dévastation misérable où on les voit. Il les examine avec une curiosité d'antiquaire, comme des débris d'un âge inconnu et d'un peuple qui a cessé d'exister ; quant à l'idée qu'ils soient, dans leur état actuel, des habitations recelant des hôtes humains, elle ne lui vient même pas

« Comme nous approchions de ces indescriptibles constructions, au milieu des clameurs bruyantes de notre meute, Tom, qui ne savait jamais réprimer ses impressions, se dressa sur son traîneau demandant si réellement ce qu'il avait devant les yeux était une maison. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'enquit tout naturellement de la porte à son indigène. On lui montra alors une perche lisse, noire et grasseuse, plantée obliquement dans le sol et allant rejoindre le bord supérieur du sablier délabré, sans rien pour poser les mains ou les pieds. Embarrassé de savoir quelle relation il pouvait y avoir entre une perche et une porte, Tom grattait vaine-

ment son bonnet de fourrure et hésitait à se prononcer, quand son guide avec une adresse que peut seule donner une longue et laborieuse pratique, grimpa à la perche et arriv^é en haut se mit à lui rire au nez, avec accompagnement de mots inintelligibles, tel que « stchagi khatchetkin



Village Korak de Koeil.

« akhmel nemlkhin » ce qui évidemment voulait dire :
« montez ».

« Qu'est-ce qu'il baragouine donc, monsieur ? demanda Tom.

« — Il vous dit de monter.

« — Et, sauf votre respect, monsieur, comment diable veut-il que je monte ?

« — Ne savez-vous donc pas grimper ? suggéra Ford.

« — Grimper ? s'écria Tom, avec un inexprimable dédain. Croyez-vous donc, monsieur, que je vais me dé-

« mancher à grimper à un mât de cocagne pour entrer dans une maison de nègre ? »

« — Mais il n'y a pas d'autre moyen, riposta Ford : on passe par le toit, vous le voyez bien. »

« Tom reconnut le fait, et tout en grognant il commença l'escalade. Haletant et les mains salies, il n'arriva au sommet que pour voir son guide disparaître par un trou rond, d'où sortait un épais nuage de fumée noire. Alors, se tournant vers nous d'un air comique :

« Que je perde ma part de paradis, s'écria-t-il, si le sale macaque n'est pas descendu par la cheminée ! »

« — Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? lui cria Ford, suivez-le. »

« Tom regarda le trou non sans une certaine hésitation, puis interrogea du regard ses camarades. Mis au défi par leurs rires moqueurs, il se décida à s'approcher du bord, plongea avec précaution les regards dans l'intérieur et tendit l'oreille.

« Des profondeurs de l'ancre sortit le « ah-ha-yah, ah-ha-yah » d'une mère korake apaisant les pleurs de son marmot. Tom était manifestement intimidé par les bruits mystérieux et les épaisses ténèbres qu'il avait au-dessous de lui. Il entrevoyait dans son imagination une scène d'enfer préparée à l'intention de sa personne, et d'avance il se voyait rôti. Aussi, revenant sur le bord extérieur de l'yourte avec un vigoureux accès de toux, résultat autant de son émotion que de la fumée, il s'écria en se tournant de notre côté :

« Ces enragés Koraks, après m'avoir fait ramoner leur cheminée, seraient gens à faire griller vif le ramoneur ! »

« L'immense éclat de rire qui accueillit la réflexion de

Tom parut le rassurer en partie, mais il persista à refuser de descendre, et je fus forcé de lui donner moi-même l'exemple. Je me laissai glisser dans l'intérieur le long de la perche grasseuse. Quand je parvins à tenir ouverts mes yeux aveuglés de fumée, je me vis salué par un chœur nazillard de « zda-ro-o-o-vas » proférés par une demi-douzaine de vieilles femmes à la peau huileuse, occupées à coudre des vêtements de fourrures, et assises en cercle, les jambes croisées, sur la plate-forme de l'âtre.

« L'intérieur d'une yourte korake offre un aspect aussi étrange que peu séduisant à celui qu'une longue pratique n'a pas habitué à sa malpropreté, à sa fumée et à son atmosphère glacée. Elle ne reçoit de jour — et Dieu sait quel jour horrible ! — que par le trou rond ménagé au plafond à une vingtaine de pieds du sol, qui sert à la fois de fenêtre, de porte et de cheminée, et auquel on arrive par une espèce de mât planté perpendiculairement au centre. Les poutres, les chevrons et les parements qui composent l'yourte sont entièrement noircis par l'effet de la fumée qui les enveloppe presque constamment. Une plate-forme de bois, haute d'un pied environ, part de la muraille de trois côtés sur une largeur de six pieds, laissant un endroit découvert de huit ou dix pieds de diamètre au centre pour le feu, et un énorme chaudron de cuivre plein de neige fondante. Sur la plate-forme sont fixées des tentes carrées de peau appelées « pologs, » qui servent de chambres à coucher aux habitants et de refuges contre la fumée, laquelle est parfois intolérable. Ces pologs sont chauffées et éclairées par une mèche de mousse séchée flottant dans une marmite de graisse de phoque. Un petit cercle de pierres sur le sol,

au centre de l'yourte, forme l'âtre ; au-dessus mijote ordinairement une marmite de poisson ou de viande de renne qui, avec de l' « youkala », du lard de phoque et de l'huile rance, forme le menu des repas. Tout ce qu'on touche porte l'indélébile cachet de l'origine korake : la graisse et la saleté.

« L'yourte de notre ami korak Tchikhine où notre compagnie s'était arrêtée pour prendre le thé, présentait à notre arrivée un aspect particulièrement répugnant. Sur l'un des côtés du feu dégelait un énorme morceau de viande de phoque, tandis que trois femmes, les bras nus et rougis de sang jusqu'à l'épaule, étaient occupées à découper un morceau de même nature. A côté de la plate-forme reposait une chienne entourée d'une nichée de petits chiens, dont les cris plaintifs se mêlaient harmonieusement aux braillements de deux affreux marmots et aux horribles et gutturales plaintes de nourrice d'une vieille sorcière enfermée dans un des pologs.

« Tandis que je délibérais si j'allais rester ou non, Ford se laissa glisser le long de la perche, tombant comme un aérolithe sur la tête d'un malheureux Korak placé juste au pied, et réduisant la personne du pauvre diable à l'état de point d'interrogation. Cette façon de s'introduire chez les gens parut peu du goût de l'indigène qui, de temps à autre, jetait à notre ami des regards inquiets où se peignait l'étonnement que lui causait la vue de ce projectile animé de nouvelle espèce. Après quelques échanges de paroles, nous nous décidâmes à accepter temporairement l'hospitalité korak, si peu que paraissaient promettre l'intérieur et les arrangements domestiques de l'habitation.

« Au bout de fort peu de temps, Tchikhine nous servit,

sur le fond d'un vieux baril provenant d'un navire baleinier, un lunch de pommes de pin et de poisson cru, ce qui, à ses yeux, était l'ambrosie capable d'aller le mieux à nos célestes personnes. Il nous offrit incidemment de nous faire une étuvée de lard avec accompagnement d'huile de poisson, mais il nous nomma ce plat national avec un air embarrassé qui faisait honneur à la fois à son esprit et à son cœur. Ce n'est pas au moins que je prétende qu'une étuvée de lard et d'huile de poisson ait rien qui puisse déplaire à un estomac civilisé; mais un tel sybaritisme, s'il est fréquent, risque de procurer des inconvénients, dont ne s'accommode guère la vie d'expédition. Tout en appréciant donc à sa valeur l'offre de l'indigène cuivré, je crus devoir, au nom de mes compagnons, y opposer un refus courtois.

« Avec une rare prévenance et une entente de nos besoins vraiment surprenante chez un sauvage, Tchikhine nous apporta un « journal », ce grand agent de civilisation, pour remplir les intermèdes du repas. Nous eûmes donc la satisfaction, en savourant nos pommes de pin, de lire des nouvelles du monde civilisé, vieilles d'un an. Le journal était un exemplaire déchiré de *l'Illustrated London News* qui d'une manière inexplicquée, avait trouvé le moyen d'arriver du grand centre commercial du monde dans cette yourte korake solitaire et lointaine au milieu d'un désert sibérien. La bienheureuse feuille tirait de son long voyage et de l'étrangeté de sa situation un intérêt auquel, intrinsèquement, elle n'avait aucun droit. Jamais toutefois journal ne nous parut plus intéressant, articles de fond mieux écrits ni mieux pensés. Il n'y avait pas jusqu'à la chronique de la cour qui, lue en pleine barbarie korake, n'éveillât en nous mille pensées étranges sur

l'inégale répartition ici-bas de la richesse, de la puissance et de la gloire. Lisez donc, par exemple, comme je l'ai fait dans la « chronique de la cour », que S. M. la reine d'Angleterre avait assisté tel dimanche au service divin; puis, levant la tête, que vos regards rencontrent tout à coup, à travers l'atmosphère sombre et fumeuse de l'yourte, le personnage enmitoufflé de Tchikhine accrochant au cou de son chien, comme ex-voto à l'esprit du mal, une tresse de mousse sèche ! Le contraste n'est-il



Le korak Tchikhine.

pas saisissant ? et ne vous monte-t-il pas instantanément au cerveau de ces « pensées que les mots ne peuvent rendre » ? C'est justement là ce qui donne tant de piquant à un journal lu sur un coin de terre lointaine et sauvage. Les détails qu'il enregistre et cette atmosphère même d'activité et de vie à toute bride qui semble transpirer à travers ses lignes, sont si complètement en désaccord avec l'isolement sauvage de la barbarie, qu'on les dirait venir d'un autre monde et d'un peuple étrange.

« Après avoir lu l'*Illustrated London News* jusqu'à la

dernière annonce, et avoir fait amplement honneur au festin du Lucullus Tchikhine, nous souhaitâmes le « tatum » à toutes les vieilles femmes et reprîmes notre chemin par la cheminée. Les larmes coulaient abondamment des yeux de Ford au moment de cette séparation ; mais on se fût lourdement trompé en les attribuant à un accès de sensibilité de sa part, la fumée seule en était la cause.

« Le brillant mirage de la matinée était le précurseur d'un orage. L'approche s'en faisait assez sentir quand nous réapparûmes à l'air libre. Un épais et sombre nuage s'étendait sur le golfe, et la neige chassée par des rafales de plus en plus fréquentes sillonnait l'air du côté du steppe. Désireux d'atteindre notre étape avant la nuit, et ne soupçonnant pas de difficulté à cela, je donnai l'ordre du départ sans m'inquiéter des objections sourdes des Koraks peu soucieux de se mettre en marche par une « pourga » du nord-est. La pourga est une tempête particulière aux régions sibériennes et l'un des plus grands obstacles à un voyage d'hiver à travers les solitudes de neige, dites « toundras », qui composent la plus grande partie de cette terre désolée. Comme le « norther » des latitudes méridionales, elle vient souvent sans le moindre avertissement, et passe par toutes les phases d'une fureur qui dure parfois plus d'une semaine. Cette tempête n'est pas nécessairement accompagnée de nuages ou de chute de neige, mais elle se distingue spécialement par les immenses trombes de neige que le vent arrache aux déserts du steppe, et qu'il transporte au loin en nuages épais et suffoquants qui vous empêchent de voir à quatre pas.

« Pour qui n'a jamais vu ce phénomène, il semblerait

impossible qu'un être humain pût survivre à un pareil déchaînement de la nature, alors que l'atmosphère est littéralement bourrée de particules de neige, que cinq secondes d'exposition de la figure à l'air vous murent pour ainsi dire les yeux et les narines, et que la force du vent vous empêche de vous tenir debout. Voyager par un temps pareil, il n'y faut naturellement pas songer, et le malheureux surpris dans les steppes par une de ces tempêtes n'a qu'à s'ensevelir sous ses fourrures derrière son traîneau pour attendre là, sans abri et sans feu, pendant des jours et des nuits, que le vent ait faibli. Si avant cette heure de délivrance les chiens et les vivres lui manquent, que Dieu lui vienne en aide, car ses efforts à lui-même sont à peu près en pure perte : l'impitoyable rafale emporte ses cris, et, épuisé de froid et de lassitude, il s'affaisse enseveli sous la neige, dont le blanc linceul ne tarde pas à marquer par un petit monticule le lieu de son dernier repos.

« Nous n'étions pas à plus de 10 verstes (10 kilomètres et demi) de Koeil quand l'obscurité et la tempête vinrent ensemble nous envelopper. Le nuage noir qui, pendant une heure, s'était balancé au-dessus du golfe, s'étendit rapidement à l'ouest et fondit dans un sombre crêpe de vapeurs les dernières lueurs du crépuscule arctique. Le vent, tout chargé des rauques mugissements apportés des banquises et des champs de glaces du nord, se précipita sur le steppe en tourbillons de neige, qui s'avançaient comme de grands fantômes à travers l'obscurité au-devant du corps plus dense de l'orage approchant. A peine avions-nous eu le temps de donner l'ordre de réunir tous les traîneaux que la tempête fondit sur nous, et bientôt tous les bruits se perdirent dans les rugisse-

ments de la rafale et les nuages suffoquants de la neige.

« Nous ne pouvions même plus voir nos attelages de chiens, et dans la courte pause que nous fîmes un peu après pour nous compter et nous assurer que nous étions tous ensemble, quatre traîneaux seulement sur treize firent leur apparition. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent et nous ne voyions rien encore de nos camarades manquant à l'appel. Nous poussâmes des cris, nous tirâmes des coups de pistolet, nous dépêchâmes des hommes dans diverses directions, aussi loin qu'ils osaient aller, mais c'était comme si nous eussions voulu nous faire entendre sous la chute du Niagara.

« Les efforts de l'homme, et son existence même, semblaient s'effacer, insignifiants atomes, devant la majesté de la nature en courroux. Réfugiés derrière nos traîneaux, la face couverte, et tâchant de saisir, à travers la neige, quelques bouffées d'air respirable, nous attendîmes, avec bien peu d'espoir, que les traîneaux manquants vissent nous rejoindre. Soudain un cri à moitié étouffé, un cri désespéré, partit non loin de nous du milieu de l'obscurité, et au moment où nous venions de lui répondre en chœur, les profils sombres et indécis de trois autres traîneaux passèrent devant nous. Ce renfort porta notre nombre à sept; et comme il semblait superflu d'attendre plus longtemps les autres, qui étaient évidemment perdus, à regret nous nous remîmes en route, non sans avoir pris la précaution d'attacher nos traîneaux les uns aux autres avec des longues de peaux de phoque, pour empêcher une seconde séparation. L'obscurité rendait impossible l'emploi de nos boussoles de poche; mais lors même que nous aurions pu déterminer notre véritable route, cela nous eût peu servi,

puisque le vent nous empêchait de suivre d'autre direction que la sienne.

« Cinq heures environ après l'obscurité venue, nous traversâmes des bouquets épars de broussailles, qui indiquaient le voisinage d'une rivière. Bientôt les ténèbres parurent devenir de plus en plus épaisses, et une ceinture de bois se montra à travers les drus flocons de la neige, à quelques pas seulement devant nous. C'était ce bois que nous cherchions. Personne de nous ne savait où nous nous trouvions, géographiquement parlant; mais cela importait peu maintenant que nous avions sous la main des arbres pour rompre la force du vent glacial qui nous martyrisait et pour permettre un peu de répit à nos poumons épuisés. Choissant donc un site abrité et un sol élevé, nous creusâmes une profonde excavation dans la neige, exercice qui réchauffa un peu nos membres endoloris. Cela fait, nous répandîmes sur l'aire de notre demeure souterraine des brindilles d'aune et de sapin; nous construisîmes un foyer dans un coin et notre bivouac fut complet.

« Quand la flamme vint illuminer les personnages encroûtés de neige groupés autour du feu, nous regardâmes avec anxiété autour de nous pour voir quel était le nombre des absents. Trois individus manquaient. Une tristesse subite se peignit sur tous les visages à cette découverte; nous pensions à nos malheureux camarades perdus dans le steppe nu, luttant pour leur vie dans les ténèbres contre le froid, un vent furieux et une neige aveuglante.

« Dès que nous eûmes réchauffé nos doigts roidis et longtemps rebelles à la résurrection, nous commençâmes les préparatifs du souper. Lewis déballa les bouilloires

du traineau le plus proche; Savenski fut détaché à la recherche de la glace pour nous procurer de l'eau, tandis que l'adroit diplomate Tom, sous prétexte d'aller prendre le sac au pain, trouva le moyen de faire aux victuailles une brèche anticipée. Le vent poussait toujours ses hurlements sinistres dans les hautes branches des arbres et la neige se tamisait en fines particules sur les fourrures du cercle groupé autour de l'âtre; mais sous la douce influence de la lumière du feu et d'une quantité illimitée de thé, qui ne tarda pas à être préparé, les visages se déridèrent et la tristesse fit place à la gaieté, aux piquantes saillies, aux fines remarques, au franc rire.

« Vous parlez des dures fatigues et des dures privations
« du métier d'explorateur, dit Ford, en exerçant ses dents
« sur un morceau de biscuit sec; vous conviendrez, j'es-
« père, qu'en fait de choses dures, voilà une croûte qui
« ne se cède à quoi que ce soit au monde. »

« Une masse de neige qui, en ce moment, tomba du plafond dans le cou de l'orateur parut refroidir un peu le sentiment de calme résignation avec lequel il semblait disposé à envisager notre aventure. Après s'être un peu secoué les épaules, Ford reprit son thème interrompu :

« Ah ! dit-il, si nous n'avions rien eu à manger, com-
« bien cela eût été plus dur encore ! mais, après tout,
« l'épreuve est facile à supporter.

« — Et puis voyez, monsieur, hasarda Tom, c'est une
« vraie chance que de traverser des épreuves de ce genre ;
« au moins, quand on revient au pays, on peut toujours
« se faire des rentes en publiant un livre. »

« Le magnifique projet littéraire et financier de Tom de « se faire des rentes en publiant un livre » basé sur le

récit de ses épreuves de voyageur souleva un rire général, et je fus ravi de voir que la tempête, au lieu d'abattre l'ardeur de nos hommes, n'avait fait que leur fournir un sujet de gaie conversation.

« La nuit était déjà fort avancée ; nous fumâmes une dernière pipe et nous nous préparâmes à « nous mettre au lit ». Je ne voudrais pas qu'on crût que les préliminaires du coucher nous coûtèrent beaucoup de travail. Chacun endossa une fourrure un peu plus lourde, une « kuchlanka » ou chemise de nuit, fourra sa personne, les pieds les premiers, dans un large sac de peau de renne, s'y ensevelit du même coup la tête et... s'endormit.

« Je restai, moi, longtemps éveillé, écoutant les mugissements sourds du vent dans les arbres et pensant à ce qu'auraient dit nos amis du monde civilisé s'ils avaient pu nous apercevoir dans notre bivouac solitaire et perdu dans les neiges, et qu'ils eussent appris que ce petit tas de fourmis immobile dans un coin, et déjà à moitié recouvert d'une couche blanche, représentait un fils, un frère.

« Dans le courant de la nuit je m'éveillai à demi, étouffé et en pleine transpiration ; mais en essayant de me soulever sur un coude, je me fis tomber sur le visage et dans la nuque une telle avalanche de neige, que, de deux maux choisissant le moindre, je pris le parti de me coucher et de transpirer de plus belle. Naturellement je supposai que la chaleur inusitée que j'éprouvais provenait de la couche de neige qui devait me recouvrir ; mais je ne croyais certes pas que cette couche fût si épaisse que je la trouvai le matin en essayant de sortir de l'espèce de sépulcre au fond duquel j'étais enseveli vivant.

On n'apercevait ni un homme ni un chien, à peine si l'on distinguait un traîneau ; deux ou trois petites élévations indiquaient seules la position de mes compagnons enterrés. La neige, pendant la nuit, avait pénétré dans notre trou et l'avait presque comblé. Toutefois, la chaleur de l'haleine des dormeurs avait entretenu une petite ouverture auprès de la tête de chacun, et aucun d'eux, je présume, n'avait éprouvé d'autre malaise qu'une sensation un peu désagréable d'excès de chaleur. J'appelai mon monde à haute voix, et après deux ou trois secousses locales de « tremblement de neige », je vis sortir d'une éminence la tête de Lewis, portant la plus curieuse expression d'étonnement imaginable devant cette disparition magique des hommes, des chiens et des traîneaux. Un soulèvement de la croûte de neige se manifesta bientôt toutefois et tous nos enterrés reparurent un à un.

« Le jour se levait triste et morne ; la tempête ne paraissait pas près de se calmer. Supposant que la rivière près de laquelle nous étions campés était le Paren, nous nous décidâmes à la remonter pour aller à la recherche d'une vieille yourte korake abandonnée dont nous avions entendu parler et qui avait probablement dû servir de point de ralliement à nos camarades perdus. Nos traîneaux rechargés et nos chiens déterrés par nos soins, nous remontâmes lentement la rivière au milieu des arbres, nous faisant frayer la route par deux hommes chaussés de souliers à neige.

« L'épaisseur et le peu de résistance de la couche neigeuse eut bientôt épuisé bêtes et gens, et vers midi nous fûmes obligés de bivouaquer de nouveau sans avoir plus trouvé trace de l'yourte que de nos compagnons manquants. Nous commençons à nous inquiéter sérieuse-

ment de ceux-ci, sachant qu'ils n'avaient d'autres vivres qu'un peu de lard de phoque rance, qu'ils portaient pour leurs chiens, et songeant que, par une pareille tempête, il était très-problématique qu'ils pussent nous retrouver ou atteindre un campement indigène quelconque.

« Le lard de phoque, je le savais par expérience, pouvait bien empêcher de mourir de faim ; mais il n'est pas d'optimiste, même de la force de notre ami Ford, qui n'eût déclaré décidément désagréable un genre d'épreuve consistant à vivre huit ou dix jours durant de graisse crue et puante. De notre bivouac de midi nous partîmes tous hissés sur des chaussures à neige et munis d'un jour de provisions de bouche, pour chercher le long de la rivière les traces des traîneaux absents, bien décidés d'ailleurs à ne pas laisser un pouce de sol inexploré, depuis nos campements jusqu'aux montagnes que nous avions au nord et dans lesquelles la rivière prenait sa source. Toutefois les innombrables canaux ou « protoks » qui divisent la rivière et le manque de solidité de la neige, dans laquelle, même avec nos chaussures spéciales, nous enfoncions jusqu'aux genoux, nous rendaient notre tâche extrêmement fatigante, et le soir je repris, rompu et découragé, le chemin du bivouac.

« Comme je commençais à apercevoir la fumée de notre feu, une joyeuse explosion de cris vint saluer une découverte. On avait trouvé des traces fraîches de traîneaux à trois cents pas seulement de l'île sur laquelle nous étions, mais sur un autre « protok ». Faisant aussitôt relever nos chiens fatigués, nous nous remîmes en campagne avec un redoublement d'ardeur, et, à l'entrée de la nuit, nous fûmes récompensés par la vue d'une yourte basse, couverte de terre, et du sommet de la-

quelle montait une colonne de fumée. Deux traîneaux étaient devant la porte.

« Nos camarades nouvellement retrouvés ne savaient rien des quatre traîneaux qui manquaient encore. Ils les avaient perdus de vue depuis la tempête de la nuit précédente, quand tout le convoi avait été rompu. Le lendemain, de bonne heure, j'envoyai deux traîneaux descendre la rivière, avec ordre de faire des recherches sur le bord du steppe, mais ils revinrent sans avoir rien découvert. Ce ne fut que fort tard, le surlendemain, que nos derniers compagnons nous arrivèrent exténués, mourant de faim, et étant restés perdus pendant trois jours sans avoir rien mangé. »

VII

Revenons à la relation de M. Bush.

La tâche des explorateurs américains était enfin à son terme; toute l'étendue de pays située entre le fleuve Amour et le détroit de Behring avait été traversée et la direction de la ligne télégraphique désormais fixée.

« Pendant les quinze jours qui suivirent l'arrivée de nos amis, écrit M. Bush, nous nous livrâmes à tous les plaisirs que pouvait procurer la ville de Ghijigha. Les promenades en traîneaux, les excursions en souliers à neige remplissaient les heures du jour; les soirées étaient consacrées aux vetchourkas, aux parties de cartes et aux récits de nos épreuves. Le printemps arrivait à grands pas; les jours grandissaient, et l'adoucissement de la température nous était une promesse que nous reverrions

encore la terre débarrassée de son manteau de neige et les eaux de leur croûte de glace. Les traîneaux d'Anadyrsk, qui avaient amené M. Kennan et ses compagnons hâtaient leurs préparatifs de départ, de peur d'être arrêtés par le dégel des rivières à traverser.

« Déjà les tièdes rayons du soleil avaient fait de larges trouées sur les neiges accumulées de la toundra. Pour la seconde fois, je croyais bien mes voyages d'hiver finis, et je m'étais mis à jouir tranquillement d'un repos bien gagné, quand je reçus du major Abasa un ordre me nommant à la direction de la partie de la ligne à construire entre Ghijigha et le détroit de Behring. Cet ordre me prescrivait, en outre, de gagner immédiatement Anadyrsk avec les traîneaux qui allaient partir, et de ce point de descendre la rivière jusqu'à son embouchure pour y joindre les navires qui devaient s'y trouver au printemps. Macrae, nommé à la direction de la partie de mon district s'étendant le long de la rivière désignée sous le nom de « section de l'Anadyr, » devait m'accompagner. »

Les préparatifs des deux voyageurs furent bientôt faits. M. Bush abandonna sa pavoehka pour le traîneau ordinaire, plus léger. M. Macrae en fit autant. Le major devait les suivre de près jusqu'à Anadyrsk, où il se proposait de les quitter de nouveau avec MM. Dodd et Robinson, qu'il avait nommés à certains emplois dans les districts placés sous la direction de MM. Kennan et Mahood.

On était au 18 avril. La journée se préparait belle pour se mettre en route. Le temps était suffisamment froid pour laisser à la neige toute sa fermeté, et les chiens, qui avaient eu plusieurs jours de repos, paraissaient en excellente condition. Après avoir pris une dernière fois congé de leurs amis, les voyageurs donnèrent le signal ;

les attelages, prenant une allure rapide, eurent bientôt franchi l'éminence qui s'élève derrière la ville, et au bout de quelques minutes tout vestige d'habitation avait disparu.

Le beau temps ne dura pas longtemps. Une pourga les surprit à deux ou trois journées de Ghijigha et ils furent très-heureux d'atteindre sains et saufs pour s'y réfugier les premières habitations de Kœil. Nous venons de voir, au précédent chapitre, quelles singulières constructions présentent ces habitations en forme de sabliers. La portion habitable de chaque maison (nous prenons ici ce mot comme terme générique) est tout entière sous le sol ; on n'en aperçoit que le toit conique. Sur le haut de ce cône est posé, en sens inverse, un autre cône de même dimension soutenu à son bord extérieur par de longues perches, qui, dans beaucoup de cas, dépassent la construction en hauteur. A ces perches étaient accrochés, comme objets de sacrifice aux dieux du pays, des cadavres de chiens, le cou traversé par le bout pointu des perches. Près de chaque habitation, élevées sur un échaffaudage à plusieurs pieds au-dessus de la neige et hors de la portée des chiens, étaient des constructions coniques et pyramidales servant de magasins pour les provisions. Autour étaient suspendus les harnais, les filets, et tout ce qui contribuait à pourvoir à l'appétit vorace des troupes de chiens affamés qui pullulaient dans le village.

Au moment où les traîneaux approchèrent, les habitants se montrèrent au sommet de leurs yourtes comme des essaims d'abeilles et vinrent bientôt entourer les voyageurs pour connaître l'objet de leur visite. Désireux de se mettre à l'abri, M. Bush fit le tour de l'habitation devant laquelle on s'était arrêté, cherchant partout une entrée.

Il allait s'éloigner quand un brave Korak à face ronde lui fit signe de le suivre. C'était ce même Tchikhine qui avait eu déjà la visite des autres Américains de l'expédition. Écoutons la description que fait à son tour M. Bush :

« Nous grimpâmes, dit le voyageur, à un poteau dans lequel avaient été pratiquées une série d'entailles servant de marches. Je me trouvai bientôt dans l'espèce d'entonnoir qui surmontait la hutte. Le lieu était orné de peaux de phoque bourrées de graisse rance du même animal — un mets indigène — de chaussures à neige, de harnais de chiens, et aussi de plusieurs petits chiens morts étouffés par les bouchons de paille qu'on leur avait introduits dans le gosier ; ces pauvres petites bêtes étaient également des victimes offertes en sacrifice aux dieux du pays. Au centre, un trou noir de deux pieds carrés conduisait à quelque antre souterrain d'où sortaient des nuages de fumée et une horrible combinaison des plus désagréables odeurs.

« Tchikhine, mon guide, le propriétaire de l'yourte, après avoir jeté un regard en arrière pour s'assurer si je le suivais, plongea avec un sourire d'encouragement un pied dans le trou, et, saisissant un mât semblable à celui qui avait servi à notre ascension, disparut rapidement. Je le suivis de mon mieux, cherchant vainement où m'accrocher les pieds et espérant à chaque instant toucher le fond, qui semblait toujours fuir sous moi. J'arrivai enfin et de tous côtés me vinrent des salutations auxquelles je répondis sur le même ton « *zdar-o-o-va*, » sans pouvoir, pendant plusieurs minutes, distinguer un seul objet. Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité, j'allai m'asseoir à côté de Macrae qui, lui, était entré pendant que je cherchais partout la porte, et peu

à peu les mystères de la caverne se laissèrent voir. »

La pièce était octogonale, de 7 mètre 50 centimètres environ de diamètre ; la muraille était faite de troncs flottés plantés debout et supportant une lourde charpente de même nature, noircie par la fumée. L'ouverture supérieure servant d'entrée était à 7 ou 8 mètres du sol et se distinguait à peine dans l'épaisse fumée du lieu. Tout autour, à 60 centimètres de terre, courait une large plate-forme chargée de piles énormes de sales fourrures servant de lits et de vêtements, et sur lesquelles étaient assis, ou couchés, une vingtaine de Koraks des deux sexes et de tout âge, vieilles femmes édentées et hideuses, bébés gras et frais, barbouillés de graisse de phoque et de saletés de tout genre. Au-dessus de cette plate-forme étaient suspendus plusieurs pologs, servant d'autant d'appartements distincts et pouvant, ensemble, contenir une cinquantaine de personnes, d'après la façon de dormir des Koraks. Au milieu de la pièce, juste sous l'ouverture d'entrée, brûlait un feu assez ardent devant lequel cuisait, dans un vaste chaudron de cuivre, un mélange de chair de phoque et de chair de baleine. La partie de la plate-forme la plus proche du poteau entaillé servant d'échelle est la place d'honneur ; elle est toujours occupée par les hôtes, et, à défaut d'hôtes par le maître de la maison.

Les Koraks sont très-distincts des autres peuplades et comme aspects et comme coutumes. Les hommes sont assez grands, gros et robustes, avec de larges faces, de petits yeux noirs, des pommettes saillantes, des nez épatés, des lèvres épaisses. Ils se rasent le sommet de la tête, ne gardant qu'une couronne de cheveux rudes et noirs qui leur tombent sur les yeux et les oreilles et leur donnent

l'air de moines tonsurés. Les femmes ont le même type que les hommes, mais elles se tatouent la figure de lignes compliquées. Quand elles se peignent, — coquetterie dont elles n'abusent pas, — elles séparent leurs cheveux en deux nattes qui pendent sur leurs épaules et qu'elles entremêlent de chapelets et de verroterie.

Les vêtements sont faits de peaux de renne bien pré-



Femme Korak.

parées et avec la fourrure à l'intérieur. Ils sont taillés à peu près sur le modèle de ceux des Tongouses. Quant à leur propreté, on n'y a naturellement nul égard. Les Koraks mangent tout ce qu'ils peuvent se procurer, poisson ou viande de renne, de baleine, de phoque. Ils ont un naturel hardi, indépendant; ils craignent peu la mort, sont hospitaliers en général, mais à l'occasion ils ne se piquent guère de loyauté.

Koeil renferme environ trois cents habitants; il est situé sur une plage qui fait face au golfe de Penjinsk. L'arbre le plus proche est sur le bord de la rivière Paren; de sorte que, pour se chauffer et pour construire

leurs maisons, les habitants n'ont à compter que sur les bois que leur apporte le flot. Dans leurs pologs, toutefois, et comme il a été dit plus haut, ils brûlent de l'huile de phoque.

Les Koraks se divisent en trois classes : les civilisés ou convertis, déjà décrits et qui habitent les villages de la côte à l'ouest de Ghijigha, à Yamsk, à Toumane et à Niakhana. Ils diffèrent peu des autres indigènes civilisés. Les deux autres classes conservent encore leurs mœurs barbares primitives et leurs croyances païennes. La première de ces deux classes se compose de Koraks fixes ayant des demeures permanentes sur le golfe de Penjinsk, et vivant presque entièrement du produit de la mer, comme les Esquimaux. Ces Koraks, à l'exception de quelques huttes éparses, sont tous dans les quatre villages de Koeil, de Mikina, de Chestakova et de Kamenoi. Ils n'ont que très-peu d'armes à feu et se servent surtout d'arcs et de flèches, de piques et de harpons, à tête d'os, pour la capture de la baleine et autre gros gibier. Quant aux phoques, ils les prennent avec de grandes seines faites de courroies de peau ; pour les poissons ordinaires, ils tirent leurs filets de Ghijigha.

Ils font usage de deux espèces de canots consistant en un léger châssis de bouleau sur lequel ils tendent des peaux de phoque, solidement cousues et graissées ou goudronnées. Les plus grands portent jusqu'à quarante hommes ; ils sont ouverts. Les autres ressemblent beaucoup aux kiaks groënlandais. Ils ne portent qu'un homme ou deux, et sont entièrement pontés, sauf un trou pour passer le corps de l'homme. Pour leurs transports d'hiver, ces indigènes emploient des chiens et des traîneaux ; mais leurs chaussures à neige sont d'une espèce particulière. Ce

sont des arcs de bois relevés en avant, pointus en arrière, et reliés par un treillis de lanières de peau de phoque.

Les Koraks en question sont, nous l'avons dit, idolâtres. Ils adorent des fétiches invisibles auxquels ils sacrifient leurs meilleurs chiens par l'intermédiaire de leurs shamans. Ils ont aussi certains rochers révéérés, certaines montagnes qu'ils ne traversent jamais sans leur faire quelque offrande. Comme presque tous les sauvages, ils ont la passion des liqueurs enivrantes. A défaut de celles-ci, ils se fabriquent, avec un champignon vénéneux, une boisson que les Russes emploient pour se débarrasser de la vermine. L'ivresse que procure ce breuvage est presque immédiate, et comme elle amène des vomissements, les plus pauvres se tiennent tout prêts à recevoir dans des bols les matières rejetées, qu'ils avalent à leur tour et qu'ils repassent de la même façon à leurs voisins; si bien que l'ivresse d'un seul individu profite parfois à tout un village.

Quand un jeune homme s'éprend de quelque belle, il fait connaître sa passion au père de celle-ci. Il s'ensuit immédiatement une sorte de contrat en vertu duquel l'amoureux devient le serviteur de son futur beau-père pendant des années. Ce temps expiré, il est informé si la jeune fille veut ou non de lui. De cette manière, un père assez privilégié du sort pour posséder une fille belle peut avoir toujours à son service une douzaine de prétendants. Le terme du contrat de servitude expiré, on choisit une des plus grandes yourtes et toutes les vieilles femmes du lieu, armées de bâtons et de courroies de phoque, se tiennent sous les pologs suspendus autour de la pièce. La fille apparaît alors, vêtue d'épais vêtements de peau, suivie de son adorateur et une course à fond commence. Pour gagner sa fiancée, le futur doit lui imprimer sur le corps

la trace de son ongle avant qu'elle puisse être délivrée par les vieilles femmes, lesquelles, pendant la poursuite, jouent de leur mieux du bâton et de la courroie pour arrêter le poursuivant. L'avantage est tout pour la fille, et si elle ne veut pas devenir la femme du garçon qui la recherche, elle peut facilement lui échapper. Dans le cas contraire, elle s'entend avec les vieilles et la résistance n'est plus qu'un simulacre. On voit, paraît-il, des prétendants ne pas se tenir pour battus dans une première tentative, et contracter un nouveau bail de servitude pour obtenir le privilège d'une seconde épreuve. O mœurs hyperboréennes ! vous n'êtes pas près de vous acclimater chez nous !

La troisième catégorie de Koraks est désignée sous le nom de Koraks-à-Rennes. Ceux-ci sont tout différents des précédents. Ils sont nomades ; vivant sous des tentes de peau comme les Tongouses, ils possèdent d'immenses troupeaux de rennes qu'ils conduisent de place en place pour les faire vivre.

La tempête continue obligea les Américains à passer plusieurs jours à Koeil. Pour tuer le temps, ils s'amusaient à faire tirer à l'arc les gamins du lieu. Le but était des monnaies de cuivre russes empilées sur un bâton. Qui faisait tomber la pile gagnait l'argent. Le tir, paraît-il, n'était pas merveilleux. Un petit incident qui survint montre la nature insensible et stoïque de ces peuplades. A une quarantaine de pas derrière le but, en ligne directe, deux jeunes filles adossées à une hutte regardaient nonchalamment l'exercice en question. Une flèche, après avoir frappé un tas de neige durcie, arriva droit sur elles. Les deux curieuses se contentèrent de baisser la tête, et la flèche se planta dans le bois. D'émotion, il n'y en eut

pas plus chez les jeunes filles que chez les tireurs d'arc, et le jeu continua sans que personne prit plus de précaution.

Les hommes donnèrent, de leur côté, aux étrangers, une représentation de quelques-uns de leurs jeux : courses à pied et luttas corps à corps. C'est une race forte, athlétique, dont les hauts faits en ce genre sont très-remarquables. Pour lutter corps à corps, ils se mettent nus jusqu'à la ceinture, sans tenir compte du vent et de la neige. D'une main ils se prennent aux cheveux, et de l'autre ils saisissent l'adversaire par la peau des côtes et tourbillonnent, roulent et se tordent jusqu'à ce que l'un des deux lutteurs tombe à moitié enseveli sous la neige.

La première halte des voyageurs, après avoir quitté les Koraks de Koeil, une fois la pourga apaisée, fut le village de Mikina, offrant exactement le même type, avec un peu moins d'habitations, mais dont la population se montra beaucoup moins hospitalière, circonstance qui les engagea à presser leur départ pour Chestakova, autre groupe d'yourtes situé à l'embouchure de la rivière du même nom. Là ils quittèrent la côte pour pousser plus directement vers le nord.

Le pays avait meilleur aspect. Les cours d'eau étaient assez boisés, le Penjinsk, entres autres, qui arrose un territoire de plusieurs centaines de kilomètres avant de se jeter dans le golfe de Penjinsk. Le poisson est là en abondance et les bois servent de refuge à une grande quantité de gibier, y compris les ours, les loups, les renards, la martre et le lièvre.

Dans le voisinage du mont Popol, un des plus hauts pics de cette région, nos Américains rencontrèrent une

deuxième douzaine de Koraks nomades armés de longues lances et conduisant un troupeau de rennes. Au moyen d'une poignée de tabac et d'une couple d'aiguilles à chacun, ils s'en firent bien vite des amis. Ces nomades, d'ailleurs, sont infiniment supérieurs à leurs frères du golfe, les Koraks fixes. Leur vie simple et isolée des civilisés éloigne d'eux toute espèce de fourberie. S'ils ont la langue et la religion des autres, leur mode d'existence est tout différent. Il s'en trouve de fabuleusement riches en rennes; on en citait un à M. Bush qui ne possédait pas moins de quinze mille de ces animaux. Ils n'ont aucune forme de gouvernement et ne reconnaissent de lois que celles de la nature. Fermes partisans du talion et très-jaloux de leurs droits, ils ont, en général, grand soin de ne pas empiéter sur les droits du voisin. Le renne est tout pour ces peuplades; il leur fournit nourriture, vêtement et moyen de transport; ses boyaux font un excellent fil, et ses bois et ses os servent à fabriquer toute espèce d'ustensiles et d'armes, et entrent pour beaucoup dans la construction des traîneaux, véhicules souvent fort élégants.

Le 5 mai, les voyageurs avaient rencontré les traces de traîneaux marchant en sens contraire à la direction qu'eux-mêmes suivaient. Ils se creusaient la tête pour deviner quels pouvaient être ceux qui les montaient. L'explication leur vint le lendemain sous la forme des traîneaux eux-mêmes. Les conducteurs leur apprirent qu'ils étaient envoyés d'Anadyrsk à leur recherche par le major Abasa, qui, arrivé le premier au rendez-vous, était inquiet de n'y trouver personne. Ces indigènes avaient reconnu la trace des voyageurs et ils l'avaient suivie nuit et jour pour les atteindre, ce qu'ils étaient parvenus à faire à

une dizaine de kilomètres de l'embouchure de l'Olgan, rivière qui se jette dans le Myan, affluent de l'Anadyr.

De ce point, la petite caravane obliqua vers le nord-ouest, à travers les collines qui bordent à l'ouest la vallée du Myan, et qui précèdent la vaste toundra où se trouve le village de Crépast, lequel, avec deux ou trois autres, compose le groupe d'Anadyrsk. Les voyageurs y entraient le 8 mai, à trois heures du matin, au lever du soleil, complètement épuisés par vingt-deux heures de marche. M. Bush, toutefois, ne s'arrêta que juste le temps de changer d'attelage et poussa jusqu'à Markova, à 15 ou 16 kilomètres plus loin, où se trouvait le major Abasa. « Notre trajet avait été bien pénible, écrit-il, mais nos découvertes dépassaient notre espoir et nous montraient les rivières Myan et Abasa comme le tracé naturel de la ligne projetée. »

VIII

Crépast est situé sur la rive méridionale de l'Anadyr, élevée de 9 ou 10 mètres au-dessus du niveau de la rivière. Il renferme une douzaine de mauvaises maisons de troncs d'arbres et d'« umbars » ou magasins, ceux-ci installés sur des poteaux, à 2 mètres du sol. Le nom de « Crépast » est russe; il signifie « fort », ce lieu étant le site même du poste établi sur l'Anadyr par un certain Deshnew et deux cent cinquante de ses compagnons, qui remontèrent l'Anadyr en 1649 et bâtirent là un fort de palissade. Deshnew était parti l'année précédente de Colema, sur l'océan Arctique, avec trois na-

vires, pour doubler l'extrémité orientale de l'Asie. En octobre de la même année, deux de ses bâtiments firent naufrage, et le sien ayant été jeté à la côte près de l'embouchure de l'Anadyr, il hiverna sur place et partit l'été suivant pour remonter le fleuve, comme il vient d'être dit. Dans ce trajet, il rencontra une peuplade appelée « Anauli », branche des Tchoutchis, qu'il voulut forcer à payer tribut. Les indigènes résistèrent et, dans l'engagement qui s'ensuivit, ils furent presque tous tués.

En 1659, un Cosaque, nommé Siméon Matora, effectua le premier trajet par terre de Colema à Crépast, après quoi une communication fut entretenue avec ce dernier point et une garnison y fut régulièrement établie. Peu à peu un certain nombre des habitants de Colema vinrent s'installer à Crépast, grossi de temps à autre par des individus des tribus voisines. A la fin, les établissements de Markova et de Pokorukna se fondèrent aussi sur l'Anadyr, le premier à 16 kilomètres le second à 57 au-dessus de Crépast. Les trois réunis s'appellent Anadyrsk, bien qu'aujourd'hui Markova soit le plus important.

On ne sait rien de bien positif sur l'histoire de cette section; les habitants ont des récits de batailles avec les Tchoutchis qu'ils se sont passés de génération en génération en les grossissant, et qui sont devenus aujourd'hui des affaires énormes. Les habitants actuels descendent la plupart de ces premiers pionniers, et bien qu'ils se désignent sous les noms différents de Tchouansis, d'Ukagirs, de Lamoutes et de Russes, ils ont tous depuis si longtemps adopté la langue russe, qu'ils ont oublié la leur, et il est impossible de distinguer les uns des autres les membres des différentes tribus.

Markova ne contient guère qu'une demi-douzaine de

maisons de troncs d'arbres avec une petite église; c'est là que, sous le toit d'un vieux Tchouansi nommé Avaram, M. Bush, en arrivant, retrouva MM. Dodd, Robinson, Harder et Smith. Le major Abasa était logé dans une autre maison avec l'ispravnik. Ces deux derniers repartaient le lendemain, 4 mai, pour Ghijgha avec MM. Dodd et Robinson.

L'ispravnik, avant de quitter Markova, rassembla tous les habitants avec leurs différents starastas et leur recommanda d'avoir à prêter toute assistance possible, en hommes et en chiens, à M. Bush et à ses compagnons, plaçant sous les ordres de celui-ci six Cosaques et leur sergent, nommé Koshevine, qui avait une grande autorité sur les indigènes.

L'intention de M. Bush était de se rendre à l'embouchure de l'Olgan, sur le Myan, avec des ouvriers indigènes pour y couper les poteaux nécessaires à la construction de la ligne télégraphique, et de faire descendre à ceux-ci le Myan et l'Anadyr au printemps pour les distribuer le long de ce fleuve entièrement déboisé. Il voulait aussi faire descendre en radeaux les matériaux de dix ou douze yourtes destinées à être espacées sur le même tracé pour servir d'abri pendant l'hiver.

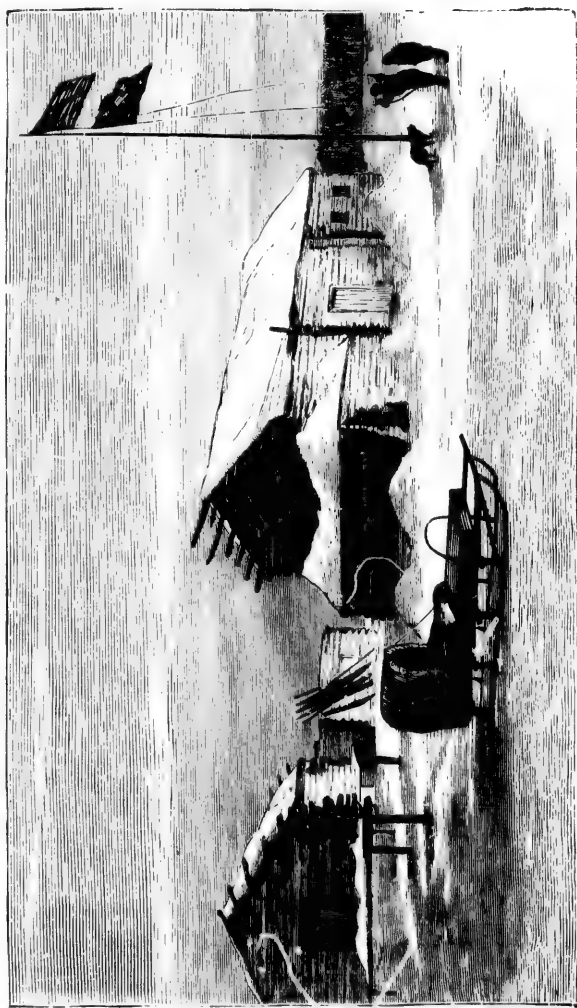
L'Anadyr, au-dessus de l'embouchure du Myan, coule à travers une immense toundra parfaitement plate et composée d'innombrables canaux ou « protoks », comme les Russes les appellent. Beaucoup de ces canaux sont à sec, sauf pendant les crues du printemps; la plupart cependant ont de l'eau toute l'année. Par suite, en beaucoup de points, la plaine n'est, sur une vaste superficie, qu'une succession de grandes îles séparées entre elles par un inextricable réseau de protoks. Markova et Grépast

c'est
ram,
nson,
une
epar-
Dodd

tous
ar re-
e, en
nous,
leur
auto-

abouti-
indi-
struc-
dre à
distri-
oulait
lix ou
même

coule
te et
mme
ont à
et ce-
beau-
dicie,
s par
épast



Quartier général de l'expédition à Markova.

son
no
qu
il
di
My

le
n
c'
fa
fo
fa
s
n
a
h
a
h

sont l'un et l'autre situés sur des îles. Pendant un grand nombre de milles au-dessus de Markova et en aval jusqu'à Crépast, l'Anadyr coule plein est; mais à Crépast il tourne au nord-est et fait un grand coude au nord, se dirigeant ensuite au nord jusqu'à ce qu'il rencontre le Myan.

Les seuls objets capables d'intéresser à Markova étaient les très-petits canots appelés « vetkas », que la fonte des neiges avait laissés sur le rivage. Ils sont si petits, que c'est à peine s'il y a place dedans pour une personne. Il faut une grande habitude pour les manœuvrer; toutefois ils servent souvent pour de longs voyages quand il faut aller vite. On les emploie pour poursuivre le renne sauvage quand l'animal traverse les rivières, au commencement de l'hiver, lors de la migration annuelle, alors qu'il fuit les froides toundras du nord pour gagner les régions montagneuses plus chaudes du sud, et aussi au printemps quand il regagne la toundra septentrionale pour fuir les moustiques qui infestent les régions boisées et qui sont moins abondants dans la toundra à cause des vents.

Les vetkas ont 4 ou 5 mètres de long sur 40 centimètres de large; ils sont à fond plat et se composent de trois planches faites à la hache. Les planches de côté n'ont pas plus de 6 millimètres d'épaisseur. Elles sont cousues l'une à l'autre par les bouts et à celle du fond avec des nerfs de renne; les points sont bouchés soigneusement avec de la poix. Deux légers bâtons fixés au milieu maintiennent les bords écartés. Le batelier s'assied au fond à plat et se sert d'une pagaie pour se diriger. Chaque vetka est munie, outre la pagaie, d'une lance légère de 5 mètres et demi de long pour frapper le renne.

Pour transporter leurs familles, leurs chiens et leurs ustensiles de ménage pendant l'été, les habitants du pays se servent de grands bateaux pouvant contenir douze personnes, et appelés « carbasses ». Ces bateaux, dont les planches sont cousues comme celles des vetkas, sont calfatés avec de la mousse, que, le plus souvent, l'eau enlève, ce qui rend l'embarcation fort peu sûre.

Pendant leur séjour à Markova, M. Bush et ses compagnons se munirent de costumes d'été semblables à ceux des indigènes, et qui sont faits de peau de renne mince bien tannée, très-souple et préparée de manière à ne pas devenir roide en séchant après avoir été mouillée. Le principal article du costume d'été est le « comlea » ou « comleaka », longue chemise serrant les poignets et le cou et ayant un petit capuchon qui s'adapte étroitement à la tête, ne laissant exposée que la figure. C'est une excellente protection contre les moustiques. A cela s'ajoutent un pantalon, des mitaines serrées aux poignets et des bottes de même peau avec d'épaisses semelles de cuir d'ours.

Ainsi équipés et munis de moustiquaires, les voyageurs se mirent en route pour Crépast. Revenus à Markova le 4 juin, ils trouvèrent l'Anadyr encore fermé par les glaces, à l'exception de quelques petites places libres où s'ébattaient des multitudes d'oies, de canards et de cygnes, et dont ils profitèrent pour s'exercer à la manœuvre des vetkas.

On était à cette curieuse époque de l'année où, dans ces régions, la nuit est absente et où le jour dure vingt-quatre heures. « Quand nous allions nous coucher, écrit M. Bush, il était grand jour. Il était grand jour aussi quand nous nous levions et à toute heure où il nous ar-

rivait de nous éveiller; sauf le court espace de deux heures, du coucher au lever du soleil, tout était lumière. Quelques jours plus tard, ces deux heures de nuit relative étaient réduites à une seule. Bien que pendant ce temps le soleil disparût, son reflet restait à l'horizon, et pendant son absence le ciel était resplendissant de riches teintes d'or, de pourpre, d'orangé, produisant un effet harmonieux et indescriptible sur le paysage.

« Je n'oublierai jamais certain coucher de soleil de minuit que j'ai vu sur l'Anadyr. Il dépassait en magnificence tout ce qu'il m'avait été donné d'admirer déjà, et il se prolongea deux heures durant, au milieu d'un superbe orage tout sillonné d'éclairs. Ces orages sont rares dans cette section. En cette circonstance, celui que nous eûmes impressionna beaucoup les indigènes, qui commencèrent à se signer et à se mettre en prières. Quand nous leur dîmes que nous faisons servir la foudre à transmettre nos messages télégraphiques, ils nous regardèrent comme des sacrilèges et parurent saisis d'horreur.

« Pendant ce jour perpétuel, peu importait l'heure à laquelle nous nous couchions ou nous nous levions; mais par choix nous faisons du jour la nuit et réciproquement. Alors tout était plus calme et l'air était plus frais; nous nous en trouvions mieux, car à cette époque la chaleur du soleil commençait à se faire sentir. Nous pouvions, à toute heure, voir très-distinctement pour lire et écrire. Ce qui me frappa, c'était la régularité avec laquelle les oiseaux et autres animaux observaient les heures de repos et de veille. A un moment, en sortant de chez nous, tout était vie et activité; des rubans onduleux de fumée s'échappaient des cheminées des diverses habi-

tations et les indigènes allaient et venaient continuellement avec des traîneaux chargés de provisions de branches sèches, et que tiraient des attelages de chiens ardents et tout éveillés. Des processions de femmes allaient aux flaques d'eau, revenant avec leurs seaux pleins jusqu'au bord et maintenus en équilibre sur les épaules aux deux bouts d'un bâton, tandis que des bandes de chiens libres rôdaient par le village, attrapant les souris ou disputant aux pies la possession de quelque morceau abandonné. Dans les arbres voisins, des multitudes d'oiseaux sautillaient de branche en branche, becquetant les jeunes bourgeons et faisant retentir l'air de leurs chants joyeux. A ces bruits se mêlaient celui de la hache, et les cris des conducteurs de chiens, et les rires et les chansons des jeunes filles allant au puits.

« Quelques heures après, je sortais de nouveau, et bien que le soleil brillât comme auparavant, toute activité avait cessé pour faire place à un silence morne. De fumée nulle part, personne hors des yourtes. Ça et là, couchés sur la neige, dormaient les chiens roulés sur eux-mêmes, la tête couverte du panache de leur queue, et les pies silencieuses demeuraient immobiles et la paupière close, perchées sur les traîneaux ou les saillies des toits. Pas un mouvement dans les branches nues de la forêt voisine ; mais de tous côtés on apercevait les grouses blanches la tête sous l'aile et les plumes serrées aux flancs pour avoir plus chaud. Avec la régularité d'une horloge, à pareille heure, la nature entière dort, et avec la même précision elle s'éveille chaque matin.

Le 6 juin commença la débâcle sur la rivière de Markova. L'eau s'éleva rapidement. Arrêté d'abord par les glaces flottantes amoncelées, le courant prit peu à peu une

allure furieuse, entraînant tout sur son passage. Les habitants, rassemblés sur la rive, poussaient des cris de joie et brûlaient, à blanc, des cartouches dans leurs vieux fusils à pierre, suivant leur coutume annuelle, reproduction d'une ancienne fête païenne ayant pour but d'honorer l'esprit des eaux, sur lequel ils comptent pour leurs approvisionnements d'hiver.

Douze heures après, le pays entier était un vaste lac, et les habitants étaient obligés de se réfugier sur les toits avec leurs familles et leurs chiens. C'est la saison de la famine. Les provisions d'hiver sont généralement épuisées. Le débordement chasse les tribus indigènes dans les montagnes et leur coupe toute communication. On ne peut pas encore prendre de poisson et les oiseaux aquatiques eux-mêmes ont fui dans la toundra. Une famille du village était réduite à une extrémité telle, qu'elle n'avait pas mangé depuis deux jours quand elle vint implorer la commisération des Américains. Plusieurs jours durant, ces malheureuses gens avaient vécu des harnais bouillis de leurs chiens; d'autres mangeaient les peaux de renne qui leur servaient de lit.

Le 12, ayant réuni les carbasses et les radeaux nécessaires avec leurs chargements de poteaux télégraphiques et de huttes, M. Bush et ses compagnons se mirent en route sur le fleuve, se laissant aller au courant. Le voyage n'était pas sans périls. Il y avait 800 kilomètres de protoks et de rivière à descendre avant d'atteindre le détroit de Behring, et les derniers 500 kilomètres étaient absolument inconnus des explorateurs et de leurs équipages indigènes.

Au sortir des rapides de l'Anadyr, la navigation dans les canaux latéraux était d'un calme désespérant. Pour

voyager nuit et jour, on s'était partagé le temps en veilles de six heures chacune. La première nuit que M. Bush fut de quart, il en profita pour se baigner, bien qu'il y eût encore des glaçons dans le protok. Ses exploits de nageur firent pousser aux indigènes des exclamations de surprise; cet exercice était complètement inconnu d'eux. Ces indigènes sont, sans exception, les créatures les plus simples, les plus bornées, les plus timides qu'on puisse voir. Leurs seuls vices leur viennent de leurs prêtres, qu'ils regardent comme des êtres surnaturels. Ce n'avait été qu'avec la plus grande difficulté que M. Bush avait pu recruter son monde; la crainte des Tchouetchis les arrêtait tous. « Certains d'entre eux, dit le voyageur, s'évanouissaient presque de frayeur pour une souris morte jetée au milieu de leur groupe, et un nommé Gourilla en particulier, bien que ne sachant pas faire une seule brasse, sauta à la rivière pendant la construction de notre radeau pour éviter d'être atteint par un projectile de cette nature. »

La descente par les protoks était extrêmement lente, et ces canaux, d'ailleurs, étaient tellement sinueux, qu'en beaucoup d'endroits les péninsules qu'on mettait des heures à doubler n'avaient pas une portée de fusil de largeur. Mais le mode de locomotion était si agréable, que les retards, tant qu'on avait de quoi manger, ne pesaient à personne, et sans les moustiques, qui dévoraient bêtes et gens, la vie eût été absolument confortable. Et puis on tuait des oiseaux aquatiques, on ramassait des œufs de canard; enfin on poursuivait dans des velkas les rennes sauvages qui traversaient l'eau et l'on en tuait parfois, ce qui augmentait agréablement les provisions de bouche.

illes
Bush
'il y
s de
ions
ommu
ures
u'on
eurs
s. Ce
Bush
tehis
geur,
ouris
mmé
e une
on de
ectile

te, et
qu'en
des
il de
able,
, ne
lévo-
nfor-
mas-
des
Pon
pro-



Descente de l'Analyr.

vi
a
p
tr
p
g
a
p
s
a
t
r
M
f

Les moustiques sont un horrible fléau, qu'on ne devrait guère s'attendre à rencontrer dans un pays où l'on a huit mois d'hiver rigoureux. Ces insectes cependant y pullulent. Il en est même une variété dont la piqure est très-douloureuse et cause de l'enflure. Ceux-ci s'infiltrèrent partout, par les plus fines coutures des vêtements ; ils se glissent même dans les cheveux. Ils s'attaquent si bien aux oreilles et aux narines des chiens, qu'ils finissent par faire mourir les malheureuses bêtes. Quand vient la saison de ces petites pestes (que les indigènes appellent « moske »), on fait rentrer les chiens dans les habitations et l'on y entretient constamment une épaisse fumée. Cette engeance est tellement désagréable, que M. Bush déclare préférer infiniment l'hiver avec ses froids extrêmes à l'été avec ses moustiques.

Le 18 juin, les voyageurs arrivèrent au confluent de l'Anadyr et du Myan. Ce point est un des grands passages des rennes à l'entrée de l'hiver, alors que ces animaux émigrent par troupes nombreuses ; on en tue là des centaines tous les ans. Au-dessous de sa jonction avec le Myan, l'Anadyr est un magnifique cours d'eau d'une largeur de plus de 5 kilomètres en certains points et contenant plusieurs îles boisées de kedrovniks. A 8 ou 9 kilomètres au-dessous du Myan, les habitants de Markova étaient venus pêcher, et leur campement, composé de tout ce qui peut servir d'abri, nageait dans l'abondance.

Quinze jours plus tard, aux approches de la grande rivière de la Krasnia ou rivière Rouge, deux ours noirs se montrèrent sur la rive ; mais ils décampèrent avant qu'on eût pu les tirer. Les indigènes ont une frayeur superstitieuse de l'ours ; rarement ils se servent, pour le désigner, du mot « midvait » (ours), mais ils l'appellent

« Mikhael Ivanitch » (Michel, fils d'Ivan). Pourquoi ce nom ? Ils ne purent le dire ; mais ils parlent de l'animal comme ils feraient d'un être humain.

Au-dessous de la Krasnia, Smith partit en avant dans sa vetka pour le « camp Macrae, » afin d'y prendre la chaloupe baleinière laissée là par M. Macrae et ses compagnons dans leur précédent voyage, et de la ramener pour remplacer le carbasse, qui n'était pas assez grand pour les bagages et les passagers. C'est en effet ce qui eut lieu, et le « bateau bleu, » comme on l'appelait, fut, dès qu'il apparut, chaudement salué par les voyageurs. Il était intact. Quant à l'habitation du camp, elle avait été en partie pillée par les Tchoutchis.

Les oies étaient abondantes sur les lacs dont est semée la toundra que traverse l'Anadyr. Les Américains se donnèrent le plaisir d'une chasse à la manière indigène. Deux vetkas furent transportés sur un des lacs, montés par deux indigènes armés de lances *ad hoc*. Les spectateurs se placèrent aussi près que possible de la rive sans effrayer les oiseaux. Quand tout fut prêt, les vetkas s'avancèrent, et le gibier, au lieu de gagner la côte, se laissa approcher de très-près. Alors les lances partirent dans la bande, se plantant chaque fois dans une des trop confiantes créatures. La capture faite, les chasseurs s'éloignaient, pour revenir de plus belle. Les lances en question sont une espèce de trident, elles ont 1^m,50 de long et se terminent par trois pointes de fer, mais non placées en rang sur une seule ligne. Ce harpon se darde au moyen d'un bâton de 35 centimètres, qui fait ressort sur une encoche de la hampe. A la fin, la bande des oies gagna le rivage, et alors commença un autre exercice. Les chiens furent lâchés et les hommes armés de bâtons

se jetèrent avec eux sur les fuyardes qui essayaient de gagner un autre étang. Soixante des infortunés volatiles furent tués dans cette poursuite.

On avait fait halte au camp Macrae, et l'on s'était mis en devoir d'y construire une yourte. A la grande surprise des voyageurs, aucun des anciens amis tchouetchis de M. Macrae ne vint les trouver, bien qu'ils eussent dû avoir appris le retour de celui-ci. On les attendait avec impatience pour se procurer des rennes à abattre. Comme ils ne se décidaient pas, on résolut d'aller à leur rencontre. M. Macrae prit le « bateau-bleu » et partit avec quatre hommes. Son absence dura quatre jours; il revenait avec six rennes et la bonne nouvelle que les vivres ne manqueraient pas à l'avenir.

Les Tchouetchis d'Okakrae, l'ancien guide de M. Macrae, n'avaient pas osé se présenter au camp, dans la crainte de recevoir le châtimement que méritaient les soustractions commises dans la hutte des Américains pendant l'absence de ceux-ci. Ces vols, déclara Okakrae, étaient le fait, non de ses compagnons, mais d'une bande de Tchouetchis de la côte septentrionale. Après la visite de M. Macrae, les Tchouetchis vinrent souvent au campement américain. Les premières fois ils apportaient avec eux de la viande, mais ils cessèrent bientôt de le faire. D'ailleurs, le saumon commençait à se montrer en quantité suffisante pour alimenter l'expédition.

Rien ne paraissait plaire autant aux Tchouetchis que de voir les étrangers nager. Hommes, femmes et enfants se pressaient à l'envi sur le bord du fleuve pour jouir de ce spectacle entièrement nouveau pour eux. Les plongeons surtout leur faisaient pousser des cris d'étonnement et d'admiration. Les revolvers étaient aussi un

grand sujet de curiosité : ils supposaient qu'on pouvait s'en servir indéfiniment sans les recharger, ce dont on se garda bien de les dissuader.

Les Tchoutchis ont beaucoup des Koraks dans leur aspect extérieur et dans certaines de leurs coutumes. Ils se rasent aussi le sommet de la tête, et leurs femmes se tatouent la figure. Leur culte religieux a pour intermédiaire des shamans, et les rennes et les chiens servent aux sacrifices. Comme les Koraks, ils se partagent en deux classes : les hommes des rennes ou nomades, et les tribus fixes, qui vivent de baleine, de phoque, de morse et de tout ce qu'elles peuvent se procurer. Chaque homme a autant de femmes qu'il en peut entretenir. Il est le maître absolu de ses épouses et peut à son gré les répudier, les vendre ou même les tuer, ce qui est quelquefois le cas.

Ces peuples ont très-peu de respect pour la vie humaine. Ils immolent fort régulièrement les vieillards et les infirmes de la tribu, ainsi que tous les autres individus incapables de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Le mode employé est la lance, la lapidation ou la strangulation avec des courroies de peau de phoque. Souvent ils laissent le choix à la victime, et, après la mort, si la personne est de celles pour lesquelles on professait beaucoup de respect, ils brûlent le corps; autrement ils l'abandonnent aux loups et autres carnassiers pour être dévoré. Cependant, malgré leurs coutumes barbares, ils paraissent être une race intelligente, et ils ont une certaine noblesse de caractère.

Un vieux Tchansi raconta à M. Bush un trait d'un chef tchoutchi, remontant à plusieurs années, qui dénote un héroïsme tout spartiate.

« C'était, dit M. Bush, en relatant le fait, au plus fort d'une épidémie de variole ou de choléra qui faisait d'affreux ravages. Les Tchouetchis mouraient très-rapidement, et tous les shamans du pays travaillaient nuit et jour à apaiser la colère du grand esprit du mal. Les chiens étaient sacrifiés par bandes, et leur sang rougissait la neige devant chaque habitation. Mais la Mort tenait haut son sceptre et faisait rage. En présence de l'impuissance de leurs charmes, les shamans tinrent une assemblée générale pour décider ce qu'il y avait à faire. La décision fut que le grand esprit demandait encore et toujours du sang, et le sang coula de plus belle; des centaines de rennes tombaient chaque jour sous le couteau des sacrificateurs. Du soir au matin, les campements retentissaient du bruit des tambours et des hurlements des fanatiques. Mais cela ne suffit point encore. La grande tribu se fondait comme la neige au printemps, et il n'allait bientôt plus rester personne pour raconter ses souffrances à la postérité. A cette phase désespérée, les shamans eurent une nouvelle conférence, et après une longue et solennelle délibération ils décidèrent que la mort seule du vieux chef pourrait apaiser le mauvais esprit.

« Cette décision faisant loi, elle tomba comme la foudre au milieu de la tribu. Le vieux chef était aimé de tous, et nombre d'individus s'offraient pour être sacrifiés à sa place; mais les sages docteurs s'en tenaient absolument à leur dernier mot. La tribu alors résolut de se laisser moissonner tout entière par le fléau plutôt que de consentir au prix demandé pour son salut.

« Les choses étant à ce point, le vieux chef, à son tour, rassembla son peuple et demanda aux pauvres gens d'accepter sa vie, heureux qu'il était de la donner pour tous;

mais il ne se trouva personne qui consentit à lui porter le coup fatal. Alors le vieux chef appela son fils, un adolescent, et, lui présentant sa propre lance, il en plaça le fer sur son cœur, et commanda à l'enfant de frapper. Celui-ci refusait, et, pour le décider, il ne fallut rien moins que la malédiction paternelle. Le coup fut donné enfin, et un immense gémissement s'éleva de tous les points du territoire. Peu de temps après, l'épidémie cessa, ce qui naturellement fut attribué par la tribu à la mort du vieux chef. »

On trouve parmi ces shamans de très-habiles jongleurs; ils font en plein air des tours de leur façon dont il est impossible de découvrir la supercherie. Les plus ordinaires consistent à se couper la langue et à se planter des couteaux dans diverses parties du corps. Les tribus voisines les redoutent comme des êtres surnaturels. Leur réputation en ce genre s'étend jusqu'au sud de l'Amour.

IX

Les Tchouctchis sont une peuplade indépendante et guerrière, la terreur des tribus d'alentour, mais ils ont une parfaite horreur des armes à feu. Les armes offensives se composent de la lance, de l'arc et de la fronde. En fait d'armes défensives, ils portent un double vêtement de peau bourré de sable. Comme les Koraks, ils sont très-experts dans les jeux athlétiques, très-amateurs, par conséquent, de courses, de sauts, de luttes; en somme, à part le langage, qui est un peu différent, ils se distinguent peu des premiers.

L'un des voyageurs européens de l'époque actuelle qui ont été le mieux en situation d'observer les Tchouctchis sur leur propre territoire, est M. W. H. Hooper, de la marine royale britannique, l'un des courageux explorateurs des mers du pôle, envoyés à la recherche de sir John Franklin. En 1848, lors de son premier voyage à bord du petit navire *Plover* (le pluvier) qu'il commandait, le lieutenant Hooper fut poussé sur la côte située à l'extrémité nord-est de cette langue de terre que vient couper le détroit de Behring, en séparant l'Asie du continent américain, et forcé d'y séjourner dix mois. Cette côte, bien rarement visitée, borde le pays désigné sur nos cartes par le nom des tribus éparses qui l'habitent, Tchoukotzk, Tuskis ou Tchouctchis. Cook fut le premier qui aborda ce rivage. Behring vint après lui; mais ni l'un ni l'autre ne dépassèrent Tchoutsloi ou Tuski-Noss. Billings, Novikoff et un ou deux autres navigateurs russes ont laissé çà et là quelques notions sur les Tchouctchis. Wrangell et ses compagnons virent des individus de cette peuplade à la foire d'Ostronovie, mais ils ne purent parvenir à entrer en relation avec eux d'une manière plus intime.

La relation qu'a écrite M. Hooper de son séjour chez les Tchouctchis¹, comble une lacune dans l'histoire de la race humaine. Il nous a paru intéressant de joindre ici aux descriptions de M. Bush quelques-uns des renseignements que fournit le livre de l'officier de la marine anglaise sur ce curieux rameau de la famille mongole.

Le lieutenant Hooper n'avait point à son service de langage pour se faire comprendre des Tchouctchis, et il

¹ *Ten months among the tents of the Tuskis, with incidents of an Arctic boat expedition in search of Sir J. Franklin, as far as Mackenzie River and Cape Bathurst.* By Lieut. W. H. Hooper, R. N.

dut, dans les premiers temps de son séjour au milieu d'eux, converser par signes jusqu'à ce qu'il eût acquis un certain nombre de mots qui le missent en état de se tirer d'affaire. Néanmoins les résultats obtenus par lui sont très-satisfaisants et faits pour intéresser. La première entrevue qu'il eut avec ces demi-sauvages lui fit concevoir des idées favorables sur leur honnêteté, en général; il crut même reconnaître qu'ils avaient un certain sentiment de l'honneur, impression que les faits postérieurs n'ont point démentie.

« Je fis cette nuit-là, dit M. Hooper, l'essai de la probité de nos amis : un beau jeune homme, nommé Ah-mo-leen, appartenant à une famille qui me plaisait plus que les autres, venait de me vendre son vêtement de dessus fait en peau de renne. Craignant qu'il n'en sentit trop cruellement l'absence pendant la nuit, je le lui laissai en lui faisant entendre qu'il me le remettrait le lendemain. Le matin, occupé de mes devoirs à bord, je ne songeais pas à remarquer les préparatifs de départ de mes favoris, quand mon ami Ah-mo-leen (je lui donne de bon cœur ce titre d'ami qu'il mérite), vint me trouver et me rendit avec des signes non équivoques de reconnaissance le vêtement que je lui avais prêté. Ce trait lui acquit mon estime, et je n'eus pas occasion plus tard de revenir sur la bonne opinion que j'avais conçue de sa probité. »

Lors de leur première visite aux habitations des naturels, les Européens furent accueillis avec une cordiale hospitalité; mais bien qu'on fût alors en novembre, il s'en fallut de bien peu que les malheureux visiteurs ne fussent rôtis, le degré de chaleur de la demeure d'un Tchouctchis étant en raison directe de l'honneur qu'il

veut témoigner à ses hôtes. A leur tour, les Tchouetchis vinrent visiter le *Plover*, disposé alors en casernement pour l'hiver, et se montrèrent tout à fait familiers. On les laissa examiner la salle à manger, entrer de cabine en cabine, manger et boire avec les officiers et les matelots. Ils firent preuve dans toutes ces circonstances d'un excellent naturel, et déployèrent constamment les plus bienveillantes dispositions.

Les vêtements des Tchouetchis sont, chez les plus riches, fabriqués presque entièrement de peaux de rennes, de faons et de chiens, garnies du poil de la bête, et fort bien apprêtées par les femmes. Les moins aisés se font des chaussures et des pantalons en peau de phoque. Le pays qu'ils habitent est l'image de la désolation. Des chaînes de collines, la plupart d'origine volcanique, se coupent et s'entre-croisent sans la moindre variété d'aspect. Quelques buissons d'andromédées rabougries, des mousses et des lichens y composent toute la végétation. Les Tchouetchis sont, pour ainsi dire, sans besoins, ils ne vivent que de leur pêche, et voyagent dans des traîneaux attelés de rennes et de chiens de différentes races.

Si le lecteur veut se former une idée d'une famille Tchouetchi, qu'il veuille bien lire les portraits que trace le lieutenant Hooper des personnages avec lesquels il était plus particulièrement en relation.

« Mooldooyah, le chef de la famille, était un homme d'une corpulence énorme et d'une physionomie remarquable. Le plus gros de beaucoup de toute sa tribu, il avait une taille de plus de six pieds anglais (soit 1^m,80), des membres forts et une corpulence massive qu'augmentait encore une tendance marquée à l'obésité. Sa figure ronde, large et épaisse, avait dû être belle dans son

jeune temps, exceptionnellement douée qu'elle était d'un nez droit et long et de sourcils bien marqués. Il avait le front large et bas, le menton lourd et la bouche sensuelle. Comme la plupart des hommes de taille gigantesque, Mooldooyah était d'un tempérament flegmatique, circonstance heureuse pour lui et les autres ; car, lorsqu'il se



Mooldooyah.

mettait en colère, ce qui lui arrivait rarement, il était terrible. Plus habituellement apathique, indolent, doux de caractère, doué en toute circonstance d'une patience exemplaire, il laissait les autres, et surtout sa femme, dont il était justement épris, faire ce que bon leur semblait, et montrait une grande répugnance à se tenir debout. Ajoutez à cela qu'il mangeait et buvait en propor-

tion de son coffre immense, et fumait autant qu'il pouvait, c'est à-dire, après qu'il eut fait ma connaissance, à peu près toute la journée.

« Yaneenga, sa femme, n'avait pas, selon moi, sa pareille dans toute la tribu. Elle y était en tout point l'honneur de son sexe. A la vérité Mi-yo, la charmante petite sœur de Mecco, l'aimable épouse d'Yappo, et la belle compagne de Mahkatzan, pouvaient bien lui disputer chacune la palme de la beauté, mais elles étaient toutes fort jeunes, tandis que la femme de Mooldooyah avait tous les charmes épanouis de la matrone. Laquelle d'entre elles d'ailleurs montrait cette éternelle bonne humeur, cette amabilité constante qui caractérisaient Yaneenga, cet empressement à saisir les moindres besoins de ceux qui l'entouraient ? Grande, large de poitrine, robuste et cependant bien prise, le port digne, la démarche aisée et gracieuse, des traits qui, maintenant trop pleins et trop accusés peut-être, avaient dû être magnifiques dans la première jeunesse, des yeux parfaitement noirs, toujours vifs et exprimant la bonté, une physionomie généralement agréable quoique singulièrement déparée par des lèvres trop épaisses, lesquelles, toutefois, servaient de cadre à une double rangée de dents fortes, régulières et blanches comme des perles, des vêtements propres et taillés avec goût, de petites mains et de petits pieds, des manières ouvertes et engageantes, telles étaient les qualités physiques et morales qui distinguaient mon amie Yaneenga et faisaient d'elle le diamant de sa tribu. Je reviendrai tout à l'heure plus au long sur son compte et sur celui de son mari. En attendant je passe à Ah-mo-leen, leur fils, dont j'ai raconté un trait honorable de probité à l'occasion du vêtement que je lui achetai lors de notre première entrevue.

« Ah-mo-leen, aujourd'hui le fils aîné de la famille, était un peu moins grand que son père, il avait naturellement moins d'ampleur, et comme il était beaucoup plus jeune, sa tournure était moins lourde ; il y avait aussi en lui plus d'animation, et il était beaucoup plus agile. A tous autres égards c'était le vivant portrait de Mooldooyah ; il avait son bon caractère et ses dispositions pacifiques ; il n'abusait jamais de la supériorité que lui donnait sa force physique vraiment grande. Je crois cependant que, malgré sa pesanteur, Mooldooyah était, même alors, infiniment plus robuste que son fils ; mais, après lui, Ah-mo-leen était, pour la taille et la force, le premier de la tribu. Mooldooyah me raconta souvent en termes pathétiques, la perte qu'il avait faite d'un fils aîné dont la constitution herculéenne surpassait tellement celle de son frère que, comme il l'exprimait par ses gestes, il eût pu prendre Ah-mo-leen par le milieu du corps et le jeter par terre comme un roseau.

« La jeune Ka-oong-ah, la fille de Yaneenga, donnait l'idée exacte de ce qu'avait dû être sa mère enfant. Elle était souple de membres, rose de teint, babillarde et gaie comme un oiseau. Elle avait une merveilleuse adresse pour la couture ; elle s'amusait à me faire une foule de jolis petits sacs, des gants, des poupées, etc. ; cette enfant était ma petite favorite et elle prenait grand plaisir à me jouer toute sorte d'espiègleries. C'est par elle que je termine le portrait des membres de cette famille. »

Accompagnons maintenant le lieutenant Hooper dans sa première visite aux naturels.

« Nous partîmes du navire par une matinée splendide, avec un temps à peu près calme et une température de

20 degrés au-dessous de zéro. J'avais l'honneur de conduire la femme, véritablement jolie, de Mahkatzan, qui se tenait assise derrière moi sur le traîneau, tandis que mon compagnon avait pris place à côté de notre digne hôte. Je tenais, naturellement, à m'acquitter convenablement de mon rôle d'automédon, mais mon premier début dans l'art de conduire un attelage de chiens ne fut pas des plus brillants. De guides, il n'y en a point ; les animaux doivent être dirigés presque exclusivement avec le fouet ou la perche, surtout quand le conducteur est un étranger, leurs maîtres ayant seuls le don de les faire obéir à la voix.

« Cet exercice exige beaucoup d'habileté et de vigilance ; on conçoit, en effet, combien il est difficile à une main inexpérimentée de faire sortir les chiens d'un chemin battu ou de les empêcher de regagner leurs demeures. Heureusement pour mon honneur que Mahkatzan marchait en tête et que notre équipage retournait à son écurie. De la sorte nous filâmes sans autre encombre que quelques rudes cahots. En pareil cas ma belle compagne de voyage m'étreignait vigoureusement, ce qui, naturellement, m'obligeait à me cramponner deux fois plus fortement au véhicule. Après une rapide course de quatre heures, pendant laquelle ma voyageuse eut la figure légèrement gelée, nous arrivâmes à Kaygwan, où notre conducteur demeurait. C'est à peine si nous eûmes le temps de jeter un regard autour de nous tant le brave homme était pressé de nous introduire sous son toit hospitalier. Kaygwan est un tout petit endroit qui ne mérite pas même le nom de hameau, car il ne consiste, si j'ai bonne mémoire, qu'en cinq huttes, y compris celle de notre hôte, laquelle, quoique beaucoup

plus grande que les autres, n'était pas encore de dimension extraordinaire. »

Voici de quoi se compose les habitations des Tchouetchis.

« Comme les huttes des Tchouetchis se ressemblent toutes, quant à la forme et aux matériaux dont elles sont faites, et qu'elles ne diffèrent entre elles qu'en grandeur, en propreté et en confort, je vais en faire une description générale, en tenant compte, plus loin, des particularités.

« En rond et à égale distance les unes des autres, sont dressées des côtes de baleine qui s'appuient sur un ou deux poteaux, et dont le nombre dépend de la grandeur de la hutte, laquelle est toujours de forme circulaire ou elliptique. Cette charpente est revêtue extérieurement d'une bache fortement tendue, faite de peaux de morses cousues avec soin, parfaitement séchées, et si bien préparées qu'elles conservent leur élasticité et leur semi-transparence. Certaines de ces bâches sont d'une dimension énorme; j'en ai vu une à Wootair, sur la tente de Métra, qui devait avoir au moins soixante-dix à quatre-vingts pieds (21 à 24 mètres) carrés et qui était partout aussi transparente que du parchemin. La lumière pénétrant ainsi par le toit dans l'intérieur, les fenêtres deviennent inutiles. Du côté le plus abrité une ouverture sert de porte; un rideau de peau de morse la ferme quand besoin est. Un petit mur de neige de dix-huit pouces (45 centimètres) à peu près de hauteur entoure la hutte afin d'empêcher le vent de s'y faire sentir. Quelques cordes de cuir, disposées de manière à donner au dôme de peau plus de solidité, complètent l'édifice.

« Les yaranga (pluriel de yarang), nom qu'on donne à ces huttes dans le pays, sont construites de forme ronde pour empêcher les rafales de neige de s'attacher aux

pignons et pour opposer moins de résistance aux ouragans qui balaient ces régions dénudées. Pour l'intérieur on n'a pas égard à ce principe d'architecture polaire. Les yaranga différant considérablement entre elles quant à leurs dimensions, puisque les unes n'ont que dix à douze pieds (3 mètres à 3^m,60) de diamètre, tandis que d'autres en ont jusqu'à trente et quarante (9 et 12 mètres), leurs dispositions intérieures varient aussi beaucoup. Dans les plus petites une pièce unique, souvent à peine assez large pour deux personnes, s'étend d'un bout à l'autre de la hutte, en face de la porte; mais dans les tentes des chefs, qui ont généralement avec eux sous leurs toits trois ou quatre générations, les chambres à coucher sont rangées en ligne au fond et de chaque côté de l'habitation.

« Ces chambres extraordinaires sont formées de poteaux enfoncés dans le sol, de distance en distance, à six ou huit pieds (1^m,80 à 2^m,40) du mur de la tente, si l'on peut appeler mur la bache dont nous venons de parler. Ces poteaux, hauts de trois à cinq pieds (0^m,90 à 1^m,50), supportent un plafond de lattes recouvert de peaux. Une épaisse couche d'herbes sèches est jetée sur le tout pour garantir du froid. Des peaux de rennes garnies de leur poil et soigneusement réunies par des coutures, pendent intérieurement des bords de cette toiture et peuvent se tirer ou se fermer à volonté, de manière à ne laisser, au besoin, aucune issue à l'air extérieur. A terre sont étendues des peaux de morses en guise de tapis, et, sur ces dernières, pour servir de lit, des peaux de rennes et de moutons de Sibérie admirablement préparées.

« Sous le ciel de la tente et contre les parois sont sus-

pendues des planchettes, servant de rayons, sur lesquelles sont placés des mocassins, des brodequins fourrés et l'herbe sèche dont les gens prudents ont soin de garnir leurs chaussures pour absorber l'humidité. Une espèce de plat ovale et peu profond fait l'office de lampe. Les naturels le fabriquent eux-mêmes, m'a-t-il été dit, avec une matière molle qu'on fait durcir ensuite ; mais cet ustensile a plutôt l'air d'avoir été taillé dans la pierre. Le long d'une éminence qui le partage en deux par le milieu dans sa plus grande longueur et qui peut avoir un pouce (25 millimètres) de haut, sont appuyées des fibres de mousses dont les extrémités, dépassant un peu la pierre, forment une large mèche. Le plat est rempli d'huile, la plupart du temps complètement gelée. Quand cette lampe est allumée, elle projette une très-belle lumière et donne une énorme chaleur sans odeur ni fumée.

« Tout autour de la hutte sont rangés les ustensiles et ornements que possède le maître. Dans les coins sont des seaux de bois taillés dans les débris apportés par les flots ; ils contiennent de la glace et de la neige, deux choses dont les Tchouetchis font une grande consommation. L'espace de l'yarang non occupé par les appartements sert d'antichambre ou de salle d'entrée ; on y dépose les comestibles avant l'opération de la cuisson, opération qui se fait là aussi en grande partie au moyen de lampes plus larges que celles destinées à l'éclairage ; c'est là encore que sont remisés les chariots à glace et à neige et les traîneaux déchargés, lesquels, quand on ne s'en sert pas, se placent plus particulièrement au-dessus du plafond des chambres à coucher. Enfin, les chiens mangent et dorment dans cette pièce. Les fidèles animaux cherchent toujours à se coucher le plus près possible de leurs

maitres, ils se tapissent le long des chambres et en soulèvent souvent la cloison flottante avec leur nez pour obtenir un peu de chaleur. »

Ces appartements étaient, paraît-il, chauffés à un tel degré, que les pauvres Européens y suffoquaient, surtout venant de respirer l'air pur et froid du dehors. « Je ne puis comprendre, dit ailleurs M. Hooper, comment les naturels peuvent endurer ces extrêmes de chaleur et de froid. J'ai quitté une température de vingt degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (c'est-à-dire vingt-neuf degrés centigrades au-dessous de glace), pour entrer dans des yaranga où le thermomètre montait à cent degrés (près de trente-huit degrés centigrade). Un pareil changement de température en un jour semblerait devoir donner la mort; mais les Tchouctchis s'en accommodent à merveille toute leur vie, et certes ce sont des hommes solides et robustes. »

Cette dernière remarque touchant la vigoureuse constitution des Tchouctchis s'expliquerait en partie par la coutume où ils seraient, au dire de Wrangell, de détruire tous les enfants faibles et estropiés. Cependant M. Hooper n'a rien vu qui confirmât le récit de ce voyageur. L'amour des parents pour leurs enfants est, au contraire, poussé à un très-haut point chez ces peuplades. Néanmoins; comme il n'a jamais rencontré d'enfants difformes ou de tempérament maladif, il se pourrait que Wrangell eût été bien informé. D'un autre côté le parricide et le *matricide*, quand l'âge et la faiblesse ont enlevé tout espoir de conserver les parents (et en général les vieillards et les infirmes de la tribu), sont d'un usage fréquent. Nous verrons plus loin que M. Bush et ses compagnons faillirent assister à une « cérémonie » de ce genre.

Voici une autre circonstance qui se rapporte aux tentes des Tchouetchis et que nous ne saurions passer sous silence. C'est l'ombre du tableau ; mais cette ombre est nécessaire à qui veut avoir une idée nette de l'ensemble.

« Les personnes, les vêtements, les habitations et même les chiens des Tchouetchis, sont littéralement couverts de vermine, et c'est probablement pour cela qu'ils se coupent les cheveux tout courts. Dès les premiers jours de notre voyage, nous acquîmes l'horrible conviction qu'il n'y avait pas moyen d'éviter la contagion. En vain nous changions d'habits et les faisons laver continuellement, en vain nous essayions de nous isoler autant que possible, le mal allait chaque jour croissant, nous finissions par souffrir de véritables tortures, et ceux d'entre nous de tempérament impatient et excitable, ne pouvant prendre ni sommeil ni repos, arrivaient à un état de constante irritation qui touchait à la folie. C'était surtout quand nous voulions dormir que notre martyr était le plus douloureux. Au dehors, quand nous voyagions, le froid paralysait les efforts de l'ennemi, mais l'attaque recommençait de plus belle dès que les cruelles bêtes reprenaient des forces sous l'influence de la chaude atmosphère des yaranga. Certes ce supplice est le plus affreux que j'aie enduré pendant notre station dans les parages des Tchouetchis ; je n'ai jamais rien souffert qui lui fût comparable ; j'en éprouvais une agitation de nerfs semblable à la danse de Saint-Guy. »

Les Tchouetchis ne vivant que de poisson, de veau marin, de chair et de graisse de baleine, d'un peu de viande de renne et de pemmican, professaient un certain mépris pour les comestibles de leurs visiteurs ; les épices

employées dans la préparation des viandes conservées, leur étaient particulièrement désagréables au palais. D'un autre côté, leur passion pour le sucre et toutes les choses sucrées en général, était extrêmement remarquable. Ils aimaient aussi singulièrement le tabac et les liqueurs fortes. Quiconque veut connaître le niveau de l'art culinaire chez les Tchouetchis, n'a qu'à lire le récit suivant d'un repas offert aux officiers du *Flover* :

« Je me propose maintenant de vous donner en détail le menu d'un festin Tchouetchi des plus splendides, auquel mes compagnons et moi primes part : j'imagine que nos goûts se rencontreront. C'est, je crois, chez presque tous les peuples, la condition primitive, le suprême devoir de l'humanité, que d'offrir à manger au visiteur dès qu'il se présente; nous trouvâmes cette règle établie chez les Tchouetchis. On commença d'abord par apporter, dans une auge de bois immense, une quantité de petits poissons crus, mais durcis par la gelée. Tous les naturels tombèrent sur cette entrée, et nous essayâmes, à contre-cœur je l'avoue, de suivre leur exemple; mais, étrangers que nous étions à ces façons gastronomiques, nous ne savions par où commencer l'attaque.

« Notre hôte se hâta de nous tirer d'embarras par une démonstration pratique, et, sous sa savante direction, nous devînmes bientôt plus experts. Mais, hélas ! une nouvelle difficulté ne tarda pas à se présenter. Il est à présumer que nos amphitryons engloutissaient d'un trait chaque bouchée, ou alors il fallait qu'ils eussent un goût bien décidé pour le plat en question. Dans tous les cas, il n'en était pas de même de nous, nous ne pouvions vaincre notre répugnance pour cette viande, et quand nous découvrîmes que ces poissons étaient dans l'état

même où ils se trouvaient en sortant de l'eau, c'est-à-dire pourvus de tout l'appareil digestif que la nature leur avait donné, il ne nous fut plus possible d'avaler les fragments qu'à l'aide de nos dents et de nos ongles nous étions parvenus à détacher.

« C'est en vain que notre hôte nous pressait de l'imiter, nous ne pouvions parvenir à achever le mets favori, et nous ne réussîmes qu'à grand'peine à nous dérober à ses instantes sollicitations.

« Le plat suivant se composait d'une masse verte qui avait l'air d'avoir été soigneusement hachée, et qui était également gelée. Avec ce hachis vint un morceau de lard de baleine, que la dame qui faisait les honneurs de la table coupa en tranches élégantes avec un couteau pareil à celui dont se servent les marchands de fromage; puis elle fit une part pour chacun, dans les différents coins de l'auge dont j'ai parlé, et qui servit tout le temps du repas, ayant soin d'y ajouter une petite portion du fameux hachis vert. La seule distinction en faveur des étrangers et des hôtes de qualité, c'est que leurs tranches de lard étaient coupées beaucoup plus minces que celles des autres convives. Nous goûtâmes à ce composé, et... nous ne l'aimâmes guère. Personne ne s'en étonnera : le lard de baleine parle de lui-même, et quant au hachis vert, qui véritablement n'était pas mangeable, nous apprîmes plus tard que c'était le repas *non encore digéré* d'un renne qu'on avait tué en notre honneur; c'est là du moins ce qui nous fut dit, mais le fait n'est pas encore parfaitement clair pour moi.

« Notre hôte ne s'offensa pas de ce que nous ne trouvions pas sa cuisine bonne, il parut seulement étonné de l'étrange dépravation de nos palais. Aidé de ses amis, il

eut bientôt expédié lard et hachis, et la dame du logis acheva la besogne en promenant ses doigts, d'une propreté douteuse, tout autour de l'auge, pour faire de la place au mets suivant. Cette intéressante opération terminée, elle porta ses doigts à sa bouche, les y enfonça un instant, et les en retira... nettoyés.

« La table fut chargée de nouveaux mets. Cette fois c'étaient des viandes d'un goût moins offensant pour nos estomacs affamés. D'abord parurent des morceaux de phoque et de morse bouillis, que nos amis les Tchouetchis furent ravis de nous voir manger. Ces viandes, tout-à-fait dépourvues de saveur, repoussaient par leur seule dureté et la manière dont elles étaient servies; mais, naturellement, nous ne voulions pas paraître trop singuliers ou trop difficiles.

« Vint ensuite un morceau de chair de baleine ou plutôt de peau de baleine; il était d'un noir de jai, et nous nous demandions si véritablement cela pouvait se manger; mais nos appréhensions étaient, cette fois, mal fondées. Ce morceau était coupé en long et en travers en très-petits cubes. Nous nous risquâmes à faire l'expérience de l'un d'eux, et nous fûmes agréablement surpris de lui trouver le goût de la noix de coco. Nous persistâmes alors, et fîmes de ces cubes, une consommation considérable, sans pouvoir revenir de notre étonnement. Ce plat devint, dans la suite, mon mets favori. Quand il eut disparu, on nous servit du renne bouilli en quantité très-limitée; nous lui fîmes ample justice.

« Après le renne, on apporta des tranches de gençives de baleine, auxquelles des fragments d'os adhéraient encore: je n'hésite pas à déclarer que ce manger me parut

délicieux. Autant que la comparaison est possible, c'est quelque chose de semblable, pour le goût, au fromage à la crème. Cette friandise, que les Tchoutchis appellent leur sucre, termina le repas, et nous nous plûmes à reconnaître qu'après le triste début du festin, le dernier acte n'en était pas du tout à dédaigner. »

Les Tchoutchis, tout aussi ignorants, en somme, que peuvent l'être des sauvages, ne manquent pas d'un certain talent d'invention et d'exécution, même en fait d'art. Ils excellent particulièrement dans la fabrication des casques et des pantalons en peaux de renne, de daim, de phoque et de chien, et dans celle des *okonches* ou camisoles de peau d'eider, des bonnets, des gants, des mocassins, etc. Ils brodent leurs vêtements très-habilement avec des erins de renne, et les ornent de découpures de cuir appliquées et cousues dessus. Ils cousent aussi, les uns aux autres, une quantité de petits morceaux de peaux de couleurs différentes, dont l'effet est souvent très-agréable à l'œil.

Une chose curieuse à observer, c'est qu'il y a chez eux des renommées industrielles tout comme dans les sociétés civilisées. Certaines femmes s'étaient fait une réputation dans l'art de préparer les peaux, d'autres dans l'art de les teindre. Tel individu était vanté pour ses manches de fouet, tel autre pour ses lanières. Leur talent pour couper et sculpter l'ivoire est également remarquable. Des modèles en ivoire de traîneaux et de meubles; des jouets, parmi lesquels des canards, des phoques, des chiens, etc., témoignaient beaucoup de goût et d'imagination. Des lignes de baleine avec des hameçons d'ivoire, des pelottes de ficelles de toute grosseur et de plus de cent mètres de long, sans nœuds, faites de lanières de

peau de morse, des traîneaux, des harnais, sont encore le produit de l'industrie indigène. Il y avait, dans le pays, un artiste, véritable Cellini tchouetchi, dont la réputation, comme sculpteur d'ivoire, était sans rivale.

Le *ildandysme*, paraît-il, étend ses racines jusque sous les neiges du pôle. Écoutez plutôt M. Hooper :

« C'est sans doute une condition essentielle de toutes les sociétés, que quelques-uns de leurs membres soient destinés à faire les damoiseaux et à chercher la considération d'autrui dans la tenue qu'ils affichent. L'habitué de Bond-Street, à Londres, et le petit-maitre du boulevard des Italiens à Paris, étaient ici représentés par le Tchouetchi dont nous avons fait notre ami. Ce jeune homme avait un habit d'une toute autre coupe que les habits de ses compatriotes, et il le portait d'une façon toute différente. Des bandes de fourrure teinte et des lanières de cuir dont les bouts pendants se terminaient par un ornement semblable à un grain de chapelet, remplaçaient les brandebourgs et les ferrets de ses confrères en élégance de nos pays civilisés. Il montrait surtout son tact de dandy dans le cachet particulier de sa coiffure et de sa chaussure ; son bonnet et ses mocassins étaient choisis avec autant de soin qu'ailleurs le chapeau et les bottes. Ainsi paré et attifé, il se pavanait avec un air de satisfaction intime et d'admiration de sa personne, qui, tout en provoquant le sourire, faisait naître, en même temps, de tristes réflexions sur la pauvre nature humaine partout la même. »

Les Tchouetchis sont ordinairement très-courageux et doués de beaucoup de patience. Ils attaquent, sans hésiter, le terrible ours polaire, et luttent avec lui corps à corps. « Nous avons rencontré un homme, raconte

M. Hooper, qui, nous fut-il dit, avait attaqué, armé seulement d'une espèce de large couteau-poignard, un ours colossal dont il était venu à bout. Cet homme avait reçu, dans le combat, une affreuse blessure à la poitrine, on y voyait l'empreinte profonde des ongles du monstre; il portait également, sur la figure, une horrible cicatrice, et il était, en outre, estropié pour la vie. »

Il est tout-à-fait évident, d'après le récit du lieutenant Hooper, que les officiers et l'équipage du *Plover* ne durent l'hospitalité cordiale et les bons traitements qu'ils reçurent de la part des Tchoutchis, qu'à la parfaite urbanité avec laquelle eux-mêmes se conduisirent, et aux ménagements qu'ils ne cessèrent d'avoir pour ces amis de rencontre. A cet égard, la relation de l'officier anglais est, d'un bout à l'autre, une leçon de politique qui prouve les excellents résultats qu'avec des demi-sauvages on peut obtenir de rapports bienveillants. M. Hooper est lui-même un exemple remarquable de courage et de patience unis à une âme impressionnable et tendre. Ces qualités éminentes ne se montrèrent nulle part mieux qu'au milieu des tristes péripéties de son voyage au cap Oriental, exécuté à pied, avec des traîneaux seulement pour les provisions.

Le lieutenant Hooper, accompagné de MM. Martin et W.-H. Moore, et de quelques naturels de leurs amis en qualité de guides, partit, dans la matinée du 8 février, par un beau temps clair et une température de vingt à vingt-trois degrés Fahrenheit au-dessous de zéro, c'est-à-dire plus de trente degrés centigrades au-dessous de glace. Le premier soir, les voyageurs atteignirent des tentes où on leur offrit des poissons gelés et bouillis. D'effroyables rafales de neige les retinrent toute la journée du 9; mais,

commençant à s'impatienter, ils se remirent en route le 10, malgré le temps. Arrêtés à chaque pas par les nuages de neige fine que le vent leur soufflait au visage et qui les aveuglait presque, ils n'atteignirent que Noowook, misérable station de pêche, où, cependant, les pauvres habitants leur offrirent une hospitalité proportionnée à leurs moyens. Là, un de leurs chiens les quitta,



Noowook.

mais ils en rachetèrent un autre le lendemain, pour six onces de tabac. La journée du 11 fut encore brumeuse, la neige tombait toujours. Après avoir dépassé Tchaytcheen, — pauvre hameau de cinq petites huttes, situé sur un golfe superbe, — ils gagnèrent la rive opposée, et marchèrent, à l'ouest, vers une chaîne de collines où ils s'arrêtèrent pour se reposer.

« Le ciel avait été sombre tout le jour, et, pendant les quelques instants que nous nous étions arrêtés, une neige fine et serrée s'était mise à tomber et nous cachait notre route. Loin de se ralentir, elle ne fit qu'augmenter de violence. Il était impossible de rien voir du pays où nous nous trouvions, et c'est à grand'peine si moi, qui fermais

toujours la marche, je distinguais la silhouette de notre guide Mooldooyah qui, néanmoins, continua bravement d'avancer jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors seulement notre Tchoutchi montra des signes non équivoques d'hésitation et de doute ; il s'arrêtait de temps en temps pour se consulter avec sa femme et cherchait avec inquiétude à percer du regard les ténèbres qui commençaient à nous envelopper rapidement. Enfin, après que nous eûmes descendu le revers d'une colline et fait une pointe sur une surface unie, Mooldooyah s'arrêta définitivement. Nos craintes se trouvaient réalisées, notre guide s'était égaré. Nous étions maintenant, nous dit-il, sur une glace d'eau salée, une petite anse probablement ; mais il n'en connaissait ni le nom ni la situation. En somme, la neige et l'obscurité lui avaient fait perdre son chemin, et il fallait attendre là que la lune vînt nous prêter sa lumière et nous aider à nous retrouver.

« Le lever de cet astre ne devait avoir lieu que dans quatre ou cinq heures. En conséquence, nous nous assimes sans murmurer, appelant de nos vœux la reine des nuits pour nous tirer d'embarras. Nous proposâmes, il est vrai, de nous servir du compas ; mais Mooldooyah rejeta l'offre comme inutile dans cette circonstance. Heureusement, la neige en tombant avait amené une amélioration sensible dans la température, et, en réalité, nous ne souffrions pas beaucoup du froid ; nous avions même l'esprit si libre, que nous chantâmes en chœur plusieurs chansons favorites, et que Martin et moi nous dansâmes sur la neige une danse qui mériterait le nom de polka tchoutchi. Toutefois, cet exercice était un peu trop fatigant pour être prolongé ; nos vêtements étaient chargés de neige, et nous avions trois pieds de neige

pour parquet. Nous eûmes donc recours au tabac à fumer. Puissent les adversaires de la pipe suspendre ici leur anathème en songeant de quelle consolation le tabac fut pour nous dans cette circonstance ! »

Le lever de la lune ne changea rien à la triste position de nos voyageurs. À peine même s'ils pouvaient en distinguer la lueur incertaine à travers les épais flocons de neige qui tombaient sans interruption. Forcé leur fut donc de disposer les traîneaux de manière à s'en faire des abris, suivant en cela l'exemple de leur ami Mooldooyah, et aidés des conseils de son excellente femme Yaneenga, plus prompte encore que son mari à deviner leurs besoins.

« Mooldooyah et sa femme étaient évidemment dans un état d'anxiété terrible sur notre sort. Pour eux-mêmes, ils ne craignaient pas grand'chose, habitués qu'ils étaient à la rigueur du climat (quoique cependant, dans des événements pareils, les naturels ne sont pas toujours épargnés). Mais le cas était différent pour les étrangers ; les bons Tchoutchis ignoraient jusqu'à quel point nous étions capables de résister au froid. Dans cette extrémité, c'est à toi qu'on s'adressa, Providence des Tchoutchis ! On en pensera ce qu'on voudra ; mais j'avoue que, sans avoir la fibre bien délicate, la cérémonie, quelque simples qu'en fussent les détails, me pénétra d'un sentiment de terreur religieuse, et m'ouvrit les yeux pour la première fois sur le danger réel où nous nous trouvions.

« Quittant le traîneau d'un pas lent et mesuré, le couple tchoutchi s'éloigna à quelque distance de nous. Yaneenga se prosterna à terre, la figure dans la neige, les mains levées au-dessus de la tête. L'homme se tourna d'abord à l'ouest, puis au nord et au sud, s'inclinant

chaque fois et omettant, je ne sais pourquoi, peut-être par oubli, le quatrième point cardinal. Il avait, comme Yaneenga, les bras levés au-dessus de la tête. Dans cette position, il poussa à plusieurs reprises des cris dont la note retentit encore à mon oreille en écrivant ces lignes, — des cris extraordinaires, prolongés, lugubres, des cris de désespoir lancés à pleins poumons, semblables d'abord au roulement sourd du tonnerre, et s'affaiblissant par degré pour finir en une plainte d'une incroyable tristesse. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi horriblement émouvant. Le cri d'agonie de l'Irlandais et le hurlement sauvage du Peau-Rouge ont l'un et l'autre frappé de très-près mon oreille; mais ces cris ne sont rien comparés à l'invocation de détresse de Mooldooyah à ses dieux. Les deux Tchoutchis revinrent ensuite à leur traîneau où je les rejoignis. Je trouvai Yaneenga calme, mais pleurant abondamment; son mari assis, dans un morne silence, ne répondit que très-brièvement à mes questions. Je retournai bientôt à mon traîneau et m'étendis auprès jusqu'au matin; mais le sommeil ne vint que tard, il fut très-agité, et je m'éveillai souvent. »

Le jour ne leur apporta guère de soulagement, la neige continuait à tomber en quantité énorme, la vue ne pouvait s'étendre qu'à quelques mètres, et ils n'avancèrent que très-lentement le long de la côte. Le soir, le vent s'éleva et la température baissa considérablement, aussi s'estimèrent-ils heureux de creuser des trous sous la neige et de s'y blottir. Ils demeurèrent deux longs jours sous cet abri misérable. Malheureusement, M. Moore fut dans cet intervalle atteint d'une violente diarrhée.

« Ce fut une nuit épouvantable; les ténèbres nous environnaient de toutes parts sans qu'il nous fût possible

de les dissiper, dépourvus que nous étions de combustible quelconque. La neige, traversant nos vêtements de dessus, nous fondait sur le corps. La même chose arrivait à nos gants et à nos coiffures, et les petites boules de glace qui se formaient dans nos cheveux tout autour de la tête finissaient par nous incommoder extrêmement. On peut facilement se figurer l'horreur de notre situation, celle surtout de notre pauvre camarade, aggravée encore par la maladie et l'obligation de s'exposer au froid.

« Le jour vint, mais notre position resta la même ; nos âmes étaient aussi morfondues que nos corps. Songez, mes chers amis, au désolant tableau que nous avions sous les yeux ! Le jour, la nuit, de la neige et toujours de la neige, tantôt tombant perpendiculairement en flocons épais, tantôt chassée en nappes obliques par d'horribles rafales, et cherchant les aspérités du sol pour s'y accrocher. »

A midi, un répit momentané releva les courages, et l'on fit de nouveaux efforts, mais les traîneaux se brisèrent ou se renversèrent.

« La neige cessa vers le soir de tomber avec autant de force, et cette insignifiante amélioration fut cause en partie d'une illusion de nos sens, qui, en s'évanouissant, nous laissa dans un désappointement cruel. Sans nous en douter, nous approchions encore de la mer, quand tout à coup nous crûmes avoir devant nous un groupe d'yaranga que nous saluâmes avec transport. Chose étrange, les chiens manifestaient également de joyeux symptômes de reconnaissance, et nous n'eûmes pas besoin de les exciter beaucoup pour leur faire presser leur allure. Hélas ! nous aurions pu épargner nos hurrahs d'allégresse. Ce que nous avions pris pour des

yaranga n'était que les profils de falaises et de rochers abruptes qui, quand nous les approchâmes, semblèrent nous grimacer un rire moqueur.

« L'immense quantité de neige tombée avait rendu la marche excessivement difficile surtout avec des traîneaux aussi chargés qu'étaient les nôtres. Les chiens pouvaient à peine se dégager, et nous étions obligés à chaque instant de relever un véhicule ou l'autre. Dans notre état d'épuisement, ces continuels efforts étaient excessivement pénibles, et l'extrême faiblesse de M. Moore, qui souffrait toujours de son indisposition, ajoutait encore à nos fatigues.

« Dans l'impossibilité matérielle d'aller plus loin, nous nous arrêtâmes enfin à l'entrée d'un petit canal bordé de rivages escarpés. Nous passâmes là une nuit de misère et d'inquiétude infiniment plus terrible qu'aucune des précédentes. Le vent, qui s'engouffrait avec violence dans ce défilé, nous enterrait sous des tourbillons de neige et nous gelait jusqu'à la moelle des os, la température ayant de nouveau baissé considérablement.

« Cette nuit restera à tout jamais gravée dans ma mémoire. Je ne me rappelle pas de fois ses heures si lentes sans frissonner à la pensée de l'état où nous devons être le lendemain matin. Je regarderai toujours comme un miracle que nous n'ayons pas été tous gelés; car nos vêtements de dessous étaient complètement imprégnés de neige fondue, et ceux de dessus étaient raides comme des planches.

« La matinée du 14 ne justifiait que tout juste la lueur d'espoir que nous conservions. Un brouillard épais obscurcissait le ciel; et, malgré le chemin que nous avions fait, il paraît que nous avions tourné dans

un cercle, car nous reconnûmes nos précédentes traces. Entre neuf et dix heures, cependant, le brouillard se dissipa, et un horizon immense se déroula sous nos yeux. Grâce à cet heureux hasard, Martin et Mooldooyah aperçurent en même temps un promontoire dans le lointain, et reconnurent alors que nous étions dans l'Oong-wysac-Coy-ee-mak, ou Havre d'Oongwysac, et que, par conséquent, nous pourrions gagner le village d'Oongwysac avant la nuit. Nous prîmes immédiatement notre point pour le cas où le temps s'obscurcirait encore, mais il s'éclaircit au contraire de plus en plus, et en mettant à contribution la faible dose d'énergie et d'activité qui nous restait, nous atteignîmes Oongwysac après une pénible marche de dix heures.

« Nous arrivâmes dans les yaranga complètement épuisés... Notre premier cri fut pour demander de l'eau. De l'eau! avec de la neige tout autour de soi! Eh bien! oui, mes bons amis, de l'eau même au milieu des neiges. La soif fut une de nos plus grandes souffrances, et la neige que nous mangions ne faisait que l'augmenter en nous enflammant le gosier. Nos pauvres chiens tombaient d'inanition. »

L'*okonch* des naturels est un vêtement d'une valeur inappréciable comme protection contre la neige. Il est fait avec des intestins de baleines et autres monstres marins, ouverts et cousus les uns aux autres. Cette espèce de chemise, quand elle est bonne, est entièrement imperméable à l'eau et excessivement légère; elle pèse à peine quelques onces¹.

¹ Nous avons dû limiter nos extraits aux Tehouctekis comme rentrant plus directement dans le cadre que nous nous sommes tracé. L'ouvrage de M. Hooper contient aussi une très-intéressante relation d'une expédition

X

Les Tchouetchis qu'avaient rencontrés si loin M. Bush et ses compagnons, appartenaient à la catégorie des nomades. Pour leurs voyages d'hiver, ils emploient les mêmes traîneaux et les mêmes chaussures à neige que les Koraks nomades. En été, quand ils remontent les cours d'eau ou qu'ils côtoient les rivages de la mer, ils attachent à leurs bateaux une longue courroie de peau de phoque, et se font remorquer par leurs chiens. Comme tous les indigènes de ces contrées, ils sont grands fumeurs. Leur pipe est fort curieuse et faite exclusivement en vue de l'économie. Le fourneau, généralement en plomb ou en cuivre, n'a guère que la capacité d'un dé à coudre, tandis que le tuyau est plus gros que le bras d'un homme. Ces tuyaux sont évidés à l'intérieur, et ont par le bout inférieur de petites portes fermées avec de la poix, et qu'on peut ouvrir à volonté. Ils sont ainsi faits en raison de la rareté du tabac, qui s'emploie toujours mêlé à une égale quantité de poudre de bois ou d'écorce. De cette poudre le large tuyau est toujours plein ; elle se sature ainsi à la longue de nicotine, et est alors fumée en guise de tabac. Certains Tchouetchis ont une vraie passion pour la nicotine, qu'ils paraissent absorber im-

sur les côtes arctiques de l'Amérique septentrionale, relation où il est question d'Esquimaux infiniment moins sociables que les bons Tchouetchis ; des rivières Peel et Mackenzie remontées par l'auteur ; des forts de la Compagnie de la baie d'Hudson où il prit ses quartiers d'hiver, etc., etc. Ce récit est en outre émaillé d'horribles épisodes de famine, d'Indiens anthropophages, et de combats entre les Indiens et les Esquimaux.

punément, et pour en avoir ils font des échanges avec les habitants d'Anadyrsk.

Le 1^{er} août, comme il n'y avait pas signe de navires, les indigènes qui avaient accompagné les Américains, concluant qu'il n'en viendrait point, et désirant en outre regagner leur pays en temps utile pour faire leurs provisions de poisson et de renne pour l'hiver, déclarèrent vouloir s'en retourner. Les voyageurs, toutefois, parvinrent à en retenir quatre, et par les autres ils dépêchèrent au Cosaque Koschevine des instructions à l'effet de leur envoyer dix ou douze traîneaux, dès que les routes d'hiver seraient praticables, pour le cas où eux-mêmes ne seraient pas revenus auparavant.

La non-arrivée du navire ne laissait pas d'inquiéter nos explorateurs. Un accident au bâtiment attendu eût en effet rendu leur position peu enviable. Leur intention était de rester à leur campement tant qu'il n'y aurait plus possibilité pour un bâtiment d'entrer sans danger dans le fleuve, et alors de retourner sur leurs pas jusqu'à Outchostika, si c'était possible, sûrs qu'ils étaient d'y être bien reçus et d'y trouver des vivres en attendant les traîneaux d'Anadyrsk. Le saumon était encore rare, et les filets étaient tellement usés, que la plupart des poissons passaient à travers les mailles. Les voyageurs étaient donc à la portion congrue. Heureusement la toundra voisine leur fournit en abondance aînelles et autres baies, ce qui ranima un peu leur espoir. Leur aspect extérieur était d'ailleurs misérable : leurs vêtements de dessous étaient en lambeaux, et quant à leurs habits de peau de renne, quoique parfaitement entiers, ils avaient fini par devenir horriblement sales. L'eau, à vrai dire, ne manquait pas; mais il n'eût pas été prudent, à cause des mous-

tiques, de s'en séparer même un instant pour les laver.

Dans ces circonstances on comprend l'anxiété avec laquelle tout le monde attendait l'arrivée du steamer *Wright* chargé d'apporter des vivres, des matériaux pour la ligne à construire et un renfort d'ouvriers de la Californie. On était au commencement d'août; il était grand temps que le navire parût, si l'on voulait utiliser les derniers jours propices à l'inauguration des travaux.

Le 14, le *Wright* se montra enfin, et il s'en détacha un canot dont l'équipage vint fort à propos tirer d'inquiétude les habitants du camp Macrae. Après un déjeuner rapidement expédié, M. Bush avec le « bateau bleu » et ses indigènes se rendit à bord du steamer. Rien ne saurait rendre l'étonnement et les continuelles exclamations des naïfs Sibériens à bord du *Wright* devant chaque objet qui frappait leur vue. Le sifflet de la machine leur fit une telle peur, qu'encore un peu les pauvres diables se seraient jetés à la mer. Deux petits chiens terriers excitèrent au plus haut point leur curiosité. Aussi en eurent-ils ensuite pour des semaines à raconter toutes ces merveilles à leurs compatriotes moins favorisés qui avaient été laissés à terre.

A dix kilomètres environ au-dessous du camp Macrae, l'Anadyr s'élargit considérablement et forme une baie de plus de 50 kilomètres d'étendue, dans laquelle se déverse la rivière Arnora. Au delà les rives se rapprochent et, plus loin, reforment une autre baie qui fut plus tard baptisée du nom de « baie du Golden-Gate » (la Porte-d'Or). C'est là que le *Wright* était à l'ancre quand M. Bush le rejoignit. A 5 ou 6 kilomètres au-dessous est le golfe d'Anadyr, l'un des bras de la mer de Behring.

Le *Wright*, après avoir déchargé une portion de son

matériel dans le bateau de M. Macrae, gagna le large pour aller rejoindre à la baie du Pluvier, à deux journées au nord-ouest, deux autres navires de la compagnie qui y attendaient des ordres.

M. Bush, chargé du soin de construire une station sur ce point, se mit immédiatement à l'œuvre. Cette occupation ne l'empêcha pas d'explorer le voisinage. Dans ses excursions à l'entrée de la baie avec le *Wright*, il eut plus d'une occasion de visiter les Tchouctchis qui y étaient campés. Ces indigènes ressemblaient beaucoup aux Tchouctchis déjà décrits, bien que la stérilité du pays d'alentour et l'absence totale de bois flotté les obligeassent à puiser à d'autres sources les matériaux de leurs habitations et de leurs canots. Leurs tentes, faites de peaux de morses, de phoques et de rennes, sont généralement de forme ovale par cette raison que, ne pouvant se procurer de perches droites, les habitants, comme on l'a vu au chapitre précédent, remplacent la charpente de bois par des os cintrés de baleines.

Leur seul combustible est la graisse. Leurs embarcations, grands bateaux de peau appelés « bideras » sont généralement faits de peaux de morses tendues sur des os. Ils s'en servent même par le gros temps, et, pour les empêcher de chavirer, ils les équilibrent avec des peaux de phoques gonflées d'air et fixées aux flancs. Ils les manœuvrent avec de courtes pagaies à un seul plat. Leur costume d'hiver est de peau de renne avec des bottes de peau de phoque ; mais, en été, beaucoup d'entre eux portent des vêtements faits de peaux d'oiseaux préparées avec les plumes et cousues les unes aux autres dans la forme voulue. Pour la pluie, ils ont une espèce de blouse à capuchon faite de peaux de poissons ou d'intestins de ba-

leines ou de morses. C'est le vêtement que M. Hooper désigne sous le nom d'*Okonch*. La même matière est employée par les indigènes russianisés dans toute la Sibérie orientale en guise de vitres aux fenêtres, à cause de sa transparence. Sous beaucoup de rapports, cela vaut mieux que les glaçons, qui servent aussi aux mêmes fins.

La baleine, le phoque et le morse, aliments à peu près uniques des Tchouetchis, abondent dans ces parages; les vivres, par conséquent, leur font rarement défaut. En outre, ils font un commerce assez prospère avec les baleiniers et les marchands qui visitent annuellement leurs côtes; ils échangent des dents de morse, de la baleine et de la graisse contre des spiritueux, des fusils et divers ustensiles.

Ces indigènes ont une ingénieuse manière de prendre les morses en été. Ils leur donnent la chasse dans leurs « bideras » et les harponnent avec un harpon à pointe d'os auquel est fixée une longue lanière, à l'autre extrémité de laquelle est une peau de phoque gonflée d'air. Quand l'embarcation est sur un point où s'est montré un morse, l'équipage cesse de ramer et bat l'eau avec de longues baleines plates; ce bruit excite la curiosité de l'animal et le fait reparaitre à la surface. Malheur à lui s'il est à portée du harpon; la pointe acérée s'enfonce dans ses chairs et la bouée, en l'empêchant de plonger, le signale à de nouveaux coups; on l'achève d'ordinaire à la lance.

M. Bush assista un jour à une expédition de cette espèce. Une autre fois, intrigué de savoir ce que pouvaient faire un groupe nombreux d'indigènes réunis à un kilomètre environ de leur village à l'extrémité de la baie, il résolut de les joindre avec quelques-uns de ses



Tchouetchis harpissant le morse.

con
éc
leu
les
br
to
na
m
ce
q
le

v
h
u
e
d
K
L
S
L

compagnons. « Ce ne fut pas sans quelque difficulté, écrit le voyageur, que nous escaladâmes le terrain rocailleux qui nous séparait des Tchouetchis. Épars de tous les côtés, sur les fragments de rocs, étaient des crânes brisés et d'autres ossements humains : l'idée nous vint tout d'abord que ce lieu était celui où l'on tuait d'ordinaire les vieillards et les infirmes de la tribu. Notre première impression fut que nous allions assister à un de ces actes de barbarie, et j'avoue que le cœur me manquait en approchant du groupe. Mais les gais propos et les rires de cette foule désarmèrent nos soupçons.

« Il y avait une quarantaine de personnes présentes, vieillards, femmes et enfants, tous paraissant en belle humeur. Au milieu d'eux, sur un petit tertre uni, était une longue rangée de pierres de 6 pieds de longueur, à côté desquelles gisait un renne fraîchement tué et qu'une demi-douzaine de hideuses sorcières s'occupaient à dépecer ; les meilleurs morceaux étaient étalés avec des poignées de tabac sur les pierres en question. Ces mégères bavardaient et riaient à qui mieux mieux. « Allons, pensâmes-nous, il ne s'agit que de quelque sacrifice à leurs dieux. » Et appelant Nam-Kum, indigène assez intelligent qui, dans ses rapports avec les baleiniers, avait appris quelque peu d'anglais, nous nous mîmes à l'interroger.

« Vous voyez, répondit-il en nous montrant un personnage du groupe, vous voyez ce vieillard qui n'a pas d'yeux, tout à l'heure on va le tuer. »

« Regardant dans la direction indiquée, nous vîmes en effet un vieillard aveugle assis sur un rocher au milieu des autres indigènes, si parfaitement calme, que je croyais me tromper en le prenant pour la victime dési-

gnée. On n'avait pas l'air de s'occuper de lui, et rien dans son extérieur ni dans les actes de ses compagnons ne pouvait donner à supposer qu'on allait bientôt le supprimer de ce monde.

« Mais pourquoi le tuer, Nam-Kum ? » reprîmes-nous.

« Nam-Kum nous expliqua le fait tant bien que mal, et nous finîmes par comprendre que c'était sur sa propre demande que le vieillard allait être tué. Il avait beaucoup de rennes et était au-dessus du besoin ; mais l'année précédente, il avait perdu un fils qu'il aimait beaucoup ; depuis lors, la vie lui était devenue insupportable et il avait prié sa tribu de l'en délivrer. On avait déjà pris jour une fois ; mais à l'instante prière de son petit-fils, le bonhomme avait consenti à se laisser vivre. Néanmoins il avait encore changé d'avis et aujourd'hui ses vœux allaient être accomplis. »

Répondant à d'autres questions, Nam-Kum apprit aux Américains comment les Tchouetchis tuaient leurs victimes. Si celles-ci sont des personnes pour lesquelles ils ont du respect, ils leur ôtent d'abord la sensibilité en leur faisant respirer certaines substances — lesquelles ? l'indigène ne put le dire — puis on leur ouvre quelques-unes des principales artères et on les laisse mourir ainsi. Les corps de ces victimes sont toujours brûlés. Les individus ordinaires sont frappés de coups de lance ou lapidés ; à quelques-uns on passe un nœud coulant au cou et on les traîne sur les rochers où on laisse ensuite leurs cadavres devenir la proie des chiens affamés du campement — que, sans doute, viennent aider les loups et les ours.

Nam-Kum ne pouvait comprendre l'étonnement et l'horreur des Américains à son récit.

« Ce n'est pas mal, répliquait-il. Les Tchouetchis l'ai-

« ment beaucoup. Même chose pour tout le monde. Quand
« moi devenir vieux, eux tuer moi aussi. »

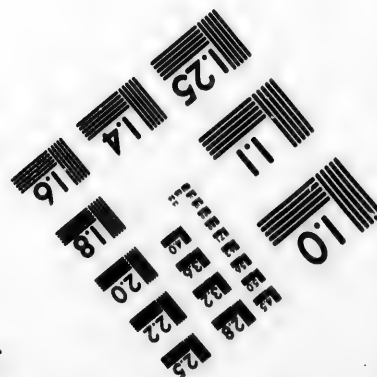
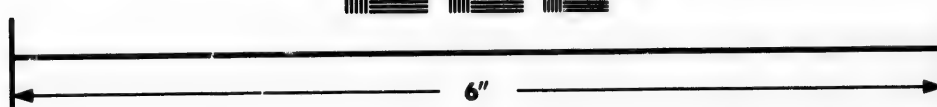
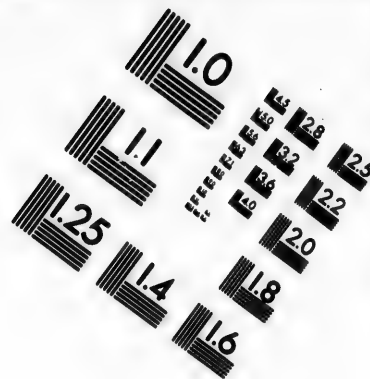
Toutefois la présence des étrangers causa une certaine hésitation chez les naturels; ils finirent même par discontinuer leurs préparatifs. Le vieillard, raconta plus tard Nam-Kum, ne fut pas tué, son petit-fils l'ayant encore amené à changer de résolution. Il est probable qu'on aime mieux remettre l'opération à une époque où les navires de l'expédition auraient quitté la baie.

Le clipper *le Rossignol*, appartenant à la compagnie télégraphique et envoyé de San-Francisco, avait apporté deux petits steamers à fonds plats, destinés, l'un à l'Anadyr, l'autre à l'Yukon, rivière de l'Amérique russe. Ces bateaux furent mis à l'eau. Le *Golden-Gate*, autre navire de la compagnie, vint sur ces entrefaites rejoindre la petite flottille avec du matériel et neuf mois de vivres pour vingt-cinq personnes. C'était le groupe de travailleurs que devait commander M. Bush dans le district asiatique nord qui lui était assigné. Il n'y avait guère à espérer toutefois qu'on pourrait faire grand'chose d'utile avant l'été. L'important était donc de s'installer confortablement pour l'hiver.

XI

Le 19 septembre, M. Bush et son monde entraient dans l'Anadyr et faisaient avertir de leur approche leurs compatriotes du camp Macrae. Le 1^{er} octobre tout était débarqué et l'habitation à peu près terminée. La neige s'était déjà montrée, et pendant plusieurs nuits il s'était





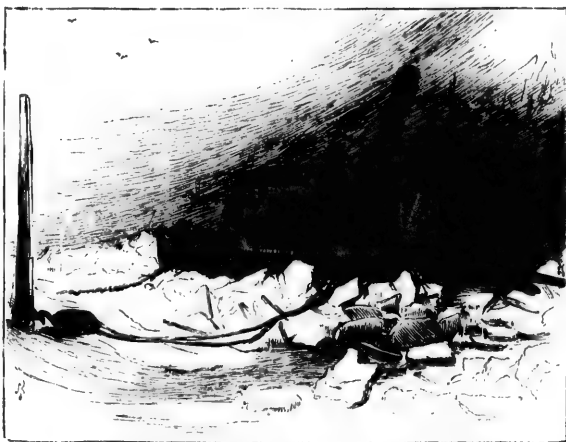
Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4507**

1.4 1.28
1.3 1.32 1.25
1.36 1.22
1.39 1.20
1.18

1.1
1.0
0.9
0.8

formé une mince couche de glace sur le rivage; bientôt la baie ne tarda pas à se prendre toute entière. L'hiver était venu. Le petit steamer *Wade* était immobilisé dans les glaces du fleuve jusqu'au retour de la belle saison. Mais on espérait que dans la baie le *Golden-Gate* aurait eu le temps de gagner le large. Par malheur le *Golden-Gate*, lui aussi, s'était laissé surprendre et, pour comble de



Le « *Wade* » immobilisé dans les glaces de l'Anadyr.

malheur, les glaces l'avaient éventré; il faisait eau, et son équipage de vingt-cinq hommes n'avait eu d'autre alternative que de le quitter et de gagner la terre pour passer l'hiver avec M. Bush et ses compagnons.

L'arrivée de ces vingt-cinq bouches supplémentaires ne laissait pas de donner des inquiétudes pour l'avenir, et chacun comprit qu'il allait être réduit pour tout l'hiver à la portion congrue. Le *Golden-Gate* avait à bord pour deux mois de vivres placés hors de l'atteinte de l'eau. On

entôt
hiver
dans
ison.
ait eu
Gate,
le de

résolus d'aller chercher ce précieux mais insuffisant supplément et, malgré tous les dangers de l'entreprise, on réussit à le transborder à terre avec tout ce qu'on put prendre d'objets utiles. De la sorte, malgré l'accroissement de son personnel, l'installation devint presque confortable. La question des vivres étant la plus embarrassante, les rations durent être faites avec la plus stricte économie et chaque jour de la semaine ne fut bientôt plus désigné que par le genre d'aliment qui lui était affecté : « jour de haricots », « jour de mélasse », « jour de lard », etc.

Le site de la station n'était pas très-abrité, bien que meilleur à tous égards que tout ce qu'on aurait pu choisir. C'était un plateau de 1 hectare environ, limité d'un côté par la baie de Golden-Gate ou de « la Porte-d'Or » et, de l'autre, par la rivière Wade, cours d'eau qui a environ 200 mètres de largeur à son embouchure. Le lieu pourtant avait déjà été habité auparavant et par des blancs et par des indigènes. Des accumulations de bois de rennes indiquaient les tombes de quelques-uns de ces derniers, tandis que de grandes croix de bois de très-vieille apparence attestaient que des chrétiens avaient aussi visité ce point. Ceux-ci étaient indubitablement des Russes ; mais vécurent-ils là d'une façon permanente ? c'est ce qu'on ne saurait dire. Deshnew hiverna quelque part dans cette localité vers 1648, lorsqu'il remonta pour la première fois l'Anadyr.

La rareté des vivres inquiétait fort M. Bush, qui avait l'expérience des longs hivers polaires. Aussi attendait-il avec impatience ou les traîneaux que le sergent de Cosaques Koscheyine devait lui envoyer d'Anadyrsk ou l'arrivée des Tchouctchis pour leur acheter des rennes. On

était au 20 octobre, et les indigènes ne se montrant pas, on résolut d'envoyer à leur rencontre du côté du camp Macrae. Ce parti réussit; trois Tchouctchis se décidèrent à visiter la station. Ces hommes racontèrent qu'ils évitaient les Américains, pensant que l'objet de ceux-ci était de leur faire la guerre. On eut mille peines à leur persuader le contraire.

« Mais alors, dit l'un d'eux, si vous ne venez pas nous combattre, pourquoi n'amenez-vous pas avec vous vos femmes et vos enfants? »

Il lui fut répondu que les femmes américaines étaient de frêles et délicates créatures, habituées à un été éternel, et qu'elles périraient comme les fleurs de la toundra, si elles restaient exposées dix minutes aux pourgas glacées du pays; quant aux enfants, aux approches de l'hiver ils périraient plus rapidement encore que les moustiques. L'indigène ne parut pas très-convaincu; il hocha la tête d'une façon significative, pensant très-probablement ou qu'on lui contait une énorme bourde, ou que les femmes et les enfants d'Amérique étaient des êtres étranges et bien inutiles. Ce sont les femmes qui, chez eux, font la plupart des plus rudes travaux, et elles supportent des températures incroyables de froid.

Les Tchouctchis se laissèrent persuader d'amener des rennes à la station. On leur en acheta un certain nombre. Avant d'abattre chaque animal, l'exécuteur murmurait une courte prière. A mesure que les bêtes étaient tuées, les hommes de corvée de la station, aidés des femmes tchouctchis, les dépouillaient, les vidaient, les bourraient de neige et les empilaient contre le mur pour être recouvertes de neige légère. La journée était froide, — 27° Fahrenheit, c'est-à-dire 53° centigrades au-des-

sous de 0; — malgré cela, les femmes, pour être plus libres de leurs mouvements, s'étaient dévêtues complètement toute la partie supérieure du corps. Leurs têtes, également nues, étaient entièrement couvertes de givre.

Les rennes avaient sur le dos une très-grosse espèce de parasites, assez semblables à ceux qu'ont quelquefois les bœufs. Les femmes recueillirent avec soin ces horribles bêtes, et les apportèrent dans l'habitation pour les offrir aux occupants comme un mets délicieux; et, joignant le geste à la parole, elles faisaient craquer les plus grosses sous leurs dents avec une expression de parfait contentement, qui fut loin toutefois de convaincre les Américains de l'excellence de cette friandise sibérienne. Les miroirs qui ornaient les murailles, et qu'on avait enlevés des cabines du *Golden-Gate*, jetèrent les pauvres sauvages dans une inexprimable joie; ils s'assemblaient par groupes devant ces objets si nouveaux, et ne se lassaient pas d'y faire des grimaces.

Cette première visite amena d'autres indigènes chargés de peaux de renards blancs et de castors et de défenses de mammouths, qu'ils venaient échanger pour des verroteries et du tabac. Le 31 octobre, arrivèrent d'Anadyrsk une douzaine de traîneaux envoyés par Koschevine. Désormais les vivres étaient assurés. Il s'agissait d'essayer de commencer les travaux de la ligne télégraphique. En conséquence, M. Bush résolut de partir pour Anadyrsk et de là pour Ghijigha, d'où il lui était possible de transmettre en Amérique, par Irkoutsk et Saint-Pétersbourg, la nouvelle de la perte du *Golden-Gate*, et rassurer les personnes qui y avaient des amis à bord.

A Outchostika, il trouva le chef tchoutchi Yanden-

kow, avec lequel il échangea des présents, et qui, désormais rassuré sur le côté inoffensif pour sa tribu de la ligne télégraphique à construire, s'engagea à la faire respecter par les siens. Pendant le court séjour que fit M. Bush en ce lieu, il eut le loisir d'assister à un singulier marché : deux indigènes échangèrent réciproquement leurs femmes avec une complète entente cordiale de la part des quatre intéressés.



Renard blanc du pôle.

A Markova, sévissait une horrible famine, qui avait éloigné bon nombre de familles et entraîné la mort de presque tous les chiens. Le 20 novembre, ayant réuni assez de ceux qui restaient pour équiper deux traîneaux, notre voyageur se mit en route pour Ghijigha. Dès le troisième jour, il eut le bonheur de rencontrer M. Kennan, qui, lui, se rendait à Anadyrsk avec quelques vivres et onze cents poissons séchés pour les chiens. En apprenant de son compatriote et collègue qu'il y avait abon-

dance de vivres à Ghijigha, débarqués par un bâtiment de la compagnie, M. Bush rebroussa chemin à Anadyrsk, d'où M. Kennan repartit au bout de cinq jours pour la mer d'Okhotsk, afin d'y porter la nouvelle du naufrage.

Le mois de décembre se continuait froid et tempétueux ; le thermomètre Fahrenheit marquait 56° de froid (— 49° c.). Par bonheur, l'installation de M. Bush et des hommes de sa suite leur permettait de braver cette température rigoureuse. Ils durent toutefois, même à l'intérieur de l'habitation, endosser une partie de leurs fourrures. A 1 mètre de la flamme ardente qu'ils entretenaient dans le foyer l'eau gelait, et c'est en vain que M. Bush essaya plusieurs fois d'écrire à une très-courte distance du feu. « Je ne comprends pas, dit-il, comment les indigènes faisaient pour vivre pendant ce temps. Il faut qu'ils aient une constitution toute particulière. Ils sont accoutumés à la famine, et peuvent se contenter d'une alimentation incroyablement restreinte. »

Les Américains partageaient avec ces malheureux, mais dans les limites d'une sage prudence. « L'hiver est à peine commencé, dit un jour un pauvre diable à M. Bush ; j'ai une femme, sept enfants et sept chiens à nourrir, et je n'ai pas une livre de viande ou de poisson à leur donner. J'ai bien quelques peaux de renne et une quinzaine de mètres de courroies de phoque que je puis faire bouillir, mais cela n'est point assez pour ma famille et mes chiens jusqu'à ce que les Tchoutchis viennent commercer par ici. Je ne sais où m'en procurer davantage ; mes voisins sont aussi dépourvus que moi. » Le brave homme ajouta après un moment d'hésitation : « Si mes enfants meurent, mes chiens me resteront ; mais si mes chiens meu-

rent, comment ferai-je pour aller chercher des rennes auprès des Tchouetchis? Ma famille alors mourra de faim aussi, et je n'aurai plus ni famille ni chiens. » Ce qu'il voulait évidemment, c'était que l'Américain décidât s'il devait laisser périr sa famille ou ses chiens. Cet exemple entre mille montre à quels extrêmes de privations ces populations sont souvent réduites.

« Vieux et jeunes, dit M. Bush, ces gens sont de véritables enfants par les goûts et les idées. Il ne se passait pas de jour que quelques-uns d'entre eux ne vinssent chez nous pour obtenir le règlement de quelque différend ou pour avoir notre avis sur un point quelconque. Tout ce que nous leur disions était pour eux parole d'Évangile, et notre opinion faisait loi. C'était parfois fort amusant de les entendre débattre sur des matières futiles et de leur servir d'arbitre. « Ah! *barin* (monsieur)! » me disait un jour un vieillard qui était venu avec un autre homme, mon aîné de trente-cinq ans, prendre mon opinion sur je ne sais quelle affaire, « Vous êtes juste comme un père pour nous. »

Ils n'ont aucune idée du temps ni de l'âge des personnes; l'un d'eux donnait cinquante ans à un jeune Américain de l'expédition qui n'en avait que vingt-trois; et un autre, se croyant meilleur juge, représentait à son compatriote que l'étranger en avait au moins soixante-deux ou soixante-trois. Comme ils sont à peu près imberbes, les longues barbes des Américains faisaient qu'ils les croyaient tous très-vieux. Ces demi-civilisés ne sont pas une race très-robuste; ils ont beaucoup de maladies, qui probablement leur sont apportées des côtes de la mer d'Okhotsk. Leur confiance dans les étrangers, comme médecins, était sans bornes, et chacun d'eux eût avalé

d'un trait sans sourciller tous les médicaments de la petite pharmacie portative de l'expédition.

Le 2 février arrivèrent de Pendjina huit nartas chargées de vivres qu'expédiait aux voyageurs l'ispravnik de Ghijigha. M. Bush profita de cette circonstance pour envoyer à la station de l'embouchure de l'Anadyr chercher M. Macrae, deux autres officiers et six hommes. Ce voyage, aller et retour, ne prit pas moins d'un mois. Pendant ce temps arriva à Markova, avec treize traîneaux, M. Jared Norton, envoyé sur le Myan avec des ouvriers pour exécuter certains travaux préparatoires de la ligne. Les souffrances du froid avaient été bien grandes pour ce groupe de travailleurs, obligés de camper en plein air. Pendant les nuits les plus froides, ils n'avaient point osé s'endormir. Bien qu'entourant le feu du bivouac au point de se griller les mains, ils avaient souvent le nez gelé.

A Markova, dans l'intérieur de l'habitation, la température était encore excessivement rigoureuse, puisque, malgré le feu constamment entretenu du tchual, le thermomètre marquait encore — 55 degrés Fahrenheit ou 57 degrés centigrades au-dessous de glace. « L'atmosphère elle-même semblait être gelée, dit M. Bush ; les objets s'y montraient comme dans un brouillard. Pour expérimenter l'effet de ce froid si rigoureux, je sortis la tête nue et les mains nues, et restai quelques instants immobile. Tout d'abord, en quittant la maison, je ne m'aperçus pas que la température fût plus froide que je ne l'avais constaté dans cent occasions. C'était partout une immobilité, un calme de mort. La seule chose inaccoutumée que je remarquai fut un certain sifflement occasionné par mon haleine venant en contact

avec l'air froid. Mais au bout de très-peu de temps, je sentis de légers picotements au nez, aux oreilles et aux doigts et une certaine sensation particulière, comme si ces diverses parties de mon individu étaient tirées au dehors. Je jugeai alors prudent de rentrer au plus vite.

« Avant d'arriver en Sibérie, j'avais toujours associé dans mon esprit l'idée de violents tremblements, de frissons et de claquements de dents à celle de froid extrême; mais pendant un séjour de deux années dans ce pays, je ne me rappelle avoir vu personne trembler de froid, si ce n'est dans une circonstance unique où un individu était tombé à l'eau dans le Myan; la rivière était gelée, mais la température était à très-peu de degrés au-dessous du point de congélation. La souffrance du froid dans cette atmosphère sèche n'est pas non plus la dixième partie de celle que j'attendais, à moins qu'on n'ait le corps moite par suite de transpiration ou autrement. Aussi, pourvu qu'on ait soin de ne pas se charger outre mesure de fourrures et de vêtements, on peut voyager des journées entières sans trop souffrir, bien que le nez puisse dans l'intervalle se geler une douzaine de fois. Cet accident est d'ailleurs si peu douloureux, qu'on ne s'en aperçoit guère que quand on en est averti par un compagnon de route, et alors on a toujours le remède sous la main. Je n'ai jamais rencontré d'indigène avec le nez gelé, tandis qu'il en est chez eux tout autrement des joues et du menton. »

Malgré la rareté des vivres et l'incertitude de l'avenir, les habitants de Markova ne fêtèrent pas moins gaiement la Noël, et les vetchourkas allèrent leur train huit jours durant. Ces sortes de bals étaient très-suivis et les gens

les plus dénués de ressources n'étaient pas les moins gais. Parmi les plaisirs du moment, il en est un, très en vogue, qui consiste à se masquer en groupe avec des masques de bois ou des mouchoirs et à se rendre dans chaque maison de la localité munis d'une espèce de violon à trois cordes pour y danser. Ces mascarades durent huit jours et plus, après lesquels le prêtre du village se rend dans chaque habitation pour la purifier.

XII

Tous les ans à cette époque, il arrive à Anadyrsk nombre de Tchouetchis pour trafiquer avec les marchands de fourrures de la mer d'Okhotsk. Cette fois ils ne se montrèrent pas de l'hiver, et grand fut le désappointement des habitants qui comptaient sur eux pour se procurer des vivres. Nos Américains en éprouvèrent le contre-coup et durent s'occuper de s'approvisionner à Ghijigha. Aussitôt arrivé à Markova, M. Macrae était reparti pour le Myan avec les hommes qu'il avait amenés pour prendre la direction des travaux sur ce point. M. Bush l'avisa de sa résolution de se rendre à Ghijigha par Penjina, et se mit en route le 26 mars. Il atteignit sa destination le 9 avril.

Le soin de ravitailler les différents groupes de l'expédition n'était pas petite affaire. Tantôt les provisions étaient absentes, tantôt les moyens de transport manquaient, tantôt c'étaient des tempêtes de neige qui arrêtaient les convois ou obligeaient ceux-ci à se délester

d'une partie de leur chargement. Pendant ce temps, tout le monde souffrait plus ou moins de la faim. Le 21 mai, M. Bush rentrait à Markova et y trouvait son collègue M. Macrae et quatre de ses hommes vivant avec les indigènes de ce qu'ils pouvaient rencontrer à se mettre sous la dent. Le reste de ce groupe était encore sur le Myan dans une situation des plus précaires. Le mois qui venait de s'écouler leur avait imposé les privations les plus rudes.

De son côté, M. Norton et ses hommes n'étaient pas mieux partagés. Ces courageux travailleurs n'en réussirent pas moins à couper et à distribuer sur un trajet de quelque 50 ou 60 kilomètres les poteaux nécessaires à la construction de la ligne, et cela par des froids de 50 à 65 degrés Fahrenheit, température correspondant à — 45 et — 54 degrés centigrades. Le journal de M. Norton signale, à la date du 25 mars, une température si basse que, sous la tente, leur petite provision de cognac avait gelé. A la date du 25, on lit : « Froid plus intense encore qu'hier. Personne n'a pu dormir cette nuit. Tout en déjeunant autour de notre grand feu de bivouac, nous avons été obligés de changer de main à chaque instant nos tasses d'étain pour empêcher nos doigts de geler. Comme nos vivres étaient à peu près épuisés, nous décidâmes d'évacuer le camp pour chercher un refuge à la station, située à une vingtaine de milles (50 à 52 kilomètres). » A leur extrême satisfaction ils trouvèrent là un approvisionnement de vivres qui venait d'arriver de Markova. C'est alors que M. Macrae, laissant la station aux soins de M. Norton, était rentré lui-même avec quatre des siens à Markova.

Huit jours après, M. Norton et ses hommes se re-

mettaient en campagne pour poursuivre les travaux commencés.

Le premier soin de M. Bush, en rentrant à Markova après son voyage à Ghijigha, et en y trouvant M. Macrae, fut d'envoyer des vivres à la station du Myan. C'était le 22 mai. Toutefois, les eaux libres de certains protoks, ayant barré la route au convoi, on jugea plus commode de faire revenir au quartier général de Markova, actuellement bien approvisionné, tous les travailleurs du Myan. En conséquence, un certain nombre de traîneaux furent expédiés pour cet objet à M. Norton sous la direction d'un jeune homme de dix-sept ans, nommé Loveman, très-désireux d'expérimenter son habileté à conduire un attelage de chiens.

« A une heure du matin, le 26 mai, écrit M. Bush, nous fûmes éveillés par l'entrée dans notre chambre de Loveman revenant de son expédition avec les hommes du Myan. Le pauvre garçon était dans un état pitoyable ; mais, malgré son air solennel et son visage défait, nous ne pûmes retenir un fou rire en l'apercevant. Il avait pour tout costume une paire de vieux chaussons de fourrures qui lui allaient tout au plus aux chevilles et une vieille casaque retournée qui pendait en haillon de ses épaules aux genoux. Il avait la tête nue, les cheveux en désordre, et une figure effarée, sur laquelle essayait de poindre un de ses bons sourires habituels.

« — Eh bien, Loveman, vous voilà revenu, dit Macrae ; mais on dirait, à vous voir, que tout n'a pas été rose pour vous dans votre petite tournée ?

« — Ah ! si vous m'aviez vu hier, répondit le jeune homme : j'étais dans une triste passe, allez ! J'ai bien cru que mon affaire était faite, pour sûr. Ce qui m'a le plus

épouvanté, c'est que j'ai vu deux ours assis devant moi sur la neige et qui me regardaient en ayant l'air de se demander si j'étais bon à manger ou non. Pour le coup je me suis cru perdu. J'essayai de faire courir mes chiens, les gredins ne voulaient pas seulement marcher. J'avais envie de prendre ma course tout seul et de les planter là ; mais le premier ours ne paraissait pas bien affamé, il ne bougeait pas, et, ma foi, je faisais comme lui, quand, dix minutes après, j'en aperçois un second. Oh ! alors je me crus tombé au milieu d'une nichée d'ours. Le dernier était plus gros que l'autre ; il se dressa sur les pattes de derrière et se mit à grogner. Heureusement, mes chiens tirèrent au large, et je fus bien content quand nous fûmes loin. Ah ! si vous m'aviez vu ! Je tremblais comme la feuille, et ensuite tout ce que j'apercevais me faisait l'effet d'autant d'ours.

« — Mais où donc étaient les autres traîneaux ? demandai-je.

« — Oh ! ils étaient allés au Myan. Il y avait deux jours que je ne les avais vus. Au fait, j'oubliais de vous conter cela. Le jour de notre départ d'ici, j'étais derrière les autres traîneaux, parce que mes chiens n'obéissaient pas ; je pensais qu'ils iraient mieux en queue qu'en tête. Tout alla bien jusqu'au moment où nous eûmes à traverser un demi-mille (800 mètres) à peu près de taillis. Alors, au premier arbre qui se présenta, les uns prirent à droite, les autres à gauche, et tout l'attelage s'emmêla ; je crus que je n'en sortirais pas. Je m'en tirai pourtant, mais les autres traîneaux avaient disparu. Ce qu'il y avait de pis, c'est que la neige était si dure, qu'ils n'avaient pas laissé de traces derrière eux. Mais, comme la toundra était toute coupée de petits ravins, je

ne croyais pas qu'ils fussent très-loin. Toutefois, je ne pus les retrouver, et j'errai toute la nuit à leur recherche. Je finis par ne plus savoir où j'étais, ni par où je devais prendre, tant le pays est le même dans toutes les directions.

« — Que faites-vous alors? interrompis-je.

« — Alors, reprit Loveman, je m'aperçus que j'avais faim et m'arrêtai pour faire du thé; mais j'avais oublié d'emporter des allumettes, et je n'avais à manger que cinq ou six biscuits secs que j'avais fourrés dans ma poche pour grignoter le long de la route. Les autres narlas avaient tout le reste des vivres. Je ne savais de quel côté aller; je laissai donc les chiens faire à leur guise, et je m'étendis pour faire un somme. Quand je m'éveillai, je ne savais pas si c'était jour ou nuit; la clarté était la même tout le temps. Ce fut alors que j'aperçus les ours. La faim commençait à me tourmenter; j'avais mangé tout mon biscuit, il ne me restait plus rien. J'entretins l'allure des chiens, espérant que nous arriverions quelque part. Mais nous n'arrivions toujours pas, et, pour comble de malheur, la glace se rompit sous moi alors que je traversais un marais, et j'eus mes vêtements tout mouillés. Il me fallut les ôter pour les sécher, endosser ces guenilles et me rouler dans mes couvertures sur le traîneau pour m'empêcher de geler. Je vous proteste que je n'étais pas à l'aise. Je mourais de faim, et j'avais renoncé à tout espoir de retrouver Markova ou d'être retrouvé, et mes chiens étaient épuisés de fatigue. L'idée de mourir de faim où j'étais ne me souriait pas du tout; j'aurais voulu n'avoir jamais entendu parler de l'expédition télégraphique. Bientôt après je m'assoupis, et tout ce que je sais, c'est qu'en m'éveillant je me trouvai entouré par

tous les traîneaux revenant du Myan et par tous les individus de l'expédition. »

« Telle est, ajoute M. Bush, l'odyssée de Loveman, comme il nous la raconta. C'est vraiment miracle que le pauvre garçon ait été retrouvé. Il y avait trois jours qu'il était égaré. Les autres traîneaux allant au Myan ne l'avaient perdu de vue que le soir, et alors ils s'étaient mis à sa recherche, tirant des coups de fusil, etc.; mais ils avaient été forcés de se remettre en route sans lui, le supposant retourné à Markova.

« Le 25, comme ils revenaient à travers la toundra par une neige molle qui rendait le trajet pénible, leurs chiens se mirent à aboyer tout en trainant les nartas. Ces aboiements sauvèrent Loveman; ils attirèrent l'attention de ses chiens. En les entendant, les intelligents animaux partirent à fond de train dans la direction des traîneaux qu'ils atteignirent rapidement.

« La surprise des hommes du convoi en voyant un traîneau solitaire arriver à eux à travers la toundra fut d'autant plus grande qu'on n'apercevait pas de conducteur. Quand les chiens furent reconnus pour ceux du traîneau de Loveman, la surprise fit place à l'inquiétude la plus vive. Le traîneau isolé se rangea à la suite du convoi. On se précipita à sa rencontre, et c'est alors qu'en levant les couvertures de peaux de renne, on découvrit dessous Loveman, qui venait de s'éveiller. On juge de la joie de tout le monde, et particulièrement de Loveman, qui croyait rêver, et qui, pendant un instant, ne pouvait, dit-il, en croire ses yeux. »

XIII

Markova était maintenant suffisamment approvisionné en thé, en sucre, en riz, en haricots, pour qu'on pût attendre le 15 juillet, époque à laquelle les navires se montreraient à l'embouchure du fleuve, et l'on avait assez de lard pour le temps de la crue des eaux, après quoi on aurait facilement des rennes et du poisson en abondance.

Le printemps fut la répétition du printemps précédent, de longs jours, de magnifiques couchers du soleil à minuit, l'arrivée des oiseaux aquatiques et finalement la grande débâcle des glaces sur les rivières vers le 1^{er} juin. L'ouverture des cours d'eaux décida l'expédition américaine à se transporter toute entière de Markova à la station du Myan dans trois carbasses frêtées *ad hoc*. A mesure qu'ils remontaient le courant, les voyageurs rencontraient les habitations de bon nombre d'indigènes qui les avaient précédés pour chasser le renne, à la lance, à ses divers passages de la rivière. A l'un de ces passages cent-vingt animaux avaient été tués déjà. La rive était littéralement noire de viande en préparation de conserve. La joie régnait partout : « Voyez, s'écriaient les groupes de chasseurs, à l'approche des étrangers, plus de famine maintenant ! » Et les festins étaient en permanence.

A 5 ou 6 kilomètres au-dessous de la station du Myan, les carbasses arrivèrent sur le campement temporaire des indigènes Illia et Constantin, huttes de broussailles

où ces intrépides chasseurs guettaient le passage des rennes. Illia, en reconnaissant le bateau de M. Bush, alla à sa rencontre sur sa vetka. « Il nous informa, écrit M. Bush, qu'avec son camarade Constantin, ils avaient tué déjà plus de deux cents rennes... Il y avait plus d'un quart d'heure que nous causions, et il se disposait à nous quitter pour traverser la rivière, quand, s'arrêtant tout à coup, il nous fit signe de ne pas bouger. Presque aussitôt, à une centaine de pas, au point où la rivière faisait un coude, apparut un grand renne mâle. L'animal, après avoir examiné l'eau, rebroussa chemin et s'enfonça dans les bois. Illia alors fit force de rames et alla se poster au pied d'un escarpement, non loin duquel les rennes devaient nécessairement aborder, la rive étant à pic partout ailleurs sur une longue distance. Nous attendîmes quelques instants et ne voyant rien venir, nous nous remettions en route quand Illia nous fit encore signe de rester. Deux minutes après, en effet, juste en face de nous, quarante ou cinquante beaux rennes débouchaient du coude, descendant gracieusement la rivière à la nage et se dirigeant droit sur la vetka d'Illia. C'était un charmant spectacle que celui de ces animaux s'avancant en masse compacte, la tête hors de l'eau et les bois rejetés en arrière. Les inoffensives créatures s'approchaient de plus en plus de l'escarpement au-dessous duquel nous pouvions voir Illia assis dans sa vetka, immobile comme le rocher qui l'abritait, sa longue lance sur l'épaule et serrant dans sa main vigoureuse la « pagaie » qui devait, en quelques coups, le porter au milieu du troupeau.

« Au même instant, à 1 mille au-dessous, nous aperçûmes Constantin qui, courbé sur sa vetka, le corps pen-

ché en avant, remontait rapidement le cours de l'eau en rasant la rive pour ne pas être découvert; mais il était trop tard, car les rennes n'étaient plus qu'à cinq ou six coups de rame d'Illia. La scène prit alors une animation extrême. La pagaie fit voler une pluie étincelante de gouttelettes autour du chasseur et, la minute d'après, la longue lance semait la mort avec une foudroyante rapidité au milieu du troupeau effaré. Avant qu'ils eussent eu le temps de revenir de leur surprise, vingt-trois rennes avaient été frappés. Le reste s'éparpilla à l'aventure, quelques-uns poursuivirent leur course en aval; une douzaine environ, rebroussant chemin pour gagner l'autre rive, s'avancèrent droit sur notre embarcation. Saisissant trois de nos carabines, nous sautâmes sur la rive, juste comme le premier renne abordait à trente pas de nous. J'épaulai, visai avec soin et pressai la détente, mais la capsule seule partit, et avant que j'eusse pu la changer, le renne avait disparu dans le bois. Mes compagnons ne furent pas plus heureux, et cinq rennes passèrent près de nous, au point de nous éclabousser, sans qu'aucun eût pu recevoir un grain de notre plomb. Nous étions furieux contre nos armes et contre nous-mêmes, et certes, si les gros mots sont excusables, c'est bien en pareille circonstance.

« Outre les vingt-trois rennes frappés par la lance d'Illia, trois autres trouvèrent la mort dans les collets suspendus au-dessus du sentier qui escaladait la rive. Ces collets étaient de simples nœuds coulants en courroie de phoque dans lesquels s'embarrassent les bois de l'animal. Si Constantin avait pu arriver à temps pour aider son camarade Illia, pas un renne n'eût échappé. La rivière avait environ 500 mètres de largeur.

« Lorsqu'ils sont à guetter les rennes, les indigènes observent la plus complète immobilité, ils restent des journées entières sans allumer de feu si le vent souffle dans la direction d'où émigrent les troupeaux, l'odeur de la fumée leur faisant souvent rebrousser chemin ou prendre quelque autre route. »

L'expédition atteignit le 10 juin la station du Myan. Le 12, après avoir pris les dispositions nécessaires pour construire et confier au cours de l'eau des radeaux de poteaux télégraphiques coupés dans le voisinage, M. Bush, accompagné de M. Jared Norton et d'un nommé Ivan Ermech Köff, indigène lamout, quitta la station avec la plus petite des trois carbasses pour se rendre à l'yourte de « Telegraph Bluff » sur l'Anadyr, afin d'y prendre les restes de M. John Robinson, mort au mois de mars précédent, en allant chercher, pour les ramener à Markova, M. Macrae et ses hommes, et de donner au malheureux Américain une sépulture convenable à la station du golfe sur la baie de la Porte-d'Or. Le long de sa route, il entra en arrangement avec les indigènes pour fournir des vivres aux radeaux à leur passage.

Entre Outchostika et Tchikiowa, les voyageurs visitèrent l'yourte du « Lone Mount » (le Mont Solitaire). Un ours s'en était emparé sans cérémonie et s'était fait un lit de broussailles à l'entrée même de l'habitation. Sa Seigneurie toutefois était absente pour le moment, et les visiteurs ne crurent pas devoir perdre leur temps à l'attendre. Ce ne fut pas sans une certaine appréhension de cette nature, qu'ils arrivèrent en vue de l'yourte de « Telegraph Bluff ». La neige était fondue partout dans la toundra et il était à craindre que les animaux sauvages n'eussent fait leur proie des restes de l'infortuné Ro-

binson, qui y avaient été laissés. Heureusement les branchages dont ses compagnons avaient eu soin de les recouvrir avaient été jusque-là une protection suffisante. Le corps était intact. Une fosse fut creusée aussitôt au moyen d'une pioche et d'une pelle apportées exprès de la station du Myan. Il y fut déposé provisoirement en attendant qu'on pût l'envoyer reprendre de la station du golfe. C'était le 21 juin, quatre mois juste après sa mort.

Ce premier devoir accompli, M. Bush et ses compagnons poursuivirent leur route. Assaillis par des vents contraires et de violents ouragans qui, en retardant leurs progrès, épuisèrent leurs vivres, ils se virent obligés de faire halte au vieux camp Macrae, où ils espéraient retrouver les provisions qui y avaient été laissées; mais un grand désappointement les y attendait. La hutte offrait l'image de la désolation. Les ours étaient parvenus à en défoncer la toiture, et ils avaient mis au pillage le plus complet les caisses de conserve de bœuf et de porc.

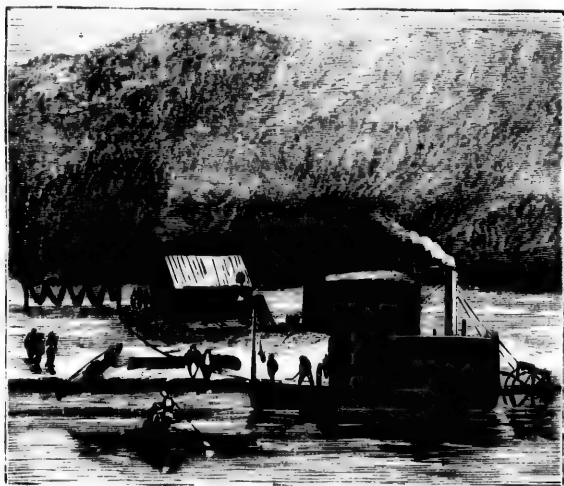
Le lendemain 26, la rafale s'était apaisée, nos voyageurs étaient remontés dans leur bateau et arrivaient au cap Large, pointe de terre qui limite l'entrée de la baie de la Porte-d'Or à l'ouest. Jusque-là ils n'avaient pas rencontré de glaces, mais il en était autrement à l'entrée de la baie. Tout le printemps les marées en avaient amoncelé là des masses qui barraient presque le passage. Ce ne fut pas sans de sérieuses difficultés qu'ils franchirent ces obstacles et qu'ils arrivèrent en vue du navire naufragé. Rien n'y paraissait changé, si ce n'est que la pression des glaces l'avait considérablement rapproché de la station. Bientôt après apparurent les baraquements de la station elle-même; puis les habitants, qui étaient accourus sur le rivage en apercevant l'embarca-

tion. Celle-ci reconnue, le « bateau bleu » fut bientôt détaché, et quelques instants plus tard les nouveaux venus étaient ramenés en triomphe à terre et salués des acclamations de la partie de l'expédition qui avait hiverné là sous le commandement de M. J. H. Robinson.

« Toutes les santés, dit M. Bush, étaient excellentes, aussi bien chez les hommes de l'expédition de terre que parmi l'équipage du navire naufragé ; mais comme j'approchais de la station, mes yeux rencontrèrent un objet qui témoignait assez que, pour eux non plus, l'hiver n'avait pas été exempt de chagrins et de calamités. Un petit tertre, surmonté d'une planche portant une inscription funéraire, signalait le dernier lieu de repos d'un des leurs : « Charles G. Geddes, charpentier de la « barque *Golden-Gate*, mort, le 28 avril, après une attaque « prolongée de fièvre intermittente compliquée de rhumatisme aigu. »

Acette exception près, tout le monde s'était porté à merveille, bien que quelques-uns, M. Kelly particulièrement, l'un des passagers naufragés du *Golden-Gate*, eussent eu beaucoup à souffrir des morsures du froid et de la gelée. Grâce à l'intelligente direction de M. Farnam, le département des vivres avait fait merveilles, et les approvisionnements se maintenaient encore suffisants jusqu'à l'arrivée attendue des navires de la compagnie. On ne s'était pas fait faute, d'ailleurs, d'essayer de la chasse et de la pêche, chaque fois que le temps l'avait permis, moins, il est vrai, en vue du succès que de l'exercice à se donner. Parfois aussi, dans la même intention, on avait fait de magnifiques parties de courses et de balles, et cela par une température ordinaire de — 52 degrés Fahrenheit ou 46° centigrade au-dessous de 0.

Par les soins de l'ingénieur M. Forbes, le petit bateau à vapeur le *Wade* avait été entretenu en bon état et amélioré même dans quelques-unes de ses parties. Il n'y avait qu'une heure qu'on venait de le renflouer tout peint à neuf, quand M. Bush était arrivé. La journée du lendemain, 27 juin, fut consacrée à le charger de charbon



Le vapeur « le Wade » à Outchostika.

pour être déposé à Outchostika ; on y ajouta un cercueil, destiné à recevoir les restes de John Robinson, et, le 28, MM. Bush et Norton se rendaient à bord pour remonter l'Anadyr. Après trois jours de lutte contre le courant, ils atteignaient Outchostika.

« C'était pour la première fois, depuis la création, écrit notre voyageur, que les échos de ces rives désolées répondaient à l'aigre bruit du sifflet à vapeur ; il n'est pas surprenant donc que les oies et les canards sauvages,

frappés de cet étrange son, se soient levés de leurs tranquilles lacs pour gagner la toundra à tire-d'aile, ou que les renards et les lièvres polaires aient quitté brusquement leurs terriers et leurs gîtes pour chercher de plus sûres retraites. Même les rennes sauvages, qui broutaient au loin sur les collines, levèrent d'abord la tête avec étonnement puis s'enfuirent épouvantés quand la soupape s'ouvrit de nouveau et que la joyeuse fanfare de la vapeur sonna l'approche de l'avant-garde de la civilisation. Mais leur alarme était prématurée. Quelques semaines plus tard, cette partie du monde avait repris son état primitif de quiétude, troublée seulement par le cri familier des oiseaux aquatiques, mêlé au jappement des renards, aux hurlements des loups et autres bruits analogues que lui a départis, dès l'origine des âges, le Créateur de toutes choses.

« Le petit steamer *Wade* fut la première embarcation à vapeur qui ait jamais sillonné ces eaux ; ce sera probablement la dernière. Les siècles s'accumuleront, et le nôtre sera enseveli à jamais dans les profondeurs du passé avant que le *Wade* ait un successeur ; et, à moins que, par l'effet de quelque grande convulsion terrestre ou par celui du lent progrès de la nature, ce sol et ce climat ne deviennent plus propres qu'ils ne le sont aujourd'hui à la demeure de l'homme, le prochain grand appel qui résonnera sur ces solitudes désolées sera celui qui réveillera les vivants et les morts de tous les pays et de tous les temps. »

La curiosité qu'à l'approche du petit vapeur manifestèrent le chef ami Yandenkow et ses Tchouctchis ne saurait se traduire. Ces pauvres indigènes demeuraient ébahis et absolument confondus. Quand le *Wade* s'arrêta

devant eux, sur le rivage, les exclamations d'admiration retentirent sans fin. Bientôt ce fut à qui monterait à bord et examinerait chaque chose de près, de la poupe à la proue : la chaudière, les pistons, le foyer, tout, jusqu'à la soute au charbon, fut exploré par eux, pour découvrir l'insondable mystère.

Le retour à la station se fit en deux jours. A l'ourte de Telegraph Bluff, on embarqua les restes de Robinson, qui furent ensuite enterrés à côté de ceux de Geddes. Le *Wade* fit encore deux autres voyages jusqu'à Outchostika, avec un complet chargement de fils télégraphiques, d'isolateurs, etc. Au troisième voyage, juste en face du camp Macrae, il rencontra M. Macrae et son monde avec le premier radeau. Ils avaient quitté la station du Myan avec deux radeaux de mille poteaux télégraphiques chacun. On avait réparti le contenu de l'un d'eux le long de la rivière sur différents points où les traîneaux pourraient venir se charger pendant l'hiver. Les vivres du Myan étaient presque épuisés, la petite colonie s'acheminait en conséquence vers la station du golfe pour y attendre les navires.

XIV

Lorsqu'en revenant le petit vapeur doubla le cap Large et arriva en vue de la station, la joie fut grande à bord d'apercevoir un navire à l'ancre à l'embouchure de la rivière Wade. Toutefois, en approchant, le plaisir se changea en désappointement. Le bâtiment déployait bien le pavillon de la compagnie, mais il suffisait d'un coup d'œil

pour comprendre la nouvelle qu'il apportait : la grande entreprise du télégraphe asiatique avait croulé ! La doublure de cuivre de la coque se voyait bien au-dessus de la ligne de flottaison, indiquant l'absence de cargaison. Rien, d'ailleurs, n'avait été débarqué, puisque le rivage était absolument net. Le cable transatlantique avait réussi ; dès lors, la nécessité d'une communication télégraphique avec l'ancien monde par le détroit de Behring n'existait plus ; et, en présence de ce redoutable rival, il n'y avait point à songer à poursuivre l'œuvre commencée.

« Cette nouvelle, dit M. Bush, au lieu de causer la joie à laquelle on aurait pu s'attendre de la part d'un groupe d'hommes exilés, depuis trois ans, du monde civilisé, et qui avaient enduré mille privations, mille souffrances, pour une cause qui les touchait, en somme, si peu directement, fut accueillie sans une parole d'approbation. La compensation pécuniaire qu'ils trouvaient dans leur travail ne pouvait pas entrer en ligne de compte dans leur désappointement, car tous, sans exception, recevaient un traitement honteusement mesquin, eu égard à leurs services. Non ; la vérité est que l'entreprise était considérée comme une grande entreprise nationale, une œuvre de nature à faire honneur à n'importe quel peuple. Construire une ligne télégraphique de plus de 12,000 kilomètres de longueur à travers des solitudes jusque-là inexplorées, au milieu de tribus sauvages, et, en outre, pour la plus grande portion du trajet, à travers une région arctique, sous un climat inexorable et avec les privations les plus dures, était une entreprise dans laquelle nous nous sentions fiers d'être engagés. Or, maintenant que la muraille était escaladée, les souffrances presque oubliées et

les plus grands obstacles vaincus, voir notre projet, tant caressé, abandonné juste au moment où nous entrions dans une voie comparativement facile, c'était, on l'avouera, une véritable déception. »

Le navire à l'ancre auprès de la station était la *Clara-Bell*, avec le major Wright, adjudant de l'expédition, à bord. Les instructions étaient de tout embarquer le plus tôt possible et de faire route pour la baie du Pluvier, le rendez-vous général. Le lendemain matin, le petit *Wade* repartit dans la direction de la station du Myan, pour y prendre les derniers travailleurs, restés en arrière avec M. Mason. A son retour, la *Clara-Bell* avait, de son côté, à aller chercher, sur la côte américaine, les membres de l'expédition qui s'y trouvaient encore.

Une fois l'intention annoncée de renoncer à l'entreprise, la compagnie du télégraphe russo-américain avait expédié un agent à San-Francisco pour y arranger ses affaires.

« L'économie est une belle chose pour les sociétés, comme pour les individus, ajoute M. Bush ; mais, quand elle va jusqu'à envoyer un bâtiment « vide », à 3 ou 4 mille kilomètres de distance pour secourir des hommes dépourvus de vivres et pour ramener ces hommes sur le terrain de la civilisation, sans emporter les provisions nécessaires pour soutenir leur existence, cette économie est une honte. Les dépêches envoyées par Saint-Petersbourg pendant l'hiver, annonçant notre situation critique par suite du naufrage du *Golden-Gate*, et insistant sur la nécessité de l'envoi d'un ravitaillement rapide au printemps, avaient été reçues. Les gros bonnets de la compagnie ne pouvaient donc pas plaider l'ignorance. Cependant, quand je demandai des vivres pour mon monde,

nos provisions étant à peu près épuisées, on me répondit qu'il n'y en avait point en réserve. Heureusement, depuis l'ouverture de la rivière, les hommes avaient pris beaucoup de saumons, et, à tout événement, en avaient salé trois barils. Avec ces conserves, quart de ration de pain et une très-petite quantité d'autres aliments, nous nous arrangeâmes pour vivre jusqu'à notre arrivée à la baie du Pluvier, où le major Wright dut faire un voyage préalable à la recherche des baleiniers, afin d'essayer de se faire donner ou d'acheter assez de vivres pour nous empêcher de mourir de faim. Grâce à la générosité du capitaine Redfield, de la *Manuella*, et de plusieurs autres baleiniers, il réussit à recueillir une assez grande quantité de provisions de bouche pour nous mettre au-dessus du besoin. »

Le *Wade* revint, le 25 juillet, ayant rencontré et pris à son bord, à Vaccarana, M. Mason et ses hommes, occupés à faire descendre le dernier radeau. Pendant l'absence du *Wade*, tout ce qu'il y avait de transportable à la station du golfe avait été embarqué sur la *Clara-Bell*. Quand le déménagement fut complet, on cloua au-dessus de l'entrée de la station une planche portant la date de son érection et celle de son abandon. De leur côté, les matelots naufragés du *Golden-Gate* en firent autant pour leur baraque, et un loustic de la bande plaça au-dessus du magasin de vivres cette inscription en gros caractères :

HÔTEL FARNAM

A LOUER.

Puis trois hourras furent poussés en l'honneur de ce triste coin du monde, auquel, cependant, on avait fini

par s'attacher ; et, après un dernier regard d'adieu aux deux tombeaux élevés sur le rivage, les énergiques enfants de la jeune Amérique montèrent à bord de la *Clara-Bell*, les yeux désormais tournés vers la patrie.

Passons avec eux le détroit, et voyons ce que devenait, sur la rive américaine, l'autre partie de l'expédition chargée, sous les ordres de Kennicot, d'étudier le tracé télégraphique à travers les territoires tout aussi sauvages et bien souvent presque aussi désolés de l'Amérique russe.

Tout d'abord jetons un regard sur l'ensemble de cette région, et suivons-en l'histoire depuis l'époque de sa découverte.

L'AMÉRIQUE RUSSE

I

Dans le cours de l'été 1741, le navigateur danois Vital Behring, digne descendant de ces hardis marins qui sillonnaient les mers à la recherche de terres nouvelles à piller ou à conquérir, partit de la côte du Kamtchatka, chargé par la Russie d'un voyage de découverte.

Quittant la baie d'Avatcha, où est aujourd'hui située la ville de Petropaulovski, Behring se dirigea vers le sud-est, en inclinant jusqu'au 46° degré de latitude nord ; puis, ne trouvant pas de terres, il remonta vers le nord-est. Le 18 juillet, il aperçut une côte montagneuse derrière laquelle s'élevaient de hauts sommets blanchis de neiges perpétuelles. Cette terre était celle qui porte aujourd'hui le nom d'Amérique russe. Le point où Behring se trouvait alors devait être par 58 degrés et demi de latitude nord, et les hautes montagnes qui se montraient à lui étaient probablement le mont Fairweather (Beau-Temps) et les pics voisins.

En marchant vers le nord, Behring remarqua bientôt

que la côte prenait une direction occidentale ; il la borda longtemps sans s'arrêter pour l'explorer. Son bâtiment avait eu de graves avaries pendant sa longue croisière, son équipage était malade et découragé ; en conséquence, au lieu de pousser dans le passage découvert, il vira de bord en longeant la longue série d'îles qui, comme autant de pierres à passer les torrents, forment une espèce de chaîne entre les deux continents, et vint périr avec ses



Entrée de la Baie d'Avatcha.

compagnons sur celle qui est le plus rapprochée de la côte du Kamtchateka. Il avait accompli sa tâche en ajoutant un nouveau territoire à l'empire russe.

En 1775, le capitaine espagnol de la Bodega, croisant dans le Pacifique, le long de la côte américaine, en vue d'ajouter de nouvelles terres aux possessions espagnoles du nouveau monde, atteignit le 58° degré de latitude nord, probablement dans le voisinage de Sitka. Conformément

à sa politique, en fait de découvertes américaines, le gouvernement espagnol tint secret le voyage de la Bodega; il n'en fit mention que plusieurs années après, quand des contestations s'élevèrent sur les titres à la possession de la côte.

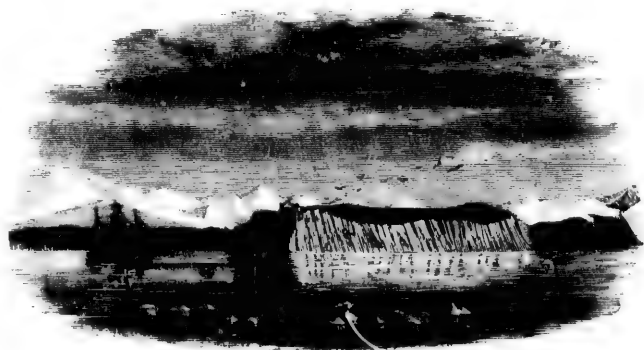
Trois ans après, l'aventureux navigateur anglais Cook, ayant doublé la pointe la plus méridionale du continent américain, entreprit de revenir en Angleterre en contournant son extrémité septentrionale, et de résoudre ainsi, en se dirigeant vers le nord-est, la fameuse question du passage au nord-ouest. Bordant de près la côte, il découvrit une profonde échanerure, aujourd'hui connue sous le nom d'*Entrée de Cook*, qu'il espérait devoir être le passage cherché. Ayant reconnu son erreur, il prit le chemin de Behring en côtoyant la presqu'île Aliaska, puis il franchit la chaîne des îles Aléoutiennes, et, remontant le détroit de Behring, il longea la côte septentrionale du continent américain, lorsqu'il fut arrêté à 161° 46' ouest (Gr.) par une impénétrable barrière de glaces s'étendant au nord, à partir du cap des Glaces. C'était le 18 août. Pendant onze jours, Cook chercha vainement un passage à travers ce champ de glaces, et, n'y parvenant point, il revint à regret sur ses pas, pour trouver la mort, comme son prédécesseur danois, en exécutant son voyage de retour.

En 1826, le capitaine Beechey, envoyé par le gouvernement britannique à la rencontre de sir John Franklin, prit le détroit de Behring et atteignit, à cent vingt-six milles¹ au nord-est au delà du point touché par Cook, le cap Barrow, où il fut arrêté par les glaces. En même

¹ Rappelons que le mille marin représente 1851 mètres.

temps, sir John Franklin, naviguant à l'ouest de la rivière Mackensie, poussait jusqu'au 148° degré 52' O. (Gr.), c'est-à-dire jusqu'à un point situé à environ 7 degrés et demi de celui qu'atteignait Beechey dans la direction de l'ouest.

En 1857, Dease et Simpson, tous deux officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson, atteignirent le cap Barrow par l'est, et complétèrent ainsi l'exploration de la côte



Le cap Barrow.

de l'Amérique russe. Juste au moment où Dease et Simpson venaient de quitter le cap Barrow pour retourner sur leurs pas, une expédition envoyée par la Compagnie russo-américaine des fourrures arriva au même point par l'ouest, et trouva les indigènes rassemblés en grand nombre pour marcher contre les explorateurs anglais, afin de les massacrer. En se retirant sans tenter d'avancer plus loin, ceux-ci avaient échappé à un danger dont ils ne se doutaient pas. Les Russes, étant peu nombreux, battirent en retraite à la hâte, et, de la sorte, le cap Barrow, ou, comme on l'appelle encore, la pointe

Barrow, resta l'*ultima Thule* de l'exploration sur la côte nord.

A dater de la découverte première de la côte, les explorations russes ne se ralentirent pas. Le gouvernement encouragea les expéditions à la recherche d'un passage nord-est vers l'Atlantique. En même temps, des explorateurs particuliers étudièrent la côte et les nombreuses îles qui la masquaient. En 1785, une expédition commerciale suivit la ligne des îles Aléoutiennes et la côte jusqu'au 66° parallèle. Elle trouva les côtes très-rocheuses, regorgeant d'otaries, et l'intérieur des terres plein de renards. Une colonie fut établie sur l'île de Kodiak, et un commerce de fourrures ouvert avec le continent asiatique. D'autres explorations au nord et au sud donnèrent les mêmes résultats et ouvrirent un vaste champ aux chasseurs de fourrures.

En 1799, l'empereur Paul autorisa ces diverses compagnies à se fusionner en une seule, sous le nom de *Compagnie russo-américaine des fourrures*, et donna à celle-ci la mission d'occuper et de soumettre à la Russie tout le territoire au nord du 55° degré, non encore occupé ni revendiqué par d'autres nations, avec le privilège exclusif de la chasse et du commerce sur ce territoire. De cette façon, une chaîne de postes de commerce et de forts fut établie du canal de Dixon au golfe de Norton. Le quartier général de la Compagnie fut, dans la suite, transporté de l'île de Kodiak à l'île de Sitka, à 17 degrés plus à l'est, où fut formé un établissement considérable de Russes, d'Aléoutiens et d'indigènes.

Les opérations commerciales de la Compagnie se bornèrent principalement aux îles qui bordent la côte et au rivage de la terre ferme. Une haute chaîne de montagnes

descend à la mer à partir du canal de Dixon jusqu'au cap Spencer ; les Russes ne pénétrèrent point au delà. En arrière, le pays était exploité par la Compagnie de la baie d'Hudson, et la question de savoir jusqu'où s'étendaient les droits de chaque Compagnie demeura longtemps indécise. Les traités de 1824 et 1825 confirmèrent les Russes dans la possession de toute la péninsule nord-ouest, à l'ouest du 141° long. O. (Gr.), ainsi que d'une étroite bande de rivage descendant jusqu'à l'Entrée de l'Observatoire avec toutes les îles de la côte. Une concession à bail de la côte, du cap Spencer à la frontière sud, fut accordée à la Compagnie de la baie d'Hudson pour les besoins de ses chasses et de son commerce.

Les expéditions successives, scientifiques et commerciales, sur la côte, en avaient fait connaître parfaitement la configuration générale et les traits particuliers ; les rivages déserts de la mer de Behring eux-mêmes étaient devenus familiers aux navigateurs et aux chasseurs russes. De l'intérieur de la grande péninsule qui formait la principale possession russe sur le continent américain, on ne savait que fort peu de chose. Dans les premiers temps de la Compagnie des fourrures, les commerçants de Kodiak entendirent vaguement parler d'une grande rivière qui prenait sa source dans les montagnes Rocheuses, et qui, après avoir traversé un vaste territoire inconnu, se jetait dans la mer de Behring. En 1819, le gouvernement russe obtint une description de la baie de Bristol, où un poste de commerce avait été établi à l'embouchure de la rivière Nouchagak, ainsi que de la mer de Behring, à partir de la baie, dans la direction du nord, jusqu'au cap Romanzoff. On apprit de la sorte l'existence d'une large rivière, le Kouskokwime, qui se jetait dans la mer à moitié che-

min entre le cap Romanzoff et l'extrémité de la baie de Bristol.

En 1829, le lieutenant Nasilef explora la Kouskokwime sur une courte distance, dans le but de découvrir quel lien existait entre cette rivière et le Nouchagak. Le résultat de cette exploration fut l'établissement d'un poste commercial, le fort Kolmakoff, sur la Kouskokwime, à environ deux cent quarante kilomètres de son embouchure, entre ce poste et le fort Alexandre sur la baie de Bristol, où une communication fut entretenue au moyen d'une série de rivières et de portages. On appelle portage, en Amérique, un espace compris entre deux cours d'eau navigables et où l'on porte son canot d'une rivière à l'autre. Ce mot est d'origine franco-canadienne.

En 1855, le gouverneur Wrangel choisit l'île de Saint-Michel dans le golfe de Norton, pour site d'un fort et d'un poste de commerce. Des relations furent ouvertes avec les indigènes de la terre ferme, et l'on obtint des renseignements plus détaillés sur l'existence de la large rivière du Kvihpak ou Kwichpak, sur laquelle on avait une foule de rapports obscurs. Cette rivière, comme on le verra plus loin, est la même que l'Youkon. Le premier nom paraît se donner plus particulièrement à la partie inférieure de son cours. Jusqu'à présent les cartes, même les plus récentes, ont fait à tort deux cours d'eau différents de l'Youkon et du Kvihpak, le premier prenant sa source dans l'Amérique anglaise et se jetant, par la rivière Colville, dans l'océan Glacial; le second prenant sa source vers le centre des possessions russes et se jetant dans la mer de Behring, dans la partie sud du golfe de Norton. Nous croyons devoir signaler cette erreur aux lecteurs qui

voudraient suivre sur l'atlas les explorations diverses décrites ici.

Le Kvihpak était un puissant cours d'eau ; les naturels ne savaient rien de sa source, si ce n'est qu'elle était située très-loin dans l'intérieur. Il venait de l'est jusqu'à cent cinquante kilomètres environ de la côte, puis il retournait brusquement au sud, coulait dans cette direction trois cents autres kilomètres et reprenait son cours vers l'ouest pour enfin se jeter dans la mer, par plusieurs embouchures, au-dessous du golfe de Norton.

Le pays qu'il traversait était très-boisé, car le rivage de la mer au-dessous de ses embouchures était toujours encombré de bois entraînés qui fournissaient aux indigènes de la côte des bois de charpente et du combustible.

Plusieurs expéditions furent envoyées du fort Saint-Michel pour explorer les bouches du Kvihpak ; mais elles furent toujours arrêtées en chemin par le peu de profondeur de l'eau sur la côte et d'autres difficultés. On essaya en même temps d'ouvrir des communications par terre entre le fort Saint-Michel et les bassins du Kvihpak et de la Kouskokwime ; quelques postes de commerce furent établis, non sans de nombreuses difficultés, sur différents points, les indigènes de l'intérieur, très-différents de ceux de la côte, ayant toujours montré des dispositions très-hostiles à l'égard des envahisseurs blancs.

En 1841, le gouvernement russe chargea le lieutenant Zagoyskin, accompagné de six autres personnes, de passer deux années à explorer les bassins du Kvihpak et de la Kouskokwime. L'année suivante, au mois d'août, la petite expédition partit de Saint-Michel, dans des canots de peaux de phoque, et côtoya le golfe de Norton vers le nord jusqu'à la rivière Unalakleat, c'est-à-dire sur un trajet

d'une centaine de kilomètres, explorant la côte chemin faisant. La saison était trop avancée pour qu'on pût s'enfoncer dans l'intérieur au moyen de bateaux, et les explorateurs regagnèrent le fort Saint-Michel, où ils s'occupèrent activement des préparatifs d'un voyage d'hiver dans les terres.

Le 5 décembre, ils partirent de nouveau avec cinq traîneaux et trente-sept chiens. Après avoir, durant sept jours, essuyé de rudes tempêtes de neige, ils atteignirent le village situé à l'embouchure de l'Unalakleat, et remontèrent cette rivière avec l'intention de gagner le Kvihpak par les montagnes, route ordinairement suivie par les indigènes. La continuation des tempêtes de neige les empêcha de mettre ce projet à exécution, et ils furent forcés de revenir sur leurs pas.

L'Unalakleat entre dans le golfe de Norton par l'est. Son cours est très-sinueux, mais sa longueur, en ligne droite, peut être de cent à cent vingt kilomètres. A deux kilomètres et demi de son embouchure, commence une forêt qui couvre ses deux rives sur une profondeur de cinq à six cents mètres de chaque côté, et dont l'essence est l'aune, le peuplier et le sapin. Pendant dix ou douze kilomètres, les montagnes de la côte se prolongent à peu près parallèlement à la rivière, les rochers de la rive droite étant beaucoup plus hauts que ceux de la rive gauche. La largeur de la rivière, dans la partie inférieure de son cours, varie de quarante-cinq à cent soixante mètres.

Le 29 décembre, comme la neige était tombée en quantité suffisante, l'expédition se remit en route sur des traîneaux et réussit à atteindre le Kvihpak par 64° 20' lat. N., à quatre-vingts kilomètres environ au-dessus de son em-

bouchure. Là on trouva une rivière large à peu près de deux mille quatre cents mètres, toute gelée, dont on se servit pour remonter au nord-est, jusqu'au village indigène de Nulato par $64^{\circ} 42'$ lat. N. et $157^{\circ} 58'$ long. O., point le plus élevé qui ait été atteint par les commerçants russes.

De Nulato, après un mois de repos, les explorateurs se remirent en route, le 25 février 1845, pour le pays en amont de la rivière de Nulato, marchant durant sept jours dans la direction du nord-est, coupant les fréquents détours de la rivière en traversant des plaines marécageuses, et, dans une circonstance, une forêt. Après avoir atteint le point d'où un chemin indigène menait au golfe de Kotzebue, le lieutenant Zagoysskin tâcha de persuader aux naturels de le conduire à ce golfe; mais ceux-ci refusèrent obstinément, sous prétexte que le temps de la chasse aux rennes était venu, et que s'ils ne se mettaient pas immédiatement en campagne, le village mourrait de faim. L'expédition partit alors seule, trouvant la route marquée par des piquets; mais, au bout de cinq jours, le défaut de vivres l'obligea à rétrograder alors qu'elle avait poussé déjà jusqu'au $65^{\circ} 36'$ lat. N.

On se convainquit que, par cette route, il se faisait un commerce actif entre les naturels de la côte et ceux de Nulato et du haut Kvîhpak. Ces derniers apportaient leurs fourrures et recevaient en échange du fer, du tabac, des verroteries et autres articles que les indigènes de la côte se procuraient des commerçants russes, des baleiniers qui remontaient au-dessus des postes russes pour faire un commerce illicite de fourrures, ou des indigènes asiatiques qui entretenaient des rapports commerciaux à travers le détroit de Behring avec leurs frères de l'autre continent.

Le 3 juin, muni de provisions pour un mois, le lieutenant Zagoyskin, avec six hommes et un interprète indigène, partit de Nulato dans un grand canot de peaux de phoque, dans l'intention d'atteindre les montagnes qui séparent l'Amérique russe de l'Amérique anglaise, et de relier le Kvihpak de la côte du Pacifique avec l'Youkon de l'Amérique anglaise, lequel figurait à tort sur les cartes (et figure encore aujourd'hui, sur la plupart de celles de provenance américaine) comme se déversant dans la mer Glaciale par la rivière Colville, entre la rivière Mackensie et la pointe Barrow.

Au-dessus de Nulato, le Kvihpak, pendant une douzaine de milles, avait une largeur de deux kilomètres et demi à peu près. Son cours est encombré de petites îles longues et étroites, reliées entre elles par des barres de sable qui, aux basses eaux, sont à sec. Au-dessus de sa jonction avec le Nulato, la rivière traverse, pendant plusieurs kilomètres, un pays plat couvert de petits lacs très-poissonneux. De nombreux ruisseaux s'y jetaient à droite et à gauche, et les rives étaient couvertes de bois assez épais de saules, d'aunes, de trembles, de bouleaux, de peupliers et de grands sapins. Ces bois ne s'étendaient pas à une grande distance de la rivière; derrière eux, des plaines marécageuses allaient rejoindre le pied des collines qui séparent les affluents du Kvihpak de ceux des rivières de plus petite dimension qui coulent de chaque côté de la chaîne. Quelques-unes de ces collines atteignent des hauteurs variant de cent cinquante à quatre cent cinquante mètres; l'une d'elles, qui borde le Kvihpak, se termine par un volcan arrondi, auquel les naturels donnent le nom de *Natagatch*.

A trois cents kilomètres environ au-dessus du Nulato,

l'expédition fut arrêtée par un obstacle sérieux ; un banc de sable traversait le cours de la rivière. Les naturels transportent d'ordinaire leurs canots de l'autre côté ; mais le banc était pour le moment recouvert par l'eau. La rapidité du courant fit qu'on ne put le franchir à force de rames. La nature du chenal, d'ailleurs, augmentait les difficultés : trop peu profond en certains endroits, il était sur d'autres encombré de roches et de troncs d'arbres. Après quatre heures de lutte, les voyageurs durent renoncer à vaincre le courant. D'un autre côté, pour porter le canot afin de tourner l'obstacle, il eût fallu s'ouvrir une route de plus de cinq kilomètres à travers une impénétrable forêt ; l'entreprise était au-dessus des forces de l'expédition. On dut donc, à regret, retourner en arrière. Sept jours suffirent aux voyageurs pour redescendre la rivière jusqu'à Nulato. La largeur du Kvihpak, sur le parcours exploré, mesurait en moyenne seize cents mètres environ.

Dans l'automne de 1843, l'expédition descendit le Kvihpak jusqu'à Ikagmout, poste de commerce, situé à trois cents kilomètres au-dessous de Nulato. La rivière fut trouvée navigable pour les canots entre ces deux points. Les eaux étaient boueuses et le courant rapide en maint endroit. La largeur moyenne était de deux mille quatre cents mètres, la profondeur variant d'une à dix brasses. La rive gauche était basse, semée de collines dans la distance ; la rive droite, élevée, atteignait presque parfois la hauteur de vraies montagnes. Le pays était bien boisé. « A quinze milles d'Anvika, dit Zagoysskin, le sol, sur la rive droite, change de nature : de sable il se fait argile ; il est gercé dans certains endroits. J'ai vu de la terre parfaitement pure de différentes couleurs : rouge, jaune,

blanche, avec toutes les gradations intermédiaires. Ces terrains, je crois, contiennent du plomb. » Sur un point, la rivière contourne la base d'un groupe de mon-



Kagmont.

agnes coniques de six cent mètres de hauteur, près desquelles est un volcan isolé de la même élévation à peu près. Presque tous les cours d'eaux tributaires sont

situés sur la rive gauche ; un grand nombre abondent en castors.

Le 5 novembre, le Kvihpak était pris par la glace. Quelques jours plus tard, les indigènes couraient en foule à la rivière pour faire provision de petites lamproies grasses, qu'on pêche en grand nombre dès que la rivière est gelée ; ils y restèrent une quinzaine de jours. Pour les habitants des bords du Kvihpak, ce poisson est ce que le whitebait est pour les Londiniens, les premières aloses pour les New-Yorkais, le goujon pour les Parisiens.

Dès que la glace fut assez forte, le lieutenant Zagoysskin quitta Ikagmout et remonta la rivière en traîneau, voyageant tantôt sur la glace, tantôt sur la neige, jusqu'au village de Paymout, avec l'intention de traverser les montagnes pour aller à la rivière Kouskokwime, qui, vers le 160° méridien, s'approche du Kvihpak, avant que celui-ci incline vers le nord et qu'elle-même prenne la direction de l'est.

Remontant la rivière Nallik, cours d'eau de cent et quelques mètres de large, qui se jette dans le Kvihpak en venant du sud-est, l'explorateur russe descendit bientôt vers le sud par un chemin qui, traversant une plaine marécageuse, conduisait à la montagne de Tamatoulit, située sur la rive droite de la Kouskokwime qu'elle dominait de sept cent cinquante mètres. Laissant la montagne d'un côté, la route traversait un lac, entrait dans un marais couvert de broussailles et, après avoir franchi de nombreux ruisseaux, arrivait, par des terrains plus élevés, au bord de la rivière. L'expédition suivit le cours de la Kouskokwime jusqu'au fort Kolmakoff, poste de commerce fortifié, situé par 61° 54' lat. N. et 158° 37' long. O.

La Kouskokwime est plus petite que le Kvihpak, et pendant deux cent cinquante ou trois cents kilomètres, à partir de son embouchure, sa largeur varie de deux cents à cinq cent quarante mètres. Les sinuosités pleines d'îles de cette rivière lui donnent un aspect plus pittoresque que le Kvihpak, dont le cours a souvent de la monotonie. Les roches de la rive droite différaient de celles de la même rive du Kvihpak, et, sur beaucoup de points, le lieutenant Zagoyskin trouva du mica. La rive gauche est couverte de grands sapins, et parallèlement au cours de la rivière est une chaîne de montagnes de six cents mètres de hauteur, qui sépare les eaux de la Kouskokwime de celles du Nouchagak qui se jette dans la baie de Bristol. Entre le fort Kolmakoff et le fort Alexandre, sur la baie de Bristol, la communication se fait par une série de rivières, de lacs et de portages.

L'hiver se passa à explorer le pays très-arrosé situé entre la Kouskokwime et le Kvihpak, et à étudier la partie inférieure du Chagelouk, un des plus grands affluents du Kvihpak, qui coule presque parallèlement à cette rivière sur une certaine distance et s'y jette près du 62° degré de latitude nord et du 160° longitude ouest.

Le 1^{er} mai 1844, la glace de la Kouskokwime commença à se rompre; le 9, la rivière était parfaitement libre. Le 19, l'expédition se mit à remonter la rivière en canot de peaux de phoque. La Kouskokwime avait de deux cents à six cent trente mètres de largeur au-dessus du fort de Kolmakoff; des barres de sable, larges quelquefois de deux kilomètres et demi, s'y montraient de temps en temps. Pendant cent soixante kilomètres environ, elle coule entre des murailles de rochers de cent à cent cinquante mètres de hauteur, couverts d'une épaisse forêt.

Le lit est libre et le courant n'est pas aussi fort que celui du Kvihpak.

A ce point, elle reçoit, venant du sud, la rivière Hulitnak ($61^{\circ} 42'$ lat. N., $156^{\circ} 50'$ long. O.). Celle-ci a soixante mètres de largeur à son embouchure ; sa rive gauche, au confluent, est protégée par des rochers hauts de soixante à cent vingt mètres. De là on aperçoit au loin, dans l'intérieur des terres, une haute montagne conique dont le sommet est couvert de neige. A quelques kilomètres au-dessus du Hulitnak, les collines de la rive gauche s'abaissent pour faire place à une plaine marécageuse, tandis que la rive droite est bordée d'une chaîne de collines hautes de cent cinquante mètres.

A trente kilomètres au-dessus de la Kouskokwime, se frayant un passage à travers les collines qui bordent la rive gauche de cette rivière au-dessus du Hulitnak, se présente le Choulkak, qui, suivant les naturels, prend sa source dans un lac au milieu des monts Tchigmit, dont l'expédition aperçut, à quatre-vingt kilomètres environ vers le sud, quelques-uns des pics les plus élevés. Un peu au-dessus du Choulkak, est le Tchigvanatil, qui vient aussi du sud.

A ce point de sa route, le lieutenant Zagoyskin rencontra six canots pleins d'indigènes. Pour demeurer en bons termes avec eux et éviter les malentendus, — car la présence d'un blanc au milieu de ces sauvages ne pouvait s'expliquer que par le désir de faire du commerce, — il échangea quelques kilogrammes de tabac et quelques vieux vêtements pour un monceau de peaux de castors, de loutres, de rennes et d'ours noirs. Les pauvres gens avaient grande envie d'un certain habit sans manches qui leur plaisait singulièrement, mais les deux cents peaux de

fourrures de prix qui composaient leur bagage ne furent pas jugées un équivalent suffisant pour cette défroque, et ils durent se contenter de tabac et d'objets d'habillements moins précieux!

Au-dessus de ces cours d'eau, la Kouskokwime se rétrécissait; elle n'avait plus que deux cents mètres environ de largeur; le courant était plus lent et l'eau avait une teinte blanche jaunâtre. La rivière contourne un promontoire de soixante à quatre-vingt-dix mètres de hauteur sur la rive droite. La rive gauche, qui n'a guère que six mètres, est couverte d'une épaisse forêt, au delà de laquelle on aperçoit une chaîne de montagnes dans la distance. Plus haut encore, un éperon de la chaîne en question se terminait, sur la rive gauche de la rivière, en une arête de roc au delà de laquelle la forêt faisait place à une plaine plate et marécageuse.

A l'embouchure de la rivière Sotchetno, par 62° 58' lat. N. et 155° 6' long. O., l'expédition s'arrêta; elle se trouvait à deux cent quatre-vingt-dix kilomètres au-dessus du fort Kolmakoff et à environ cinq cent soixante kilomètres au-dessus de l'embouchure de la rivière. En cet endroit, les indigènes parlèrent d'une large mer intérieure, située plus loin, entre la Kouskokwime et le Kvihpak. La même histoire fut répétée par les indigènes sur d'autres points de la Kouskokwime et aussi du Kvihpak : ils la décrivaient comme un vaste et beau lac rempli de poisson et faisant vivre une nombreuse population installée sur ses bords et dont les chiens sont dressés à la pêche, comme d'ailleurs sur beaucoup de cours d'eau des deux rives du détroit de Behring. Dans l'opinion du lieutenant russe, ce lac devait se rencontrer quelque part entre le 65° et le 65° degré lat. N. et le 150° et 154° long. O., et il écou-

lait probablement le surplus de ses eaux, par la rivière Haggaya, dans le Kvihpak.

Il entraît dans les intentions de Zagoysskin d'explorer la Kouskokwime jusqu'à sa source, mais les hommes qu'il avait pris avec lui au fort Kolmakoff étaient obligés de retourner pour être prêts à transporter des marchandises



Chiens dressés à la pêche.

au fort Alexandre, sur la baie de Bristol. Il se vit donc à regret forcé de revenir sur ses pas ; il atteignit le fort Kolmakoff le 5 juin. Quelques jours après, il se rendit au Kvihpak par une série de rivières et de lacs autres que ceux qu'il avait suivis pendant l'hiver. Il redescendit ensuite le Kvihpak inférieur jusqu'au point où il se divise en plusieurs lits pour se jeter dans la mer. Les collines et les forêts disparaissaient, et, à un point intermédiaire entre les lacs, une immense plaine s'étendait à droite aussi loin que la vue pouvait porter. Le sol, sur cette

portion de la rivière, contenait, à une profondeur d'un mètre, une couche de matière organique originaire de la forêt; au-dessous, on trouvait de la glaise molle.

Le lieutenant Zagoyskin ne cite rien relativement à la profondeur des eaux dans les branches inférieures du Kvihpak; il dit seulement qu'en 1855, un employé de la Compagnie des fourrures remonta facilement l'Aphuna, bouche septentrionale du Kvihpak, et qu'il descendit, durant cinquante kilomètres, un autre chenal, où il trouva les eaux trop basses pour lui permettre d'atteindre la mer.

Une fois sur le rivage, Zagoyskin remonta la côte en canot, s'en tenant à peu près à un demi-mille de distance, à cause des bancs de sable et des rochers qui rendaient la navigation dangereuse. Il atteignait le fort Saint-Michel, le 21 juin, après deux années d'une exploration semée de difficultés et de périls.

II

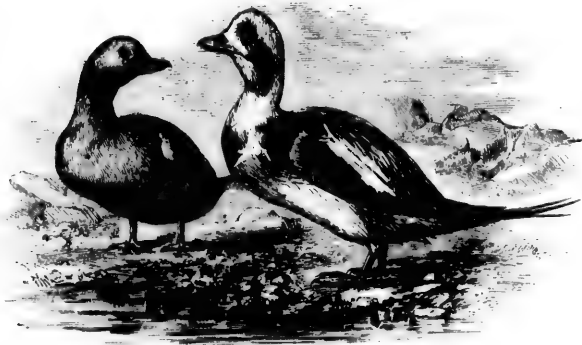
Dans le cours de l'hiver de 1860, Robert Kennicott, jeune naturaliste américain de grand avenir, et qui, sous sa constitution débile, cachait une indomptable énergie, entra sur le territoire russe, par la frontière anglaise, au-dessus de l'Youkon. Il avait fait, seul, la dernière partie de la route, depuis la tête du lac Supérieur, par la chaîne des lacs et la rivière Mackensie, à travers les vastes solitudes qui s'étendent entre le lac Supérieur et l'océan Glacial arctique. Chemin faisant, il avait recueilli

des spécimens d'histoire naturelle de toute espèce. Ces spécimens, se comptant par milliers et pesant ensemble un poids considérable, déposés dans chacun des postes de commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson, avaient été transportés, sans frais, au Canada, d'où d'autres compagnies les avaient remis, également sans frais, à l'Institut smithsonien, sous les auspices duquel Kennicott voyageait. La Compagnie de la baie d'Hudson avait braconné sur les domaines de la Compagnie russe des fourrures, et, cent kilomètres à peu près au delà de la frontière, juste au confluent de la rivière du Porc-Épic et de l'Youkon, Kennicott avait rencontré un poste de commerce, le fort Youkon, à la charge d'un vieil Écossais, lequel, avec sa femme, un prêtre catholique, joyeux compère, quelques voyageurs et des Esquimaux, composaient la colonie.

Kennicott passa là tout l'hiver, récoltant des spécimens par centaines et recueillant tous les renseignements possibles de la bouche des naturels sur le cours de l'Youkon, touchant lequel on n'avait, au fort, que des rapports incertains. Entre autres découvertes importantes que fit l'Américain, il faut citer celle du lieu de couvée de l'oiseau désigné, en Amérique, sous le nom de *Canvas-back duck*. Les œufs de ce palmipède, que, jusque-là, aucun naturaliste n'avait vus, couvraient littéralement des arpens de terrain. Il trouva aussi là, en abondance, le canard à longue queue, et aussi les nids et les œufs du beau bohémien à ailes de cire; c'est le seul endroit où les œufs de cet oiseau aient jamais été reconnus. Au printemps, Kennicott prit la route du retour, toujours en récoltant des spécimens. Rentré dans ses pénates, il s'était mis à écrire le résultat de ses observations, lorsqu'il

dut s'interrompre pour être incorporé dans l'armée, où il reçut le grade de major.

A l'occasion du projet proposé de mettre en communication télégraphique les continents d'Amérique et d'Europe par l'Asie septentrionale, projet que connaissent nos lecteurs, les fils de la *Western Union telegraph Company* furent tendus au nord à travers l'Orégon et les ter-



Canards à longue queue.

ritoires de Washington jusqu'à l'île de Vancouver. De ce point, il s'agissait, ainsi qu'il a été expliqué au début de ce livre, de les continuer vers le nord, par les territoires anglais et russes, jusqu'au détroit de Behring. La ligne conduite par un câble à travers le détroit ou la mer du Kamtchatka devait ensuite être poussée par la Sibérie, pour s'abouter aux lignes russes venant de Petersbourg.

La route par les possessions britanniques, au-dessus de la Colombie anglaise et tout l'intérieur de l'Amérique russe, était entièrement inconnue. Il fut décidé que le terrain serait étudié par deux expéditions, l'une se diri-

geant au nord, à partir de l'île de Vancouver (c'est celle que commandait le major Frank Pope), l'autre se rendant par mer au détroit de Behring, et marchant ensuite, vers l'est et le sud, à la rencontre de la première.

Les informations obtenues relativement à la *grande rivière* de l'Amérique russe faisaient espérer qu'on pourrait remonter ce cours d'eau du détroit de Behring au fort Youkon, et poursuivre ensuite la route vers le sud par le territoire britannique, pour y rencontrer, en un point désigné, l'autre expédition venant du sud et marchant au nord. Un petit steamer, la *Lizzie Horner*, fut acheté à San-Francisco et embarqué sur un des navires de l'expédition dans le dessein de s'en servir à remonter le Kvihpak aussi loin que possible. Le précédent voyage du major Kennicott dans l'Amérique russe et ses profondes connaissances scientifiques le firent choisir pour commander l'expédition s'acheminant par le détroit de Behring.

Le 10 juillet 1865, l'expédition quitta San-Francisco dans la barque *Golden-Gate*, accompagnée par l'ingénieur en chef de la Compagnie, le colonel Bulkley, à bord du *George Wright*. Au bout d'un mois, on atteignit Sitka, le quartier général de la Compagnie russo-américaine des fourrures, où l'on resta une quinzaine de jours à achever les préparatifs. Le 22 août, on reprit la mer pour gagner le point extrême de la presqu'île Aliaska.

A Ounga, l'une des îles qui bordent au sud cette remarquable pointe de terre, on fit une courte station. Les traits caractéristiques principaux de cette île sont ceux de la plupart des autres îles du groupe. D'origine volcanique, Ounga présente une falaise de cent quatre-vingt mètres de hauteur, au-dessus de laquelle s'étagent des

plateaux. Les élévations sont couvertes de mousses mêlées de fleurs; les dépressions nourrissent une herbe courte et rude et de petits buissons. Il existe sur cette île une couche de lignite, épaisse de quarante centimètres, que les Russes exploitèrent pendant un certain temps, mais que son peu de valeur a fini par faire abandonner. Là, comme sur plusieurs autres îles, un petit nombre de Russes vivaient de la pêche.

En remontant la côte, on aperçut un volcan en pleine activité; d'autres, éteints à une époque récente, se laissaient voir sur la péninsule et diverses îles. Les morues abondaient dans tous ces parages. On pénétra dans le détroit de Behring par la passe d'Ounimak ou Oumnak ($54^{\circ} 1/2$ lat. N., 165° long. O), avec une profondeur de soixante-douze mètres à l'entrée et un très-fort courant.

Le 15 septembre, l'expédition entra dans le golfe de Norton, qu'elle côtoya jusqu'à Saint-Michel. Là, Kennicott et les siens débarquèrent, et les bâtiments repartirent, avec le colonel Bulkley, pour le Kamtchatka.

L'île de Saint-Michel est située au sud du golfe de Norton et séparée, par un étroit canal, de la terre ferme, et, par un autre plus large, de l'île de Stuart. Cette île a à peu près seize kilomètres, d'un rivage à l'autre, dans toutes les directions. Elle est d'origine volcanique, mais elle est peu élevée, sa plus grande élévation n'ayant que quatre-vingt-dix mètres; elle possède un bon port où les navires sont abrités de tous les vents, sauf ceux du nord. Sur ce point est un fort de charpentes et de terre, armé de six canons et défendu par vingt Russes. Près du fort est un village esquimau de dix huttes, moitié tanières creusées dans le flanc de la montagne, moitié cabanes construites de bois recueillis sur la plage. Une chaîne de

villages semblables s'étend le long du golfe de Norton. La température, à Saint-Michel, est plus douce que partout ailleurs sur cette partie de la côte, fait qu'on explique par les courants venus du sud qui l'entourent. On y voit, en été, une végétation assez vigoureuse, quoique rare.

Kennicott voulait redescendre la côte dans le petit steamer *Lizzie Horner*, placé sous le commandement du lieutenant Charles Pease, jusqu'à la bouche méridionale du Kvihpak, — la plus profonde aussi, — et remonter ainsi la rivière aussi loin que possible, en faisant des explorations sur les points intéressants. Malheureusement ce projet dut être abandonné. Le mécanicien, engagé à San-Francisco, était d'une incompétence absolue, et la machine du steamer se trouvait être radicalement défectueuse; c'est en vain qu'on chercha à la réparer, il y fallut renoncer. Ce fut pour le côté utile de l'expédition un contre-temps regrettable. Le major Kennicott changea, dès lors, de plan et adopta la route ordinaire des commerçants russes, celle qu'avait prise Zagoyskin vingt-trois ans auparavant. A partir de Nulato, il proposa de voyager en hiver par des traîneaux à chiens, en remontant la rivière jusqu'au fort Youkon.

Le 27 septembre, l'expédition, comptant douze personnes, traversa le golfe de Norton, dans une barque ouverte, pour se rendre au village d'Unalakleat, à l'embouchure de la rivière de ce nom. Une violente tempête de neige, la première de la saison, rendit cette traversée pénible.

A Unalakleat, les Russes avaient construit un fort de bois, que six hommes occupaient et que défendaient deux pièces de quatre. Le froid se montra bien vite;

aussi le premier soin des voyageurs fut-il de construire une grande hutte en bois, dont on bourra les interstices avec de la mousse, et qu'on revêtit de mottes de terre et de gravier. On y ajouta une cheminée, et, pour cet objet de luxe, on se servit de mortier fait avec de la terre délayée à l'eau bouillante.

Le 21 octobre, Pease, Ketchum et Adams, accompa-



Unalakleet. Habitation de l'expédition.

gnés de cinq Esquimaux, dont chacun portait sur le dos trente-six kilogrammes de bagage, remontèrent l'Unalakleet. Le thermomètre Fahrenheit marquait 2 degrés au-dessous de zéro (environ — 19 degrés centigrades); mais la rivière n'était pas assez gelée pour qu'on pût marcher sur la glace. Le troisième jour, ils atteignirent Ulucouk, village d'hiver de la tribu des Ingaliks, situé à soixante kilomètres au-dessus d'Unalakleet. Ils y passèrent un mois, pendant lequel ils achetèrent du poisson et le préparèrent pour les provisions d'hiver de l'expédition.

Les Ingaliks sont un rameau d'une race indienne qui tient le milieu entre les Esquimaux de la côte et les Indiens de l'intérieur. Ce sont eux qui font le commerce

entre l'Youkon et la côte, et qui échangent les pelleteries des Indiens contre les articles importés et ceux des Esquimaux. Ils constituaient à une époque une race puissante, mais leur nombre a été réduit de beaucoup par une série de guerres avec les Esquimaux et les Indiens de l'intérieur. Par leurs coutumes et leurs mœurs, ils sont devenus plus Esquimaux qu'Indiens; ils bâtissent leurs huttes en partie sous terre comme les premiers, au lieu de les élever à la surface comme les seconds.

La hutte d'hiver de l'Esquimaux du golfe de Norton est faite de troncs de sapins fendus et assemblés côte à côte. Elle est couverte de la même manière, avec un trou carré ménagé en haut au centre; le tout, excepté l'ouverture du toit, est revêtu de mottes de gazon et de terre, de manière à former un dôme écrasé. Le sol de l'intérieur est au-dessous de la surface du terrain général, à une profondeur qui est à peu près la moitié de la hauteur de la hutte, prise intérieurement. L'accès a lieu par un tunnel ou galerie couverte, longue de cinq à six mètres, qui communique à une palissade carrée fermée par une porte. En dedans de la palissade est une ouverture circulaire par laquelle on descend dans le tunnel.

La hutte a de quinze à seize mètres carrés; le long des parois, des blocs de bois servent de sièges. Le feu brûle au centre, immédiatement sous le trou ouvert dans la toiture. L'ameublement et les ustensiles de la hutte se composent de bouilloires achetées aux baleiniers, de pots de terre, ouvrage des indigènes, semblables à nos pots à fleurs et servant à diverses fins, et d'une lampe, espèce de saucière de terre sèche, remplie de graisse et de mousse séchée qui fait l'office de mèche. Quand vient la nuit, les habitants de la hutte laissent mourir le feu, tendent des

peaux séchées pour fermer l'orifice du toit, l'entrée circulaire pratiquée dans la palissade et la percée qui conduit de la hutte au tunnel, interceptant ainsi tout courant d'air. Puis, couchés la tête contre le foyer et appuyée sur un bloc de bois en guise d'oreiller, ils dorment dans une atmosphère chaude et dense comme celle d'un four chauffé à petit feu.

Au centre de chaque village est le « kadgim », ou grande maison de réunion. C'est là qu'on travaille, qu'on festoie, qu'on reçoit les visiteurs et que couchent les hommes. Bâti sur le même plan que les autres huttes, le kadgim est beaucoup plus large et plus haut. Tout alentour est disposée une banquette élevée qui sert de divan. C'est dans le kadgim d'Ulucouk que le lieutenant Zagoysskin assista à la cérémonie traditionnelle accomplie en l'honneur de l'esprit marin Ugiak, et qui consiste à « noyer de petites vessies dans la mer ».

Quand Zagoysskin pénétra dans le kadgim, il le trouva occupé par une cinquantaine d'hommes qui venaient de se laver dans un liquide fumant impossible à désigner d'une manière plus explicite. La puanteur était horrible et la chaleur suffocante. Il n'y avait pas toutefois moyen de s'y soustraire, la fête commençait. A une lanière de peau d'élan tendue à travers la pièce étaient suspendues une centaine de vessies couvertes de peintures fantastiques, et enlevées à des animaux tués au moyen de flèches seulement. A un bout de ce singulier chapelet était un goëland avec une sculpture grossière représentant une tête d'homme, et à l'autre, deux perdrix. Des fils attachés au chapelet en question et passés par-dessus la croix de charpente du plafond de la hutte servaient à faire danser vessies et figures. Sous celles-ci était planté dans le

sol un bâton de deux mètres garni de paille. Un indigène sortit du groupe et se mit à danser solennellement devant les vessies ; puis, arrachant quelques brins de paille au bâton, il les alluma et les passa sous les vessies et les images, de manière à les enfumer successivement. Le bâton empaillé fut ensuite porté dehors, et tous les occupants du kadgim, au son monotone du tambourin, se livrèrent à une danse effrénée qui dura la plus grande partie du jour, et pour laquelle ils s'étaient au préalable mis nus jusqu'à la ceinture. A de fréquents intervalles, les femmes apportaient du poisson gelé et des longes de chair de renne que les danseurs dévoraient avec gloutonnerie, après quoi ils reprenaient de plus belle leurs contorsions et leurs gambades. Après s'être trémoussés tout le jour au milieu de cette atmosphère empestée, les danseurs finirent par s'étendre pêle-mêle sur le sol, tous la tête vers le foyer, et dormirent jusqu'au matin.

Contrairement aux naturels du Kamtchatka, qui s'enivrent de la plus dégoûtante façon, les Esquimaux de la côte américaine de la mer de Behring n'ont pas de boissons stimulantes. Ils se grisent, eux, au moyen de la fumée du tabac qu'ils avalent dans cette intention, et qui, absorbée dans les poumons, produit une intoxication partielle. Dans un des grands festins auxquels ils assistèrent, quelques membres de l'expédition Kennicott se virent offrir par les indigènes un mets que, sans trouver absolument exquis, ils mangèrent néanmoins sans aversion, annoncé qu'il était comme une délicate friandise de la cuisine hyperboréenne. Qu'on juge de leur dégoût quand plus tard, voulant connaître les ingrédients qui le composaient, ils apprirent que le délicieux dessert était du gras de renne mâché en pâte par les vieilles

femmes, puis mélangé à de la neige et agrémenté de baies!

Les indigènes du cours inférieur de la Kouskokwime ont des cérémonies funéraires bizarres. Les membres de la famille du mort ne mangent que des mets aigris ou vieux d'une année, et s'abstiennent durant vingt jours d'aller à la rivière. Ils passent le temps assis dans un coin de la



Esquimaux de la côte américaine de la mer de Behring.

hutte, le dos tourné à la porte. Ils se lavent tous les cinq jours, sans quoi, suivant eux, tous les autres parents du défunt mourraient. Avant les funérailles, le corps est porté dans le kadgim, où il est placé, assis, les pieds allongés, dans un coin en face de la porte. Les habitants du village apportent, à titre d'offrandes votives, des habits de peaux; on en passe un au mort et l'on met les autres dans une boîte à côté du corps. La boîte, portée au lieu de sépulture, est placée sur quatre piquets auprès desquels on dresse une large planche représentant en effigie l'objet que le défunt aimait le mieux. En face

sont groupés des articles ayant appartenu au défunt; le reste de ses effets est partagé dans le kadgim.

Les indigènes de l'intérieur brûlent leurs morts, mais, lorsqu'un individu meurt en hiver, les parents transportent le cadavre avec eux et s'en servent la nuit, au lieu de bloc de bois, en guise d'oreiller; ils ne le brûlent qu'au retour de la saison chaude.

Les naturels de la Kouskokwime ont aussi, comme chez nous les enfants à Noël, l'habitude de cacher certains objets un certain temps, afin de les d'offrir en surprise, lors d'une fête particulière, aux membres de leur famille.

Le 8 novembre, la rivière d'Unalakleat était suffisamment gelée pour être franchie en traîneau. Le froid augmenta rapidement. Le thermomètre, qui, ce jour-là, marquait 20 degrés au-dessous de zéro, descendit à 52 degrés le 19, et à 40 degrés le 1^{er} janvier, avec un vent violent du nord. Les traîneaux et leurs attelages de chiens étaient disposés et les vivres emballés, quand Kennicott revint de Nulato avec la décourageante nouvelle qu'il serait impossible d'atteindre l'Youkon pendant l'hiver. Il avait lui-même fait une excursion de dix jours au-dessus de Nulato et n'avait rencontré que peu d'indigènes, la plupart étant allés chasser le renne au nord. Il avait acquis la certitude qu'il n'y avait pas d'espoir de pouvoir se procurer de quoi nourrir les chiens. C'eût été folie que de se mettre en route dans ces conditions. L'hiver se passa donc au fort Saint-Michel à préparer l'entreprise de l'été.

Le 5 avril, la température se radoucit, et les signes avant-coureurs du printemps se manifestèrent. Une partie de l'expédition se mit en route pour le havre de Grantley, avec instruction de rejoindre les autres voyageurs à Nu-

lato. Dix jours après, les lieutenants Ketchum et Pease, et un voyageur canadien nommé Mike Lebargé, attaché à l'expédition, partirent pour Nulato. La glace avait un mètre et demi d'épaisseur et le sol était couvert de neige; mais sur la baie la glace se fondit rapidement, de sorte que l'expédition dut se tenir près de la côte, ce qui ne l'empêchait pas de trouver parfois quinze centimètres d'eau sur la surface.

Le lendemain, les voyageurs atteignirent Unalakleet. Ils s'y reposèrent un jour, puis repartirent pour Ulucouk, suivant à pied pendant soixante kilomètres un traîneau chargé de trois sacs de farine. Continuant leur voyage, ils atteignirent, le 19, l'Youkon, à cinquante kilomètres environ au-dessous de Nulato. Le 22, ils arrivèrent à Nulato, après avoir fait tout le trajet sur la rivière. Le lendemain, ils furent rejoints par ceux de leurs compagnons qui venaient du havre de Grantley.

Nulato est un petit village indigène où a été établi un poste de commerce russe ayant pour unique défense un canon de fer du calibre de quatre et une garnison de trois soldats blancs. Pendant l'hiver, deux canots de peaux avaient été amenés de Saint-Michel pour remonter l'Youkon. Le plus grand avait dix mètres cinquante centimètres de long sur un mètre quatre-vingts de large. Il était fait de peaux de phoques tendues sur une légère membrure de bois reliée par des nerfs d'animaux, et était muni d'une toile mesurant une vingtaine de mètres. L'autre embarcation était un « baidark », ou léger canot de peau recouvert d'une autre peau s'adaptant étroitement à la tunique de peau de l'occupant, de manière à rendre le tout parfaitement imperméable. Le baidark est percé de trous pour trois passagers; c'est ce qui le dis-

tingue du « kyak » qui, lui, n'admet qu'un occupant. Le baidark était destiné au major Kennicott et à deux personnes de son expédition. Le plus grand bateau devait porter les autres avec les provisions.

Tout était prêt pour le départ, et les membres de l'expédition attendaient avec anxiété la débâcle des glaces,



Établissements russes à Nulato.

lorsqu'un triste événement vint tout arrêter. Le major Kennicott s'était plaint depuis plusieurs jours de vertiges et de sensations étranges dans la tête. Les désappointements successifs qu'il avait éprouvés depuis son débarquement l'avaient vivement affecté. Ces contrariétés, jointes aux rudes fatigues des six années précédentes, avaient abattu son énergie et altéré sa constitution. Le 13 mars au soir, il ne parut point au déjeuner, et l'Indien envoyé à sa recherche revint sans l'avoir trouvé. Le lieutenant Pease commença à s'inquiéter et partit avec Lebarge pour

le chercher. A une quarantaine de pas du fort, ils le trouvèrent, étendu sur le dos, mort. A côté de lui était un compas ouvert. On suppose qu'après avoir pris des observations et fait des calculs en traçant des figures sur le sable, il se releva et retomba mort par suite probablement d'une affection du cœur.

La mort du commandant de l'expédition renversa tous les projets formés. Le lieutenant Ketchum, comme le plus ancien, prit le commandement et nomma pour son second le lieutenant Pease. Il fut décidé que Ketchum avec Lebarge et un métis nommé Lewis Kean se rendraient au fort Youkon dans le baidark, tandis que le lieutenant Pease et quelques autres prendraient avec eux dans le bateau de peaux de phoques les restes de Kennicott et gagneraient le fort Saint-Michel en descendant la rivière jusqu'à la côte. Pease et Kean firent un cercueil avec des planches enlevées au fort ; ils le calfatèrent avec du suif et de la résine, le garnirent intérieurement avec de la serge verte trouvée dans le fort, et le clouèrent avec des pointes taillées à l'aide de gros ciseaux dans une plaque de cuivre qui avait fait partie de la doublure d'un navire. Revêtu de son uniforme et enveloppé dans le drapeau américain, le corps du major Kennicott resta exposé trois jours aux regards attristés de ceux qui avaient partagé ses derniers travaux, et au nombre desquels il comptait un vieil ami ; après quoi, le glorieux linceul fut rejeté sur la figure de l'infortuné savant.

Si Kennicott avait vécu pour réaliser ses plans et si, après avoir complété ses explorations de l'extrême nord américain, il avait consigné ses observations par écrit, le monde scientifique aurait profité singulièrement de ses

vastes connaissances. Malheureusement, pendant les six ou sept années qui précédèrent sa mort, il amassa des matériaux pour lui-même plus qu'il n'écrivit, et les notes tracées à la hâte qu'il confia au papier jetteront peu de lumière sur ses découvertes comparativement aux trésors qu'il a emportés avec lui dans la tombe.

Le 25 mai, la glace céda, et, le matin du 25, Ketchum, Lebarge et Kean s'embarquèrent sur le baidark pour remonter la rivière, tandis que Pease, prenant avec lui Smith, Adams et Dyer, et un équipage de trois Esquimaux, descendit la rivière sur le bateau de peaux de phoques, emportant avec lui les restes du major Kennicott.

A quelques kilomètres au-dessous de Nulato, les glaces et les bois flottants furent pris dans un courant rapide, et l'on dut, pour éviter d'être submergé, aborder sur une île. Le danger passé, on se remit en route à raison de 20 à 22 kilomètres par jour et quelquefois plus ; un jour même, on fit 112 kilomètres dans la même journée. La nuit on cherchait un abri dans un village indien, ou l'on campait sur une île.

Le 1^{er} juin, Pease et les siens prirent à leur bord un Indien comme guide, mais ils ne tardèrent pas à soupçonner que cet homme cherchait à les égarer. D'après ses indications, ils s'étaient engagés dans un large canal qu'ils reconnurent plus tard être une communication latérale avec la rivière Chageluk. Après être entrés dans cette dernière rivière, un peu au-dessus de son confluent avec l'Youkon ou Kvihpak, ils arrivèrent tout à coup dans un village habité par une tribu hostile à celles du cours supérieur et ayant une mauvaise réputation parmi les Russes.

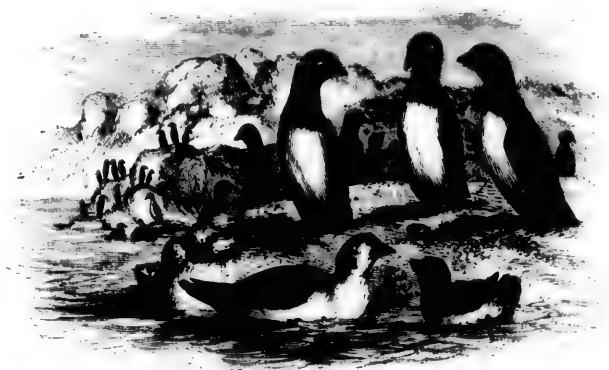
Dès que leur bateau fut en vue, il fut entouré de

canots pleins d'Indiens dont les allures étaient peu rassurantes. Conservant tout son sang-froid, le lieutenant Pease entama une conversation avec le chef et lui fit présent de tabac, de calicot et finalement d'un couteau qui acheva de lui gagner le bon vouloir du sauvage, lequel, dès lors, crut devoir lui exprimer toute sa satisfaction de se rencontrer avec le premier homme blanc qui eût jamais pénétré dans son village. Quand le bateau fut sur le point de s'éloigner, les Indiens se retirèrent en groupe pour saluer d'une décharge générale le départ des étrangers. Comme Pease n'était pas parfaitement sûr des intentions de ses prétendus amis, il commença le salut à sa manière en frappant d'une balle de sa carabine un but très-éloigné et en faisant faire aux siens des décharges précipitées de revolvers. Cette exhibition de tir rapide et à longue portée mit fin à toute idée d'attaque de la part des Indiens, si telle avait été leur envie.

Après s'être arrêtés une nuit au poste russe connu sous le nom de *la Mission*, — l'Ikagmout de la relation de Zagoyskin, — qui comprenait plusieurs maisons et une église, Pease et ses compagnons continuèrent leur voyage le lendemain jusqu'à la bouche septentrionale de la rivière. Sur leur route ils virent plusieurs îles couvertes de pingouins, d'oies et de canards, et ils trouvèrent sur l'une d'elles un nid d'oie avec trois œufs. Le 5 juin, après avoir passé à travers une troupe de phoques, le bateau quitta la branche principale du cours d'eau pour en prendre une qui suivait une direction septentrionale et qui se terminait en un étroit canal conduisant à la rivière Pastolic, laquelle se jette dans le golfe de Norton, à plusieurs kilomètres au-dessus de la branche la plus septentrionale de l'Youkon.

Le lendemain 6 juin, douze jours après avoir quitté Nulato, les voyageurs arrivaient à la mer. Les vents et les récifs rendirent le voyage de la côte long et fastidieux. Ce ne fut que le 15 juin qu'ils atteignirent le fort Saint-Michel.

Peu de temps après, Ketchum et le reste de l'expédition rentraient, eux aussi, au même fort, après avoir effectué



Pingouins.

avec succès leur voyage, aller et retour, au fort Youkon. Le pays, à l'est, à partir de Nulato, ressemblait à celui du cours inférieur de la rivière; les bords variaient en hauteur, mais la plupart des élévations proches se trouvaient sur la rive septentrionale. Les cours d'eau venant du nord étaient faibles, ceux du sud avaient bien plus d'importance. La nature des bois s'améliorait, les sapins atteignant jusqu'à trente mètres. Il n'y avait pas plus d'obstruction à la navigation que dans la plupart des rivières de l'ouest; les bancs de sable étaient recouverts,

à cette époque, d'une suffisante profondeur d'eau, et les rapides, au-dessus du fort Youkon, ne présentaient pas d'obstacles insurmontables à un bon steamer. Le courant était très-fort. Les vapeurs propres à la navigation de l'Youkon semblent devoir être les solides baleiniers, munis de puissantes machines. Au fort Youkon, un nouveau fort avait été bâti à deux kilomètres et demi de l'ancien, et le prêtre catholique romain qui avait là charge d'âmes pendant la visite de Kennicott, avait été remplacé par un ministre de l'Église épiscopaliennne.

A la fin de l'automne, le navire si longtemps attendu de San-Francisco arriva à Saint-Michel, ayant à bord le colonel Bulkley. L'expédition fut réorganisée. Le lieutenant Pease, en sa qualité d'ami particulier de Kennicott, fut renvoyé aux États-Unis avec les dépouilles mortelles du major; le reste de l'expédition, placé sous les ordres de Ketchum, fut chargé de retourner dans l'intérieur des terres, d'étudier avec soin l'Youkon supérieur, de le remonter, si c'était possible, jusqu'à sa source ou jusqu'à ce qu'on rencontrât un groupe d'explorateurs venant de la Colombie anglaise et se dirigeant au nord.

Disons que ces derniers ont, eux aussi, de leur côté, su se tirer avec honneur de leur tâche. En dehors du but spécial de la double expédition américaine, tout a été accompli au point de vue de ce qui pouvait intéresser la généralité du public relativement à l'Amérique russe. L'Youkon s'est trouvé de la sorte exploré à partir de la mer de Behring jusqu'à sa jonction avec la rivière du Porc-Épic. Au delà de ce point, son cours avait été suivi par les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

On connaît l'issue du projet de télégraphe russo-américain. Le succès du cable transatlantique supprimait d'un

couple la nécessité d'une communication télégraphique avec l'ancien monde par le détroit de Behring. L'abandon de ce tracé a mis fin à toute exploration ultérieure tentée dans l'intérêt de la Compagnie organisatrice.

III

La côte de l'Amérique russe a deux caractères distincts. La ligne de division est la presqu'île Aliaska. Du côté de l'océan Glacial, la côte est basse et formée de bancs de vase gelée. Elle conserve ce caractère dans la direction de l'ouest jusqu'au cap Barrow ; la pointe la plus septentrionale est une longue jetée de gravier et de sable léger. En allant au sud-ouest, la côte basse est interceptée par une série de lacs étroits et couverts de mousses de marais jusque dans le voisinage du cap Lisburne, masse de roches calcaires de deux cent cinquante mètres de hauteur. A partir de là et autour du golfe de Kotzebue, la côte est basse, marécageuse, et de temps à autre semée de collines.

Le cap du Prince de Galles, qui forme le côté oriental de l'entrée du détroit de Behring, est abrupt et rocheux. Dans une échancrure est Port-Clarence, avec une bonne entrée de dix brasses d'eau et un fond de vase. Creusé aussi dans la côte orientale est le havre de Grantley, plus petit et comparativement fermé ; il offre un mouillage parfaitement sûr.

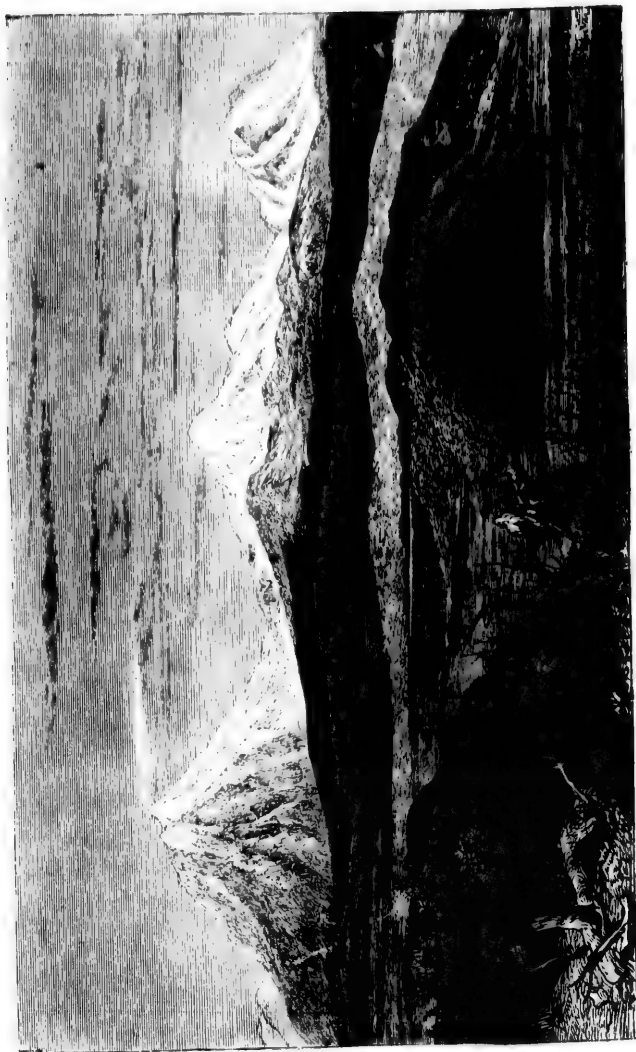
Au-dessous de ce point, le pays, dans le voisinage de la mer, est ondulé, et la côte est basse et inaccessible, si ce n'est dans certaines parties des golfes de Norton et de

te avec
lon de
tentée

es dis-
ka. Du
née de
dans la
inte la
r et de
t inter-
housses
, masse
de hau-
la côte
de col-

oriental
cheux.
bonne
Creusé
ey, plus
ouillage

ge de la
e, si ce
a et de



Montagnes de la presqu'île Alaska.

Br
fo
d'
la
d'
p

la
ta
tr
ti
le
tr
d
te
q

c
c
s
P
i
S
c

Bristol, tandis que la mer elle-même, dépourvue de profondeur par suite des alluvions qu'y entraînent les cours d'eau, est fermée en arrière, comme par une digue, par la barrière de la presqu'île Aliaska. La côte est couverte d'une épaisse végétation de mousses que la gelée fait périr et roule en bottes énormes.

Au-dessous de la presqu'île Aliaska, la conformation de la côte est toute différente. Une haute chaîne de montagnes l'occupe de l'Entrée de l'Observatoire jusqu'à l'Entrée de Cook, puis décrit une courbe vers le côté asiatique, le long de la presqu'île. Les flancs qui regardent le Pacifique descendent en pente rapide vers la mer, très-profonde le long du rivage. Sur la plus grande partie de la ligne de côte du Pacifique s'étend un groupe ou plutôt plusieurs groupes d'îles, quelques-unes longues de quatre vingts à cent quarante kilomètres.

L'étroite bande de côte appartenant à l'Amérique russe, de l'Entrée de la Croix à l'Entrée de l'Observatoire, et la côte au-dessous du golfe de Puget, sont masquées par une série d'îles situées de manière à laisser entre elles et la terre ferme une ligne non interrompue de navigation intérieure, la plus extraordinaire qui soit au monde. Sir George Simpson, qui l'a parcourue deux fois en 1841, dit qu'elle est admirablement propre à la navigation à vapeur et sûre par tous les temps, sauf par les brouillards. Au delà de la rivière du Cuivre est un autre groupe d'îles, et, plus loin encore, un dernier groupe, auquel l'île de Kodiak, qui en fait partie, a donné son nom.

Toutes ces îles sont de nature volcanique, et sur quelques unes de celles qui bordent la presqu'île Aliaska, comme aussi sur la terre ferme, des volcans sont encore en activité. Des traces volcaniques se rencontrent encore

sur le petit nombre d'îles qui bordent la côte de la mer de Behring.

Toute la côte de la terre ferme jusqu'à l'entrée de Cook est richement boisée, et nombre d'îles ont aussi des arbres en abondance. Derrière la chaîne de montagnes, auprès de la frontière et au delà, jusqu'à l'Entrée de Cook, s'étend un pays comparativement plat, couvert d'herbes. Les îles de la côte du Pacifique sont montagneuses. Les rochers y sont revêtus de mousses, tandis que les vallées recèlent de bonnes terres couvertes d'herbes et d'arbrisseaux.

Les rivières de l'Amérique russe sont nombreuses et importantes. Au nord de la ligne frontière de la colonie anglaise, la première rivière importante qu'on rencontre est la Stikine ou rivière Francis, sous le 56° degré de latitude nord qui constitue la principale entrée du territoire britannique situé en arrière, et qui traverse un pays riche en or. La Stikine a deux embouchures, dont la principale a huit cents mètres de largeur sur son point le plus large. Elle est navigable, pendant quatre mois de l'année, aux vapeurs de faible tirant d'eau, sur un parcours de deux cent quarante kilomètres. Le steamer *Flying Dutchman* l'a remontée plusieurs fois jusqu'à Shakesville, centre minier situé à deux cent quarante kilomètres de son embouchure.

A trente kilomètres au-dessus de Shakesville commence le Grand Cañon, et au-dessus de ce point la navigation est praticable en canot sur une distance considérable. La Stikine, avant d'entrer dans la chaîne de montagnes au Grand Cañon, arrose un pays ondulé, couvert d'une herbe luxuriante, puis coule à travers une région minière fort riche, et finit par se jeter dans la mer, entre des rives à pic, couvertes de forêts de pins et de cyprès.

De petites rivières se déversent dans les canaux naturels et les anfractuosités de la côte, jusqu'au 60° degré de latitude nord et vers le 144° degré de longitude ouest (Gr.), point où se rencontre la rivière du Cuivre. Par cette rivière les indigènes communiquent avec l'Youkon; à peu près sous la même longitude, les deux rivières et leurs affluents se rapprochent tellement qu'il n'y a que de courts passages entre ce réseau. L'Entrée de Cook, qui s'enfonce profondément dans la côte, a aussi ses cours d'eau tributaires, qui facilitent aux indigènes de la côte les communications avec l'intérieur.

Au-dessus de la presqu'île Aliaska, le premier cours d'eau qu'on rencontre est le Nachagak, dans la baie de Bristol. Au dire des indigènes, il communique, par des lacs et des marais, d'un côté, avec l'Entrée de Cook, de l'autre, avec la Kouskokwime. La Kouskokwime, qui se jette dans la mer de Behring, au-dessus du cap Newenham, a été explorée, par les Russes et les naturels, sur une longueur de près de mille kilomètres. Son cours, à partir de son embouchure, remonte généralement au nord-est; mais, comme tous les cours d'eau de la région, il fait un grand nombre d'angles. La Kouskokwime est navigable aux vapeurs de faible tirant d'eau sur la plus grande partie de sa longueur. La vitesse du courant est modérée.

Mais la grande rivière de l'Amérique russe est l'Youkon ou Kvihpak, qui, resté longtemps un mystère pour les hydrographes anglais et américains, n'avait jamais été exploré complètement, par des blancs, avant l'été de 1866. C'est le Mississippi du nord-ouest. L'Youkon prend sa source dans la région montagneuse de Pelly Banks de l'Amérique anglaise et coule au nord-ouest jusqu'au point où il entre sur le territoire russe, à peu près sous le 64°

degré lat. N. Il poursuit sa course, dans la même direction, jusqu'à son confluent avec la rivière du Pore-Épic, dont il reçoit les eaux venant du nord-est. A cent vingt kilomètres environ au-dessus de ce confluent, il se fraye un passage dans les montagnes du Gros-Castor, puis tra-



Le Kvihpak et les montagnes du Gros-Castor.

verse un pays plat pendant environ cent soixante kilomètres, coupe de nouveau un éperon des montagnes du Gros-Castor et entre dans le système de la grande péninsule septentrionale. De ce point, il incline un peu au sud jusqu'en face de la partie supérieure du lac Norton. Là, il tourne brusquement plein sud jusqu'au 62° degré lat. N., où il reprend la direction ouest, pour se jeter enfin dans la mer de Behring.

De sa jonction avec la rivière du Pore-Épic jusqu'à son

embouchure dans la mer de Behring, l'Youkon est navigable par steamers, sa profondeur variant d'une à dix brasses et sa largeur de seize cents à deux mille quatre cents mètres. Son cours est très-sinueux. Il a quatre embouchures connues ; la plus septentrionale est obstruée par une barre, sur laquelle il n'y a guère plus d'un mètre d'eau ; le chenal du sud en compte trois à l'entrée.

D'autres cours d'eau de moindre importance se jettent dans le golfe de Norton et dans le golfe de Kotzebue. La rivière Colville, qui se déverse dans l'océan Glacial, a été longtemps prise pour l'embouchure de l'Youkon ; elle est, au dire des naturels, navigable sur un très-long parcours.

Presque toutes les rivières coulent, généralement, de l'est, en s'inclinant un peu au sud. Les chaînes de montagnes venant du sud cessent avant d'atteindre l'océan Glacial. La grande péninsule située au-dessus de l'Entrée de Cook est traversée par un grand nombre de chaînes peu élevées, courant dans une direction sud-ouest. Les principales rivières se frayent leur chemin dans les intervalles de ces chaînes.

Règle générale, les rivières lavent la base des montagnes sur la rive droite ; la rive gauche est basse et souvent marécageuse jusqu'à une certaine distance. Le flanc méridional des collines est, cependant, presque toujours en vue, et des contre-forts s'en élancent quelquefois, pour faire saillie, sur la rive gauche. Un caractère particulier du pays, c'est la manière dont les affluents des grandes rivières s'enchevêtrent ou sont réunis par des lacs ; de telle sorte que la péninsule, tout en pouvant être traversée de l'est à l'ouest par la ligne des principales rivières, peut l'être aussi du sud au nord par de courtes passes à travers les montagnes ou par les cours d'eau moins importants,

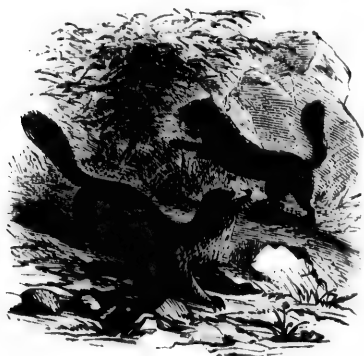
qu'on remonte et qui profitent des coupures des bords rocheux de la rive droite des rivières, et par des lacs et de courts portages, qui vous conduisent aux nombreuses rivières secondaires suivant la direction du nord pour se jeter dans les grandes rivières. C'est ainsi que les indigènes et les commerçants passent de la rivière du Cuivre au fort Youkon, et de l'Entrée de Cook au golfe de Kotzebue.

Le centre de la partie supérieure de la péninsule est bien boisé jusqu'à cent cinquante kilomètres environ de la côte sur la ligne du Kvihpak ou Youkon, et plus près encore sur d'autres cours d'eau plus petits. L'essence dominante et la plus utile est le sapin, qui atteint souvent un énorme diamètre et s'élève en hauteur de vingt à trente mètres. Le bouleau se rencontre aussi, mais en quantité restreinte, jusqu'à la ligne du Kvihpak. Le peuplier, l'aune et le saule bordent aussi les rivières en masses considérables. Sur la côte du Pacifique, la terre ferme et beaucoup d'îles sont couvertes d'épaisses forêts de pins, — le plus utile de tous les arbres, — qui vont jusqu'au rivage même. Dans le voisinage de la Stikine, on trouve, d'après sir George Simpson, un cyprès qui, par sa légèreté et sa durée, est sans égal pour la construction des bateaux.

Les Russes ont négligé de tirer parti de cet immense fonds de richesse, de peur de voir leur monopole du commerce des fourrures atteint par l'établissement d'un commerce de bois. Le pin est de la plus grande dimension, comme aussi de la plus belle qualité; il vaut celui des fameuses forêts de la Norwége. Bougard parle de pins et de sapins de la côte ayant plus de deux mètres de diamètre et quarante-huit mètres de hauteur.

L'Amérique russe a une grande richesse animale. Ses mers offrent les plus belles pêcheries du monde; ses ri-

vières sont pleines de poissons ; ses bois, ses vallées et ses montagnes recèlent une immense quantité d'animaux à fourrure et d'oiseaux estimés. Les eaux du Pacifique septentrional, tout le long de la côte du canal de Dixon, à l'extrémité des îles Aléoutiennes, fourmillent de morues de la plus grande taille. En 1865, les autorités du territoire de Washington appelèrent sur ce fait l'attention du ministre de l'intérieur. Après avoir dit la valeur des



Martres.

pêcheries du détroit de Fuca, l'inspecteur Giddings s'exprime ainsi : « Plus loin, au nord, le long de la côte, entre le cap Flatterie et Sitka, sur les possessions russes, la morue et le cabillaud se trouvent en grande abondance et d'une bien plus grande taille que ceux qu'on prend au Cap ou plus loin, en haut des détroits et du golfe. Il n'est personne au courant de ce fait qui ne soit convaincu que des bâtiments semblables à ceux dont se servent les pêcheurs du Maine et du Massachussets pour le banc de Terre-Neuve, qui viendraient pêcher ici sur la côte, feraient d'excellentes affaires. La morue et le cabillaud, sur

cette côte, jusqu'auprès de Sitka, égalent les plus gros poissons de même espèce qu'on prend dans les eaux de l'est. »

Dès avant l'annexion, la législature du territoire de Washington avait, par une résolution formelle, appelé l'attention du gouvernement général sur l'importance des pêcheries de la côte de l'Amérique russe et réclamé l'adoption de mesures pour obtenir, au profit des Américains, le droit de pêche dans ces eaux. Le lieutenant Pease rapporte que, lorsqu'il traversa le groupe des îles Kodiak, dans son voyage au Nord, les eaux étaient tellement pleines de morues, que, rien qu'à la ligne, on en prit un baril pendant la marche du navire. Aucune tentative pour utiliser ces richesses n'a été faite, si ce n'est par les Russes des îles et de la côte, qui pêchent pour eux-mêmes et pour les Indiens sous leur dépendance. Les baleines sont nombreuses au nord du Pacifique et aussi dans la mer de Behring ; les baleiniers les poursuivent jusque dans le détroit du même nom.

Les rivières, depuis la Stikine jusqu'à la plus septentrionale connue de la grande péninsule, sont extrêmement poissonneuses. Le saumon et la truite abondent dans la Stikine. Le saumon rouge ou « squoggan » des indigènes, pesant environ deux kilogrammes, se prend en juillet et en août ; le saumon de mer (« kase » des indigènes), pesant jusqu'à quatorze kilogrammes, se prend du commencement de la saison de la pêche à la fin de l'automne. Dans les rivières septentrionales de la péninsule, on trouve en abondance le saumon, le poisson blanc, l'esturgeon, le brochet et la truite de montagne. Les indigènes prennent le brochet, le saumon et le poisson blanc, en les harponnant au moyen d'une longue perche munie d'une

tête de flèche dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Le lieutenant Pease a vu prendre ainsi des saumons de dix-huit kilogrammes, et des brochets de deux mètres de long. Les indigènes séchent le poisson en bandes ou lanières; c'est, avec la viande séchée de renne, la base de leurs provisions d'hiver.

Les îles de la côte du Pacifique sont le pays de prédilection des animaux à fourrure et des otaries, C'est de là que la Compagnie russe des fourrures a surtout tiré ses peaux. Quatre-vingts années de chasse n'ont pas diminué beaucoup le nombre des phoques et des otaries.



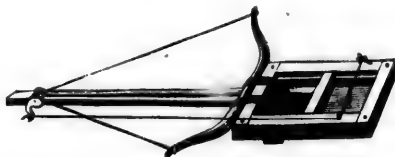
Hermine.

Au-dessus de la presqu'île Aliaska, où on les a laissés à peu près tranquilles, on rencontre ces amphibiens en nombre immense. L'île de Saint-Paul est fréquentée par d'énormes quantités de phoques de toutes les variétés, et les morses pullulent le long de la côte de la mer de Behring.

D'après les rapports du lieutenant Pease et du major Kennicott, la vie animale se manifeste sur une échelle d'activité prodigieuse sur les bords de l'Youkon et de ses tributaires. Les explorateurs russes de la Kouskokwime et des autres rivières du continent ont fait la même remarque. Parmi les animaux à fourrure qu'on trouve en plus grand nombre, on peut citer la loutre, le castor,

l'hermine, la zibeline, la martre, les renards noirs, blancs et d'autres variétés ; les marmottes grandes et petites, les écureuils (dont une variété rouge très-remarquable), les lynx, les loups, les ours noirs, gris, blancs, les rats musqués (d'une espèce différente de celles des latitudes moins élevées), le renne et, au nord de l'Youkon, l'élan.

Mais, si grands que soient le nombre et la variété de ces animaux, la gent emplumée est encore, sous ce rapport, infiniment plus remarquable. La région qui s'étend entre



Piège à hermine.

les montagnes Rocheuses et la mer de Behring est le lieu de couvée de myriades d'oiseaux qui visitent les latitudes inférieures pendant une partie de l'année. La colonne ailée qui s'avance sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, venant de la côte de l'Atlantique et du golfe du Mexique, et la colonne qui s'avance sur sa face occidentale et la Sierra Nevada, venant des latitudes plus basses de l'océan Pacifique, se rencontrent sur ce point, se nourrissent des baies qui couvrent le sol à profusion, élèvent leurs couvées et repartent à la fin de l'été pour leur voyage du Sud.

La nourriture des troupes d'oies, de canards et autres oiseaux qui adoptent ces parages pour s'y reproduire, est surtout la baie de la petite airelle des Alpes, fruit plus

petit que celui de l'airelle ordinaire, et moins agréable au goût jusqu'à ce qu'il ait été un peu gelé, moment où il devient délicieux ; la baie de l'airelle des marais, très-prisée des ours et des oies, et qui mûrit là à merveille, mieux même que sous des latitudes plus méridionales ; la Baie de l'empetrum ; la baie du saumon, espèce de grosse framboise jaune, mais sans goût, et une baie noire qui pousse en grandes quantités sur une petite mousse.

Vers le milieu d'avril, les visiteurs emplumés commencent à arriver. Le bruant de neige vient le premier, suivi par l'orfraie, le gerfaut, l'aigle et le goëland. Puis affluent les oies de toutes les variétés, les canards et les cygnes. Les oies noires et blanches ne s'arrêtent qu'à la mer Glaciale ; les autres s'établissent sur les rivières et les marais de l'intérieur. A mesure que l'été approche, d'autres oiseaux arrivent et se mettent immédiatement à faire leurs nids et à élever leurs couvées. Les diverses variétés de pinsons, le rouge-gorge d'Amérique, le jaco jaune, le bec-fin noir et jaune, le bruant des arbres et de nombreuses autres espèces de petits oiseaux animent les bois durant les mois d'été, et tombent sous le bec et la serre d'une infinie variété de faucons. Les hirondelles viennent aussi en grand nombre, s'arrêtent quelque temps et repartent de bonne heure en août. Le bruant de neige, en arrivant du Sud, arbore des couleurs plus vives et chante mélodieusement tout le long de la saison, bien que pauvre musicien lorsqu'il vit au milieu de nous.

Nous avons parlé plus haut de la découverte faite par Kennicott, dans le voisinage du fort Youkon, du lieu de couvée du canard *canas-back*, jusque-là un

mystère pour les naturalistes. Sur le bord d'un lac marécageux ayant une profondeur de trente-cinq à cinquante centimètres d'eau, ces oiseaux avaient établi des plates-formes de jonc et là-dessus déposé leurs œufs. Le lieutenant Pease rapporte, d'après les indigènes, que les marais des bords de l'Youkon, pendant des centaines de kilomètres, servent de lieux de couvée à ces canards.

Tous les oiseaux s'engraissent rapidement avec les baies si abondantes de l'intérieur. Les oies surtout deviennent tellement grasses que, pendant la mue, elles peuvent à peine voler et qu'elles tombent sous les bâtons des enfants indiens, qui s'engraissent bientôt autant qu'elles. C'est une saison de festins, des montagnes Rocheuses au détroit de Behring, du nord du Pacifique à l'océan Glacial.

Aux premiers symptômes d'hiver, les oiseaux d'été prennent leur vol, ceux des versants de l'Atlantique comme ceux des versants du Pacifique, chacun dans la bonne direction avec un infailible instinct, laissant le ptarmigan, l'oiseau des sapins, le chickadi et l'oiseau rouge se tenir mutuellement compagnie durant les longs mois d'hiver. Avec les premières neiges arrivent les visiteurs d'hiver, les hiboux arctiques et un grand faucon blanc, en quête d'un abri contre le froid plus intense de la région polaire.

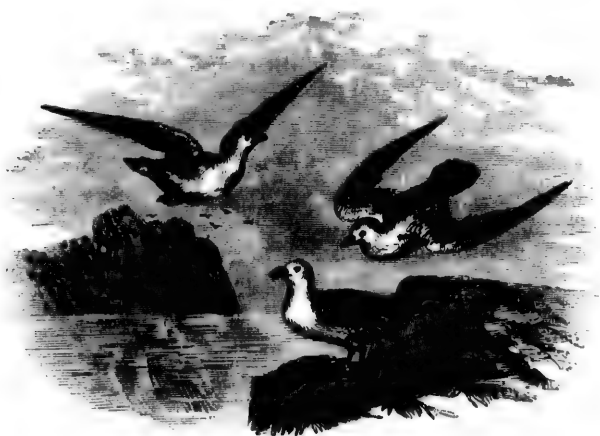
Si les animaux terrestres, les poissons et les oiseaux foisonnent, il ne manque pas non plus d'insectes. Les moustiques sont plus abondants qu'agréables, et servent de pâture aux hirondelles et aux autres oiseaux qui s'assemblent là pour leur faire la chasse. Les insectes à élytres, les coléoptères de diverses espèces sont nombreux.

MM.
de pa
bord
noui
Il
que
terri

est l
recè
form
dèjà
form
env
cial
les
cui

MM. Pease et Kennicott ont remarqué plusieurs variétés de papillons sur les fleurs qui émaillent les prairies et le bord des rivières. On n'a rencontré ni serpents ni grenouilles sur le parcours de l'Youkon.

Il n'y a pas à douter de la richesse minérale de l'Amérique russe. La chaîne côtière de montagnes qui forme le territoire occupé, du 50° 40' latitude nord au 60° degré,



Oiseaux arctiques.

est la continuation de la chaîne de la Sierra Nevada, qui recèle les mines d'argent et d'or du Nevada, de la Californie et de la Colombie anglaise. Sur la Stikine, l'or a déjà été découvert et des mineurs sont à l'œuvre. La même formation s'étend vers l'Asie par la presqu'île Aliaska, et envoie une ramification dans la direction de l'océan Glacial. Des indications aurifères ont été constatées aussi dans les cours d'eau du nord de la péninsule. On sait que le cuivre existe à l'état natif, comme au lac Supérieur, sur

la rivière du Cuivre et différents points de la côte du Pacifique. Le lieutenant Pease a rencontré une roche cuprifère au cap Romanzoff, sur la mer de Behring. Des indications de plomb ont été découvertes par Zagoyskin dans le bassin inférieur du Kvihpak ou Youkon. Le fer a été trouvé sur plusieurs points de la côte du Pacifique et exploité par les Russes.

On sait que la houille existe en vastes dépôts sur la côte septentrionale. Les naturels rapportent qu'on en voit aussi sur divers points de l'intérieur. En descendant le cours du Kvihpak, à deux journées au-dessous de Nulato, les naturels ont montré sur la droite au lieutenant Pease une colline où, disaient-ils, on trouvait de la houille ; ils ajoutaient que ce dépôt avait été exploité sur une petite étendue par les indigènes pour leurs besoins. A l'île d'Ounga, à l'ouest du groupe de Kodiak, on voit à nu sur le flanc d'une colline une veine de houille de qualité inférieure, de trente-cinq à quarante centimètres d'épaisseur, que les Russes ont exploitée sur une étendue restreinte. Dans ce même groupe de Kodiak, on a découvert et exploité du charbon de terre de meilleure qualité.

Le climat de la côte du Pacifique est beaucoup plus tempéré que celui des mêmes latitudes sur la côte de l'Atlantique. Les observations du baron Wrangel à Sitka, pendant une période de dix années, ont donné une moyenne de 46°, 4 F. (soit un peu plus de + 7 degrés centigrades). Cette température par 57° 3' latitude nord est de 4 degrés F. plus chaude que celle de Portland, État du Maine, par 45° 40' latitude nord, et, de 6 degrés plus chaude que celle de Québec, par 46° 49' latitude nord. Ilulouk, sur la presqu'île Aliaska, par

53° 52' latitude nord, a une température moyenne de 59°, 7 F. (soit + 5°, 90 centigrades), la même que celle de Williamstown (Vt), par 44° 7' latitude nord, et, de 4 degrés F. plus chaude que celle de Copper Harbour, lac Supérieur.

A Sitka, il pleut, dit-on, à peu près tous les jours de l'année. Le port est toujours libre et il n'y a pas de glace en quantité suffisante pour les besoins des habitants. On tire de la presqu'île Aliaska une glace claire et solide pour les marchés de la côte du Pacifique. A l'île de Sitka et dans les autres îles du groupe, les vallées donnent d'excellent fourrage pour les animaux, et les colons y ont des chevaux et des vaches. Les légumes, — pommes de terre, navets, choux, radis, — y viennent à merveille. Les pommes de terre se récoltent aussi à l'Entrée de Cook, par 61 degrés latitude nord, quoiqu'elles n'arrivent point à maturité au Kamtchatka, à 10 degrés plus au sud, preuve évidente de la grande différence de la température entre la côte est et la côte ouest. A Saint-Michel, dans le golfe de Norton, par 65° 28' latitude nord, les habitants du poste cultivent un petit jardin où ils récoltent des navets et des radis. L'expérience n'a pas été tentée dans l'intérieur, mais comme le pays abonde en racines comestibles, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'y réussisse pas.

La température baisse à mesure qu'on s'éloigne de la côte : La température moyenne de l'année, à Ikagmout, sur l'Youkon inférieur, par 61° 47' lat. N. et 161° 14' long. O. (Gr.), à environ deux cent quarante kilomètres de la côte, était de 24°, 27 F. (soit à peu près — 4° 50' centigrades). Au fort Youkon, à environ neuf cent soixante-cinq kilomètres en ligne droite de

la mer de Behring, la température moyenne annuelle était de 16°,92 F. (soit — 9 degrés centigrades), par 64 degrés lat. N. A Ikagmout, le mercure a gelé plusieurs années en février et en mars. Le résultat moyen de dix années d'observation indique que la glace se forme, sur le Kvihpak, le 14 novembre et se rompt le 23 mai, la rivière devenant libre le 2 juin. La période moyenne, pendant laquelle la rivière reste prise, est de deux cents jours.

En beaucoup d'endroits, sinon sur toute la terre ferme, on trouve la glace de terre à diverses profondeurs. En hiver, le sol se gèle de façon à acquérir une grande dureté; l'été, il dégèle à une profondeur variant de quelques centimètres à un mètre et plus; au-dessous est une couche de sous-sol épaisse, qui reste constamment gelée. Zagoyskin rapporte qu'en creusant un puits, à Saint-Michel, on trouva des couches alternées de glace de terre et d'argile grasse. Le lieutenant Pease, de son côté, raconte qu'ayant creusé le sol, à Saint-Michel, en août, il rencontra la glace de terre à soixante-quinze centimètres de profondeur. A Ikagmout, Zagoyskin rapporte que le sol ne dégelait que sur une profondeur de dix-sept centimètres. En explorant un tracé pour la ligne télégraphique de l'Amérique russe par 56° lat. N. et 126° long. O., le major Pope a trouvé la glace de terre, toute l'année, à deux mètres ou deux mètres cinquante centimètres au-dessous de la surface du sol, laquelle surface gèle, ordinairement, l'hiver, sur une profondeur de soixante centimètres, laissant une couche intermédiaire de sol non gelé, ayant d'un mètre vingt centimètres à un mètre quatre-vingt centimètres d'épaisseur.

La glace de terre n'empêche pas la végétation de se développer. Les racines des arbres ne la pénètrent pas; elles s'étendent en largeur comme sur une roche plate. Dans le sol gelé du golfe de Kotzebue, aux bouches du Kvihpak et dans la baie de Bristol, on rencontre de grands dépôts d'ivoire fossile, semblable à celui de la Sibérie, et il se fait de cet article un commerce considérable.

L'Amérique russe compte une population de cinq à



Russe de la côte du Pacifique.

six mille Russes, établis, pour la plupart, sur les îles de la côte du Pacifique, et cinquante à soixante mille Esquimaux et Indiens. Les indigènes se divisent en tribus nombreuses, différant extrêmement dans leurs coutumes et leurs traditions. Les Esquimaux occupent la côte et le cours inférieur des rivières ayant leurs embouchures dans la mer de Behring. Très-différents les uns des autres sous beaucoup de rapports, ils diffèrent plus encore, pris ensemble, des Esquimaux des

régions arctiques, situées à l'est des anciennes possessions russes américaines. Ils vivent de pêche et de chasse.

Les naturels de l'intérieur, désignés par Richardson sous le nom de Kutchins et connus de ceux de la côte sous celui de Koh-Youkons et sous d'autres encore, sont une race totalement différente, s'habillant plutôt comme les Indiens des latitudes moins élevées, avec un pardessus de fourrure pour l'hiver, ornant leur personne de verroteries, qui constituent leur richesse, et bâtissant leurs habitations d'hiver à la surface du sol, au lieu de les enterrer à moitié, comme font les Esquimaux. Ils vivent de chasse, et, à l'occasion, trafiquent avec le comptoir britannique du fort Youkon, et, par les Ingalik, avec les indigènes de la côte et les Russes. Ennemis des Russes, ils ont plusieurs fois surpris leurs postes et massacré les habitants. Pour cette raison, les Russes n'ont pas pénétré loin dans l'intérieur. Les Américains de l'expédition télégraphique n'ont pas éprouvé de difficultés dans leurs rapports avec eux, et le lieutenant Pease dit avoir laissé beaucoup d'amis et parmi les Esquimaux et parmi les Indiens.

D'autres tribus vivent sur la côte du Pacifique et les îles. Celles qui habitent Kodiak et le groupe des Aléoutiennes sont alliées aux Esquimaux de la mer de Behring. Les indigènes du groupe de Sitka et de la côte, les Tchilkats, sont évidemment, par le langage et les coutumes, de la famille des tribus du haut Youkon. Leur long contact avec les colons blancs et les marins qui visitent la côte les a dégradés et débauchés. Les hommes sont à moitié les esclaves des Russes. Ils travaillent pour ceux-ci, moyennant un salaire no-

min
diss

P
de l
moy
ou
les

tien
et l
Aux
acce
que
terr
N
l'Ar
sa r
pou
de
nan

minimal de quelques sous par jour. Les femmes sont très-dissolues.

Par traité signé en 1867, toutes les possessions russes de l'Amérique du Nord ont été cédées aux États-Unis, moyennant un paiement en or de 7,200,000 dollars ou environ 38,600,000 francs, la cession comprenant les îles de la mer de Behring, ainsi que toutes les Aléou-



Indigènes des Îles Aléoutiennes.

tiennes, et ne laissant à la Russie que l'île de Behring et l'île de Cuivre, en face de la côte du Kamtchatka. Aux termes du traité, toutes les franchises, tous les baux accordés à des compagnies ou à des individus, de quelque nation qu'ils soient, prennent fin par le transfert du territoire.

Nous avons signalé plus haut la richesse connue de l'Amérique russe en pêcheries, en fourrures, en bois, et sa richesse minérale probable. A ce qui a été dit déjà, nous pouvons ajouter l'opinion exprimée dans la *Climatologie* de Blodgett des districts nord-ouest : « Il est très-surprenant, lit-on dans cet ouvrage, qu'on sache si peu de chose

des grandes îles et de la longue ligne de côte s'étendant du golfe Puget à Sitka, vastes comme doivent l'être leurs ressources mêmes, au point de vue du commerce par le Pacifique, indépendamment de leur immense valeur intrinsèque. Toute la ligne côtière de la région que baigne le Pacifique septentrional possède de magnifiques positions maritimes, et aucune contrée d'Europe ne surpasse ce pays sous le rapport des avantages de l'égalité du climat, de la fertilité du sol et de l'accessibilité commerciale de la côte. Le versant occidental du système des montagnes Rocheuses peut être compris comme faisant partie de cette région maritime; il embrasse une immense superficie, qui s'étend en hauteur du 45° au 66° degré, et qui comprend 5 degrés de largeur. La surface cultivable de cette contrée ne saurait être estimée à beaucoup moins de *trois cent mille milles carrés*. »

La plus grande portion de cet important territoire sur la terre ferme appartient à la Grande-Bretagne; mais la côte britannique n'a guère que six cent cinquante kilomètres de longueur. Les Anglais, pour se procurer un plus vaste débouché sur le Pacifique, avaient loué aux Russes la bande du territoire côtier appartenant à ceux-ci, qui remonte au nord jusqu'au détroit de la Croix. Sir George Simpson, qui, comme gouverneur général des territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson, avait visité la côte jusqu'à ce point, parlait de cette location avec une satisfaction non déguisée. « Cette bande, écrivait-il, en l'absence d'un arrangement pareil à celui qui vient d'être expliqué, *rend l'intérieur comparativement inutile à l'Angleterre*. »

Le traité russo-américain de 1867 a mis fin à l'arrangement en question.

Il n'est pas probable que les États-Unis consentent facilement à le renouer ; leur plus vif désir, comme leur intérêt, serait, au contraire, d'obtenir de l'Angleterre la cession de la ligne de côtes qui les séparent de leur acquisition nouvelle, mais évidemment cette autre combinaison ne serait pas davantage du goût de l'Angleterre, qui n'aurait, d'ailleurs, qu'à y perdre.



L
et c
rive
lain
cla
pér
aux
n'e
my
cac
teu

DEUXIÈME PARTIE

LE PÔLE NORD

ET

SES HABITANTS

I

Les régions arctiques ont un attrait qui leur est propre et qu'on ne saurait nier. Pour l'homme que la destinée rive à notre sol civilisé, l'extrême rigueur du climat polaire, les champs de glaces sans limites, la population clair-semée, les déserts immenses, les obstacles et les périls sans nombre, l'inconnu, tout concourt à donner aux pays de l'extrême Nord, — dont l'aspect, cependant, n'est rien moins qu'enchanteur, — une espèce d'attrait mystérieux, plus séduisant que la simple beauté, un cachet indélébile de grandeur terrible. Pour l'explorateur de profession, ce mystérieux même, cet inconnu,

ces obstacles, ces périls, constituent le charme intrinsèque du voyage. Les jours sans fin de l'été et les nuits interminables de l'hiver ont respectivement leurs séductions ; durant les uns, l'homme a à lutter contre la nature en mouvement ; durant les autres, il a à se tenir constamment en garde contre la lugubre et menaçante immobilité de tout ce qui l'environne. Tous les phénomènes qui se passent autour de lui, dans le ciel ou sur la terre, sur la glace ou sous la glace, ont leurs caractères particuliers qu'il lui faut surveiller de près, son salut dépendant souvent de sa vigilance à observer les plus petits changements qui interviennent, et de sa promptitude à en prévoir les résultats.

Il est assurément des personnes, et en grand nombre, que l'attrait du péril et des aventures laisse parfaitement insensibles. Ce n'est point à elles que nous nous adressons. Comment comprendraient-elles l'Américain Hall écrivant : « Tout ce qui appartient aux zones arctiques m'intéresse profondément ? J'aime les neiges, les glaces, les banquises, la faune et la flore du Nord. J'aime le soleil du pôle, j'aime son jour prolongé, j'aime la nuit arctique, alors que, dans le solennel silence de la nature, l'âme entre en communication avec Dieu. J'aime avec passion la mission que je me suis imposée. Je sens, en l'accomplissant, que je remplis un devoir envers l'humanité, envers moi-même, envers le Créateur ! Plein de cette conviction, j'ai le cœur fort, l'âme fervente, et je suis prêt à faire tout, même à donner ma vie, pour la cause que j'ai embrassée. »

M. Hall demeurait convaincu qu'il existait encore des survivants de la malheureuse expédition de sir John Franklin. Les hommes blancs, selon lui, peuvent vivre là

où l
ci n
enco
Boot
des
don
pou
King
moi
des
dess
une

L
secc
de l
plus
M. H
qui
tun
Frol
men
le c
mau
géog
nom
être
de n

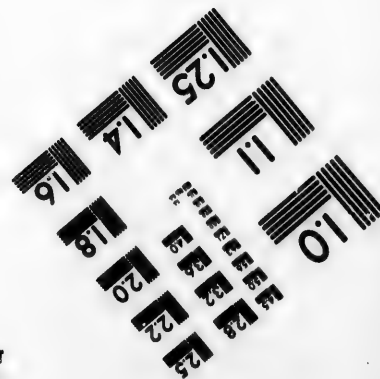
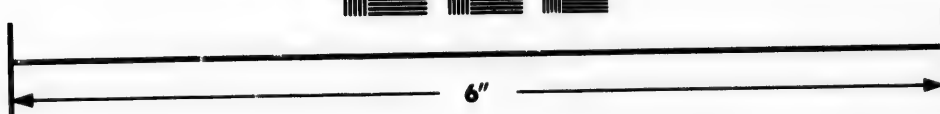
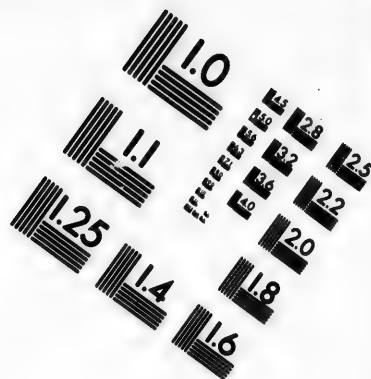
M
mar
ama
que
nier

où les Esquimaux le peuvent, et souvent même où ceux-ci ne le peuvent pas : rien ne s'opposait à ce qu'on pût encore rencontrer, parmi les Esquimaux des terres de Boothia, de Victoria ou du Prince Albert, quelques-uns des cent cinq individus composant cette expédition et dont on a si longtemps ignoré le sort; il croyait qu'on pourrait retrouver, dans la Terre du roi Guillaume (le King William's Land des Anglais), quelque chose au moins de ces infortunés navigateurs, si l'on y faisait des recherches en juillet, août et septembre; et, là-dessus, il partit avec cette ardeur qui contribue pour une part si grande au succès des entreprises de ce genre.

Les régions arctiques toutefois mettent à garder leurs secrets autant d'obstination que les plaines inexplorées de l'Afrique et de l'Australie centrales. Avec les moyens plus qu'insuffisants dont elle disposait, l'expédition de M. Hall aboutit à un résultat complètement négatif en ce qui touchait son but primitif; mais elle eut la bonne fortune inespérée de découvrir des vestiges du vieux Martin Frobisher. M. Hall, en outre, a considérablement augmenté la somme des connaissances qu'on possédait sur le caractère, les idées et le mode d'existence des Esquimaux, et, s'il ne nous a rien appris de nouveau quant à la géographie de ces régions sauvages, les renseignements nombreux qu'il a recueillis peuvent de toute manière être considérés comme de nature à donner des espérances de réussite pour d'autres explorations.

M. Hall, il faut le remarquer, n'était pas lui-même un marin; il ne pouvait prétendre qu'au titre d'explorateur amateur, et, au début, il souffrit tellement du mal de mer que, s'il y avait eu une porte de derrière au navire baleinier, sur lequel il prit passage, nous n'aurions probable-





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 972-4563

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
22
25
28
31
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

ment pas à parler aujourd'hui de son intéressante relation¹, et la baie de Frobisher, le glacier de Grinnell et mille traits de mœurs des Esquimaux nous seraient restés à peu près lettre close.

Ce voyage, disons-le, ne dépassa point les bords extérieurs de ces effroyables régions qu'ont visitées, au prix de tant d'efforts, Parry, Belcher, Mac Clintock, Mac Clure, Collinson et une foule d'autres braves marins, et où se perdirent Franklin et ses compagnons, Crozier et Fitzjames; mais il a fourni l'occasion à M. Hall de recueillir en grand nombre des données importantes, concernant surtout les habitants de ces contrées glaciales, dont un rameau, — qu'on a pittoresquement baptisé du nom de Highlanders du pôle, — vit, à ce qu'on suppose, tout en haut du détroit de Smith.

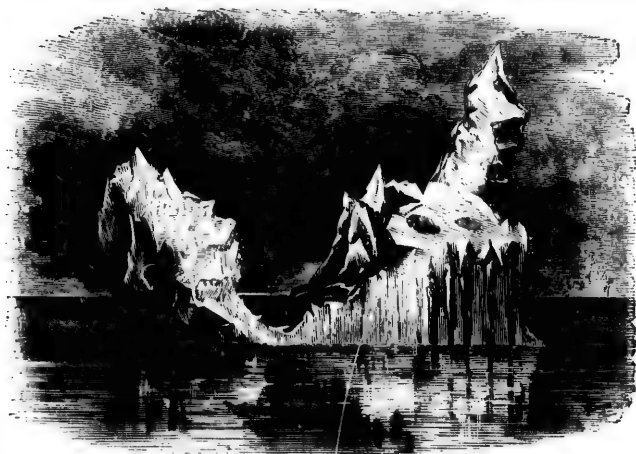
L'expédition dont nous allons entretenir nos lecteurs se composait de la barque *George Henry* et du petit schooner *Amaret*, qui, sous le nom de *Rescue*, s'était auparavant déjà rendu célèbre dans les mers arctiques. Les officiers et marins de ces deux bâtiments comptaient en tout vingt-deux personnes. « Mon expédition, à moi, dit M. Hall, consistait en Kudlago et moi-même, et, comme le pauvre Kudlago mourut avant qu'on eût atteint les régions polaires, elle se trouva bientôt réduite à ma seule personne. » Ajoutons que M. Hall avait, en outre, un canot, un traîneau et des vivres nécessaires, dans lesquels les salaisons de Cincinnati entraient pour une bonne part.

Le commencement du voyage fut égayé par les jets d'eau des baleines et les gambades des marsouins. Sterry, l'un des loustics de l'équipage, se mit en devoir de har-

¹ *Life with the Esquimaux.* By Captain C. F. Hall. 2 vol. 1864.

ponner quelques-uns de ceux-ci, et, comme les rusés poissons ne se pressaient pas d'arriver à portée du croc, le brave matelot essayait de les fasciner en les sifflant. Les baleines et les marsouins, selon lui, ne résistaient jamais à l'attrait de cette musique.

M. Hall, comme on l'a pressenti, s'enthousiasmait pour toute chose; aussi, dès la première banquise qu'il ren-



Banquise.

contra, il voulut à toute force l'aborder et en faire l'ascension. Ce premier exploit lui réussit mal, car, au retour, en sautant dans son canot, il se fit au pied une blessure qui le confina au lit pour plusieurs jours. C'est en passant devant le banc de Terre-Neuve que l'Esquimau Kudlago, qu'il avait emmené comme interprète, fut atteint de la fluxion de poitrine dont il mourut. Les restes mortels du pauvre diable furent confiés à la mer avec les cérémonies d'usage.

« C'était un dimanche matin, dit le narrateur, par un ciel sans nuages, que le soleil éclairait de ses plus éclatants rayons. Les eaux bleu sombre de l'Océan étaient jalonnées çà et là de banquises aiguës. Les pics élevés des montagnes de glace du Groënland apparaissaient, dans l'est, à l'horizon... Une heure après que le *George Henry* avait repris sa marche sous le vent, je reportai mes yeux sur la tombe humide de Kudlago. Une montagne flottante, d'un blanc de neige, la recouvrait, monument funèbre tout de circonstance taillé par Dieu pour le pauvre Esquimau. »

L'expédition avait quitté New-London le 29 mai 1860 ; elle atteignait la côte du Groënland dans les premiers jours de juillet. Le poisson abondait tellement, dans ces parages, qu'en moins d'une heure, et avec trois lignes seulement, on remonta à bord du *George Henry* plus d'un tonneau pesant de morues. Le 7 juillet, on laissait tomber l'ancre dans le port danois de Holsteinborg, lieu de rendez-vous donné au schooner *Rescue*, resté en arrière.

L'histoire du Groënland, quoique connue, n'est pas tellement populaire qu'un rapide résumé ne puisse trouver ici sa place. Nous allons l'emprunter au livre de M. Hall.

Vers le milieu du dixième siècle, un certain Gunbiorn, un Islandais (l'Islande était déjà colonisée), avait découvert une terre à l'ouest, et raconté, dans son île natale, ce qu'il avait vu. Peu de temps après, en 985, un autre Islandais, nommé Éric le Rouge, condamné au bannissement par ses compatriotes pour homicide, résolut d'aller visiter le pays qu'avait révélé Gunbiorn. Ayant réussi à l'aborder, il le côtoya dans la direction du sud ; puis, doublant une pointe connue aujourd'hui sous le nom de cap Farewell, il arriva sur une île, où il passa son pre-

mier hiver. Il resta ensuite trois ans à explorer les côtes et finit par retourner en Islande, où il fit une telle description de la Terre Verte (Groënland), comme il appela le nouveau pays, que plusieurs individus des deux sexes résolurent de repartir avec lui. Une colonie se forma ainsi, qui entretint des communications avec l'Islande et avec la Norwége. Leif, fils d'Éric, se rendit dans ce dernier royaume, et, par ordre du roi, fut instruit dans la religion chrétienne; après quoi, il regagna le Groënland, accompagné d'un prêtre qui baptisa Éric et ses compagnons.

En 1001, un des colons nommé Bjorn, entraîné dans son bateau au sud-ouest du Groënland, découvrit un pays nouveau couvert de forêts. A son retour, Leif équipa un bâtiment, et, avec Bjorn pour pilote, partit à la recherche de cette nouvelle terre. Il réussit à la retrouver et la nomma *Winland*. Ce devait être certainement la partie de l'Amérique du nord qui s'étend vers le 45° degré.

Pendant ce temps, les colons groënlandais augmentaient en nombre et prospéraient. En 1121, Arnold fut le premier évêque élu, et plusieurs églises furent construites. Il n'eut pas moins de soixante-dix successeurs, et les deux colonies du Groënland oriental et du Groënland occidental (cette division était le fait des colons eux-mêmes) comptèrent environ trois cents villages. Avec leurs petites barques, ces intrépides pêcheurs remontaient la côte ouest jusqu'au 75° degré; on croit même, d'après certaines descriptions runiques, qu'ils poussèrent jusqu'à l'entrée de ce qu'on appelle aujourd'hui le Canal de Wellington.

Il se passe ensuite un long laps durant lequel l'histoire de ces colons est pleine d'obscurité. Leurs rapports avec l'Europe furent interrompus au commencement du quin-

zième siècle, et l'on ne sait pas s'ils furent massacrés par des hordes d'Esquimaux venus du nord ou de l'ouest, ou s'ils furent enlevés par une épidémie. Il existe toutefois un document retrouvé dans les archives papales par le professeur Mollet, d'après lequel une invasion de « païens sauvages » aurait mis le pays à feu et à sang, détruit les édifices et emmené captifs les malheureux habitants des deux sexes. Quoi qu'il en soit, on ne sait rien de positif sur le sort de ces derniers. On retrouve seulement aujourd'hui les ruines de leurs églises et de leurs couvents.

Enfin, en 1576, dans son voyage de découverte au nord-ouest, le navigateur anglais Martin Frobisher visita le Friesland (aujourd'hui Groënland), mais sans rien apprendre sur les premiers colons. Plus tard, en 1605, l'Anglais James Hall, de l'escadre de l'amiral Lindenow, reçut du Danemark la mission de retrouver autant que possible leurs traces. James Hall prit terre sur la côte occidentale et communiqua avec les indigènes, mais sa visite demeura sans résultat. D'autres voyageurs touchèrent au Groënland, mais rien de permanent ne s'établit dans ce pays avant 1721, alors que le brave et dévoué Hans Égède conçut le projet d'aller répandre la religion chrétienne chez les indigènes.

Le Groënland désormais commença à attirer sérieusement l'attention, et, à l'abri du pavillon danois, des colonies et des missions se fondèrent sur ses côtes. On y compte aujourd'hui treize établissements et plusieurs stations de commerce et de missionnaires. Le nombre des indigènes était à la fin de 1872, d'après les statistiques officielles : dans le Groënland du nord de 3995, dont 1956 hommes et 2059 femmes ; et dans le Groënland du sud de 5446, dont 2475 hommes et 2975 femmes. A la fin de

1871, la population était de 4463 hommes et 5082 femmes, en tout 9545 individus.

L'établissement officiel le plus septentrional est Upernavik, par 75 degrés latitude nord. Mais il y a une pêcherie appelée Tessinsak située quelques milles encore plus loin. Holsteinborg est sous le 66° degré 56' latitude nord et le 53° 42' longitude ouest (méridien de Greenwich). Ce dernier établissement date de 1759; c'était, d'après Crantz, la quinzième des colonies fondées au Groënland. Holsteinborg est l'un des points les mieux organisés pour le commerce.

Le district d'Holsteinborg a environ quatre-vingt-dix mille anglais, soit cent quarante-cinq kilomètres, d'étendue en longueur et en largeur, à partir de la mer. Le port est bon et bien abrité. La *ville* est la plus belle du Groënland. Voici de quoi elle se compose :

La maison du gouverneur; celle du prêtre; l'église; la maison du lieutenant-gouverneur; la maison de danse; la maison d'école; la brasserie; la maison du forgeron; deux débits de marchandises; une tonnellerie; un établissement d'épuration d'huile; treize habitations d'Esquimaux, de construction danoise; trois huttes de terre d'Esquimaux; une morgue où les morts sont déposés pendant six jours avant d'être enterrés : ce qui porte à vingt-neuf le nombre total des constructions.

La population était répartie comme suit, il y a une dizaine d'années; il est peu probable que les chiffres aient beaucoup changé depuis lors :

Pour le district d'Holsteinborg proprement dit, 197 habitants; pour celui de Kemorstnsük, 105; d'Omanansük, 97; de Sarfangoak, 158; d'Itiblik, 108. — Total, 663 âmes. La ville d'Holsteinborg n'avait que 10 Eu-

ropéens ; mais en 1855 on en comptait 250 dans tout le Groënland. A cette date, on estimait à 9,644 individus le nombre des Esquimaux, dont trois quarts croisés danois, et le reste de race pure. Le district d'Holsteinborg possède 5 petits shooners, 5 petits bateaux et 11 chaloupes baleinières.

Le gouvernement y entretient quatre sages-femmes reçues à Copenhague et une douzaine d'instituteurs. L'un d'eux, dit M. Hall, n'a pour élèves que ses deux enfants, les seuls qui soient dans son district. Quatre femmes, chargées d'apprendre l'A B C aux enfants, reçoivent chacune pour salaire un dollar par an.

On compte au Groënland environ 1,700 Esquimaux chasseurs de phoques, 400 pêcheurs, une centaine de marins, 22 forgerons et 15 individus nourris, chargés de la garde des rennes, etc. Il y a aussi 15 catéchistes ou missionnaires indigènes.

Les missionnaires et prêtres européens sont au nombre de 24, dont une moitié Allemands, et l'autre Danois. Il y a 51 gouverneurs et sous-gouverneurs ; 5 médecins qui visitent chaque établissement une fois l'année ; 7 pilotes ; 28 tonneliers, charpentiers et forgerons ; 19 matelots et cuisiniers de navire, et 8 pensionnaires de la marine.

A Holsteinborg, l'expédition américaine reçut un accueil des plus bienveillants. M. Hall acheta des chiens pour les traîneaux et eut le temps de faire connaissance avec les Esquimaux, leurs travaux et leurs plaisirs. C'est là qu'entre autres choses il eut pour la première fois l'occasion de juger de la merveilleuse adresse avec laquelle ceux-ci manœuvrent leurs embarcations. Ainsi un indigène assis dans son kyak lui donna l'étonnant spectacle de culbutes faites de côté dans l'eau au moyen d'une secousse

ont le
avidus
anois,
g pos-
roupes

mmes
. L'un
fants,
mmes,
t cha-

imaux
ne de
gés de
tes ou

ombre
is. Il y
ns qui
ilotes;
lots et
ine.

accueil
our les
vec les
'entre
on de
eux-ci
e assis
e cul-
cousse



Holsteinborg.

im
lui
le
me
les
et
qu
co
en
du
ma
qu
les
et
so
Me

po
la
ba
co
m
Ge
te
fr
ne
l'i
ils
ri
3.

et

imprimée au frêle esquif, et qui le faisait se renverser sur lui-même et se retourner complètement, le tout sans que le batelier perdît l'équilibre et, grâce à ses épais vêtements de peau, se mouillât autre chose que le visage et les mains. Tous néanmoins ne font pas ce tour de force, et ceux qui s'y livrent ne tentent l'expérience que lorsqu'ils ont à leur côté, pour veiller sur eux, un de leurs compagnons monté dans son kyak et prêt à les secourir en cas de besoin. L'affinité de ce mot *kyak* avec les caïques du Bosphore nous est une occasion de signaler une remarquable affinité entre les noms des individus (affinité qui, chose bizarre, ne se retrouve que très-rarement dans les noms de lieux et les autres mots du langage ordinaire) et les dialectes de l'Asie centrale. Ainsi : Kok-kong, Ousou-kong, Kaou-nung, Kon-ni-ou, Pun-nie, Nik-ou-djar, Menun, Melok, Koud-lou-toun, etc.

Le 24 juillet, l'expédition quitta la côte du Groënland pour le rivage opposé du détroit de Davis. Le 7 août, au large, nos navigateurs aperçurent une embarcation de baleinier. Lorsqu'ils en furent suffisamment près, ils reconnurent que l'équipage était composé non d'Esquimaux, mais d'hommes blancs. Ceux-ci finirent par accoster le *George-Henry*, et l'on sut d'eux qu'ils étaient des déserteurs d'un baleinier américain. Ces malheureux souffraient du froid et de la faim; ils étaient au nombre de neuf, tous hommes jeunes. Les mauvais traitements et l'insuffisance des rations les avaient poussés, racontaient-ils, à désertir leur bâtiment et à tenter de gagner le rivage des États-Unis, — une navigation de plus de 3,000 kilomètres!

Le capitaine du *George-Henry* les fit monter à son bord et leur fit donner à manger, mais il ne put leur persua-

der de renoncer à leur folle entreprise, et deux heures après ils reprenaient leur périlleux voyage. A son retour aux États-Unis, M. Hall recueillit des renseignements sur la suite de l'aventure de ces individus. Il paraît, d'après la déposition d'un des survivants, nommé Sullivan, qu'après avoir quitté le *George-Henry*, ils traversèrent le détroit d'Hudson et passèrent quatre jours sur l'île de la Résolution à attendre un vent favorable pour gagner la côte du Labrador. Là, deux de la bande s'enfuirent après avoir volé les autres. Le froid et la faim leur causaient à tous d'horribles souffrances. Cependant chacun luttait de son mieux. Le plus faible ne tarda pas à mourir d'inanition. Ce fut une ressource pour les autres ; son corps fut partagé et mangé, et, quand il ne resta plus rien de la chair, les malheureux affamés brisèrent les os et les firent bouillir dans une marmite qu'ils avaient avec eux. Cette dernière ressource épuisée, les idées de meurtre commencèrent à germer dans la tête de ces hommes que torturait la faim. Sullivan faillit être la première victime. La suite du drame doit se lire dans la relation écrite par cet homme pour le consul des États-Unis à Terre-Neuve.

« J'étais à errer comme les jours précédents, dit-il, cherchant des baies ou quoi que ce fût qui pût se manger. Je venais de trouver un gros champignon et je le rapportais avec une brassée de bois pour le faire cuire. Tandis que j'étais accroupi pour allumer mon feu, je reçus de Joseph Fisher un coup de bâton sur la tête, immédiatement suivi d'autres coups avant que j'eusse pu me relever. Je venais de réussir à me remettre sur les pieds, quand Samuel Fisher me saisit les bras en même temps que Joseph continuait à me frapper. Je parvins cepen-

dant à me dégager, et, la tête à moitié perdue, je ne savais quel parti prendre, lorsque je les vis revenir à la charge. Je les suppliai, au nom du ciel, de m'épargner, mais eux ne voulaient rien entendre. Il leur fallait de la viande, disaient-ils, et ils avaient résolu de me tuer. Je n'avais pour me défendre qu'un petit couteau ; je m'en armai et attendis de pied ferme. Samuel Fisher s'avança sur moi le premier. Il avait à la main un grand couteau poignard ; son cousin arrivait d'un autre côté avec un bâton et une pierre. Samuel me saisit à l'épaule et il levait son couteau pour me frapper, lorsque, plus prompt que lui, je lui plongeai le mien dans la gorge. Il tomba immédiatement et je me tournai aussitôt du côté de Joseph. Voyant ma résolution, celui-ci abaissa son bâton déjà levé et alla droit à son acolyte. Alors je m'arrêtai et me penchai pour voir si Samuel était mort ; il vivait encore. Je ne savais plus que faire. A ce moment je me mis à pleurer. Peu après les autres vinrent me chercher, m'assurant qu'ils veilleraient à ce qu'il ne me fût plus rien fait. J'avais quatre entailles profondes sur la tête ; l'un d'eux me pansa et lava le sang que j'avais sur la figure. Le lendemain Samuel Fisher mourut ; son cousin fut le premier à le découper ; son corps nous servit comme l'avait fait celui de mon malheureux camarade de bord.

« Au bout de quelque temps nous parvîmes à réparer le bateau et nous quittâmes l'île. Nous arrivâmes sur une côte que nous prenions pour la terre ferme, mais c'était une île encore. Là nous abandonnâmes le bateau et nous marchâmes devant nous à raison à peu près d'un mille par jour. Au bout de quatre jours, ayant atteint le rivage opposé de l'île, nous reconnûmes notre erreur et nous rebroussâmes chemin vers le bateau. Cela nous prit qua-

tre autres jours. Nous retrouvâmes le bateau en très-mauvais état. Nous voulions faire avec lui le tour de l'île, mais en y mettant le pied il s'enfonça; alors nous le quittâmes et nous retournâmes de l'autre côté de l'île pour y rester jusqu'à ce que nous fussions ou morts ou délivrés. Nous mangeâmes nos bottes, nos ceintures, nos gânes et tous les articles de peau d'ours et de peau de phoque que nous possédions. Pour surcroît de misère, il se mit à pleuvoir, et cette pluie dura trois jours, après quoi ce fut le tour de la neige. C'est dans cette terrible passe que nous fûmes recueillis par une barque d'Esquimaux le 29 septembre, et déposés à Okoke le 3 octobre. Les missionnaires nous donnèrent toute l'assistance possible et nous envoyèrent à Nain, où nous rencontrâmes le Docteur (sobriquet d'un des deux déserteurs qui s'étaient séparés du reste), qui avait été recueilli trois jours avant nous. Ce dernier raconta que son compagnon était mort et débita mensonges sur mensonges après son sauvetage. Les missionnaires de Nain nous firent passer à Hopedale, d'où nous fûmes envoyés à Kibokok, où deux de nous séjournèrent tout l'hiver. »

La conduite des survivants chez les missionnaires du Labrador fut loin d'être exemplaire, paraît-il; ils payèrent par des exigences inqualifiables et une rare ingratitude l'hospitalité qu'ils avaient reçue, et ils finirent par s'embarquer sous des noms supposés, honteux qu'ils étaient eux-mêmes de rentrer dans leurs pays après ce qu'on savait d'eux.

II

Le 8 août 1860, le *George-Henry* mouillait dans le havre qu'il cherchait déjà depuis tant de jours, et où l'avait devancé le *Rescue*. C'était sur la côte occidentale du détroit de Davis, sur un point qui semble faire partie du détroit de Cumberland, visité par le capitaine Parker et son fils, mais que M. Hall appelle « la baie de Cornélius Grinnel ». La région à laquelle appartiennent cette baie et Field Bay est une partie de la *Meta incognita* de Frobisher. La portion située entre ces baies et la baie de Frobisher est le site de l'établissement du vieux navigateur sur le détroit de la Comtesse Warwick. La partie plus dénudée, comprise entre la baie de Frobisher et le détroit d'Hudson, est désignée sous le nom de Kingaite par les indigènes. Néanmoins la région tout entière constitue essentiellement le Frobisher's Land, ou Terre de Frobisher.

La bande de terre qui sépare les baies de Grinnell et de Field de la baie de Frobisher est tellement étroite, que le trajet de la baie de Field au détroit de la Comtesse Warwick (de Frobisher) n'est que de quelques milles. Entre la terre (ou plutôt l'île) de Lok et les extrémités de la même bande, appelées Péninsules de Blunt et de Bache, est le canal de Lupton.

Il est nécessaire de se pénétrer de ces préliminaires, car c'est sur eux que repose tout l'intérêt de la relation. La portion appelée Kingaite par les indigènes n'a été explorée que sur un petit nombre de points. — Elle semblerait se composer d'une côte abrupte, couronnée par

un énorme glacier qui envoie tous les ans ses banquises à l'Océan. Mais, la bande comprise entre la baie de Grinnell et la baie de Frobisher, accidentée et rocheuse, est découpée de baies profondes pleines de récifs et d'îlots. Le nombre en était assez grand pour permettre à M. Hall de faire des politesses à tous ses amis personnels et aussi aux célébrités de la navigation arctique et aux personnages publics. C'est ainsi qu'il donna, aux trois baies du détroit de la Comtesse Warwick, de Frobisher, les noms de baie Lincoln, baie Victoria et baie Napoléon.

M. Hall fit de son mieux pour se ménager des relations amicales avec les Esquimaux de la baie de Grinnell et il y réussit à merveille. C'était là un point très-important. Ces indigènes parcouraient sans cesse les diverses parties de la péninsule sur l'une et l'autre côte, et ce fut grâce à leur assistance, à celle des femmes particulièrement, que le voyageur américain put explorer la baie de Frobisher : « L'Esquimau, a dit quelque part un spirituel reviewer, est un être singulier, d'une nature complexe, une espèce de créature intermédiaire entre le Saxon et le phoque, qui met dans son propre corps le corps du phoque et qui ensache sa personne dans la peau de cet amphibie. Une section transverse les montrerait stratifiés comme un pâté aux pommes; seulement, au lieu de pommes et de pâte, si l'on étudiait leurs couches en suivant la perpendiculaire, on trouverait d'abord du phoque, puis de l'homme, puis encore du phoque au centre pour arriver ensuite à de l'homme et finir par du phoque. Avec tout cela, ces sauvages sont gens fort gais et toujours prêts à prendre tout joyeusement. Quand ils voient un homme blanc et les colifichets qu'il apporte, ils sont contents. Ils sont contents quand ils se frottent le nez avec de la

neige, quand ils soufflent dans leurs doigts, quand ils se lubrifient intérieurement et extérieurement avec de la graisse de phoque. Vraiment, c'est le cas de répéter avec Sterne : « Ta bonté, mon Dieu ! est inépuisable ».

Quoi qu'il en soit de cette définition humoristique, l'impression que M. Hall conçut tout d'abord des Esquimaux fut tout à leur avantage. Il vit en eux une race douce et hospitalière, généralement douée de bons sentiments.

A ce point de son livre et de son voyage, l'auteur nous présente ses nouveaux amis et nous raconte succinctement l'histoire de chacun d'eux. Nous trouvons là une vieille femme centenaire dont la mémoire est une mine inépuisable de traditions nationales. Les Esquimaux vivaient plus vieux jadis qu'aujourd'hui, paraît-il. La phthisie pulmonaire, introduite chez eux par les Européens, les enlève rapidement. Georges l'Aveugle est un autre type intéressant qui figure souvent dans le récit avec sa fille, une charmante petite enfant. Puis vient un certain Ugarng, qui avait été aux États-Unis, et qui avait à lui seule treize épouses. Ce que cet Esquimaux, intelligent d'ailleurs, avait retenu de New-York, c'est qu'il y avait « trop de chevaux, — trop de maisons, — trop d'hommes blancs ». Quant aux femmes, il y en avait « beaucoup, beaucoup, et de belles ! » Nous voyons apparaître également les parents du pauvre Kudlago ; leur chagrin fut grand quand ils apprirent la mort de celui qu'ils comptaient revoir. Les deux amis indigènes de M. Hall sont, avant tout, Ebierbing et sa femme Toukoulito, qui avaient l'un et l'autre été en Angleterre, où ils s'étaient vus présenter à la reine Victoria, et qui de là étaient repartis pour les États-Unis avec un enfant né sur le sol anglais.

Le 16 août, nos explorateurs firent voile pour Nu-gum-mi-uke, le lieu d'hivernage choisi pour le *George-Henry* et le *Rescue*. M. Hall avait, nous l'avons dit, donné le nom de Cornélius Grinnell à la baie qu'il venait de quitter, il donna celui de Cyrus Field à la baie de Nu-gum-mi-uke. Mais comme ces deux baies sont très-fréquentées par les baleiniers (plusieurs s'y trouvaient à l'ancre à l'arrivée du *George-Henry*), ces baies sont sans doute connues déjà sous d'autres noms, circonstance qui peut conduire à quelque confusion. Le reste de l'été se passa à pêcher, à chasser et à entretenir d'agréables relations avec les indigènes. Les femmes d'Ugarng figurent plus d'une fois dans le journal de M. Hall sous d'excellents aspects; toutes étaient de remarquables ouvrières plus adroites qu'aucune de leurs compatriotes à préparer les peaux de phoques, de rennes et de morses, destinées à la fabrication des bottes et des gants. La méthode employée pour cette préparation consiste à *mâcher* la peau entre les dents, pour la rendre souple et lui donner la forme voulue. Ce travail est exclusivement réservé aux femmes. Celles-ci sont en même temps d'excellents tailleurs et de merveilleux bottiers; elles lavent et blanchissent le linge avec une rare perfection.

Le 27 septembre, l'expédition eut à essuyer un coup de vent terrible qui occasionna la perte du canot d'expédition de M. Hall et du fameux *Rescue*, et faillit entraîner la destruction complète du *George-Henry*. Ce désastre mettait désormais à néant tout projet d'atteindre la Terre du Roi Guillaume. A l'ouragan succéda une magnifique aurore boréale que M. Hall décrit en ces termes :

« J'étais allé plusieurs fois sur le pont pour contempler le splendide phénomène, et à neuf heures j'étais dans ma

cabine, me disposant à me mettre au lit, quand j'entendis le capitaine qui me criait : « Hall, montez donc, le monde est en feu ! »

« Je savais ce qu'il voulait dire. Prompt comme la pensée, je me rhabillai, enjambai plusieurs Esquimaux endormis à côté de mon cadre et me précipitai vers l'escalier. Une seconde après, j'atteignais le pont et, en ouvrant la porte, j'étais ébloui par une éclatante lumière. Il semblait que le monde fût enveloppé dans les reflets d'une immense illumination de feux colorés. Un pareil effet n'admet pas de description possible. De toutes les puissances, il n'en est pas comme la tienne, ô mon Dieu, pensai-je ; et aucune œuvre n'approche de ton œuvre à toi ! Puis j'essayai d'analyser la scène que j'avais autour de moi. Des masses de lumière d'or et de lumières prismatiques flottaient à l'horizon de l'occident au zénith. De ce point à l'orient, sur une bande de 20 degrés de largeur, des torrents de rayons partaient de haut en bas et de bas en haut, comme des fusées d'artifice et se succédaient avec la rapidité de l'éclair. Ni soleil, ni lune au firmament, le ciel néanmoins était resplendissant de clarté au point qu'il eût été facile de lire sur le pont un texte d'impression ordinaire.

« Partout une inondation, oui, une inondation de lumière, et quelle lumière ! les teintes dorées dominaient, mais à chaque instant toutes les couleurs du prisme s'en dégageaient par fusées précipitées.

« Nous étions là à regarder ébahis, tremblants d'émotion, car dans le même moment toute l'immense ceinture de l'aurore était crépitante d'étincelles.

« Aucun bruit n'accompagnait le merveilleux phénomène. La nature faisait silence. On eût dit pourtant que

les rayons de feu descendaient sur le navire. Le capitaine Buddington déclara n'avoir rien vu de semblable depuis onze ans qu'il fréquentait les régions arctiques, « et, pour « vous dire la vérité, ami Hall, ajouta-t-il, je ne me soucie pas de le revoir une seconde fois. »

Le 15 octobre, ils furent rejoints par le capitaine Parker, qui commandait le *True-Love*, et par son fils, capitaine du vapeur *Lady Celia*. Le steamer avait remorqué le navire à voile de Niountelik dans le détroit de Northumberland



Ebierbing, pilote esquimau du « True-Love ».

jusque dans la baie qu'il plait à M. Hall de désigner sous le nom de Grinnell-Bay, mais que ces bâtiments devaient connaître sous le nom de détroit et baie de Cumberland, ledit détroit étant un canal long de 250 kilomètres.

Le capitaine Parker avait pris pour pilote, à Niountelik, l'Esquimau Ebierbing, cité plus haut comme ayant visité l'Angleterre en 1853 avec sa femme Toukoulito. Ce couple intéressant vint faire visite à M. Hall à bord du *George-Henry*. Le mari et la femme parlaient couramment l'an-

glais M. Hall s'en fit de précieux auxiliaires. La femme était surtout très-intelligente.

« Toukoulito, écrit M. Hall, après son retour d'Angleterre, où elle et son *wing-a* (mari) avaient passé vingt mois, prit à tâche de répandre chez ses compatriotes les connaissances qu'elle avait acquises, enseignant par exemple



Toukoulito.

aux femmes à tricoter et utilisant de la même manière les diverses autres notions utiles qu'elle tenait du contact de la civilisation. Sur tous les points du détroit de Northumberland fréquentés par elle, elle s'est appliquée à améliorer l'état social des Esquimaux. Ainsi, elle a fait adopter à un très-grand nombre de femmes la manière de s'arranger les cheveux, la coutume de se laver le vi-

sage et les mains, et de s'habiller d'une certaine façon. Ce m'est une preuve de ce que pourrait faire une personne comme elle pour doter les Esquimaux des bienfaits de l'instruction élémentaire et de la doctrine du christianisme. »

Pourquoi, en effet, n'essayerait-on pas pour ces pauvres sauvages des mesures qu'a prises le Danemark pour les Groënlandais et qui ont donné de bons résultats ?

M. Hall saisissait toutes les occasions qui maintenant s'offraient à lui de se mettre au courant des mœurs des indigènes. Un jour que l'équipage du *George-Henry* avait capturé une baleine et qu'avec le concours de sept kyaks on avait remorqué le monstre auprès du navire, il y eut à cette occasion grande joie parmi les Esquimaux à la pensée de l'immense quantité de provisions de bouche qui allait en résulter pour eux. La peau noire du cétacé est en effet un mets qu'ils apprécient fort. Cette peau, épaisse de 2 ou 5 centimètres, ressemble à du caoutchouc. Les indigènes la mangent crue et M. Hall prétend qu'elle est excellente ainsi, mais que bouillie et assaisonnée de vinaigre elle fait un aliment délicieux.

Les Esquimaux qui avaient aidé à remorquer la baleine en question dévorèrent en un clin d'œil six mètres carrés de sa peau. Plus tard, ils découpèrent dans la chair (*krang*) d'énormes tranches que les femmes chargèrent dans leurs bateaux et portèrent à leur village. Pendant tout le temps de cette opération c'était à qui mangerait le plus, et cela dura tout le jour.

« Il faut, dit M. Hall, que ces gens aient de prodigieux estomacs ! je ne crois pas qu'en somme ils mangent plus que les blancs, mais la quantité de nourriture qu'ils peuvent absorber en un jour, — sauf à rester plusieurs jours

à jeun, — est réellement étonnante. A vrai dire, ils constituent une race à part, appropriée au climat sous lequel elle vit et qui disparaîtrait bientôt de la surface du globe si on l'arrachait aux régions glacées dont elle a fait sa patrie. Je suis d'avis que l'habitude qu'ont les Esquimaux de manger leurs aliments *crus* est bonne, en tant qu'il s'agit du moins de *leur* santé à eux. Pour nous autres blancs qui n'avons pas été élevés à cela dès l'enfance, la viande crue nous inspire du dégoût, mais c'est là une simple affaire d'éducation. Quand pour la première fois je vis les indigènes se faire un régal de la chair crue de la baleine, l'idée me vint d'en essayer. »

Et notre Américain en essaya, en effet, et trouva le mets tellement acceptable, qu'il le compara aussitôt à un blanc de dindon; seulement, la bouchée ne voulait pas descendre. Ce n'était pas que l'estomac refusât de l'admettre; l'obstacle dépendait de la texture résistante de cette viande. « J'avais beau la mastiquer à belles dents, ajoute l'expérimentateur, au bout d'une demi-heure de ce travail elle était plus dure encore qu'au début. A la fin, je reconnus que je m'y prenais mal. Les Esquimaux, eux, se fourrent dans la bouche un morceau aussi volumineux que le permet la plus grande distension de leurs mâchoires. Après l'avoir lubrifié un instant à la manière des boas, *ils l'avalent tout d'une pièce*. Le proverbe dit qu'il faut faire à Rome comme font les Romains : j'essayai la méthode indigène, et je réussis, mais pour le moment je me contentai de cette expérience unique. »

Le second essai que fit M. Hall de la cuisine du pays nous semble une tentative plus courageuse encore. On en jugera par cette page de son journal : « Après dîner, écrit-il à la date du 30 octobre, un canot fut envoyé à la

côte pour faire de l'eau douce à l'extrémité de la baie ; j'en profitai pour aller à terre. Il y avait là un village complet d'Esquimaux, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants et chiens vinrent à notre rencontre. Notre équipage se composait de cinq matelots blancs, et chacun d'eux eut bientôt chargé un indigène du soin de porter de l'eau au canot, tandis que lui-même alla chercher à se divertir sous les tentes. Smith et moi, nous nous rendîmes à un petit lac où l'eau se puisait, et nous mîmes les Esquimaux à l'œuvre. Puis nous revînmes sur nos pas vers l'une des tentes. Smith, qui marchait le premier, essaya de pénétrer dans l'intérieur, mais il n'eut pas plutôt soulevé la portière de peau qui la fermait et introduit la tête au dedans, qu'il battit promptement en retraite : « Pouah ! s'écria-t-il avec dégoût, quelle infection du diable ! ça grouille de monde, et ça pue à renverser. On ne m'y reprendra pas ! » Et il continua sa route. Pour mon compte, décidé quand même à tout voir, je tins bon.

« Courbé en deux, je passai d'abord la tête, puis les épaules, puis le corps. Une seconde après, j'allai donner contre une douzaine d'Esquimaux, vigoureux gailards entassés les uns sur les autres et armés chacun d'un couteau. Mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Aucun de ces couteaux tirés n'avait d'intention mauvaise. L'office qu'ils allaient accomplir, consistait à tailler des bandes de chair de phoque, destinées à être enfournées dans les larges bouches des affamés que j'avais devant moi. Tout au fond de la tente, je reconnus un Esquimau de mes amis, Koudjessi, assis entre deux femmes avenantes, occupées comme lui à avoir raison d'un plat de sang de phoque tout chaud et fumant.

« En m'apercevant, Koudjessi manifesta d'abord quelque embarras, mais quand j'eus déclaré que j'étais prêt à partager leur repas, une des femmes retira immédiatement de la casserole un morceau de vertèbre de phoque, long de quatre ou cinq pouces et entouré de bonne viande. Je n'en laissai que l'os et résolus ensuite de passer au second plat, le sang de phoque. A ma grande surprise, je le trouvai excellent. Tout d'abord, en recevant le vase qui contenait ce mets esquimau, j'hésitai. On se l'était passé à la ronde à plusieurs reprises, après l'avoir rempli chaque fois que le besoin était, et l'aspect extérieur était loin d'être séduisant. Il est probable qu'il n'avait jamais été lavé ; il en avait du moins tout l'air. Néanmoins, je m'armai de courage, et quand le bol revint à mes voisins, m'adressant à Koudjessi : « *Pe-e-uke?* (est-ce bon?), lui demandai-je. — *Armelarng, armelarng* (Oui, oui), me répondit-il.

« Tous les yeux étaient fixés sur moi au moment où je me préparais à goûter enfin cette espèce de potage favori. — Je dois dire ici que la coutume des Esquimaux pour boire du sang de phoque est de humer d'une haleine une longue gorgée, et de passer le plat aux autres jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de l'assistance. Je pris mon tour et trouvai la mixture non-seulement bonne, mais vraiment excellente, et je ne me serais jamais attendu à ce qu'elle fût si supérieure à ce que je supposais.

« Voyant que j'y prenais goût, la femme qui présidait au repas prépara tout de suite une jolie petite tasse, intérieurement et extérieurement propre, — je veux dire aussi propre que cela était possible chez les Esquimaux, — et me la présenta pleine de sang de phoque tout chaud. J'absorbai ce breuvage avec autant de plaisir que tout ce

qu'il m'était arrivé dans ma vie de boire ou de manger qui me plût, et pour reconnaître la politesse de mon hôtesse, je lui donnai un mouchoir de coton aux couleurs éclatantes. Ce cadeau lui fit un plaisir extrême et toute la compagnie se joignit à elle pour me remercier. Il était évident que je venais de me faire des amis; je projetai d'en agir partout ainsi avec les indigènes.

« Quelques instants plus tard, je pris congé d'eux, et après être sorti de la tente en rampant à quatre pattes, je traversai le village et me dirigeai vers la plage. »

M. Hall revint souvent à terre et se mêla le plus possible aux Esquimaux. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de l'*angeko*, pontife, médecin et sorcier de la tribu. L'ascendant de cet homme, nommé Ming-u-mai-lo, sur ses compatriotes était extrême, et il était évident qu'il en profitait pour vivre à leurs dépens. Un jour, l'*angeko*, voulant faire assister M. Hall à ses exercices, l'invita dans son *tupic* (tente, habitation d'été construite en peaux), où plusieurs indigènes étaient réunis. M. Hall était accompagné de son ami Koudjessi. Ming-u-mai-lo les fit asseoir sur le lit à côté d'une de ses femmes, — il en avait deux, la seconde était pour le moment absente. Alors commença, de la part du prophète, comme l'appelle M. Hall, une mimique désordonnée avec battements de mains, extases, danses, etc., qui se termina par la demande à l'adresse de l'homme blanc d'un des deux fusils qu'il avait en sa possession. Avant de rien accorder ou refuser, M. Hall s'informa auprès de Koudjessi si l'*angeko* pourrait lui être utile dans son exploration projetée de la Terre du Roi Guillaume. Sur la réponse affirmative de l'Esquimau, M. Hall dit à l'*angeko* que s'il voulait l'accompagner, à la saison prochaine, il aurait le fusil désiré.

A cette communication, le sorcier exprima la joie la plus vive, car il avait compris qu'on allait lui donner le fusil à l'instant même; il prenait les mains de M. Hall, lui jetait les bras autour du cou, courait en dansant dans la tente, et se livrait à mille extravagances, tant il se sentait heureux et fier d'avoir, à ce qu'il supposait, amené le *kodluna* (l'homme blanc) à reconnaître son pouvoir magique. M. Hall eut toutes les peines du monde à lui faire entendre que ce cadeau n'aurait lieu que plus tard.

« Si complète néanmoins était sa joie, écrit notre voyageur, qu'il m'offrit celle qu'il me plairait de choisir de ses deux femmes, ainsi que tout ce dont j'aurais besoin en fait de peaux de rennes, peaux de phoques et autres articles. Il est probable qu'il avait en abondance des richesses de cette espèce qu'il tenait de la crédulité de ses sectateurs; cela était évident pour moi d'après les rouleaux de belles peaux dont sa tente était pleine.

« Tandis que l'angeko me comblait ainsi d'amabilités, sa seconde femme entra et s'assit tranquillement auprès de la lampe, qu'elle se mit en devoir d'activer en y ajoutant de la graisse de phoque. Ce fut pour Ming-u-mai-lo, l'occasion d'insister de nouveau pour que j'acceptasse une de ses femmes. A chaque instant il revenait à la charge, me pressant de choisir l'une ou l'autre. Je lui fis bientôt comprendre que j'avais déjà une femme dans mon pays. Mais cette explication ne concordait en aucune façon avec ses idées sur le mariage ni, paraît-il, avec les idées de mesdames ses épouses, car toutes les deux s'étaient mises à l'envi en frais de coquetterie et ne cessaient de se parer à mon intention de leurs plus gracieux sourires; je leur demandai si réellement l'offre que m'a-

vait faite leur mari était de leur goût, et elles me répondirent aussitôt d'une seule voix que cet arrangement leur convenait à merveille. Je m'évertuais néanmoins à décliner leur proposition, quand tout à coup l'angeko, faisant signe à Koudjessi, sortit avec ce dernier en me laissant seul avec ses deux femmes à mûrir mon choix. J'adressai à celles-ci quelques paroles amicales et après avoir donné à chacune un petit paquet de tabac et une poignée de main, je quittai la tente et me dirigeai vers le canot. »

III

Le 19 novembre, le *George-Henry* fut enfermé dans les glaces, mais ce ne fut que le 6 décembre qu'il y fut assez solidement installé pour qu'on pût prendre définitivement les quartiers d'hiver. Le 24 novembre, on tua le premier ours polaire. La chair de cet animal parut à M. Hall préférable au meilleur beefsteak.

Parmi les visiteurs qui maintenant venaient quotidiennement à bord, se trouvait une jeune femme, mère d'un enfant blanc qui, dit M. Hall, avait tout le type américain. Notre voyageur la vit un jour dans l'*iglou* (hutte de neige) de Toukoulito, et, dans cette circonstance, il assista à la toilette du bambin, — opération bien rare. — *Ponto*, c'est le nom de la femme, débarbouillait le visage de son enfant en le *lèchant*, absolument comme eût fait un chien de la main qui, l'instant d'avant, aurait tenu un morceau de viande.

répon-
ement
oins à
ngeko,
en me
choix.
t après
et une
ai vers

ans les
at assez
nitive-
tua le
arut à

quoti-
, mère
e amé-
(hutte
nce, il
are. —
visage
eût fait
it tenu



Le « Georges-Henry » dans les glaces.

M.
pl
je
en
de
ric
m
ra
et
de
le
li
m

q
v
li
d
d

g
n
t
l
s
v

a
c
v
f

« Elle répéta deux fois l'opération en ma présence, dit M. Hall, et la véritable couleur du bébé m'apparut alors plus clairement. Par une cause ou par une autre, dont je ne puis me rendre compte, cette pauvre mère subissait encore de plus dures privations que les autres femmes de sa tribu. Elle passait souvent une semaine sans presque rien manger, et son malheureux enfant, en conséquence, mourait presque d'inanition. Dans la circonstance que je rapporte, au moment où je quittais son *iglou*, Ebierbing et un autre Esquimau arrivaient avec un traîneau chargé de *krang* (chair de baleine) destinée aux chiens. Ponto leur en demanda. Ils lui en donnèrent environ vingt-cinq livres, qu'elle chargea sur son dos en sus d'un paquet de même poids qu'elle portait déjà, ainsi que son enfant ! »

« O vous, jeunes mères américaines, s'écrie M. Hall, que diriez-vous, s'il vous fallait prendre un enfant sur vos épaules déjà ployées sous un poids de cinquante livres, et faire ainsi une route de plusieurs milles, — la demeure de Ponto était à cette distance, — par un froid de 40 à 45 degrés ? »

Le 1^{er} janvier M. Hall fut témoin d'une pratique indigène qui ne lui donna pas une haute idée des sentiments d'humanité des Esquimaux dans certains cas particuliers. Une pauvre femme nommée Nuketou était malade depuis quelque temps, et M. Hall lui avait donné des soins, lorsqu'en allant la voir ce jour-là, il trouva ses voisins occupés à lui bâtir un nouvel *iglou*.

« Je questionnai les travailleurs, dit-il, et j'appris alors que cette hutte neuve devait être le tombeau vivant de la malheureuse femme. J'étais abasourdi. Un tombeau vivant ! Toukoulito me dit que c'était la coutume, qu'il fallait que cela fût, et cela était !

« Le 4 janvier, Nuketou fut transportée dans l'iglou neuf. Quatre femmes l'étendirent sur une civière de peau de renne, et l'introduisirent par une entrée ménagée à cet effet derrière la hutte et non par l'entrée ordinaire. Les portuses se procurèrent ensuite des blocs de neige, et l'ouverture fut bouchée hermétiquement sous la direction de l'une d'elles restée auprès. Cela fait on pratiqua une entrée ordinaire, et quand elle fut achevée, je pénétraï dans l'iglou.

« Niketou était calme, résignée et reconnaissante même de ce changement. Naturellement elle savait que cette hutte devait être son tombeau; mais elle était de sa race, et comme elle était devenue pour les autres un fardeau, et que ses jours étaient comptés, il me parut qu'elle acceptait la mesure comme un acte parfaitement juste auquel personne ne pouvait trouver à reprendre. Elle était donc reconnaissante qu'on eût autant de soin de ses derniers moments.

« Un iglou neuf de neige pure et sans tache, un lit bien fait, lit de neige aussi, où elle pût exhaler en paix son dernier soupir, lui rendraient heureuses les dernières heures qui lui restaient. A la vérité elle serait seule, car ainsi le voulait la coutume de sa nation, mais elle ne le redoutait pas. Elle était contente et semblait satisfaite dans sa résignation. »

M. Hall, qui, lui, n'était pas précisément lié par les mœurs des Esquimaux, bien qu'il ne pût pas intervenir dans leurs superstitions, ne laissa pas la pauvre créature vivre ainsi enterrée. Il continua de la visiter, et son amie Toukoulito l'accompagna, — sans vouloir toutefois rester jusqu'au moment de la mort de la malade. Jamais, disait-elle, ses vêtements de peau de renne ne pourraient lui

reservir si elle restait là ; et M. Hall dut assister seul à l'agonie de la pauvre indigène.

Pour essayer un peu ses chances d'explorateur, et surtout pour s'accoutumer à vivre parmi les Esquimaux, M. Hall fit, dans le courant du même mois de janvier 1861, une excursion à la baie de Grinnell, avec traîneaux et chiens. Ses compagnons étaient Ebierbing, sa femme Toukoulito et Koudlou, le cousin de la défunte Nuketou.



La baie de Grinnell. Traîneaux à chiens,

Bien que le froid fût excessif, notre Américain, qui sous ses fourrures transpirait abondamment, goûta fort, au début, cette course par monts et par vaux. Il ne faut pas, suivant lui, songer à voyager dans ces régions sans être accompagné d'un Esquimau et de sa femme ; celle-ci surtout est excessivement précieuse. Si la femme est partout la plus belle moitié du genre humain, on peut affirmer que, dans les régions arctiques, elle en est aussi la meilleure. En plus d'une occasion, M. Hall dut la vie à ces énergiques et dévouées créatures. Un ouragan, qui

survint pendant qu'ils étaient campés dans une hutte de neige construite sur la glace du détroit de Davis, les tint enfermés deux jours et finit par les mettre à deux doigts de leur perte. Finalement, à leur grande terreur, ils s'aperçurent que la glace avait craqué et se mettait en mouvement. Ce ne fut qu'après des difficultés extrêmes, bien faites pour rabattre quelque peu du contentement d'esprit de M. Hall, qu'ils parvinrent à se tirer de leur périlleuse position et à gagner la glace plus solide du rivage et l'iglou de leur ami l'Esquimau Ugarng sur la côte sud-ouest de l'île Roger.

Leur campement se vit bientôt approvisionné de viande de phoque, et la lampe, qui est aussi le foyer de la hutte, trouva de quoi s'alimenter abondamment, répandant autour d'elle le double confort de sa lumière et de sa chaleur. Il est bon de noter qu'en hiver, l'eau, cette chose précieuse, est parfois très-difficile à se procurer en suffisante quantité. On n'en peut faire qu'en fondant de la neige ou de la glace au-dessus de la lampe-foyer (*ikkumer*) dont nous venons de parler; or, quand l'huile et la graisse deviennent rares, on peut se figurer ce que la chaleur et la lumière ont de dispendieux.

M. Hall était arrivé à se façonner tant bien que mal à l'existence des indigènes. Il savourait, comme le premier Esquimau venu, la chair crue et le sang de phoque, mâchait avec délices le lard gelé, se faisait un régal de l'intérieur d'une panse de renne, dévorait à belles dents les entrailles de phoques et de morses, et se tirait à merveille de la peau de baleine et même d'aliments plus coriaces.

La simplicité toute primitive de ces enfants de la nature se manifeste dans le passage suivant du journal de notre Américain :

« Cette nuit, écrit le voyageur, pendant l'excursion qui nous occupe, j'étais seul avec Toukoulito et Punnie. Celle-ci, troisième femme d'Ugarng, était venue nous tenir compagnie dans notre iglou jusqu'au retour des maris (ils étaient allés à la recherche des phoques). Il faisait très-froid, le thermomètre était descendu à 57 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (soit — 49° centigrade). Ma place habituelle pour dormir était entre Ebierbing et Koudlou, mais ceux-ci étant absents, il m'avait fallu partager le lit commun, enveloppé dans mes fourrures et mes couvertures. Pendant la première partie de la nuit, le froid me prit aux pieds d'une façon terrible. Je faisais tout ce que je pouvais pour y rappeler la chaleur, mais en vain. A la fin, une douce voix vint frapper mon oreille

« Est-ce que vous avez froid, monsieur Hall?

« — J'ai les pieds à moitié gelés, répondis-je ; je ne puis venir à bout de les réchauffer. »

« Prompte comme la pensée, Toukoulito, car c'était elle, Toukoulito, qui n'était séparée de moi que par l'épaisseur du corps de Punnie (c'est-à-dire que Punnie dormait entre nous deux), se glissa au fond du lit, alla chercher mes pieds avec ses mains et les appliqua directement contre elle. — Il ne faut pas oublier que pour dormir, les Esquimaux se dépouillent de tout vêtement et se roulent *in puris naturalibus* entre des peaux de renne, le corps sur la fourrure de l'animal. Toutefois le sentiment de pudique embarras que j'éprouvai se calma bien vite quand j'entendis l'excellente femme ajouter :

« Vous avez les pieds froids comme glace, il faut les réchauffer à la manière des Esquimaux ! »

« L'instant d'après, Toukoulito reprit sa place sous ses

fouurrures de renne, entremêlant ses pieds chauds avec mes pieds glacés.

« Vous sentez-vous mieux ? reprit bientôt la même voix musicale.

« — Oui, répondis-je, et merci mille fois.

« — Eh bien, dit-elle alors, laissez vos pieds où ils sont. Bonne nuit, monsieur. »

« Non-seulement la chaleur me revenait aux pieds, mais ils restèrent chauds tout le reste de la nuit. Le matin, quand je m'éveillai, autant que je pus le conjecturer, il n'y avait pas moins de trois paires de pieds se confondant pêle-mêle, au point que je n'aurais pu trop dire au juste quels étaient les miens. »

M. Hall, dans cette même expédition, passa quarante-deux nuits dans des huttes de neige, et plus d'une fois il eut à souffrir cruellement du froid et de la faim. Les hommes ne réussissaient pas toujours à capturer des phoques, bien qu'il leur arrivât assez souvent de passer jusqu'à deux jours et une nuit, par le froid le plus intense, à guetter leur proie auprès de l'étroite ouverture que le phoque sait se ménager dans la glace et par laquelle il vient respirer... et se faire harponner. Mais cette rude expérience fournit à notre Américain l'occasion d'étudier dans ses détails intimes la vie de ces simples peuplades septentrionales et d'apprécier leurs privations comme leurs plaisirs. Cette vie, quelque bizarre que semble l'avoir, M. Hall la trouvait toi : à fait de son goût : « J'étais aussi heureux que les circonstances le permettaient, écrit-il, bien que je n'eusse que des Esquimaux pour compagnons. L'existence a partout des charmes, et j'avoue que le genre de vie de ces indigènes en a beaucoup pour moi. »

Si cependant le brave voyageur avait eu à prendre son tour d'une faction de deux jours et une nuit sur un trou de phoque, nous doutons fort qu'il eût trouvé la chose très-agréable, mais il est vrai de dire que M. Hall est en tout un modèle de résignation. Il n'y a que lui, par exemple, pour écrire de la soupe au sang de phoque : « *C'est de l'ambrosie, c'est du nectar !* une fois qu'on



Phoques.

en a goûté, on ne peut s'empêcher de crier : *Encore, encore !* »

Autre petit détail culinaire : la chair de phoque, quand elle ne se mange pas crue, se fait bouillir trois ou quatre heures avec de l'eau et du sang, dans une marmite suspendue au-dessus de la lampe-foyer. Le mets cuit à point, chacun en reçoit un morceau qu'il déchire comme il l'entend, avec les doigts et les dents ; mais pour rendre le mets plus appétissant sans doute, la cuisinière a soin, avant de distribuer à chacun sa portion, de sucer tout

le fluide qui l'entoure et qui, sans cette précaution, tomberait en gouttes de toutes parts. En outre, s'il se trouve sur le friand morceau un corps étranger quelconque, tel que poils de phoque, de chien ou de renne, c'est avec sa langue flexible qu'elle l'en débarrasse. Et cependant M. Hall vous répétera « qu'il défie qui que ce soit de trouver aux États-Unis un mets plus délicieux » ; sachons-lui gré de ne pas ajouter : « et plus propre. »

La voracité avec laquelle mangent les Esquimaux en temps d'abondance est surprenante ; mais c'est bien le reste quand, après un de ces jeûnes prolongés comme ils sont souvent obligés d'en faire, ils ont la bonne fortune de trouver tout à coup de quoi réparer le temps perdu. M. Hall fut souvent témoin de leurs hauts faits en ce genre. Une nuit, c'était le 5 février, les hôtes de l'iglou qu'il habitait furent réveillés par des appels du dehors, venus évidemment de quelqu'un en détresse. On fit entrer celui qui les poussait. C'était Ming-u-mai-lo, l'angeko. La voix de cet homme était faible, il mourait, disait-il de soif et de faim ; il y avait presque un mois que sa famille et lui n'avaient plus rien à manger. Immédiatement on lui montra une pile de morceaux de chair de phoque gelée en l'autorisant à en manger. « Prompt comme l'éclair, écrit M. Hall, le malheureux se jeta sur ces vivres, ainsi que l'eût pu faire un ours affamé. Mais comme il se gorgea ! il en avala de quoi étouffer six hommes blancs, et cela sans en paraître incommodé. On lui donna aussi de l'eau ; il en but une quantité énorme, en faisant descendre 2 quarts (plus de 2 litres) dans son estomac de chameau, d'un trait et sans reprendre haleine ! En voyant cette horrible brèche faite à nos précieuses provisions, j'eus vraiment peur que tout n'y passât... A la fin l'angeko se ren-

dit, il ne lui était littéralement plus possible d'empiler une bouchée de plus. Il avait atteint la dernière limite de la réplétion, la mesure était comble. Il se jeta dès lors à plat sur le sol de la hutte et s'abandonna à la laborieuse opération que la nature avait maintenant à pratiquer sur sa personne pour lui faire digérer la monstrueuse masse de nourriture qu'il venait d'engloutir. »

L'imprévoyance des Esquimaux est d'ailleurs remarquable. Chaque fois que les circonstances le leur permettent, ils festoient et font grasse chère, sans jamais s'inquiéter du lendemain ; Ebierbing et Toukoulito eux-mêmes, si exceptionnellement intelligents cependant, ne faisaient pas exception à la règle. Disons, du reste, à la louange de ces pauvres peuplades, que, chez elles, ceux qui n'ont pas, peuvent en tout temps s'adresser à ceux qui ont, sans jamais avoir à craindre de refus.

Le 21 février, M. Hall se retrouvait à bord du *George-Henry*. La première nuit qu'il passa dans son lit, après sa longue absence, fut une nuit sans sommeil. Le changement de la pure atmosphère d'une hutte de neige à l'air concentré d'une étroite cabine était une épreuve presque douloureuse. Peu de temps auparavant, quelques cas de scorbut s'étaient déclarés parmi l'équipage, et deux des hommes les plus gravement atteints furent envoyés à terre, vivre avec les indigènes pour se rétablir, en mangeant des viandes fraîches, du morse et du phoque, régime dont M. Hall s'était si bien trouvé.

Moins d'un mois après, l'un de ces deux marins, Français, paraît-il, quoique portant le nom de John Brown, périt d'une manière bien malheureuse. Sa santé s'était si bien remise, qu'au bout de trois semaines il reprenait le chemin du navire. Malheureusement il prétendit re-

venir seul, malgré le mauvais temps, et, au lieu de prendre avec lui un des vieux chiens qui l'eût guidé correctement, il partit, accompagné seulement d'un jeune chien inexpérimenté. Alors il perdit la voie, revint plusieurs fois sur ses pas, s'écarta considérablement, finit par se perdre tout à fait et fut retrouvé mort, aussi rigide que la glace qui l'entourait.

La lutte avait dû être rude pour le pauvre diable avant qu'il cédât au sommeil de la mort. Ses traces laissaient comprendre que sa faiblesse avait été grande, et que probablement il n'y voyait même plus à se conduire. A cinquante pas du point où gisait son cadavre, la neige foulée indiquait qu'il était tombé et qu'il lui avait fallu de grands efforts pour se remettre debout. Il en était de même du voisinage immédiat du site où il avait expiré ; cet endroit portait la preuve irrécusable d'une terrible agonie. Il avait courageusement tenté de se relever, mais la main invisible d'un implacable ennemi l'avait toute la nuit tenu rivé au sol. Le pauvre garçon n'avait pas plus de dix-huit ans ! La pointe de terre sur laquelle on retrouva son cadavre figure sur la carte de M. Hall sous le nom de *Pointe du Français*. Le malheureux s'était éloigné considérablement du navire dans la direction du sud.

Les recherches auxquelles on se livra pour le retrouver ne s'effectuèrent pas sans de grandes fatigues et de sérieux dangers. Dans l'impossibilité où l'on était de lui creuser une tombe sur le rivage, on décida de donner au pauvre Brown la sépulture sur le lieu même témoin de son trépas et, à défaut d'autres matériaux, on recouvrit son corps de glaçons et de blocs de neige.

Ce triste devoir accompli, le capitaine du *George-Henry*, M. Hall et leurs compagnons reprirent le chemin

du navire sur un traîneau attelé de douze chiens. Mais chacun avait soin, à tour de rôle et à intervalles très-rapprochés, de descendre et de courir pour éviter d'être gelé. Le capitaine Budington, chaussé d'une manière insuffisante et sentant un de ses pieds se geler, se fit enlever sa botte par le matelot Johnston, afin de ranimer par une violente friction le membre engourdi, moyen usité en pareil cas. Or, ce simple acte, si rapide, de retirer la botte du capitaine (avec la main dégantée) suffit pour que le matelot en question eût à son tour les doigts gelés. Le thermomètre Fahrenheit marquait 49 degrés au-dessous de zéro (— 45 degrés centig.) et un vent du nord-ouest rendait le froid plus pénible encore à supporter.

Dans une autre circonstance, M. Hall eut le bout des doigts entamés profondément ou, suivant son expression, *brûlés*, pour avoir saisi avec sa main nue son sextant de poche en cuivre. « Je dis brûlés, écrit-il, parce que l'effet fut précisément le même que si j'avais touché du *fer rouge*. L'extrémité de mes ongles était comme de la corne brûlée, et le bout de mes doigts et de mon pouce avaient l'air d'avoir été mis en contact soudain avec du feu; la sensation, d'ailleurs, était celle d'une vive brûlure. »

On peut se faire une idée de l'ardeur et de l'intelligence merveilleuses des chiens esquimaux par un incident qui eut lieu quelques jours avant la triste fin de John Brown. Un des chiens de M. Hall, nommé Barbekark, s'empara, à lui tout seul, d'un renne en lui sautant à la gorge et en ne le quittant qu'après l'avoir bel et bien étranglé. Cet exploit accompli, — cela se passait à plus de trois kilomètres du navire, — le brave chien revint à bord et n'eut de cesse qu'il n'eût, par mille démonstrations de tout genre, décidé quelques-uns des hommes à le suivre jusqu'au lieu où gi-

sait sa précieuse proie, autour de laquelle les autres chiens faisaient bonne garde, accroupis en cercle. Inutile d'ajouter que le renne fut triomphalement transporté au navire et que les chiens, Barbekark en tête, eurent leur part du festin. Les chiens de M. Hall étaient, à vrai dire, des chiens bien nourris; il est probable qu'affamés ou mis à la portion congrue, ils se fussent conduits moins discrètement.

C'est surtout grâce à la sagacité de ces intelligents et inséparables compagnons de leur rude existence, que les indigènes arrivent à découvrir les trous de phoques. Le chien, le nez au vent, aspire l'air chargé des émanations du phoque, et, guidé par la délicatesse de son flair, il conduit son maître sur le point où l'amphibie a son repaire. L'homme alors sonde la neige avec son harpon, à une profondeur de 50 à 90 centimètres, — car le phoque fait son trou à travers la glace, mais il s'arrête à la couche de neige. La petite ouverture reconnue, l'Esquimau attend en silence et patiemment que le phoque vienne aspirer l'air. A la seconde ou à la troisième aspiration, le harpon pénètre vivement la neige et vient s'enfoncer dans la tête du pauvre animal. Le phoque plonge immédiatement et file de toute la longueur de la ligne (de 15 à 20 mètres), attachée au fer et dont l'autre extrémité est dans la main du harponneur. Le trou à respirer du phoque est alors débarrassé de la neige qui le couvre, et élargi de manière à laisser passer le corps de l'animal quand le moment est venu de le tirer au dehors.

Les Esquimaux déploient dans cette espèce de pêche une persévérance merveilleuse, et ils poussent à des distances considérables leurs excursions à la découverte des phoques. Les périls qu'ils affrontent ainsi sont souvent



Retour au navire 12 • George-Henry •

du
l'E
He
la
rag
lan
de
co
Le
De
ali
tic
flo
et
du
re
su
ét
te
m
d

M
a
p
r
fi
p
fi
r

r

du caractère le plus dramatique. Dans l'hiver de 1859, l'Esquimau, surnommé *Samson* par les marins du *George-Henry*, était avec quinze autres en quête de morses sur la glace de la baie de Frobisher, quand survint un ouragan qui détacha la glace de la côte et la poussa au large. Échapper était impossible, la glace s'éloignait de plus en plus du rivage. Les malheureux chasseurs construisirent un iglou et s'abandonnèrent à leur sort. Le froid était tel que presque tous les chiens périrent. Deux survécurent quelque temps, mais à défaut d'autre aliment, ils durent être mangés. Cette horrible situation dura trente jours. A la fin, la glace sur laquelle flottaient ces infortunés se souda à des glaces du rivage, et les naufragés d'un nouveau genre purent ainsi atteindre une île de la baie et de là gagner la terre ferme et rejoindre leur famille, — on se figure dans quel état. Par suite de sa faiblesse extrême, un de ces pauvres diables était tombé à la mer, mais il avait pu être repêché à temps par ses camarades. A peine sorti de l'eau, ses vêtements s'étaient gelés sur lui, l'emprisonnant comme dans un coffre de glace.

Dans un autre épisode de même nature raconté à M. Hall par des indigènes, et qui s'était passé quelques années auparavant, ceux-ci avaient flotté sur un glaçon pendant *trois mois* sans pouvoir atteindre la terre. Heureusement toutefois, ils n'avaient pas eu autant à souffrir que les autres. Ils avaient pris des morses et avaient pu vivre sans ajouter à leurs autres tortures celles de la faim. Il n'y a pas d'hiver où de pareils événements ne se renouvellent chez les Esquimaux.

Le 8 avril, les fourneaux et les autres appareils culinaires du *George-Henry*, qui étaient restés tout l'hiver sur

la glace, furent remontés à bord. C'était ce qu'on pouvait appeler des symptômes de printemps, bien qu'à vrai dire il n'y ait pas de printemps véritable dans ces régions.

Le 22 du même mois, M. Hall partit pour une première excursion à la baie de Frobisher. Il avait précédemment recueilli de la bouche des indigènes les traditions concernant les visites du vieux navigateur du règne d'Élisabeth. Deux îles du détroit de la Comtesse de Warwick, l'intéressaient surtout ; l'une d'elles était d'ailleurs connue sous le nom d'île du Kodlunarn, ou de l'Homme blanc. Toute qu'on suit pour franchir la langue de terre qui sépare le détroit de Davis de la baie de Frobisher, au point nommé, par le vieux navigateur anglais, détroit de la Comtesse de Warwick, est très-fréquentée par les indigènes, et bien qu'elle soit parfois roide et fatigante, le paysage qu'elle présente n'est pas exempt de charmes ni de grandeur. M. Hall l'a baptisée Passe Bayard-Taylord. La vue qu'on y a de la baie de Frobisher et de la côte opposée de Kingaita, avec son glacier long de 150 à 160 kilomètres et haut çà et là de plus de 500 mètres, revêt un caractère particulièrement imposant.

Les Esquimaux étaient campés au bas de la côte sur le détroit de la Comtesse de Warwick. Comme à l'ordinaire, ils reçurent l'étranger avec toute l'hospitalité dont ils pouvaient disposer, c'est-à-dire que celui-ci dut s'accommoder d'une butte de neige où neuf personnes, hommes, femmes et enfants, étaient entassés déjà à pouvoir à peine remuer, et qu'il lui fallut dormir sur le lit commun au milieu d'un incroyable pêle-mêle de têtes, de bras et de jambes. A cette saison de l'année, la baie de Frobisher était libre, et ses eaux étaient couvertes de glaçons rompus que la vague balançait mollement. Les

canards se montraient en quantités innombrables.

« Tout autour de moi, sur une étendue de plusieurs milles, dit M. Hall, l'eau en était couverte au point d'en être littéralement noire, et j'avais les oreilles assourdies du bruit indescriptible que faisaient ces oiseaux. Qu'on vienne donc dire que la vie est absente de ces régions de glace et de neige ! Sous mes yeux la nature regorgeait de créatures animées, ailées ou amphibies, canards, phoques et morses. De quoi vivent tous ces êtres ? pourquoi sont-ils là ? Et si l'on sonde les profondeurs des eaux, que d'innombrables créatures encore ! Bientôt aussi vont venir les grandes baleines, et dans quel but ? Vont-elles également trouver là leur pâture ? »

Les naturalistes savent depuis longtemps qu'il y a dans les mers arctiques une exubérance de vie plus grande encore que dans les autres parties de l'Océan. La citation que nous venons de transcrire ne fait qu'apporter une nouvelle preuve à ce fait. M. Hall, dans cette excursion, n'accomplit rien de bien important ni de particulièrement digne d'être relaté, mais son journal contient une page que l'*Almanach des gourmands* ferait bien de lui emprunter. C'est la description d'un festin esquimau auquel il prit part :

« D'abord venait, raconte-t-il, un morcean de foie de phoque, cru et tout frais extrait de l'animal encore palpitant. Une portion de ce foie avec une tranche d'*ousouk* (lard de la bête), fut distribué à chacun, et je dévorai la mienne aussi lestement que pas un des vieux adeptes de cette cuisine. Après parurent les côtes, toutes garnies de chair tendre et ruisselante de sang, — une véritable ambrosie. Le dernier plat se composait de... — devinez ! — d'entrailles que la vieille hôtesse tirait entre ses doigts et qui sous cet effort s'allongeaient indéfiniment. Ce mets fut

servi à chacun des convives, excepté à moi, par fragments de deux ou trois pieds de long. Je compris aussitôt qu'on supposait que je ne voudrais pas tâter de cette friandise, mais comme j'en avais mangé déjà, je déclarai que j'en accepterais volontiers ; car, il faut qu'on le sache, il n'y a rien dans le phoque qui ne soit bon. Je tirai le ruban animal entre mes dents à la manière des indigènes, et non-seulement je le mangeai tout entier, mais j'en redevandai. Cela plut singulièrement aux vieilles dames du lieu. Elles étaient dans l'extase. J'étais évidemment devenu à leurs yeux le plus vaillant de la bande. Elles riaient de tout leur cœur et m'accablaient des épithètes les plus flatteuses que la langue des Esquimaux mettait à leur service. J'étais des leurs, et l'honneur du corps ! »

Dans cette même occasion, M. Hall eut à donner à une vieille indigène une consultation médicale. Dès que le repas fut achevé, la bonne femme conta ses afflictions au voyageur blanc. Depuis plusieurs semaines elle souffrait d'une douleur très-vive au côté et au dos. « Sans me laisser le temps de la réflexion, écrit notre Américain, elle fit passer par-dessus sa tête sa longue jaquette à queue et s'assit devant moi nue comme la nature l'avait créée. A son rire joyeux de tout à l'heure avaient succédé de lamentables doléances sur ses maux ; toute l'assistance écoutait religieusement et prenait un grand intérêt à la consultation. Dans ce moment perplexe, je crus devoir m'affubler de l'air sérieux et digne qu'évidemment on attendait de moi. Résolu que j'étais à ce qu'il n'y eût de désappointement pour personne, je me mis à palper les parties endolories ou, plus littéralement, à labourer avec mes doigts l'épaisse couche d'engrais, — un sol vierge qu'on aurait pu ensemen- cer, — sous laquelle disparaiss-

sait la peau basanée de la malade. Je prescrivis ensuite à celle-ci de manger autant de chair fraîche de phoque et de morse qu'elle s'en sentirait le besoin, de boire de l'eau plusieurs fois par jour et de consacrer tous les dix jours une quantité d'eau égale à celle qu'elle aurait bue dans l'intervalle, à pratiquer sur l'extérieur de sa personne le procédé de décrassage dont je lui donnai, à elle et aux autres, la démonstration pratique. J'ajoutai que, comme le soleil devenait chaque jour de plus en plus haut, elle n'avait qu'à se tenir chaudement et à l'abri de l'humidité, et qu'à ces conditions elle guérirait promptement.

« L'espèce de massage que j'opérai sur la hanche de la vieille, tout en formulant mon ordonnance impromptu, lui plut tellement, qu'elle me déclara le plus habile angekko qu'elle eût encore vu, ajoutant qu'elle se sentait déjà mieux. Remettant alors son vêtement, elle se releva comme par un ressort et courut à son iglou, vive comme un grillon. »

Quelques jours après M. Hall regagnait le *George-Henry*, dont il ne s'était pas très-éloigné d'ailleurs dans cette rapide excursion.

IV

Le 1^{er} mai 1861, le *George-Henry* fut enfin délivré de sa prison de glace, et le capitaine Buddington ayant mis un canot à la disposition de M. Hall, notre explorateur commença ses préparatifs pour remonter la baie de Fro-bisher. Les Esquimaux qui devaient l'accompagner, si précieux qu'ils fussent comme guides, comme chasseurs

et comme pourvoyeurs de vivres, n'étaient cependant pas gens dont on pût toujours faire ce qu'on voulait. « Nous autres Américains, dit notre voyageur, nous avons toujours à la bouche les mots de liberté et d'indépendance; que nous sommes loin cependant, sous ce rapport, de ces habitants du Nord! Nous nous contentons de l'ombre; mais eux, ces fils bronzés des climats arctiques, ils ont la substance. Ils font exactement ce qu'ils veulent sans que personne au monde ait le droit ou le pouvoir de leur demander compte de leurs actions. » Ceci, qu'on le remarque, s'écrivait en 1861!

Ce ne fut pas avant le 27 mai que M. Hall put être en mesure de se lancer sur les eaux de la baie de Frobisher.

A cette saison de l'année, la nuit était préférable au jour pour voyager. Pendant la journée, la neige était molle et le voyage par terre était trop fatigant; il fallut même y renoncer et revenir au navire. Aussi, après une excursion à la terre de Lok, M. Hall retourna sur ses pas pour rejoindre le *George-Henry*.

Le 17 juillet, après une immobilité de huit mois, le baleinier se balançait sur ses ancres dans le havre du Rescue. La carcasse naufragée de sa conserve (le *Rescue*) reprit aussi à cette époque la liberté de ses mouvements, portée deçà, delà à l'aventure par le flot. Les lugubres promenades de ce bâtiment-cadavre étaient peu du goût des marins du *George-Henry*; à les entendre, c'était à la présence de ces débris sinistres qu'il fallait attribuer le peu de succès de leur campagne de pêche. Quelques-uns d'entre eux disaient que depuis sa construction le *Rescue* avait été une source de déceptions pour tout le monde, qu'il avait failli causer la mort d'une foule de personnes, et que maintenant il avait l'air de rôder autour d'eux

comme un présage de mauvais augure, comme un fantôme!

Enfin le 9 août 1864, M. Hall s'embarqua pour son expédition en canot à la baie de Frobisher. Il emmenait avec lui Koudjessi et sa femme surnommée la Belle, Charley et sa femme Susy, Koudlou et la veuve Suzhi; tous Esquimaux, et sur ces six personnes trois femmes. Dès le premier jour ils atteignirent le canal de Lupton, qui sépare l'île de Lok de la terre ferme. Une forte marée s'y précipitait dans la direction du détroit de Davis, « la vague tourbillonnait, écumait, grondait et bouillonnait comme dans un chaudron. » En faisant force de rames, ils franchirent le goulet, et campèrent au fond d'une petite anse sur la terre ferme ou sur ce que M. Hall appelle la presqu'île de Bache. Cet étroit chenal offre à l'œil des aspects très-pittoresques. Ils eurent là un excellent souper composé de phoque, de canards et de café. Les indigènes ont une singulière méthode pour chasser les canards; elle consiste à les noyer. Voici en quels termes M. Hall raconte cette chasse :

« Une troupe de canards nageait devant nous à une certaine distance de l'embarcation. Quand nous en approchâmes, le plus grand nombre prit son vol et s'enfuit, mais les autres plongèrent et disparurent sous l'eau. Un de ces derniers fut choisi pour la poursuite. Chaque fois qu'il montrait la tête hors de l'eau, mes Esquimaux poussaient de grands cris, accompagnés de gestes désordonnés des mains et des bras pour effrayer l'oiseau et le forcer à replonger. Dès qu'il reparaisait, le canot dirigé par Koudjessi courait droit sur lui, et les cris et les gesticulations recommençaient de plus belle et continuaient sans interruption, de manière à ne pas laisser le temps de

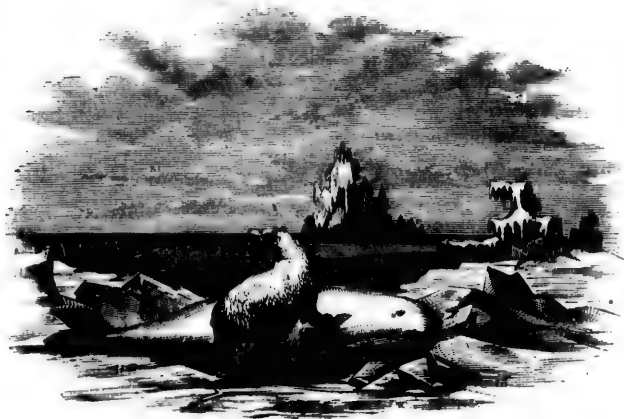
respirer au pauvre canard, fou de terreur. Koudlou, debout à l'avant du bateau, indiquait la direction prise par le palmipède, dont la transparence de l'eau permettait parfaitement de suivre la fuite sous-marine, et tout aussitôt Koudjessi mettait le cap sur l'animal. Au bout de sept minutes le canard renonça à la partie ; il revint à la surface complètement épuisé et fut aisément saisi par Koudlou.

« Le plaisir que fit cette capture à mes compagnons fut grand ; ils n'auraient pas été plus enchantés s'ils avaient tué un *ninoo* (ours). Les échos des rochers retentissaient de leurs joyeux rires, auxquels je finis moi-même par prendre part, malgré les ennuis que me causaient les retards résultant de ce nouveau genre de sport. La chasse se continua avec succès quelque temps encore. »

La superstition des indigènes a fait de la terre de Lok un lieu redouté. Les traditions locales rapportent la perte d'une tribu tout entière au large de l'île, par suite de la rupture soudaine de la glace, et d'autres catastrophes plus lugubres encore. En conséquence, ils n'y campent jamais, et ne vont jamais non plus y chasser ou y pêcher. Il en résulte que les morses, les phoques et les oiseaux aquatiques y abondent plus que partout ailleurs ; mais on n'y rencontre pas le renne, la nourriture favorite de cet animal y étant rare.

A part quelques banquises, la baie de Frobisher était libre de glaces, et la surface en était unie comme un lac quand M. Hall remonta la côte nord-est. Comme il était impossible à notre Américain d'empêcher ses compagnons de profiter de toutes les chances qui s'offraient à eux de s'emparer d'un ours, d'un renne ou d'un phoque, et comme, en outre, la chasse au canard noyé avait le don

de les passionner, on n'avancait pas très-rapidement. D'ailleurs M. Hall, qui, au début du voyage, n'avait déjà pas grande influence sur son équipage, reconnut bientôt à des signes positifs, — alors que le changement de régime l'avait couvert de furoncles, — que, malgré leur



Iles du Déroit de la comtesse Warwick. Ours et baleineau.

naturel facile, les Esquimaux prétendaient bien ne pas être traité comme des valets.

La seconde journée de navigation trouva, toutefois, les explorateurs au milieu des îles du déroit de la Comtesse Warwick. Ils tuèrent sur leur route un ours superbe qui venait de faire sa proie d'un baleineau échoué. De la plus centrale de ces îles, M. Hall se fit conduire par la partie féminine de son équipage à l'île qui était la dernière du groupe au nord. Grande fut sa joie en trouvant là du charbon de terre provenant de l'expédition de Frobisher de 1578. « Grand Dieu ! s'écrie-t-il, tu m'as récompensé

de mes peines ! » Et comme si des paroles ne lui suffisaient pas, il se mit à danser et à faire des gambades sur son tas de houille, si bien qu'une des femmes remarqua tout haut que l'homme blanc ferait un excellent angeko (sorcier du pays, dont il a été parlé plus haut).

A leur retour au campement, ils trouvèrent tout préparé un excellent souper de beefsteaks d'ours, « viande incomparable, dit M. Hall, rouge, juteuse et recouverte d'une couche de graisse épaisse de deux pouces, blanche comme de la neige. » L'ours qui faisait les frais du festin fournit à l'expédition 560 kilogrammes de viande fraîche. Chaque fois que les Esquimaux tuent un ours, ils gonflent la vessie, et l'attachent, avec diverses autres talismans, au bout d'une perche qui doit être placée ostensiblement — sur le bateau quand on voyage ou au sommet de la tente quand on campe, et cela durant trois jours et trois nuits. Les indigènes se gardent de manger le foie de l'animal ; il est, disent-ils, très-vénéneux. Il cause de vives douleurs de tête qui font tomber les cheveux, et il amène une desquamation de la face et du corps. Ils n'en laissent pas non plus manger à leurs chiens ; il produit le même effet sur ces animaux que sur l'homme. Aussi, pour ces raisons, ont-ils soin de le jeter à la mer ou de l'enterrer. Malgré cette précaution, les chiens le découvrent parfois et en sont empoisonnés. Nous donnons, bien entendu, ces faits pour ce qu'ils valent.

Une chasse au renne les retint tout un jour sur l'île centrale. De ce point on entendait distinctement le bruit de la chute des banquises qui, du glacier de Grinnel, situé à 50 kilomètres de distance de l'autre côté de la baie, se précipitaient dans la mer. Pendant que les hommes chassaient, les femmes raccommodaient les vêtements

et assouplissaient les vieilles bottes de la compagnie en les *mordillant* sur toutes les faces.

Les dents des femmes des Esquimaux sont d'ailleurs de précieux instruments. Un soir que M. Hall manquait d'huile pour sa lampe, il entra sous la tente de Koudjessi pour tâcher de s'en procurer. « Koudjessi n'en avait pas non plus, raconte-t-il; mais Koudlou et Charley se mirent en quête, et rapportèrent un morceau de lard de phoque qu'ils passèrent à Suzhi, laquelle était au lit. Naturellement, comme tous les Esquimaux quand ils sont au lit, Suzhi était entièrement nue. Aussitôt elle se leva sur les coudes et se mit en devoir de mordre à même le lard, de mâcher les fragments qu'elle en arrachait et d'en sucer l'huile qu'elle recrachait ensuite dans un petit vase en forme de cône qui n'était autre qu'un débris de mon ancienne lampe d'étain. De la sorte, avec sa « meule dentaire », elle exprima en moins de deux minutes assez d'huile pour remplir deux grandes lampes. C'était, on peut croire, un singulier tableau que celui de cette fabrication d'huile. Toutefois cette scène, qui me semblait si étrange, paraissait toute simple et toute naturelle aux Esquimaux qui y assistaient avec moi. »

Le 15 août, on se remit en marche et l'on atteignit Toongwine, où se trouve un excellent havre entouré de magnifiques montagnes et où M. Hall rencontra de vieilles connaissances indigènes. A vrai dire, le nombre des Esquimaux répandus sur toute la Terre de Frobisher paraît être très-restreint, et ce nombre diminue tous les jours depuis que les maladies de poitrine sont devenues si fréquentes chez ces pauvres peuplades. Quelques monuments de pierre se montraient sur ce lieu; l'un d'eux

avait cela de remarquable, qu'il affectait la forme d'une croix haute d'environ 2 mètres.

La traversée du détroit fut rude, le bateau dut employer deux heures et demie à faire 5 kilomètres tout en embarquant beaucoup d'eau. Le mouvement de la marée rendait la navigation difficile, pour ne pas dire périlleuse. Le rivage était plat avec des montagnes à l'arrière-plan qui ressemblaient à des masses de fer. Certains points, cependant, montraient quelque apparence de verdure, et cela suffit à notre enthousiaste explorateur pour déclarer le paysage charmant.

Le dimanche 18, on atteignit un autre campement d'Esquimaux ; M. Hall appelle le lieu baie de Waddel. Parmi eux, l'équipage de notre Américain trouva des parents et des amis. Aussi la rencontre fut-elle particulièrement agréable. Les vivres étaient également abondants. La venaison et la viande de phoque se séchaient sur des cordes, et les femmes étaient très-occupées à coudre des peaux. Le bivouac suivant s'établit au cap Stevens, où les rochers, selon toute apparence, de nature plus friable en même temps que fossilifère, avaient été creusés en cavernes de formes fantastiques, au milieu desquelles des éboulements avaient apporté une extrême confusion. « Dieu qui bâtit les montagnes, s'écrivit M. Hall, les sape selon son bon plaisir ! Tout un côté d'une montagne surplombait tellement, qu'il eût suffi, semblait-il, de la pousser du bout du doigt pour la voir s'abimer. Malgré moi, je marchais à pas comptés et avec prudence. Je respirais doucement, et les yeux grands ouverts, je louais Dieu dans ses œuvres merveilleuses. ».

Traversant le golfe de Ward, qui fut exploré en traîneau dans un voyage subséquent, les voyageurs arrivè-

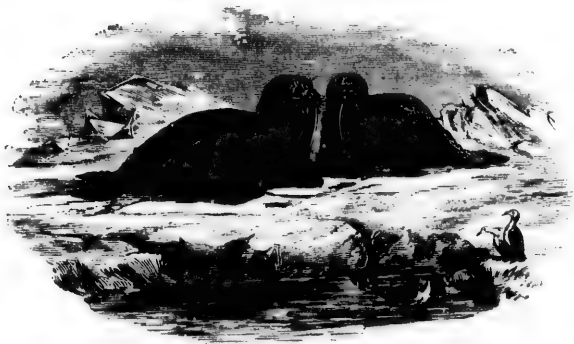
rent à la pointe de Rae, située à l'extrémité de la péninsule de Becher (ne serait-ce pas plutôt Belcher?), où ils rencontrèrent encore d'anciens amis. Ces Esquimaux nageaient dans l'abondance, ayant capturé un grand nombre de phoques de la grosse espèce; mais une de leurs femmes, Twerong, se mourait de phthisie, et un angeko la soignait à sa manière à l'aide de diverses pratiques superstitieuses. Le 22, M. Hall prenait terre sur une île qu'il nomma Frobisher's Farthest, probablement parce qu'au delà de ce point la baie n'est plus accessible à aucune espèce de navire, et aussi parce que Frobisher ne paraît pas avoir su que la profonde échancrure qui porte son nom était une baie (elle se termine un peu au delà).

Plus loin, la côte nord-est s'abaisse; elle était alors couverte de verdure. Les rennes abondaient. Les eaux regorgeaient de vie animale. Les phoques et les morses étaient si nombreux, qu'on ne les chassait plus que pour leurs peaux. Les canards se prenaient en multitudes telles, que la chasse n'avait en quelque sorte pas de trêve, et cela, dit M. Hall, plus par habitude de la part des indigènes que par nécessité. Ajoutez qu'on arriva bientôt à une grande rivière pleine de saumons, comme l'était également une autre rivière située tout au fond de la baie. M. Hall appela la première rivière Sylvia Grinnell; la seconde, rivière du Jourdain, et le pays d'alentour, Greenwood's Land.

Cette découverte constitue le trait le plus important de l'expédition, non pas tant en ce sens qu'elle fournit la preuve que le prétendu *détroit* était une *baie*, qu'en ce qu'elle révèle l'existence d'une contrée si riche dans une pareille région et une pareille situation. Quand on considère toutefois que Frobisher avait visité, moins d'un

siècle après la découverte de l'Amérique, les terres où se trouve cette contrée privilégiée, et qu'il avait occupé lesdites terres au nom de la reine Élisabeth, on se demande si ce n'était pas aller un peu loin que de prendre, au dix-neuvièmesiècle, possession des mêmes terres au nom des États-Unis. M. Hall fut d'un avis différent, car, une fois au fond de la baie, il s'empressa d'arborer le drapeau de son pays, et à ce propos il écrit :

« Quej'avais de joie au cœur en plantant le drapeau de



Morse..

l'Amérique sur ce sommet et en le voyant flotter aux brises du ciel en pleine lumière du soleil ! Le rouge, le blanc et le bleu avec les étoiles d'argent semblaient doués du don de la parole et dire : Dieu a béni à tout jamais et bénira éternellement cet emblème de la liberté et de la puissance ! Oui, me disais-je, cette bannière flotte en ce moment là où nul homme blanc n'avait encore posé le pied. Les couleurs américaines devancent toutes les autres pour proclamer ici l'avènement de la civilisation ! »

C'est en vain qu'on chercherait dans les relations des navigateurs arctiques appartenant à d'autres nations de pareils accès d'enthousiasme. Et cependant, si intéressante qu'elle soit, la découverte de M. Hall n'est guère que celle d'un pré, comparée aux découvertes qu'ont effectuées les Anglais, par exemple, et aussi quelques-uns de ses propres compatriotes, le docteur Kane entre autres.

La cérémonie du drapeau planté sur la montagne fossile de Silliman se répéta sur le bord de la rivière Sylvia Grinnell, une noble rivière, d'ailleurs, aux eaux pures comme le cristal. « Assis sur la rive, j'ai arrosé de son eau mon repas de fromage et de pain d'Amérique, dit encore M. Hall, et tandis qu'à côté de moi flotte le pavillon américain, le clapotement du flot semble chanter le *Yankee Doodle*. »

Le site est bien fait pour intéresser. Il paraît certain qu'au fond de la baie de Frobisher le climat est plus doux que dans la baie de Cumberland ou sur n'importe quel point de la Terre de Frobisher ; sans quoi la luxuriante végétation qu'on y remarque ne pourrait y vivre. La plaine verte, les coteaux couverts d'herbe sont des preuves abondantes de ceci. M. Hall déclare n'avoir jamais vu aux États-Unis, à l'exception des prairies de l'ouest, des herbages plus riches sur des terres incultes. « Il y a là des pâturages, ajoute-t-il, qui peuvent rivaliser avec tout ce qu'on connaît de plus beau en ce genre. » Il a compté sur un espace de 1 mètre carré plus de cinquante espèces de plantes, mousses, herbes, fleurs, arbrisseaux à baies, tout cela néanmoins de très-petite taille. Les femmes apportaient constamment des fruits mûrs à notre explorateur, qui, à cette époque, souffrait de furoncles. En fait d'animaux, il y avait des rennes, des lapins, des lem-

minges (ou marmottes de Laponie), des phoques, des eiders, des perdrix, des hiboux blancs, de petits oiseaux babilards, et une foule d'autres qui échappaient à l'attention d'un malade dépourvu d'ailleurs de prétentions en histoire naturelle. Une si grande abondance de vie avait une contre-partie désagréable dans la présence d'ours et de loups très-nombreux.

Il n'est pas douteux que le fond de la baie de Frobisher serait un site excellent pour un établissement colonial, d'où les bienfaits du christianisme et de la civilisation se répandraient chez les Esquimaux de la Terre de Frobisher, ainsi que cela se passe en ce moment au Groënland sous l'impulsion des Danois. La côte possède des ports admirables, y compris le détroit de la Comtesse Warwick, celui de Peter Force, le golfe Ward et autres. Sans doute la récolte des herbes donnerait pour l'hiver un bien maigre approvisionnement de fourrage, cependant il serait possible qu'on pût nourrir quelques chèvres et quelques moutons. Dans tous les cas, la colonie ne serait pas plus à plaindre sous ce rapport que le Groënland, où l'on entretient quelques moutons, et les ressources naturelles en poissons de mer, saumons, canards sauvages et gibier semblent promettre beaucoup plus. Le revers de la médaille, après le climat et la glace, ce sont les marées, qui, en se retirant, laissent de vastes étendues plates couvertes d'eau et rendent la navigation difficile.

M. Hall n'en adopte pas moins cette idée avec enthousiasme. En parlant de Toukoulito, il dit : « Ce serait une belle et noble chose que d'instruire cette femme aux États-Unis, et de lui donner ensuite un emploi en même temps qu'à quelques-uns de nos missionnaires. Et encore j'ajoute qu'on ne ferait rien qui valût si, pour coopérer

à cette œuvre, on ne fondait une ou plusieurs colonies de travailleurs, et qu'on n'édicât des lois aussi sévères pour les baleiniers visitant la côte que celles qu'a faites le Danemark au Groënland. La colonie travaillante ou commerçante s'arrangerait pour faire elle-même les frais de ses écoles et de ses institutions religieuses. Il faudrait, en un mot, adopter le plan des établissements danois au Groënland, c'est une œuvre excellente et qui fonctionne bien »

Une colonie dans la baie de Frobisher n'aurait pas seulement l'avantage d'améliorer la condition de la poignée d'Esquimaux qui habitent ces parages; placée comme elle le serait sur un point central entre le détroit de Davis et le détroit d'Hudson, elle aurait une importance incalculable pour les baleiniers qui fréquentent ces mers et des latitudes plus septentrionales, où l'on ne pénètre que par l'un ou l'autre de ces deux détroits; pour les bâtiments marchands qui visitent la baie d'Hudson et pour toutes les expéditions polaires.

Malgré l'insuccès de l'expédition de Frobisher, dont le but était la recherche de mines d'or, il y a toute raison de croire que la terre ferme est riche en produits minéraux de diverses natures. Dans tous les cas, la Grande-Bretagne et les possessions britanniques de l'Amérique du Nord semblent plus intéressées que les États-Unis à l'établissement d'une colonie de cette espèce, placée dans une semblable position, et qui serait, en outre, la clef de toutes les terres arctiques.

M. Hall revint par la côte de Kingaita, escorté par une embarcation d'Esquimaux amis. Toutefois cette partie du voyage ne paraît pas avoir été du goût des indigènes. La côte est désolée, et l'intérieur est un immense glacier.

Des îles et des rochers nombreux rendent la navigation très-dangereuse, ainsi que notre Américain en fit lui-même l'expérience. Il y eût péri, en effet, sans le courage et l'énergie des femmes indigènes qui composaient son équipage. D'animaux, il ne s'en trouvait guère, et d'ailleurs les Esquimaux connaissaient évidemment beaucoup moins les détails de cette côte. Aussi, la révolte finit-elle par éclater dans la petite expédition. « Koudjessi, qui tenait la barre, dirigea le bateau du côté opposé au rivage de Kingaite, écrit M. Hall. Je lui ordonnai de rester où je prétendais faire des observations. « Restez, si vous « voulez, me répondit-il avec rudesse ; quant à moi, je « m'en vais. » Je fus forcé de dissimuler ma colère et de céder à la volonté de ces sauvages enfants des glaces. »

Quittant donc pour le moment la côte inhospitalière de Kingaite, les Esquimaux traversèrent la baie, se dirigeant sur la presqu'île de Beeher (ou Belcher), et fêtant leur retour par des cris de joie, des décharges de fusil et autres démonstrations de plaisir. Un vent favorable augmenta la rapidité de leur marche le long de la côte. En un point où ils débarquèrent ils crurent un instant avoir trouvé de l'or ; mais l'illusion ne fut pas de longue durée : c'était, selon l'expression de M. Hall, « de l'or faux », c'est-à-dire probablement du mica.

Une nouvelle visite aux îles du détroit de la Comtesse Warwick fut pour M. Hall l'occasion de nouvelles découvertes de restes appartenant à l'expédition de Frobisher, entre autres une excavation qu'il suppose être un commencement de mine, des ruines de maisons, des fragments de tuiles, de verre et de poteries, un gros morceau de fer, etc. Tous ces objets furent trouvés sur l'île de Kodlunarn ou de l'Homme blanc. Des dépôts de charbons

tion
lui-
cou-
tient
, et
eau-
olte
essi,
é au
ster
vous
i, je
e et
s. »
e de
eant
leur
au-
aug-
En
tant
gue
For
esse
cou-
her,
om-
rag-
eau
e de
ons



Côte et glacier de Kingaité.

fu
en

d'
H
si
ép
m
gr
ti
jo
j'e

T
C
ce
tu
p
se
p

m
e
q
ta
p
d
g
e
f

d

furent aussi remarqués sur l'île de Niountelik et dans un endroit nommé Ek-ke-le-zhun.

Enfin après cinquante jours de voyage en compagnie d'Esquimaux seulement, M. Hall rejoignit le *George-Henry* dans la baie de Field. Comme d'habitude, la transition de l'air froid et pur des tentes à l'air échauffé et épais du navire lui réussit assez mal. « Longtemps avant mon retour au navire, dit-il, les cours d'eau des montagnes s'étaient couverts de glace; cependant, à l'exception du temps de ma récente indisposition, j'avais toujours bien dormi. Maintenant le sommeil me fuyait et j'étais dans une constante agitation. »

Une surprise attendait M. Hall à son retour à bord : Toukoulito, sa protégée, avait donné le jour à une fille. Comme il y avait plus de dix mois que le *George-Henry* comptait Toukoulito et son mari parmi ses amis habituels, la petite créature pouvait bien passer pour faire partie de l'expédition. Elle fut plus tard emmenée avec ses parents aux États-Unis, mais ce fut malheureusement pour y mourir bientôt.

Les recherches de M. Hall prouvent que chez les Esquimaux les traditions se conservent merveilleusement, et cette circonstance doit faire espérer qu'on pourra quelque jour obtenir de la sorte des informations plus détaillées que celles qu'on possède sur les dernières péripéties de l'expédition Franklin. Si grand était le désir de notre explorateur d'étendre le champ de ses investigations, que le 7 octobre il partit pour une nouvelle exploration en bateau; mais surpris par un ouragan furieux, il dut revenir au navire.

Juste au moment où celui-ci faisait ses préparatifs de départ pour retourner aux États-Unis, le détroit de Davis

fut pris par les glaces, et, au très-grand désappointement de tout le monde, le *George-Henry* se vit emprisonné pour un autre hiver dans la baie de Field. Ceci se passait le 17 octobre, — le navire devait lever l'ancre le 20 !

Cette détention forcée tourna en somme à l'avantage du public ; le bagage de renseignements et de faits nouveaux récoltés par M. Hall s'en accrut singulièrement ; le voyageur put ainsi entrer plus profondément encore dans les mœurs des Esquimaux et vérifier l'exactitude de ses observations précédentes. De nombreux exemples s'offrirent à lui de la cruelle pratique de ces peuplades d'abandonner à leur sort les femmes mourantes, autrement dit de les enterrer vives dès qu'ils ont perdu l'espoir de les voir se rétablir. Un jour M. Hall voulut sauver une malheureuse femme ainsi abandonnée, mais il était trop tard, et la hutte de neige dans laquelle on avait muré la malade ne lui rendit plus qu'un cadavre gelé.

Nous avons déjà fait remarquer les traces d'origine asiatique que conservent parmi ces tribus les noms de personnes ; on retrouve aussi de temps à autre cette même origine dans les noms de lieux. Ainsi Tik-Koun, Ouksoun, Annawa, Keloun et quelques autres. Le système des angkos est évidemment un reflet du shamanisme des Tongouses de l'Amour, et il existe encore beaucoup d'autres points de ressemblance. A vrai dire, il y a toute raison de supposer que l'Amérique arctique a été peuplée par le détroit de Behring. Deux fois cependant M. Hall insiste sur cette opinion, que la race des Esquimaux disparaît rapidement, au moins pour ce qui est de la Terre de Frobisher. « Il me semble, lit-on à la page 50 du deuxième volume, que les jours des Esquimaux sont comptés. Ces indigènes sont maintenant très-peu nom-

breux. Dans cinquante ans ils auront peut-être disparu tous, sans qu'il en reste un pour dire qu'il a existé jamais un peuple de cette espèce. » Et plus loin, page 514 : « La race s'éteint rapidement; encore un petit nombre d'années, et il n'y aura plus d'Esquimaux. »

M. Hall profita encore de la détention accidentelle du baleinier dans les glaces pour accomplir de nouvelles excursions en traîneau. C'est ainsi qu'il retourna un jour aux îles du détroit de la Comtesse Warwick, à la recherche d'une enclume dont la tradition existait parmi les indigènes du voisinage, mais qui, paraît-il, avait été, d'une manière ou de l'autre, entraînée à la mer au delà de la limite des marées basses. Les chiens, dans cette circonstance, devinrent ingouvernables à l'extrême, et, poussés par la faim, ils se jetèrent sur les provisions chargées sur le traîneau. On eut mille peines à les empêcher de les dévorer complètement. M. Hall ne tarda pas à apprendre la mort de sa vieille amie Twerong, dont il avait reçu des soins touchants dans une excursion précédente. Malade et incapable de suivre les siens, la malheureuse avait été enfermée, selon la coutume, dans un iglou bâti exprès pour elle, et où on l'avait abandonnée sans nourriture ni lumière pour y mourir seule.

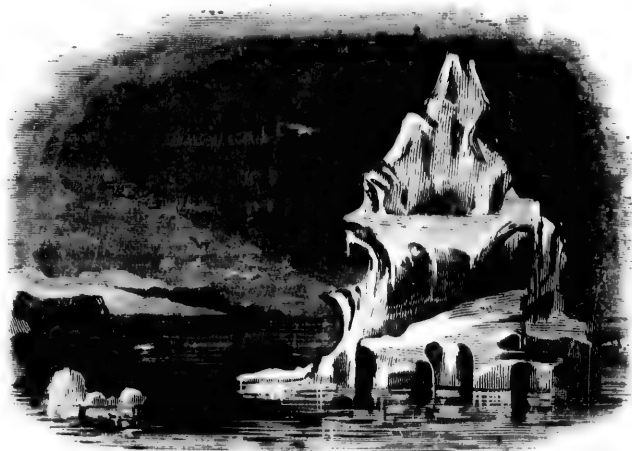
Le 1^{er} mai 1862, M. Hall traversa la baie de Frobisher pour se rendre à la côte de Kingaita. L'inégalité de la glace et les amas de neige rendirent ce trajet très-difficile. En contournant une crique étroite, notre explorateur se trouva tout à coup devant un énorme glacier, ce qui justifiait sa supposition que la côte de Kingaita fournissait son contingent de banquises. Ce glacier, M. Hall l'escalada en suivant le sentier d'un ours blanc. Après une fatigante ascension de plus de trois kilomètres, il

atteignit une mer de glace couverte de neige en cette saison, mais que des pointes aiguës et cristallines signalaient à l'œil. M. Hall évalua la hauteur du glacier en cet endroit, c'est-à-dire tout près du groupe de montagnes le plus élevé de la côte de Kingaita, et appelé par lui *President's Seat*, à un millier de mètres, et son étendue à au moins 160 kilomètres, car il s'allongeait jusqu'au détroit d'Hudson. La vue en embrassait à peu près la moitié. M. Hall revint de cette intéressante excursion le 21 du même mois.

Après plusieurs autres tournées de moindre importance, exécutées dans le courant de juin, M. Hall recruta au cap True un autre équipage d'Esquimaux, qui le conduisit encore une fois en bateau au détroit de la Comtesse Warwick. Son but était de retrouver la fameuse enclume dont il avait tant entendu les indigènes lui parler; mais, une fois arrivé, il acquit la conviction que le bloc avait été pris par la glace et entraîné à la mer. Il fut toutefois récompensé de sa peine par la découverte de nouveaux débris de l'expédition de Frobisher. Il profita aussi de l'occasion pour explorer la Terre redoutée, — l'île de Lok

Ses rapports suivis avec les indigènes l'avaient complètement familiarisé avec leur genre de vie. « Je vivais tout à fait à la manière des Esquimaux, écrit-il, mangeant sans répugnance tout ce qu'ils mangeaient. Si j'entrais dans les détails de nos repas, il est probable que mes lecteurs seraient pour la plupart singulièrement dégoûtés. Quand on veut vivre avec ces peuplades, il faut pourtant bien prendre son parti de tout et se soumettre sans réserve à leurs coutumes. Lorsqu'un homme blanc entre pour la première fois dans une de leurs tentes de

peaux ou de leurs huttes de neige, il se sent pris de nausées à tout ce qu'il voit et ce qu'il sent; l'aspect même des pauvres indigènes, qui lui offrent la meilleure hospitalité qui soit à leur disposition, le remplit de dégoût. Prenez, par exemple, l'iglou dans lequel j'eus, le jour que j'ai dit plus haut, un excellent dîner : un Américain



Excursion à l'île de Lok.

qui y serait entré avec moi y eût trouvé une compagnie d'individus qui lui eussent paru les plus sales spécimens qu'on pût voir de l'espèce humaine, entassés pêle-mêle au milieu de masses repoussantes de viandes, de peaux, de sang et d'os jonchant le sol de la hutte. Il y eût vu, suspendue au-dessus d'une longue flamme basse, l'*oukousine* (la marmite de grès), noire de suie et d'huile d'autant de plusieurs années, et remplie jusqu'au bord d'une viande noire nageant dans un liquide épais, sombre et

fumeux comme pourrait en donner une décoction prolongée de raclures d'étaux de boucher. Il y eût vu hommes, femmes, enfants et mon humble personne occupés à dévorer le contenu de cette chaudière, et il eût plaint sans doute sincèrement les misérables créatures réduites à la nécessité de manger l'horrible ragoût. Les plats dans lesquels se servait ce brouet l'eussent fait vomir, surtout s'il eût vu que le seul nettoyage qu'ils avaient subi préalablement avait été opéré par la langue longue et flexible des chiens. — Mais à quoi bon insister sur ces détails, que je pourrais multiplier à l'infini ? »

Pendant sa dernière excursion à ces îles si intéressantes du détroit de la Comtesse Warwick, M. Hall reçut enfin du capitaine Buddington l'avis que le bâtiment était à peu près dégagé des glaces. C'était le 8 août 1862. Le 9, les glaces s'étaient dispersées ; le *George-Henry* se balançait mollement sur ses ancres. Il ne restait plus qu'à profiter du premier souffle pour appareiller. C'est ce qu'on fit bientôt. Le 21 du même mois l'excellent baleinier était devant Terre-Neuve, — où, à leur grande consternation, nos marins apprenaient la nouvelle de la guerre civile d'Amérique, — et le 15 septembre il entrait dans le port de New-London, après une absence de près de deux ans et quatre mois.

V

Son long contact avec les habitants des régions polaires par lui visitées, avait mis le voyageur américain fort au courant de leurs mœurs, de leur caractère, de leurs cou-

tumes. On peut, suivant lui, poser en principe comme règle générale, qu'entre eux les Esquimaux sont scrupuleusement honnêtes. On en peut dire autant de leurs rapports avec les étrangers, — c'est-à-dire avec les hommes blancs, — sauf quelques restrictions cependant. Les Esquimaux sont persuadés que les *kodlunarn* (les blancs) ont de tout en abondance, c'est-à-dire du fer, du bois, de la verroterie, des couteaux, des aiguilles, etc. Aussi, dès qu'ils se rencontrent avec des blancs, le premier mot est-il toujours : *Pil-e-tay! pil-e-tay!* (donnez! donnez!) Le mot *kodlunarn* lui-même ne signifie pas seulement « homme blanc », mais « peuple qui a toujours beaucoup ».

Ils sont toujours généreux entre eux. Ainsi, qu'une famille ait des vivres sous la main, les voisins sont sûrs d'en avoir leur part. Sans doute on trouve chez eux des caractères pervers, mais la majorité est heureusement douée, et le menteur est méprisé de tous.

Il arrive parfois que des individus sont fiancés dès l'âge le plus tendre. Les futurs époux n'ont rien à voir dans ces sortes d'affaires. Cela regarde les parents. Une fois fiancé, le couple est libre de vivre réuni quand bon lui semble, ordinairement quand le mari est en état de faire vivre sa femme. Autrement, quand un jeune homme trouve une jeune fille à son goût, il lui propose de la prendre pour femme; si elle y consent et que les parents ne s'y opposent pas, l'affaire est aussitôt conclue; il n'y a ni cérémonie nuptiale ni réjouissances d'aucune sorte. Les conjoints se réunissent simplement et vivent désormais sous la même tente ou dans la même hutte de neige. Parfois les époux se prennent à l'essai pour un certain temps. S'il y a incompatibilité de caractères au bout du

temps fixé, la femme retourne chez ses parents. L'amour, s'il naît jamais, ne vient, dans tous les cas, qu'après le mariage. Quand un enfant vient au monde, on lui emprisonne immédiatement la tête dans un étroit bonnet de peau, qu'on lui laisse une année durant. Les enfants sont allaités jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Dès qu'ils sont assez forts, les garçons apprennent à ramer, à chasser et à pêcher; les filles, à apprêter la lampe-foyer et à l'entretenir, à faire la cuisine, — et quelle cuisine! — à préparer les peaux, à coudre, à conduire les embarcations nommées *oomiens*.

Les femmes ne sont pas prolifiques. Les enfants sont considérés comme une charge ennuyeuse. Généralement les femmes sont tatouées sur le front, les joues et le menton. C'est là, d'ordinaire, le signe distinctif des femmes mariées. Le tatouage repose sur cette théorie, que les lignes ainsi faites seront regardées dans l'autre monde comme des signes de bonté. L'opération est simple: on noircit à la suie un bout de nerf de renne, qu'on passe ensuite sous la peau au moyen d'une aiguille. Le fil n'est qu'un véhicule pour introduire la couleur sous l'épiderme.

La longévité n'est pas, en somme, très-grande chez ce peuple. La moyenne de l'existence y est aujourd'hui beaucoup plus courte qu'autrefois. La vie sociale est simple et gaie. Les Esquimaux ont une foule de jeux à eux. Ils se servent pour l'un d'eux de petits morceaux d'ivoire taillés en forme de canards, de phoques, etc. Un autre a pour instrument une simple ficelle qu'on se passe dans les doigts et qui représente alternativement un berceau, un traîneau, une baleine, etc.; un peu ce que font chez nous les enfants.

Bie
maux
plète
on vo
son à
dant
n'en
pas q
excess
se cor
rait-il

Les
logiqu
un Ét
mer, c
condai
fille d'
est la p
elle qu
des pra
pense
chez co

« Mo
Toukor
tout le
neige;
de fatig

« Ad
la nuit
la neig
coup d
restent

Bien qu'autrefois il y ait eu des chefs parmi les Esquimaux, il n'en existe plus aujourd'hui. Il y a absence complète d'organisation politique chez eux. Comme partout, on voit dans chaque communauté un individu qui, par son âge ou ses prouesses personnelles, a quelque ascendant sur le reste, mais d'autorité positive reconnue il n'en possède aucune. Ces indigènes d'ailleurs ne sont pas querelleurs, et le vol et le meurtre sont choses excessivement rares parmi eux. Si par hasard un meurtre se commet, le plus proche parent de la victime a, paraît-il, le droit de tuer le meurtrier.

Les opinions des Esquimaux, en fait de questions théologiques, sont très-obscurcs et peu connues. Ils croient à un Être suprême, créateur du ciel, de la terre et de la mer, et qu'ils appellent *Anguta*, puis à une divinité secondaire du sexe féminin, appelée *Sid-né*, qui serait une fille d'*Anguta* et aurait créé tous les êtres animés. *Sid-né* est la protectrice spéciale du peuple esquimau, et c'est à elle que se rapportent la plupart des rites religieux et des pratiques superstitieuses. L'idée d'un lieu de récompense et d'un lieu de châtement après la mort existe chez ces peuplades.

« Mon peuple pense ainsi, disait à M. Hall l'intelligente Toukoulito : *Koud-le-par-mi-ung* (le ciel) est en haut. Là, tout le monde heureux. Toujours de la lumière; pas de neige; pas de glaces, pas de tempêtes, pas de peine. pas de fatigue; chants et jeux toujours, toujours et sans fin.

« *Ad-le-par-me-un* (l'enfer) est en bas. Là toujours la nuit. Pas de soleil; toujours de la peine, toujours de la neige, toujours des tempêtes terribles; du froid, beaucoup de froid et beaucoup de glace. Ceux qui vont là y restent toujours.

« Tous les Esquimaux qui ont été bons, qui ont partagé avec le pauvre et l'affamé, et qui ont vécu heureux sur la terre, vont au Koud-le-par-mi-ung, ainsi que ceux qui ont été tués par accident ou qui se sont tués eux-mêmes. — Tous les Esquimaux qui ont été méchants, et qui ont été malheureux sur la terre, et qui en ont tué d'autres par colère, vont dans l'Ad-le-par-me-un. »

Il a été parlé plus haut des angekos. L'office de ces espèces de sorciers est de guérir les malades et de travailler au bien général, le tout moyennant rémunération. Ce que demande l'angeko doit toujours lui être accordé. Ses incantations assurent le succès de la pêche ou de la chasse, font disparaître la glace, fondre la neige, etc. Il est très-rare que l'angeko rencontre de résistance à ce qu'il décrète. M. Hall n'en a vu que deux exemples. Un jour de juillet 1861, l'angeko Ming-u-mai-lo, qui avait deux femmes, envoya à Koudjessi, qui était alors au cap True, l'ordre d'échanger contre l'une d'elles la femme du même Koudjessi. Or, Tunukderlien, la femme de celui-ci, était dans son genre une beauté, et bien que son mari eût été jusque-là un fervent disciple de l'angeko, il refusa net d'obtempérer à sa demande. L'angeko, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, devint furieux. Armé d'un fusil et d'un long couteau, il vint rôder autour de la tente de Koudjessi pour le tuer, et ce dernier dut se réfugier auprès des marins du *George-Henry*. Le lendemain, le maître d'équipage Rogers alla au campement des Esquimaux, et à son approche l'angeko prit la fuite et regagna ses montagnes.

L'autre exemple de résistance aux avis de l'angeko a quelque chose d'analogue : un des anciens maris de Suzhi était malade. L'angeko déclara que Kokerjabin, qui, à

cette
vait a
de qu
indig
Mais l
s'y so
Suzhi
Koker

Qua
est m
ceau
meur
à sa p

La
tiques
avant
renne
doit t
pris,
sans
captu
Toute
peut
temp
qu'on
lui v
d'eau
de ne
parce

Il
que
vent

cette époque était la femme de l'Esquimau Samson, devait aller vivre avec le malade pendant trois mois, faute de quoi celui-ci serait mort avant le printemps. Tous les indigènes étaient d'avis que l'angeko devait être obéi. Mais Kokerjabin, ne goûtant pas l'ordonnance, refusa de s'y soumettre. Or, comme avant le printemps le mari de Suzhi mourut, ainsi que l'angeko l'avait prédit, la pauvre Kokerjabin fut en butte au mépris général.

Quand un Esquimau passe près d'un endroit où il lui est mort un parent, il dépose dans le voisinage un morceau de viande à l'intention du défunt. Lorsqu'un enfant meurt, on enferme avec lui dans sa tombe ou l'on place à sa portée tous les jouets dont il s'est servi.

La chasse et la pêche donnent lieu à de singulières pratiques. Ainsi l'on ne doit pas partir pour chasser le morse avant d'avoir travaillé à certains vêtements de peau de renne, et, la chasse une fois commencée, personne ne doit travailler aux peaux de rennes. Quand un morse est pris, celui qui l'a tué doit rester chez lui tout un jour sans rien faire; cette retraite est de deux jours pour la capture d'une baleine, et de trois pour celle d'un ours. Toutefois, si le gibier est abondant, l'heureux chasseur peut continuer sa chasse à la condition de faire tout son temps de retraite à la fin de l'expédition. Chaque fois qu'on prend un phoque, on doit, avant de le découper, lui verser quelques gouttes d'eau sur la tête. A défaut d'eau, cette espèce de baptême se fait avec une poignée de neige, dont la chaleur de la main fait fondre quelques parcelles.

Il est interdit aux femmes de manger du premier phoque de la saison, et la règle est si stricte, qu'elles ne peuvent pas même mâcher le lard de l'animal pour en ex-

traire l'huile. Dans le premier voyage en traîneau de M. Hall à la baie de Frobisher, les Esquimaux qui l'accompagnaient prirent leur premier phoque, mais les femmes ne durent point y toucher, et comme on avait grand besoin d'huile, ce fut l'un des hommes qui se chargea de piler la graisse afin d'avoir de quoi alimenter les lampes.

On procède d'après une méthode régulière pour découper un morse. Le premier homme qui arrive auprès de l'animal capturé lui enlève la patte ou nageoire supérieure droite, le second prend la gauche, le troisième coupe la patte ou nageoire inférieure droite, le quatrième la gauche, le cinquième tranche une portion du corps en commençant au cou, et les autres continuent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la bête.

Une coutume assez curieuse est celle-ci : à une époque de l'année qui répond au Noël des chrétiens, les Esquimaux tiennent un soir une assemblée dans un grand iglou. Là, l'angeko prie pour la tribu et pour la prospérité publique pour l'année future, après quoi commence une espèce de fête. Le lendemain tout le monde sort en plein air et s'assied en cercle. Au centre est placé un bassin plein d'eau. Chaque membre de la compagnie a pris soin de se munir d'un morceau de viande quel qu'il soit. Alors sans rompre le cercle, chaque personne, à un moment donné, mange sa viande en silence en pensant à Sid-né et en formulant des souhaits *in petto*. Puis un individu du cercle se lève, prend de l'eau dans une coupe et boit, ayant toujours Sid-né dans la pensée ; cela fait, il passe la coupe à un autre, mais, avant de la lui remettre, il dit à haute voix la date et le lieu de sa naissance. Cette cérémonie se continue à la ronde, et la fête se termine

par un
avec l'
propor
jours a
homme
village
mière.
veau. T
pratiqu
ce qui
cette ép
la duré

Les E
ne con
pas de
leur vie
pendan
tion de
tances
peu de
peine à
les Esq
côtes se
baie de
habiter
quima
se pass
et les
est plus
entend
de Davi

Les E

par une distribution réciproque de présents qui se fait avec l'idée que la déesse Sid-né donnera à chacun en proportion de la générosité qu'il a montrée. Quelques jours après, ce qui correspond à notre jour de l'an, deux hommes, dont l'un est habillé en femme, parcourent le village, et entrant dans chaque iglou y éteignent la lumière. Les lampes ensuite sont rallumées à un feu nouveau. Toukoulito, interrogée sur la signification de cette pratique, répondit : « Nouveau soleil, nouvelle lumière, » ce qui ferait supposer que les Esquimaux croient qu'à cette époque de l'année le soleil est renouvelé pour toute la durée de l'année suivante.

Les Esquimaux ont un langage qui leur est propre. Ils ne connaissent point l'écriture et n'ont par conséquent pas de documents historiques écrits. Tout ce qu'ils savent leur vient de traditions orales transmises de père en fils pendant de longues suites de générations. La prononciation des mêmes mots par des Esquimaux vivant à des distances considérables les uns des autres et ayant entre eux peu de rapports est si variable, qu'ils ont beaucoup de peine à se comprendre lorsqu'ils se rencontrent. Ainsi les Esquimaux qui, de Sekoselar ou d'autres points des côtes septentrionales du détroit d'Hudson, viennent à la baie de Field, peuvent à peine s'entendre avec ceux qui habitent plus au nord. Quelquefois il arrive là des Esquimaux d'Igloodik sur le golfe de Northumberland, et il se passe un certain temps avant que les nouveaux venus et les indigènes de Field-Bay puissent se comprendre. Il est plus difficile encore pour un Groënländais de se faire entendre des indigènes de la côte occidentale du détroit de Davis.

Les Esquimaux dont M. Hall avait fait la connaissance

ne savaient compter que jusqu'à dix. Il y avait toutefois une exception à cela dans la personne de Koonlearn (la femme que les marins du *George-Henry* avaient baptisée Suzhi), dont le lieu de naissance se trouvait sur la côte septentrionale du détroit d'Hudson. Elle comptait, elle, jusqu'à vingt, et disait que tous les Esquimaux de son pays en pouvaient faire autant. Il est vrai de dire qu'à l'aide de signes, c'est-à-dire en ouvrant les doigts, les Esquimaux comptent partout des nombres beaucoup plus élevés.

Le costume des Esquimaux est fait de peaux de rennes et de phoques; les premiers pour l'hiver, les seconds pour l'été. La jaquette est ronde, sans ouverture par devant ni par derrière; on la passe par-dessus la tête comme une blouse. Elle est ajustée au corps sans être étroite. Elle descend au-dessous des hanches et est pourvue de manches qui vont jusqu'aux poignets. Les femmes ont à ce vêtement une longue queue qui pend presque jusqu'à terre. Ces jaquettes sont souvent très-curieusement ornées. M. Hall en cite une de femme qui était le chef-d'œuvre du genre. Le col était bordé d'une rangée de perles enfilées, disposées en pendants; il y avait quatre-vingts de ces pendants rouges, bleus, noirs et blancs, de chacun quarante perles. Sur le devant étaient cousues des soucoupes, des cuillers à bouche et des cuillers à café en métal anglais. La queue était ornementée d'une bordure de balles de plomb cylindro-coniques. Six paires de pièces de monnaie de cuivre des États-Unis pendaient à l'extrémité de cette espèce de basque, et au-dessus d'elles était fixé un gros timbre d'une ancienne horloge.

Dans une autre circonstance Twerong, une des habituées du navire, vint à bord avec un accoutrement de four-

rure de
un spe
court, e
ment ce
un min
tases de
sa coiff

Toute
les enf
on met
poil tou
trer dan
et la dé
mur de

Les
sont se
les fen
pour le
cessive

La ch
bas de
chauss
3° des
4° des
tige en
melles

Tout
n'en a
la gau
bandes
de la t

Les

rure de très-jeune daim, par-dessus lequel elle portait un spencer de peau de renne dont le poil avait été coupé court, et si uni qu'il était difficile de comprendre comment cette opération avait été exécutée. M. Hall lui donna un miroir de toilette portatif qui la jeta dans des extases de joie, et dont elle profita aussitôt pour arranger sa coiffure.

Toutes les jaquettes ont un capuchon qui sert à porter les enfants, ou à se couvrir la tête par le froid. En hiver, on met deux jaquettes : celle qui touche au corps a le poil tourné en dedans, l'autre l'a en dehors. Avant d'entrer dans l'iglou, les hommes ôtent leur première jaquette et la déposent dans une niche *ad hoc*, pratiquée dans le mur de neige de l'entrée.

Les pantalons descendent au-dessous du genou et sont serrés à la taille par un cordon. Ceux que portent les femmes se composent de trois pièces distinctes pour les deux jambes et le corps, et qui se mettent successivement.

La chaussure d'hiver complète comprend : 1° de longs bas de peau de renne avec la fourrure en dedans ; 2° des chaussons de peau d'eider avec le duvet en dedans ; 3° des chaussons de peau de phoque avec le poil en dehors ; 4° des *kumings* (bottes indigènes) avec l'empaigne et la tige en peau de renne, le poil à l'extérieur, et des semelles épaisses.

Tout le monde porte des gants, quoique les femmes n'en aient généralement qu'un, celui de la main droite ; la gauche est cachée par la manche. Les bagues et les bandes de cuivre poli pour les cheveux font aussi partie de la toilette féminine.

Les Esquimaux montrent une remarquable sagacité à

étudier les mœurs de leurs animaux et à en profiter pour eux-mêmes. Leurs habitations d'hiver, par exemple, sont faites sur le modèle de l'abri de neige que se construit le phoque. C'est à l'ours blanc qu'ils ont emprunté leur manière de s'approcher du phoque, alors que celui-ci est sur la glace à se chauffer au soleil à côté de son trou. Ainsi, l'ours se traîne doucement vers le phoque, « tout en lui parlant, » comme disent les Esquimaux, jusqu'à ce qu'il ait raccourci la distance au point de pouvoir se jeter d'un seul bond sur sa proie. Les Esquimaux prétendent que s'ils avaient le don de « parler » aussi bien que l'ours, ils prendraient beaucoup plus de phoques.

Voici quelle est la tactique du quadrupède : il commence par se diriger avec beaucoup de précaution vers le point noir qu'il aperçoit au loin sur la glace et qu'il sait être un phoque. Alors qu'il en est encore loin, il se met à plat ventre et rampe sur le côté vers son gibier. Le phoque, pendant ce temps, fait ses courts petits sprints de dix secondes environ, au bout de chacun desquels il lève la tête et examine l'horizon, avant d'entreprendre une nouvelle sieste. Dès que l'amphibie lève la tête, l'ours « parle » en demeurant parfaitement immobile. Le phoque, s'il aperçoit quelque chose, ne voit en somme que la tête de son ennemi, qu'il prend pour celle d'un autre phoque, et plein de confiance il se rendort. C'est alors que l'ours s'approche de nouveau, tout prêt à s'arrêter au moindre signe. Et le manège se continue de la sorte jusqu'à ce que le pauvre phoque soit pris ou parvienne à s'échapper, ce qui est le cas le plus rare.

Quand un Esquimau a réussi à s'emparer d'un jeune phoque, il attache une corde à l'une des nageoires infé-

rieures
de neig
à la dé
M. Hal
témoin

« Le
semain
blanc s
entour
ligne,
petit a
rien de
servi d
trou d
lui l'ac
main,
me bl
mère
quatre
une p
ronde
boucle
berce
avec u
« plon
« de s
« et q
« prêt
« T
l'occa
l'habi
que s

rieures de l'animal, et il le laisse rentrer dans la niche de neige où il a été pris. C'est un moyen d'attirer la mère à la défense de sa progéniture et de s'en emparer aussi. M. Hall raconte une chasse de cette espèce dont il fut témoin.

« Le jeune phoque, écrit-il, avait quinze jours ou trois semaines et, comme tous les jeunes phoques, il était blanc sans l'être cependant autant que la neige qui nous entourait. Koudjessi, tenant en main l'extrémité de la ligne, longue de 4 ou 5 toises (7 à 9 mètres), laissa le petit amphibie libre de ses mouvements. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de regagner l'iglou qui lui avait servi de berceau et de faire ensuite un plongeon par le trou de la glace communiquant avec la mer. Koudjessi lui lâcha toute la longueur de la ligne et, le harpon en main, entra en rampant dans l'iglou du phoque, où je me blottis à côté de lui, attendant patiemment que la mère vint se montrer à son tour. Au bout de trois ou quatre minutes, le jeune phoque revint, soufflant comme une petite baleine et élevant au-dessus de l'eau sa tête ronde et luisante, aux yeux brillants comme des escarboucles. Il essaya tout d'abord de regrimer dans son berceau, que nous occupions, mais Koudjessi le repoussa avec un petit coup sur la tête qui voulait dire : « Va-t-en, « plonge encore, va faire voir à ta mère que toi, l'objet « de sa tendresse, tu as quelque chose qui te tourmente, « et quand elle viendra à ton aide, moi je suis là tout « prêt à la harponner aussi. »

« Tandis que nous étions ainsi à l'affût, je profitai de l'occasion pour examiner à loisir comment était faite l'habitation d'un phoque. Je la trouvai semblable à celles que se construisent les Esquimaux, et formant un dôme

parfait. Elle avait à peu près cinq pieds (1^m.50) de diamètre sur deux et demi (0^m.75) de hauteur, la neige d'au-dessus pouvait avoir cinq pieds (1^m.50) d'épaisseur. C'était sur son plancher de glace que le phoque femelle avait donné le jour à son petit, c'était là aussi qu'il le nourrissait. Sur un des côtés était le trou établissant les communications avec la mer; l'eau montait jusqu'en haut, et arrivait à deux pouces à peu près du plancher de l'iglou. »

Après avoir attendu quelque temps sans que le vieux phoque se fût montré, les chasseurs, renonçant à leur proie, retirèrent le petit et le placèrent sur la neige. Alors l'Esquimau mit un pied sur le dos de la pauvre créature, entre les nageoires supérieures, et pressa de tout son poids, de manière à produire l'asphyxie en supprimant la respiration. Les indigènes préfèrent ce mode à l'emploi du couteau ou de la pique, il empêche la perte de ce qui est si précieux à leurs yeux, le sang.

Ce genre de chasse a été emprunté par les Esquimaux aux habitudes de l'ours. Quand cet animal a découvert au flair le lieu où un phoque a bâti son iglou sous la neige, il retourne sur ses pas à quelque distance pour mieux prendre son élan, puis il saute de tout son poids sur le dôme de manière à l'effondrer. Dès qu'il a réussi, il allonge immédiatement la patte, explore l'intérieur et s'empare du petit qui l'habite. Alors, le tenant par une de ses nageoires inférieures, il débarrasse de la neige qui l'encombre le trou appartenant à la glace, et, sans quitter le jeune phoque, il laisse le pauvre plongeur dans l'eau. Quand le vieux phoque arrive, l'ours tire doucement le jeune à lui jusqu'à ce que la mère, inquiète, se présente à sa

portée.
patte e

Les
foule d
tudier
le tem
traina
chauff
d'un r
suit ce
rocher
lant à
la tête
le mo
étouff
le mèn
qu'il
morse

L'ou
cipal
surfac
avec l
la tête
comp

Qu
femel
qu'el
se ret
afin d
canic
et se
d'exp

portée. Ce moment venu, maître Martin allonge son autre patte et le tour est fait.

Les indigènes racontent, sur les ruses de l'ours, une foule d'anecdotes qui prouvent qu'ils ont l'habitude d'étudier de près ses mouvements. En août, chaque fois que le temps est beau, les morses s'approchent du rivage, et, traînant parmi les rocs leurs lourdes masses, ils vont se chauffer au soleil. Si cette promenade se fait à la base d'un rocher, l'ours en profite pour attaquer comme il suit cette formidable proie. Martin monte au haut du rocher, saisit entre ses pattes un bloc massif, et, calculant à merveille la distance et la courbe, il le lance sur la tête à l'épave de la balle de l'énorme amphibie. Si le morse n'est pas tué sur le coup, mais seulement étourdi, l'ours descend au plus vite et vient l'achever par le même procédé. Un repas savoureux s'ensuit. A moins qu'il n'ait très-faim, l'ours ne mange que le lard du morse, du phoque, du narval et de la baleine.

L'ours sait aussi prendre les phoques dans leur principal élément. Quand il en aperçoit un, il plonge sous la surface, ne laissant de visible que sa tête, qui se confond avec les glaces d'alentour. C'est au moment où le phoque, la tête hors de l'eau, inspecte l'horizon que l'ours plonge complètement, nage jusqu'à lui, et le saisit sous l'eau.

Quand la glace de mer commence à se former, l'ourse femelle capture et tue une certaine quantité de phoques qu'elle va cacher dans les rochers de la côte. Ensuite elle se retire dans l'intérieur des terres et mange de la mousse, afin de faire au dedans de son corps une obstruction mécanique; après quoi elle retourne à ses dépôts de vivres et se bourre de lard de phoque jusqu'aux dernières limites d'expansion de son estomac. Cela fait, elle va prendre ses

quartiers d'hiver dans une caverne qu'elle-même s'est creusée dans un glacier. Au bout de quelque temps de réclusion, elle met bas un, deux et quelquefois trois petits. Dans cette crèche cristalline, elle allaite et exerce sa progéniture à la marche jusqu'au 1^{er} avril environ, époque où, de leur côté, les phoques commencent à mettre bas. La famille plantigrade quitte alors sa retraite,



Ours blanc, narval et phoque.

la mère en tête reniflant l'air. Quand cet air est chargé de l'odeur des phoques, la digne matrone prend l'invisible piste jusqu'à l'iglou du pauvre amphibie. Dès qu'elle s'est assurée que tout est comme elle l'avait prévu, elle prend son élan, bondit sur le toit de l'iglou, et fait si bien de ses quatre pattes et de son poids, qu'elle l'enfonce et ne tarde pas à s'emparer de la jeune famille, dont elle fait faire un délicieux festin à ses oursons.

C'est chez les Esquimaux une coutume immémoriale

que la peau d'un ours appartienne au premier qui a aperçu la bête, que l'individu soit un homme, une femme ou un enfant. Si l'animal capturé est un mâle, sa vessie, avec certains instruments appartenant aux hommes, doit être, ainsi qu'il a été dit, placée pendant trois jours au sommet de la hutte de neige ou de la tente de peaux, suivant la saison. Si c'est une femelle, la vessie est arborée de la même manière, mais avec accompagnement d'ornements de cuivre et de verroteries appartenant à la coiffure des femmes.

Les Esquimaux sont très-ingénieux à se tirer d'affaire dans toutes les circonstances de la vie. Ils connaissent à merveille les eaux et leurs côtes. Plusieurs de ceux qu'a fréquentés M. Hall lui ont dessiné de mémoire, sur ses albums et ses livres de notes des cartes très-exactes, dont il donne le *fac-simile* dans son ouvrage. Son journal offre d'ailleurs plus d'un exemple de l'adresse avec laquelle les indigènes savaient représenter, à l'aide d'un crayon ou d'un modelage grossier, les objets dont le voyageur américain ne se rendait pas bien compte par leurs descriptions verbales. Ainsi nous lisons, à la date du 12 octobre 1861, à propos de l'enclume provenant de l'expédition de Frobisher et dont il a été question : « Ce matin, à neuf heures, j'ai eu une conférence avec plusieurs indigènes concernant l'importante relique qui doit être encore sur l'île d'Oopungnewing. Ugornng a vu dans sa jeunesse cette relique (dont le vrai caractère ne m'est pas encore bien démontré). Il dit qu'un Esquimau très-robuste, mort aujourd'hui, pouvait la lever et même la charger sur son épaule, tour de force dont aucun autre n'était capable. Un de ses camarades arrivait à l'enlever de terre jusqu'à la hauteur des genoux, mais c'était tout

ce qu'il pouvait faire ; enfin d'autres, en très-petit nombre, parvenaient seulement à la soulever un peu. Suzhi vient, sur ma demande, de m'esquisser au crayon la forme de cet objet, aussi ressemblante que possible. C'était cependant la première fois certainement que cette femme maniait un crayon. Ugarng, qui dessine des cartes à merveille, m'a fait aussi son esquisse sur la même feuille que Suzhi. Ces dessins ressemblent beaucoup à celui que m'a fait Artarkparn, il y a quelques jours. »

Et plus loin :

« Il est dix heures quinze minutes, je viens de découvrir ce qu'était la relique en question. *C'est une enclume !* une enclume comme on les faisait jadis, sans corne. Pour en arriver là, j'ai chargé Ugarng de m'en tailler une représentation en bois. Quand il eut fini, je pris le modèle et le lui présentant : *Kis-su ?* lui demandai-je ; c'est-à-dire : A quoi servait le lourd morceau de fer de l'île d'Oopungnewing ? Sa réponse fut aussi claire que possible. Avant de la donner, je dois dire que cet Esquimau a été aux États Unis et qu'il a visité divers ateliers d'artisans. Étendant l'index de la main gauche sur le petit bloc qu'il venait de sculpter, et fermant la main droite de manière à figurer un marteau levé, il répondit : *Comme font les forgerons.* »

Un autre modèle en bois fut exécuté trois jours après par un autre Esquimau ; il ressemblait singulièrement aux deux précédents. « A l'époque où Ugarng avait vu la « pierre lourde, » continue M. Hall, elle était rouge de rouille, et Artarkparn m'informa qu'elle avait été portée à Oopungnewing sur un traîneau par des indigènes qui l'avaient prise sur l'île de Kodlunarn (de l'Homme blanc).

Annawa, en en parlant, disait que « c'était quelque chose qui ne poussait pas là », et tous ces témoignages concordaient entre eux, bien que ceux qui les donnaient fussent interrogés à part. Suzhi me fit aussi un modèle de sa façon en pétrissant sous ses doigts un peu de *toodnoo* mâché. Tout semblait donc confirmer que l'article en question, probablement encore à cette heure sur l'île d'Oopungnewing, était une enclume ayant appartenu à l'expédition de Frobisher. » Nous avons dit plus haut que l'objet de ces informations n'avait pu être retrouvé par M. Hall, lequel suppose avec raison que, attaché à la base d'un bloc de glace, il aura, au dégel, été entraîné à la mer.

Lorsqu'ils voyagent en traîneau, les Esquimaux ont l'habitude de revêtir d'une couche de glace la partie du traîneau qui glisse sur le sol; le frottement est de la sorte diminué de beaucoup. Cette opération se fait d'une manière assez curieuse. On renverse le traîneau, puis, après s'être empli la bouche d'eau mêlée à un peu de sang de phoque pour lui donner plus d'adhérence, on lance sur les barres longitudinales un filet de liquide qui se gèle instantanément. Quand, au bout de plusieurs heures de voyage, ce ferrage de nouvelle espèce est usé, on le renouvelle de la même manière économique. Mais, demandera-t-on, comment transporter avec soi de l'eau sans qu'elle gèle? Le moyen qu'emploie l'Esquimau est celui-ci : il emplit d'eau une espèce d'outre en peau de phoque ou une vessie de renne, et il la porte sur ses épaules, entre ses vêtements et son corps, où la chaleur la conserve liquide.

« Un jour que je voyageais en traîneau avec Koudjessi, raconte M. Hall, j'avais une soif ardente et l'eau nous

manquait. Koudjessi se détourna un instant de notre route et se rendit, armé de son harpon à phoque, au-dessus d'un petit étang d'eau douce. Sachant parfaitement qu'en cette saison la glace aurait naturellement là dix pieds d'épaisseur, je m'étonnais qu'il espérât y trouver de l'eau. Après avoir examiné les lieux avec soin, Koudjessi choisit un endroit où la neige semblait très-profonde, puis enlevant cette même neige, il frappa la glace avec son harpon et fit très-rapidement un trou par lequel il puisa facilement de l'eau. Questionné par moi à ce sujet, il m'apprit que, quand une pesante masse de neige tombe sur la glace, elle la déprime et fait monter l'eau dans la cavité. La surface de cette eau gèle assurément, mais sur une médiocre épaisseur, et laisse ainsi un réservoir d'eau liquide emprisonné entre les deux parois. »

Dans une autre circonstance, voyageant par un froid très-vif avec le vent en pleine face, M. Hall avait peine à empêcher les parties inférieures de son corps de geler. Les Esquimaux, le voyant s'appliquer par-dessus ses vêtements une grande écharpe pliée en plusieurs doubles, lui conseillèrent de renoncer à ce moyen, et roulant eux-mêmes l'écharpe en une ceinture étroite, ils la lui serrèrent au-dessus des hanches, ce dont M. Hall se trouva en effet fort bien.

Répetons en terminant que l'ouvrage du voyageur américain est plein d'observations de tout genre, et qu'il aura contribué plus que tout autre à nous faire connaître les mœurs et le genre de vie des singulières peuplades qui habitent les régions de l'extrême Nord.

V

Le succès qu'obtinent en Amérique les intéressants volumes de M. Hall, la connaissance profonde acquise par l'auteur du genre de vie et de la langue des Esquimaux durant ses longues pérégrinations dans les régions arctiques, et le violent désir hautement manifesté par lui de tenter d'autres aventures dans les mêmes parages, le firent bientôt désigner par l'opinion unanime, aux États-Unis, pour diriger un voyage de découverte vers le pôle Nord, — voyage dont l'idée avait du reste été lancée par lui-même dans le public, aussitôt après son retour. D'ailleurs, depuis les découvertes géographiques de Mac Clure, en 1850-1853, depuis surtout la fameuse campagne du *Fox*, en 1857-59, sous le commandement de Mac Clintok, à la constatation du sort final de l'expédition Franklin, l'Angleterre paraissant avoir renoncé pour longtemps à tout projet d'exploration vers le pôle, cette abstention devenait naturellement pour les Américains raison suffisante pour se montrer persévérants. Rien d'étonnant donc de les voir, sous l'empire de ce louable sentiment d'émulation, organiser expédition sur expédition sous Kane, Hayes, et, en dernier lieu, Hall, en vue de pénétrer de plus en plus loin, par le détroit de Smith, dans l'inconnu des régions polaires.

Le promoteur de la dernière expédition américain avec lequel nos lecteurs viennent de faire connaissance dans les pages qui précèdent, n'était pas marin de profession, nous l'avons dit déjà. Né à Cincinnati, Charles-

Francis Hall avait débuté dans la vie par le métier de forgeron ; puis, les circonstances l'ayant fait journaliste, il était devenu directeur d'une feuille appelée la *Daily Penny Press*, quand l'amour des voyages le lança dans les entreprises arctiques. C'était un homme robuste, énergique, enthousiaste, épris de la vie d'aventures ; mais, par malheur, dépourvu, nous l'avons dit, d'éducation nautique préalable.

Le gouvernement, sans adopter officiellement son nouveau projet, lui vint cependant en aide en lui faisant don d'une somme de 50,000 dollars, et en lui abandonnant une canonnière à vapeur en bois, le *Periwinkle*, depuis longtemps en service sur les fleuves d'Amérique, mais impropre, malheureusement, à la mission à laquelle elle allait être employée. Le nom primitif du bâtiment fut changé en celui de *Polaris*, mieux adapté à son nouveau rôle.

Nommé chef suprême de l'expédition, Hall choisit lui-même ses compagnons. Il prit pour capitaine de route M. S.-O. Buddington, vieux capitaine baleinier du Connecticut, avec lequel il avait déjà navigué ; pour second, le capitaine Tyson, et pour maître d'équipage, M. Chester. Il s'adjoignit en outre l'Irlandais Morton, l'ancien maître d'hôtel de Kane en 1854, et huit Esquimaux : deux hommes, leurs femmes et quatre enfants. Le *Polaris* emportait en tout trente personnes. Le seul individu qui n'eût pas été choisi par Hall était le docteur allemand E. Bessels, qui avait fait partie de l'expédition allemande de 1869, et que l'Académie nationale des sciences avait elle-même désigné comme chef des travaux scientifiques.

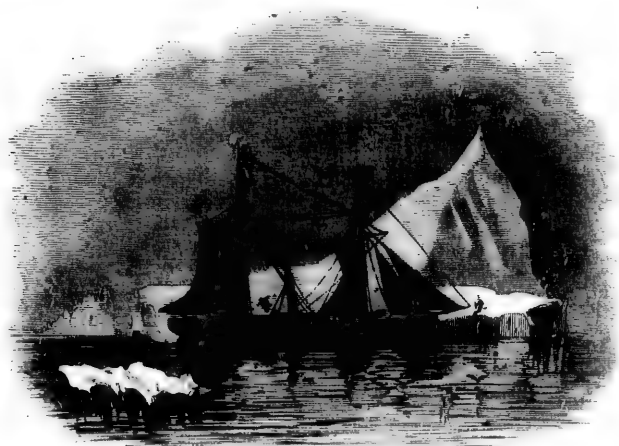
Il n'entre pas dans les limites du cadre que nous nous sommes tracé de suivre pas à pas les hardis navigateurs

américains dans leur aventureuse entreprise. Mais l'expédition du *Polaris* a eu un retentissement considérable, dû plus, il est vrai, à ses mauvaises fortunes qu'aux résultats purement scientifiques qu'elle a procurés. Son chef y a trouvé la mort au lieu des lauriers qu'il espérait rapporter dans sa patrie. L'expédition du *Polaris* complète l'étrange odyssée du capitaine Hall. A ce titre, il nous a paru que nous devions au moins à nos lecteurs un résumé succinct des péripéties de ce voyage si plein d'incidents dramatiques et qui, avec une organisation mieux conçue et des moyens d'action plus efficaces, aurait pu accomplir bon nombre des grandes choses qu'on en attendait. Nous ne saurions, dans cette circonstance, nous renseigner à meilleure source qu'en nous adressant à la claire analyse donnée par le capitaine de frégate Domézon, des documents relatifs au voyage du navire américain, insérés dans le recueil des travaux du *Smithsonian Institute* et autres publications spéciales.

C'est le 20 juin 1871 que Hall partit de Brooklyn devant New-York. D'après ses instructions, il toucha à Disco, au Groënland; et passant par la baie de Baffin, le détroit de Smith, le bassin de Kane et le canal de Kennedy, il parvint sans encombre jusqu'au cap Constitution par 80° 22' de latitude. C'était le point extrême atteint par Kane en 1854, et l'on reconnut que la mer libre vers le nord, prise par lui pour cette fameuse mer Polaire, si longtemps et si vainement cherchée, n'est que la continuation du canal de Kennedy, et que sa largeur variait de 50 à 60 milles. Hall la nomma baie du *Polaris*. Continuant sa route, il reconnut que ce canal, après une longueur de 80 milles, se rétrécit jusqu'à 20 ou 25 milles; cette partie nouvelle fut nommée

détroit de Robeson, du nom du secrétaire de la marine américaine, l'un des promoteurs de l'expédition.

Le 24 août 1871, le *Polaris* était parvenu à 82° 16' nord, c'est-à-dire beaucoup plus près du pôle que n'avait jamais été aucun navire. Là les glaces flottantes, bien que légères, firent juger au capitaine Buddington, malgré les instances de Hall, que le moment était venu de rétro-



Le « *Polaris* » au cap Constitution.

grader, détermination hâtive, malencontreuse et fort regrettable assurément, ainsi que l'a imprimé tout récemment le capitaine de la marine militaire britannique, A. H. Markham, l'un des chefs de l'expédition polaire actuelle des Anglais, lequel ramena en Angleterre, à bord de l'*Arctic*, le docteur Bessels et quelques autres naufragés du *Polaris*, recueillis quelques jours auparavant par le *Ravensraig*. Tyson, le second du *Polaris*, prétendait qu'à

ce point il pouvait du haut de la mâture voir la mer libre vers le nord, ce que contestèrent toutefois d'autres observateurs. Il fut reconnu que la côte occidentale du détroit de Robeson se dirige vers le nord-est. Telle est aujourd'hui la limite de nos connaissances géographiques dans cette région.

Buddington insista pour retourner passer l'hiver dans la baie du Polaris. Tout le monde regrettait cette décision, écrit le capitaine Domézon, et croyait, comme Tyson, qu'on pouvait se rapprocher encore du pôle ; mais le *Polaris* avait été si rudement froissé par les glaces qu'on ne peut guère, en somme, s'étonner du parti que prit Buddington. Le 5 septembre 1871, on revint donc dans le havre de Grâce-à-Dieu (*Thank God bay*), sur la côte N.-E. de la baie du Polaris, par 81° 51' de latitude. Le 10 octobre, Hall, qui paraît avoir cédé avec peine au mouvement rétrograde, repartit par terre dans la direction du pôle, avec quelques hommes. Mais, arrivé au 82° degré, se sentant malade, il revint à bord le 8 novembre 1871, et mourut presque subitement d'une espèce d'attaque d'apoplexie. Quand l'expédition fut rentrée aux États-Unis, on fit courir le bruit que sa mort n'avait pas été naturelle ; mais une enquête rigoureuse, ouverte par le gouvernement, a fait justice de ces malveillantes insinuations.

« Après la mort de Hall, le commandement supérieur appartenait à Buddington, qui semble avoir de bonne heure renoncé à toute idée d'aller plus loin, et n'avoir eu qu'un seul désir : rentrer le plus tôt possible. Cependant il fallait hiverner où l'on se trouvait, et dans ces affreux climats l'hiver dure dix mois environ. Pourtant, par un phénomène fort remarquable, la température était beau-

coup plus douce que par des latitudes bien inférieures. On sait que, pas plus que le pôle magnétique, celui du froid ne coïncide avec le pôle terrestre ; pour notre hémisphère, nous avons même deux pôles du froid : l'un situé en Sibérie, l'autre dans l'Amérique septentrionale. Le fait de la douceur comparative de climat, observé sur le *Polaris* pendant son hivernage est donc moins étrange qu'il ne paraît à première vue. Ainsi, dans le mois de juin, la plaine ne présentait plus de neige ; l'herbe couvrait le sol et servait à la nourriture des lemmings, des lapins et des bœufs musqués. Dans certains coins abrités, se trouvaient quelques fleurs sauvages. On observa un courant qui portait vers le Sud, avec une vitesse de 1 mille par heure, et qui entraînait, à travers le détroit de Smith, jusqu'à la baie de Baffin, des îles de glace, et, chose bizarre, des bois flottants.

« Ce ne fut que le 12 août 1872 que le *Polaris*, enfin dégagé, put partir pour son voyage de retour ; mais il n'était pas au bout de ses peines.

« On n'était alors qu'à 40 milles de la position la plus septentrionale, atteinte l'année précédente ; on pouvait donc se demander pourquoi on n'essayait pas une seconde fois de se rapprocher du pôle ; mais il n'y avait pas à y penser avec un navire qui, pour ne pas couler, était réduit à faire constamment marcher sa pompe à vapeur. Quoi qu'il en soit, le *Polaris* commença son voyage vers le Sud ; bientôt entouré de glaces, il s'amarre sur un gros bloc, avec lequel il descendit dans le Nord de la baie de Baffin. Là, le 15 octobre 1872, par 70° 35' de latitude, à l'entrée nord de la baie des Baileines, il fut si fortement endommagé par les glaces que l'on crut devoir se préparer à l'abandonner. Par une

nuît noire et un grand vent du sud qui chassait des tourbillons de neige, Tyson, le second, Myers, le météorologiste, Héron, le maître d'hôtel, sept marins, les deux Esquimaux et leurs familles débarquèrent sur la glace ; ils s'occupaient de recueillir des provisions de tout genre, quand le navire rompit inopinément l'amarre qui le fixait au bloc de glace, si bien que plusieurs hommes qui, dans ce moment même passaient sur l'îlot de glace, eurent la plus grande peine à rejoindre le navire.

« L'histoire de l'expédition se compose dès lors de deux parties distinctes : Le groupe laissé sur la glace, après de vains efforts pour reprendre le *Polaris* et ensuite pour atteindre le rivage, se trouva bien heureux de regagner l'îlot de glace, ayant perdu la plus grande partie des provisions débarquées du *Polaris* ; le charbon déposé sur la glace avait été perdu, de sorte qu'ils furent obligés de sacrifier un de leurs deux canots pour se procurer du combustible. Les Esquimaux qui étaient avec eux leur construisirent trois cahutes de neige ; et c'est ainsi, par une température presque constante de 0°, qu'ils passèrent l'hiver, vivant en partie de leurs provisions, et en partie de la chasse qu'ils faisaient aux phoques et aux oiseaux. Vers la fin de mars 1875, la glace commença à craquer ; ils s'embarquèrent sur leur dernier canot, et à travers d'atroces souffrances, en proie aux tortures de la faim, ils descendirent vers le Sud. Le 21 avril ils tuèrent un ours, ce qui leur procura quelques aliments ; le 29, ils aperçurent un vapeur, et le jour suivant, 30 avril 1875, par 55° 35' de latitude, à 40 mille de terre, près de Wolf Island (l'île aux Loups), ils furent recueillis par le steamer la *Tigress*, capitaine Bartlett.

« L'autre moitié de l'expédition ne fut pas plus heu-



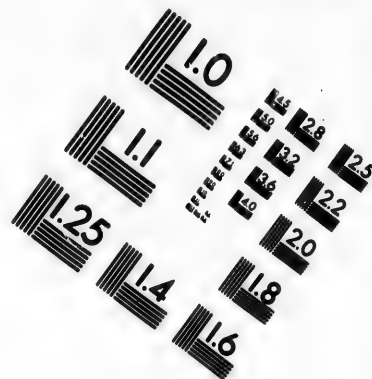
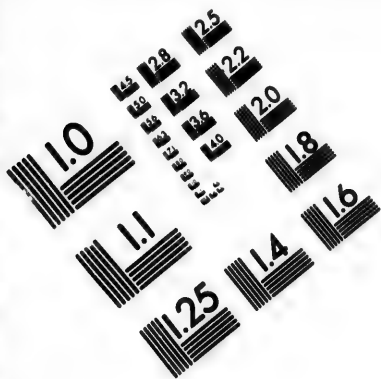
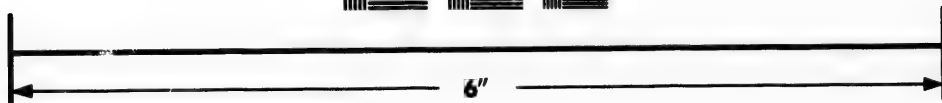
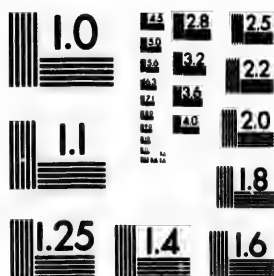


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 972-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

reuse : La plus grande partie du charbon avait été débarquée sur l'îlot de glace, où elle devint inutile; on ne pouvait donc compter sur la vapeur, d'autant que le *petit cheval* devait marcher constamment pour empêcher le navire de couler bas, ce à quoi tout le monde s'attendait à chaque instant. Aussi, dès que cela fut possible, le capitaine Buddington s'échoua sur l'île Littleton. Les pauvres isolés construisirent des cabanes avec le bois tiré des débris du *Polaris*, et passèrent ainsi l'hiver dans une situation tolérable; leur temps fut employé à construire deux canots avec les planches du navire, et, le 3 juin 1873, Buddington monta sur l'un, le maître d'équipage sur l'autre. Réduits à manger de la viande crue, à supporter d'horribles coups de vent, à camper chaque soir sur la glace, ils n'avaient pour se réchauffer qu'un peu de thé, préparé sur un petit feu fait avec des cordes hachées et de l'huile. Enfin, gouvernant toujours au Sud, le 25 juin 1873, à 25 milles S.-E. du cap York, ils rencontrèrent le *Ravenscraig*, baleinier de Dundee, capitaine Allen.

« Les journaux américains ont jeté quelque lumière sur les divisions des chefs de l'expédition; Buddington ne cachait pas ses mésintelligences avec le capitaine Hall, et après la mort de celui-ci, les querelles devinrent plus vives encore. Le Dr Bessels et Buddington finirent par signer un papier d'après lequel le premier avait la direction de toute la partie scientifique, Buddington n'ayant d'autorité que sur ce qui regardait le bâtiment. Ce papier finissait par une déclaration solennelle, assez étrange en apparence, mais qui peut-être n'était pas superflue dans les circonstances où elle se produisait : « Que les deux signataires étaient réellement de bonne

« foi dans la recherche pour laquelle ils avaient été envoyés. »

Le gouvernement a ordonné une enquête sur tous les faits qui se rattachent à cette partie pénible du voyage. Quant aux résultats scientifiques de ce même voyage ils ne laissent pas d'être importants. Les quartiers d'hiver du *Polaris* par $81^{\circ} 38'$ sont le point le plus septentrional où l'homme civilisé ait jamais hiverné. La découverte du climat relativement doux de la baie du *Polaris*, et du courant portant vers le Sud, dans le détroit de Robeson, sont des observations précises. Pour la première fois, on a fait des expériences du pendule par une latitude de $81^{\circ} 38'$; on a conçu des vues nouvelles sur les glaciers, et l'on a recueilli de nombreuses observations sur les diverses branches de l'histoire naturelle.

Sous cette latitude si élevée, le bœuf musqué se rencontre en abondance; pendant l'hivernage les marins du *Polaris* tuèrent vingt-six de ces animaux; ils virent aussi beaucoup de renards blancs et de lemmings. Durant l'hiver les oiseaux avaient disparu, mais avec l'été la faune tout entière des autres régions polaires avait reparu partout. Au point extrême du voyage les phoques s'étaient montrés fort nombreux. Des traces de campements d'Esquimaux furent trouvées jusque sous le 82° parallèle. Le Dr Bessels a ramassé à cette hauteur des côtes de morses qui avaient servi de patins à des traîneaux d'indigènes, une pièce de bois constituant le dossier d'un traîneau, un manche de couteau d'os, etc.

Dans son voyage de retour à bord de l'*Arctic*, le Dr Bessels, qui d'ailleurs semble avoir, avec M. Chester et le capitaine Hall, constitué le seul groupe de l'expédition dévoué à sa réussite et fermement décidé à pousser, si

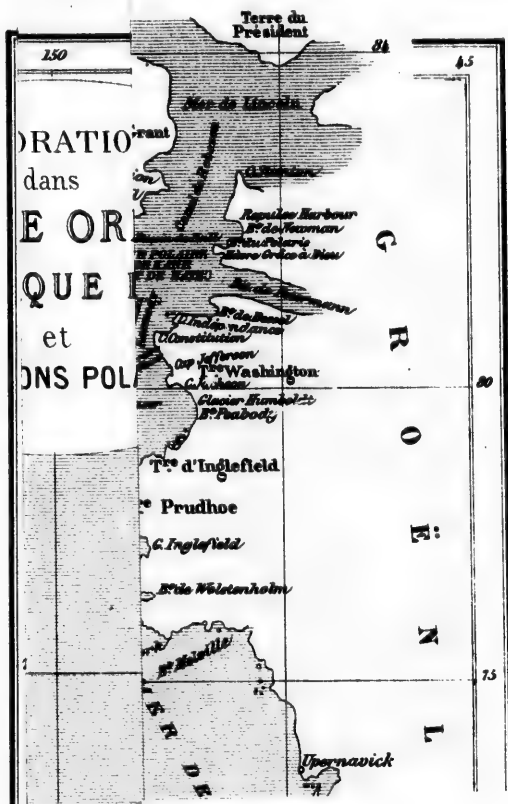
possible, jusqu'au pôle même, a maintes fois exprimé au capitaine Markham sa conviction que l'insuccès partiel du voyage du *Polaris* était surtout dû à la mort inopinée de Hall, et que sans ce fatal événement la réussite de l'entreprise eût été complète.

La route du pôle Nord reste toujours avec l'inconnu pour dernière étape. La lice est ouverte de plus belle ; Russes, Anglais, Allemands, Suédois s'y précipitent à l'envi. Les deux navires l'*Alert* et la *Discovery*, qui portent l'expédition britannique, ont quitté Portsmouth le 5 juin dernier (1875).

« *Scientia orbis terrarum civis*, » dit un vieil adage : dans ce steeple-chase d'un nouveau genre, dont l'axe de la terre est le but, honneur à la nation qui arrivera première !

Avant qu'eût sonné pour elle l'heure à jamais maudite de revers immérités, notre France, alors dans tout le rayonnement de ses gloires trop enviées, avait, elle aussi, caressé la noble ambition d'aller arracher aux glaces du Nord le mot de la grande énigme polaire... Hélas ! au moment de voir se réaliser son rêve, celui de ses fils qui s'était fait le plus ardent propagateur de cette idée — noble chimère peut-être — est tombé en soldat sous les balles prussiennes, en défendant le sol natal envahi !

Souvenons-nous !



et
LES RÉGIONS POLAIRES



Troupe
Pétrole
Monum
Lotka c
Campen
Le guid
Manga.
Femme
Soulier
Église d
Piège à
La mall
Piège-a
Yourte
Tausk.
Attaque
Appareil
Ghijigha
Chiens S
Village k
Le Korak
Femme l
Quartier
Descente
Mooldooy
Noowook

TABLE DES GRAVURES

Troupeau de rennes.	Frontispice
Pétropaulovski.	7
Monument du navigateur Behring.	9
Lotka et village Ghiliak.	12
Campement Tongouse.	20
Le guide Constantin.	23
Mamga.	24
Femme Yakoute.	26
Soulier à neige.	29
Église d'Oudskoi.	38
Piège à renard des Tongouses.	46
La malle-poste d'Aian à Yakoutsk.	49
Piège-arbalète à ours.	53
Yourte de poste.	64
Tausk.	67
Attaque d'un renne par les chiens.	71
Appareil de pêche des Lamoutes à Toumane.	77
Ghijigha.	79
Chiens Sibériens.	93
Village korak de Koeil.	99
Le Korak Tchikhine.	104
Femme korake.	118
Quartier général de l'expédition à Markova.	127
Descente de l'Anadyr.	135
Nooldooyah.	146
Noowook.	161

Tchouetchis harponnant le morse.	175
Le « Wade » immobilisé dans les glaces de l'Anadyr.	178
Renard blanc du pôle.	181
Le vapeur le « Wade » à Outchostika.	199
Entrée de la Baie d'Avatcha.	208
Le cap Barrow.	210
Ikagmout.	219
Chiens dressés à la pêche.	224
Canards à longue queue.	227
Unalakleet. Habitation de l'expédition.	231
Esquimau de la côte américaine de la mer de Behring.	255
Établissements Russes à Nulato.	258
Pingouins.	242
Montagnes de la presqu'île Aliaska.	245
Le Kvihpak et les montagnes du Gros-Castor.	250
Martres.	253
Hermine.	255
Piège à hermine.	256
Oiseaux arctiques.	259
Russe de la côte du Pacifique.	265
Indigène des Iles Aléoutiennes.	265
Banquise.	275
Holsteinborg	279
Ebierbing, pilote esquimau du « True-Love ».	290
Toukoulito.	291
Le « George-Henry » dans les glaces.	299
La baie de Grinnell. Traineaux à chiens.	505
Phoques.	507
Retour au navire le « George-Henry ».	515
Iles du détroit de la Comtesse Warwick. Ours et baleineau.	525
Morses.	528
Côte et glacier de Kingaita.	535
Excursion à l'île de Lock.	539
Ours blanc, narval et phoque.	554
Le « Polaris » au cap Constitution.	562

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

La Sibérie Orientale	5
L'Amérique Russe	207

DEUXIÈME PARTIE

Le Pôle Nord et ses Habitants	269
---	-----